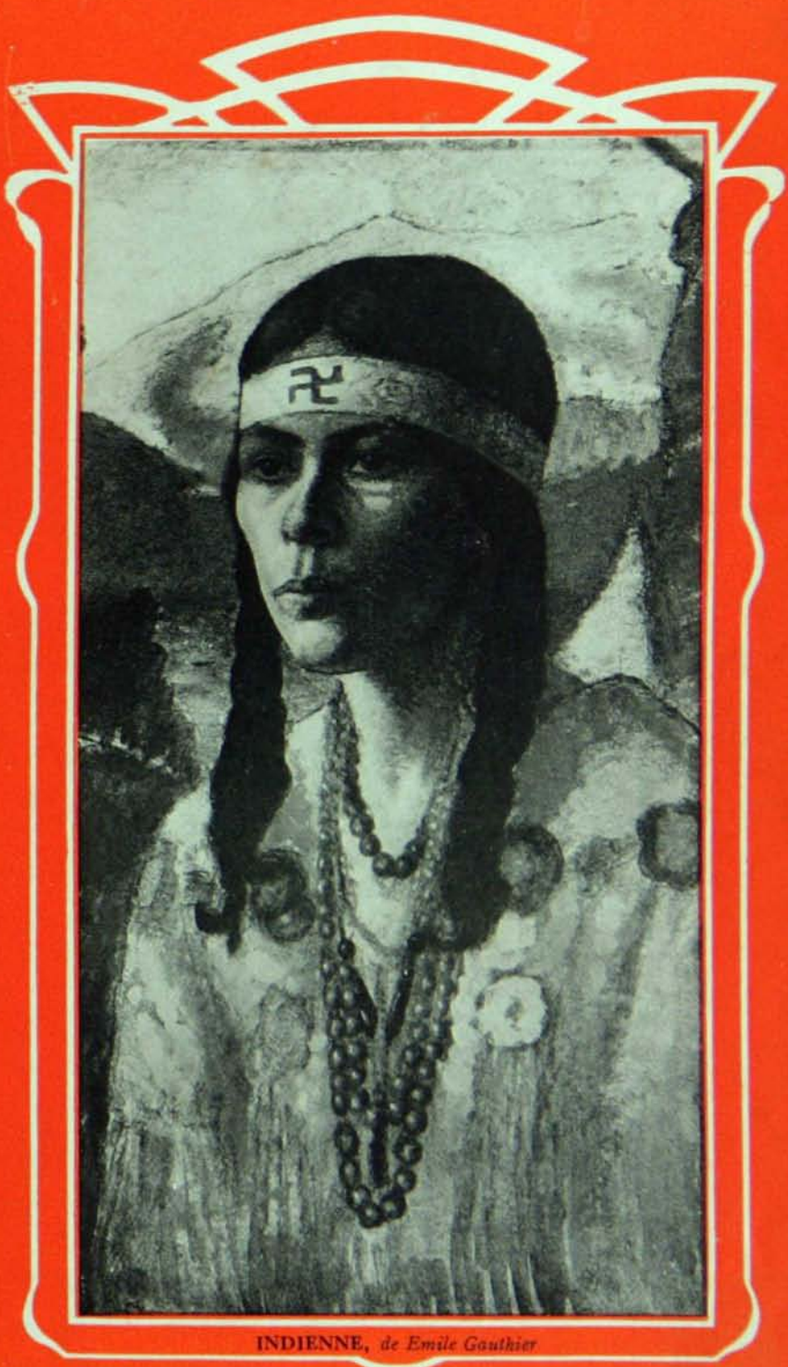
LA REVUE MODERNE

NOUVEAU PRIX 15c

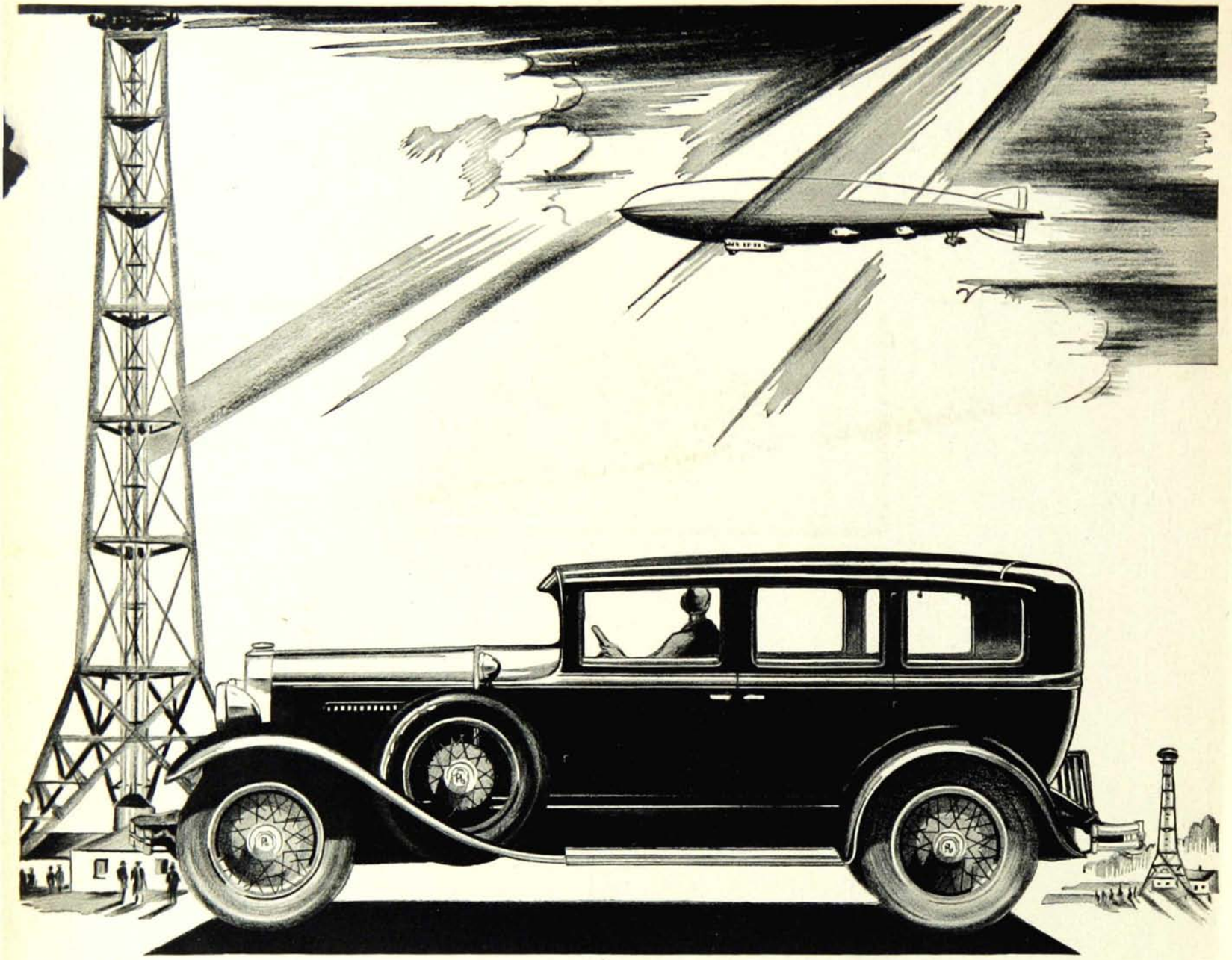


INDIENNE, *de Emile Gauthier*

10e Année

MONTREAL, CANADA

DECEMBRE 1928—No 2



Puissance, promptitude, élégance... en ce nouveau Six-81 **PEERLESS**

Quelle satisfaction l'on a à conduire—ce nouvel auto Six-81!

Rapide à répondre à la demande lorsque la lumière du trafic devient verte — docile et facile si vous désirez mouvoir à votre guise — puissant, vif, fiable — une merveille pour parcourir les milles durant une longue journée de marche.

Et de plus, aussi superbe d'apparence qu'il l'est de performance. En un monde rempli d'automobiles, ce Peerless 1929 ressort d'une manière frappante. Voyez-le chez le distributeur Peerless. Il vous laissera aussi le conduire avec plaisir.

PEERLESS MOTOR CAR CORPORATION — *Cleveland, Ohio*

TOUT CE QUE LE NOM SIGNIFIE ("INCOMPARABLE")

MODERN MOTOR SALES Limited

Vente et Service: 1400 rue Dorchester Ouest [Pied Bishop] **UPtown 6920-6921**

Succursales: 2393 Ste-Catherine Est (coin Pie IX), CLairval 0442
6384-6390 St-Laurent, CRescent 2665
Sous-agents: ROBERT MOTOR SALES, 3448 St-Denis.
O. BROCHU, 175, 3ième Avenue, Québec, Qué.
Sherbrooke Oldsmobiles Sales Reg., Sherbrooke, Qué.
Chicoutimi Motor Sales, Chicoutimi, Qué. J.-A. Lavoie, St-Félicien, Qué.
Succursale: 45 Champlain, St-Jean, Qué.



Fourrures Desjardins

Modèles Exclusifs

SI c'est au manteau de fourrure que la femme demande le confort, c'est au modèle choisi qu'elle demande le chic et l'élégance de la ligne.

Soucieux de plaire à notre clientèle chaque jour plus nombreuse, nous avons créé pour elle et nous lui montrons en ce moment un choix incomparable de nouveaux modèles de manteaux d'un goût charmant et de la plus délicieuse originalité.

La qualité des fourrures mises en vente par notre maison reste toujours la même — la meilleure.

Ne décidez aucun achat avant d'avoir visité nos salons. Vous y trouverez tous les plus beaux modèles de la saison aux prix les plus avantageux.

CHAS DESJARDINS & CIE
LIMITÉE

1170, rue St-Denis, Montréal.

"Combien de fois aurais-je voulu prévenir mes clientes"

—Dit une spécialiste en beauté



Si les femmes s'arrêtaient à penser aux risques qu'elles prennent d'incommoder autrui! Mais toute crainte de gêner disparaît avec la découverte qui neutralise l'odeur des serviettes sanitaires.

IL est souvent bien difficile pour une femme d'aborder un sujet aussi délicat. Pourtant, les femmes n'ont plus aucune raison d'éprouver de ces craintes sur leur compte, depuis qu'un procédé nouveau, conçu et réalisé dans les laboratoires Kotex, élimine absolument toute odeur pendant l'emploi de Kotex. La femme est ainsi soulagée d'une véritable obsession; elle n'aura plus jamais l'impression d'incommoder les autres.

Coupe nouvelle, serviette invisible

Les precédés d'autrefois trahissaient leur présence par des saillies compromettantes. Au contraire, chaque serviette Kotex est arrondie et aplatie de façon à devenir invisible.

Vous pouvez à votre guise ajouter ou enlever des rangées de garniture—avantage que les femmes savent apprécier. La garniture et la gaze ont été composées en vue d'une plus grande douceur. Kotex enfin se jette facilement et supprime ainsi le lavage.

Achetez-en une boite aujourd'hui dans une pharmacie, un magasin de nouveautés ou à rayons . . . 60c la boite de douze.

Fabriqué au Canada

KOTEX

La Nouvelle Serviette Sanitaire qui Désodorise

Désodorise... *et comporte 4 autres avantages importants:*

1—Gaze plus douce qui empêche toute irritation; garniture pliable qui absorbe parfaitement;

2—Coins arrondis et aplatis; aucune saillie compromettante sous les robes les plus légères;

3—Désodorise—sûrement, complètement, grâce à un nouveau procédé breveté;

4—Vous l'ajustez à votre gré; plus mince, plus épaisse, plus étroite, selon le cas;

et

5—Se jette facilement; aucun lavage ennuyeux.

LRM—12

GRATIS Echantillon de KOTEX
Fabriqué au Canada

KOTEX COMPANY OF CANADA, LTD.,
330 Bay Street, Toronto 2, Ontario.

Veuillez m'envoyer un échantillon de Kotex et votre brochure sur "L'Hygiène Intime", sous enveloppe blanche.

Nom.....

Adresse au long.....

1446

A quelle époque vit-on pour la première fois ?

Si la pipe est vieille comme Hérode — on en a trouvé dans les cavernes de nos ancêtres, et on voit un personnage fumant la pipe sur un médaillon de l'église d'Huberville, dans la Manche, qui date du onzième siècle — la cigarette est moderne, absolument moderne.

Pierre Louys a dit que notre époque n'avait inventé qu'un plaisir nouveau, qui est celui de la cigarette.

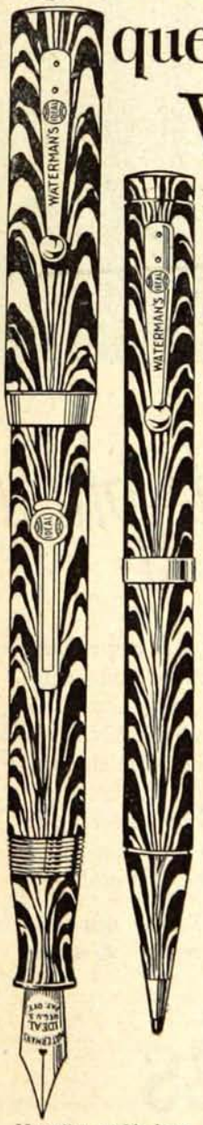
On a célébré en 1924, en Amérique, un triple anniversaire qui intéresse vivement les fumeurs: le cent vingt-cinquième anniversaire du cigare américain, le trois centième de la culture systématique du tabac aux Etats-Unis, le deux centième de la pipe en écume.

Pour le centenaire de la cigarette en France, il nous faudra attendre encore une quinzaine d'années. C'est vers 1840 que l'on voit chez-nous les premières cigarettes. La mode en est amenée par les troupiers qui reviennent d'Afrique, qui avaient vu les contemporains d'Abd-et-Kader rouler du tabac dans de la paille de maïs.

L'origine de la cigarette est orientale; l'origine du cigare et celle du tabac lui-même, américaines. Les compagnons de Christophe Colomb virent les premiers cigares, et ceux de Jacques Cartier, au Canada, les premières pipes 'à tabac', en 1535, car c'étaient des herbes et probablement de la lavande, que nos ancêtres fumaient dans les pipes des cavernes.

C'est seulement en 1864 qu'on commença à fabriquer des cigarettes dans les manufactures françaises; la première machine construite en vue de cette fabrication figura à l'Exposition universelle de 1878.

Cadeau aussi populaire que les Fêtes — un Waterman





MAINTENANT offerts en une variété presque infinie de styles, les instruments à écrire Waterman jouissent d'une vogue qui croît rapidement à chaque saison des Fêtes. Ils sont pratiques et faits pour satisfaire la bourse et le goût de chacun. Les articles qui, cette année, s'ajoutent au célèbre groupe Waterman sont les stylophores "Gyro-Sheath" et la nouvelle série de plumes et de crayons en rose "Ripple", vert-bleu "Ripple" et olive "Ripple". Voyez aujourd'hui même chez votre fournisseur ces chefs-d'oeuvre du génie Waterman. Examinez aussi la fameuse série No 7 Waterman avec sa variété de pointes de plumes adaptables à tous les styles d'écriture. Pour un parent ou un ami, un Waterman constitue le cadeau "idéal".

Demandez par lettre notre brochure contenant suggestions pour présentations et trophées



6262½—Base d'onyx ou de marbre, $12.50.
6267—(plume plus grosse), $15.00.



7062½—Base d'onyx ou de marbre, cadre métallique, $12.00.
6062½—Même modèle sans cadre, $7.50.

Nouvelles combinaisons de plumes et de crayons en deux tons de "ripple rubber", caoutchouc ne se tachant pas, $5.50 et $7.00.

Waterman's

Choix et service chez 5,500 marchands canadiens

Employez l'Encre Waterman dans les Plumes Waterman

L. E. WATERMAN COMPANY Limited—263, rue St-Jacques Ouest, MONTREAL

B-2026F

"Joyeux Noël" et Bonne Année

Chante SANTA CLAUS

. . . Et ce sera vraiment un JOYEUX NOEL et une HEUREUSE ANNEE pour les familles qui auront un piano — car un piano signifie le bonheur non seulement pour le temps de Noël, mais aussi pour toute l'année courante.

Le Piano MASON & RISCH

avec le son riche, profond et résonnant, son superbe dessin et sa parfaite main-d'oeuvre, ajoutera du charme à tout intérieur; et nous en avons un pour toute maison et pour toute bourse. Venez IMMEDIATEMENT et faites des arrangements pour qu'il vous soit livré la veille de Noël. Conditions de paiement à votre convenance.

MASON & RISCH

Limited

230 rue Yonge
TORONTO



Layton Bros. Limited, 1170, rue Ste-Catherine O. Montréal, Qué.

Arthur Bluin, Sherbrooke, Qué.

C. Robitaille, Enr., 320, rue St-Joseph, Québec, Qué.

LAYTON BROS
PIANOS - ORTHOPHONIC VICTROLAS - RADIOS
St. Catherine St. West at Stanley St.

Succursale à
868, rue Ste-Catherine Est.

Toujours en mains un stock complet de

PIANOS MASON & RISCH

depuis $425 à $3.000.

Une Police Flexible

La Police Jubilaire de la Sun Life Assurance Company of Canada est le contrat idéal pour l'homme qui désire obtenir le bénéfice d'une protection immédiate, mais ne sait pas encore quel type de police conviendra le mieux aux besoins particuliers de sa situation.

D'après les dispositions de la Police Jubilaire, l'assuré peut attendre cinq ans après que l'Assurance a pris cours, pour décider quelle forme de protection il lui faut.

Il a le choix entre quatre options:
Une police Vie — primes temporaires.
Une police Dotation.
Une police Vie Ordinaire pour un montant plus élevé.
Une police Vie Ordinaire avec une prime réduite.

Pour obtenir plus de détails sur ce plan si intéressant, la Police Jubilaire, écrivez-nous.

SUN LIFE ASSURANCE Company

OF CANADA

Siège Social: Montréal



MELBOURNE
$40.00





CONCOURSE
$37.50

Le Cadeau qu'on désire--le plus!

QUEL est le cadeau qui, parmi les plus appréciés, exprimera exactement la sincérité de vos sentiments? On peut répondre: une montre TAVANNES. Fabriquée par les artisans TAVANNES, elle est le produit des pionniers qui tracèrent le chemin qui les conduisit au succès d'aujourd'hui. Votre horloger vous recommandera la TAVANNES parce qu'il en connaît sa construction solide et sa précision parfaite. Elle est la montre qu'il choisit pour ses amis.

Une TAVANNES, comme cadeau, est l'objet qui traduira toujours l'excellence de vos sentiments. C'est le cadeau qu'on désire le plus.



MONTRES TAVANNES

"La montre que votre horloger recommande".

TAVANNES WATCH COMPANY (Canada) Ltd., MONTREAL

AGENCES à Bagdad, Bombay, Bruxelles, Buenos Aires, Caire, Cape Town, Calcutta, Constantinople, Leningrad, Londres, Madrid, Melbourne, Paris, Pékin, Rio de Janeiro, Shanghaï, San Salvador, Tokio, Vienne, Varsovie, Yokohama.

La Revue Moderne

Il n'est pas accepté d'abonnement pour moins d'une année. Toute année commencée est due en entier.

Tout chèque pour paiement d'abonnement doit être fait payable au pair à Montréal.

320 Est, rue Notre-Dame, MONTREAL, Canada

Tel: Harbour 6195

Noel E. LANOIX
Président et Directeur

Robert CHOQUETTE
Directeur Littéraire

Georgine C. LEMAIRE
Secrétaire de la Rédaction

LA REVUE NE REPOND PAS DES MANUSCRITS COMMUNIQUES

Chèques, mandats, bons de poste doivent être faits payable à ordre de la "Revue Moderne".

Prière d'adresser toute communication à

"LA REVUE MODERNE"
Montréal

10e Année—No 2 **"S'Unir pour Grandir"** *Décembre 1928*

DU CINEMA

Par le Directeur Littéraire

Un ami me racontait qu'un jour, devant un phonographe dont les volets ouverts donnaient libre cours aux gémissements d'un saxophone sentimental, une demoiselle de sa connaissance lui dit brusquement: "J'ai presque honte d'aimer le jazz!"

Cette fois il ne s'agit pas de jazz. Il s'agit de cette forme d'art nouvelle, le cinéma, lequel, dans le jugement de plusieurs (de ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans une salle), restera toujours un mélange incohérent d'images et de titres, issu d'une société d'acteurs aux mœurs scandaleuses. C'est avec un sentiment à peu près conforme à celui de la demoiselle, que j'affronte aujourd'hui ceux qui me font l'honneur de lire ces lignes. Aussi je me hâte d'amener quelques *distinguo*.

Quand je me déclare apôtre du cinéma, j'entends bien que l'on pense à ce nouveau medium d'expression artistique, et non que l'on promène un œil critique sur les fruits actuels d'un art si jeune. La production courante n'apporte pas un appui bien solide à l'opinion que je commets dans cette chronique. Mais l'apport de la littérature, des beaux-arts, de la musique est-il de beaucoup supérieur? Combien par saison, par année, se produit-il de livres qu'on peut dire de première venue? combien de pages musicales qui resteront? et de toiles, de moulages dont le public se souviendra, une fois close l'exposition qui les tira de l'ombre?

Quelques films, Dieu soit loué — notamment "The Patriot"— ont laissé entrevoir la formule, le sens véritable du cinéma.

Le cinéma est essentiellement un art muet. C'est même du silence qu'il tire sa puissance. Je prétends dire qu'il se passerait de musique? Oui et non; il faut nous entendre. Tout le monde a constaté que, du moment que la musique cesse, le fil d'émotion qui nous liait à l'écran se relâche, quand il ne se brise pas. C'est que l'éducation de l'oreille est faite; il nous est maintenant difficile de ne pas entendre, au cours du déroulement d'un film, une musique qui l'accompagne. Il ne serait cependant pas bien malaisé de nous habituer à suivre un film sans commentaire musical. Toutefois le cinéma, ainsi compris, n'atteindrait qu'à une perfection bien limitée. Grincements de portes, toux, un gros monsieur qui se mouche, une commère dont les doigts s'embrouillent dans un sac de pistaches, autant de bruits insolites qui briseraient incessamment le charme. La musique n'est là, à vrai dire, que pour neutraliser les bruits extérieurs. Mais elle n'est pas un *isolateur* parfait, puisque, chargée de nous défendre contre les distractions du dehors, c'est elle-même souvent qui nous distrait, soit par une note fausse, soit par une mélodie plus suave que les autres. Au fond, un instrument qui ferait un ronron, un bourdonnement continu, monotone, serait (une fois assurée l'éducation de l'oreille) le complément le plus effectif au déroulement d'un film. Ceux qui ont vu "Wings" me comprennent. Il s'agit en effet, de nous séparer de la vie réelle, de nous *engourdir*, jusqu'à ce que nous en venions à oublier notre chair, à n'être plus qu'une imagination en travail, qui fait corps avec le récit.

Au cinéma l'œil doit être la grande avenue de nos sensations, la seule et unique passerelle qui joigne l'imagination à l'écran. J'ai cru un temps qu'un art qui offrirait la synthèse des arts connus comme tels, poésie, musique, arts plastiques, assurerait à l'homme la jouissance cérébrale la plus intense. Je ne pense plus de même. Pourquoi un aveugle jouit-il d'une ouïe plus subtile, d'un toucher presque immatériel? Pourquoi, quand nous écoutons une belle mélodie, fermons-nous instinctivement les yeux? N'est-ce pas alors que certains sens jouissent indépendamment les uns des autres, au détriment les uns des autres, et qu'un art qui prétendrait faire vibrer le cerveau à la fois par l'œil et par l'ouïe n'arriverait qu'à paralyser l'émotion. Au cinéma, prenons-nous garde, en général, à la musique? Si un morceau particulièrement agréable commande notre attention, ce sera au détriment des images de l'écran, qui, infailliblement, pâliront en puissance d'illusion. (Que chaque lecteur, à sa prochaine sortie de cinéma, se persuade qu'on ne peut donner une part égale d'attention à la fois au film et à la musique.) Au cinéma, c'est l'imagination qui supplée l'ouïe, l'odorat, le toucher. Et c'est dans cette marge accordée à l'imagination que réside l'attrait comme la puissance du cinéma. La source d'émotion — la vue — étant unique, il en résulte, après les quelques minutes pendant lesquelles ont d'*adapte* à la salle, une concentration intense, une très forte unité dans l'émotion. Qui a dit que le cinéma ne laisse rien à l'imagination, et que c'est là ce qui explique le goût de la masse pour ce genre de spectacle?

***

Quelle puissance d'illusion, si l'on compare à celle du théâtre! Au théâtre je me sens à l'étroit, et trop près et la scène, des décors peints des personnages, trop près du maquillage. C'est comme si pour examiner une toile, je me collais le nez contre. Je manque du recul nécessaire — que je trouve si bien au cinéma. Et puis, les acteurs ont peut-être

(*Suite à la page 50*)

1928 et1929 se donneront la main dans le numéro spécial que nous offrirons à nos lecteurs à la fin de décembre. Notre numéro de Noël, pour avoir reculé d'un mois, n'en sera que plus intéressant et varié.

M. Paul Coze est l'un des chefs du scoutisme de France. Il a vécu plusieurs mois dans l'intimité des Indiens de l'Ouest canadien.

Il convient que nous remercions M. Aegidius Fauteux de sa collaboration précieuse lors de notre exposition d'autographes d'auteurs à la Bibliothèque St-Sulpice. Nous remercions également le Frère Marie-Victorin, MM. Edouard Montpetit, Victor Morin, Jean Bruchési, qui nous ont prêté des documents. Que M. Jacques Laroche (Jean Béraud) nous pardonne une confusion de noms qui le faisait père de "Aux Pays Ensoleillés", de M. François Laroche, de Québec. Que le public nous pardonne quelques oublis, inévitables en la circonstance.

SOMMAIRE

Du Cinéma, *le Directeur littéraire* 7
Sous le Tipi, la Nuit, *Paul Coze* 8
De l'Art des Artistes, *Henri Hébert* 10
Le Jardin du Poète, *Jovette-Alice Bernier.* 11
Cloris et Adhémar, *Marie-Rose Turcot* 11

ROMANS

Mes Enfants et Moi (au complet), par *Jérôme-K. Jérôme* 15
Boulle et sa fille, (à suivre), par *Marguerite Baulu* 56

FEMINA

Eve au miroir 13
Les Modes 27
Les ouvrages féminins 38
Les choses féminines 47
Les études graphologiques 53
Marc Aubut, la Petite Poste 58
Le Courrier du Mois 54

SOUS LE TIPI LA NUIT

Une page inédite de

PAUL COZE

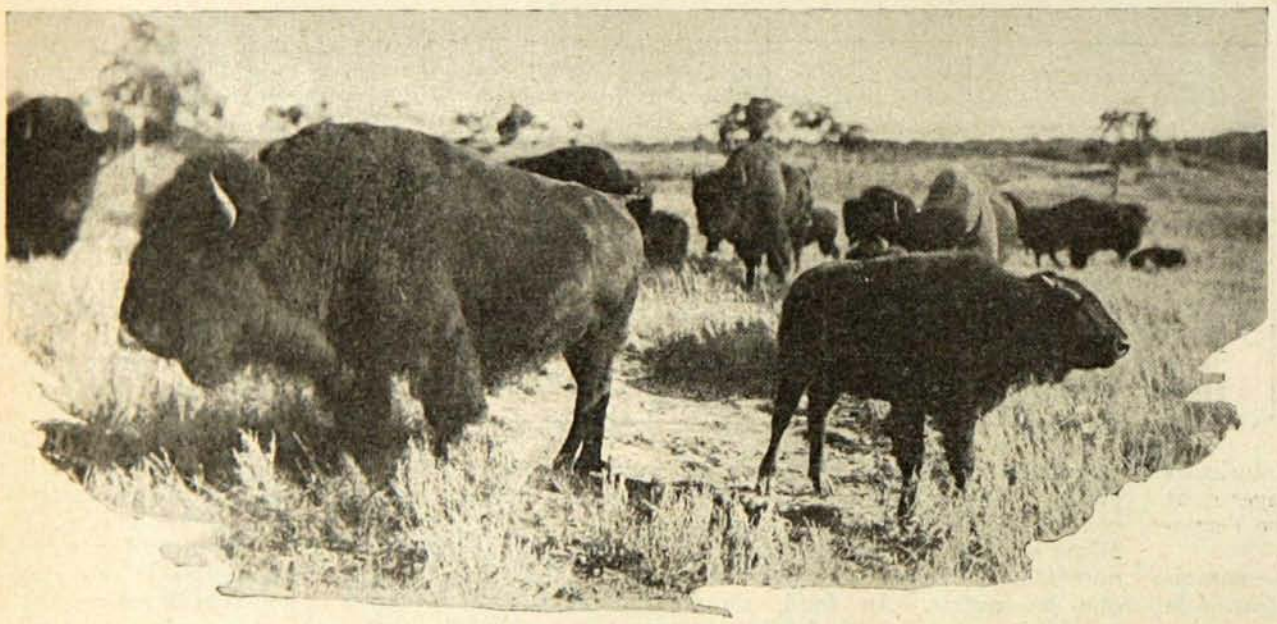


LE MEDECINE MAN, prophète de la tribu.

LE soir, au clair d'une lune sortie de la tempête, on a distribué le buffalo venu de loin. Le camp devient silencieux... et membre nouveau du peuple Cri, ayant revêtu des mocassins et enfilé une veste en peau d'orignal, je pénètre sous un tipi...

Par son armature sans mât central, le tipi est un abri vaste et pratique: au centre, le feu; tout autour, les habitants sont distribués comme le fromage crème de Gruyère, par quartiers. Leurs malles, leurs sacs, les séparent les uns des autres. La porte, montée sur une armature de bois, est un trou rond, alternativement lumineux ou obscur; à terre les objets les plus divers répondent aux nécessités de la vie ou aux désirs des arts, des mythes ou de la religion. Au fond la grave lune mi-bleue, mi-jaune qui est le tambour sacré, repose, vertical, entre les plumes d'aigles et les bois vermoulus des baguettes-supports.

Il y a une couverture multicolore qui m'attend, à la place d'honneur, la place de l'invité.



Je m'assied. Dans la pénombre rougeâtre qui vibre aux caprices du feu, j'aperçois la famille accroupie. Le maître du lieu, "l'Homme qui s'assied tout en tas", le visage barbouillé de jaune et de rouge, penché en avant, tire les quatre bouffées de bienvenue de sa longue pipe.

Le calumet est en pierre rouge, comme le veut la tradition; sa pointe est enfoncée dans le sol, près du brasier, si bien qu'on croirait voir quelques démons se nourrissant de la flamme, dont il rejette la fumée à chaque respiration.

Il fume lentement, occupé à fumer, sans que rien ne puisse le distraire... ni les heures, ni la venue d'un étranger sous la tente, ni la vie.

Il se tait.

Je me tais, aussi.

Le silence seul est maître. Recueillement profond. Et ce silence, et la toile du tipi qui nous enveloppe, nous séparent complètement de la civilisation qui entoure le camp.

Ainsi le veut la coutume, ainsi se réclame les droits de la politesse qui exigent que l'on se taise, qu'on attende, pour questionner le visiteur, que celui-ci ait eu le temps de se reposer de sa marche, de prendre contact avec les dieux intimes et de s'être acclimaté au lieu.

Doucement mes yeux se font à la mi-obscurité, je désisage mieux la figure épaisse de l'épouse, qui tient entre ses dents la petite pipe noire, et dont la lourde natte coule de sa poitrine et remonte en un mouvement serpentesque sur l'épaule.

Je vois le regard rieur de la fille, aux dents blanches, aux cheveux coupés courts et dont le costume de pensionnaire dénote singulièrement dans le logis familial... Je vois le vieillard accroupi, qui disparaît dans les couvertures, les sacs, les chiffons... la raie de ses cheveux blancs est une tache écarlate, son visage est ridé comme un fruit racorni... ses yeux sont deux points pleins de malice...

Mon hôte maintenant me passe le calumet qui va faire le tour.

Cependant, dans une écuelle de bois, il écrase le Knick-Knick, tabac primitif et fort... Puis il parle.

J'écoute le decrescendo d'une harmonie gutturale, ponctuée par des gestes qui en sont presque la traduction.

Cependant, alors qu'il s'est tu, sa fille a repris la parole, et tout à l'heure tandis que je répondrais ou questionnerais, deux bouches parleront pour une oreille, comme parlerait un Indien.

"Il dit que *tu es le bienvenu*, et que *tu reposes tes membres*, il dit aussi que le *feu te réchauffe*." Son visage suit les paroles traduites, semblant approuver ce qu'il ne comprend pas... Puis, lorsque c'est fini..., il sourit.

***

Au centre, le feu éclaire et chauffe, symbole de la famille qui crée, éduque et réconforte. De temps en temps, la femme se penche, elle pousse une bûche nouvelle, ou, d'un soufle, ravive la flamme.

Maintenant les sacs se sont ouverts. Je n'aurais jamais pensé qu'ils eussent pu contenir tant de choses... Cela est pourtant; et les calicots modernes, les malles de touristes ou la quincaillerie des bazards disparaît petit à petit sous l'amas de souvenirs, des objets sacrés, des sacs de peaux, ou ornés de perlés piquants de porc-épic, des armes, des instruments de musique ou des objets rituels de danse...

Tout ce mélange hétéroclite et vénéré semble avoir une influence directe sur les occupants de la tente. Est-ce parce que le feu fume un peu? tous les yeux sont plus étincelants; ou, peut-être, les objets transportent avec eux comme une atmosphère spéciale, plus vivante qu'eux-mêmes, qui par définition sont des natures-mortes, et qui communiquent au voisinage le passé, tout ce pourquoi ils ont été créés, tout ce pourquoi ils ont servi; et la magie des choses se dégage et vous pénètre.

Sans aucun doute il y a une atmosphère chargée sous la tente... Non seulement je ne m'étonne plus de rien, mais j'attends quelque événement...événement impossible, puisque je sais bien que nous sommes au vingtième siècle et que la vie sauvage de l'ouest est à jamais finie... Cependant, rien maintenant ne me rappelle cette civilisation qui pourtant, mathématiquement parlant, est si proche...

***

Mais les distances réelles et les distances que franchit réellement l'esprit ont-elles les mêmes frontières? Ou, de temps en temps, quand les circonstances s'y prêtent, quand nos facultés redoublent dans un effort spécial, ne disparaissons-nous pas dans un passé redevenu vivant ou dans un avenir qu'un jour nous serons surpris de rencontrer comme du déjà vu?

Pendant ce temps, l'Indien parle. Il ne cesse de fumer, passant la pipe de terre rouge alentour... et le plat de bois rond et plat, qui contient le tabac se vide... Le Knick-knick, le tabac sauvage et fort, apporte à nos odorats une odeur nouvelle, comme la viande de buffalo, tout à l'heure, excitait la curiosité de notre

palais... comme tout ensemble, la vue s'émerveillait d'un site sorti des temps anciens... et nos doigts prenaient contact avec les choses.

Pendant ce temps l'Indien parle... Ses yeux profonds suivent mon regard... et j'écoute la traduction comme un écho lointain... l'expression de ses yeux, l'expression de ses mains... dans la mi-obscurité du tipi... il me semble comprendre son langage... que la voix de sa fille traduit, comme pour m'assurer que j'avais bien saisi.

***

Le vieillard, assis au fond, laisse sortir sa tête blanchie à travers les couvertures, ses doigts fébriles dénouent le lacet d'un sac d'où il sort une touffe énorme de plumes jaunes, coiffure de la Danse du Chien... Il s'en orne, cactus vivant.

"Avant la venue des Blancs... commence-t-il comme toujours commencent les vieux Indiens... *ceci* servait pour *la danse*..."

Et le voilà qui découvre une coiffure nouvelle,doubles cornes perdues dans un fouillis de peaux d'hermines et de crins... Il la regarde avec compassion et le souvenir du temps vécu renaît en lui... Il revêt cette coiffure maintenant; il tire quelques charbons du feu et se peint le visage, la scène vit réellement en lui: la Chasse au Buffalo.

J'hasarde une question:

—"Comment chassiez-vous le bison, avant la venue des Blancs?"

—"Nous étions plus habiles que maintenant... et nous avions plus de pouvoir" répondit-il. Puis il se tut.

***

L'atmosphère des vieilles randonnées emplisait le tipi... un mustang, entravé, buta, au dehors, contre un piquet de la tente.



Deux Eclaireurs C.N.R.

—,'Vous voulez dire que la danse vous donnait un pouvoir spécial", laissai-je tomber...

—"Naturellement, comme toutes les danses et toutes les prières...

—"La Chasse au Buffalo était une prière?"

—"Evidemment pas pour tous, mais le Medecine-Man priait...

—"Etait-ce lui qui portait une tête de bison dessinée en noir sur son menton?"

SOUS LE TIPI LA NUIT

—"Oui et les autres..." Il souffla un instant, tira plusieurs bouffées du calumet... Je n'eus plus qu'à le laisser parler.

***

—"Tous étaient peints, les couleurs avaient un Symbole et une Force, elles étaient mâles et femelles, elles se complétaient,parce qu'il y a un nord pour chaque sud et un ouest pour l'est, ainsi il y a un mâle pour chaque femelle, telles sont les lois... telle notre science...

Tous étaient nus... et le Medecine-Man était assis au centre d'un grand kraal que les hommes avaient bâti... et toute la nuit, ou plus, s'il le fallait, les chants et le tambour résonnnaient dans le village... et les danseurs, revêtus des cornes du bison, dansaient comme danse le bison. Car ainsi la médecine était efficace, et puisque tous dansaient en imitant le troupeau qui vient, le troupeau devait venir... Enfin, avant le lever du soleil, tandis que tous reposaient leurs corps afin de se préparer à la lutte, celui qui était le Chasseur de la Tribu partait avec son arc et ses flèches... Il partait vers le troupeau, le troupeau dont on ignorait encore l'exacte position, mais qui devait être là puisqu'on l'avait appelé. Pendant ce temps l'Homme de la Médecine était assis, nu, coiffé des cornes du buffalo, le visage toujours peint, fumant, priant, chantant le chant sacré en s'accompagnant du tambour et cela jusqu'à ce que la chasse était finie...

Bientôt après, le Chasseur de la Tribu avait trouvé le troupeau et courait derrière lui...

***

Et quand le troupeau entier pénétrait dans le kraal, les hommes, frais et dispos, n'avaient plus qu'à tuer les bêtes avec de longues lances, protégés derrière le cercle de fortifications. Alors, le festin avait lieu, et les femmes coupaient et partageaient la viande pour préparer la fête, et séparaient les peaux pour les divers usages, et pendant des jours toutes travaillaient sans arrêt afin de prévoir la nourriture pour l'hiver...

***

Sous la tente de peau, le feu rougeoyait... Le vieillard fumant, coiffé de sa parure de danse et peint de sa peinture sacrée achève son récit... Il termine par l'inévitable: "J'ai dit"... et tous se taisent... tous ont vécu l'instant solennel du vieux temps, tous ont communié dans la chair du bison et dans l'esprit du vieillard...

Moi, le premier, sors du rêve; seul j'élève la voix, seul, peut-être... je doute...

—"O vieillard, dis-moi comment le Chasseur de la Tribu prenait à lui seul le troupeau?

—"Tu ne comprends pas et c'est parce que tu te trompes... ce n'est pas le Chasseur qui poussait le troupeau, mais la puissance du Medecine-Man qui appellait la horde...

...La puissance, les danses, son chant, sa prière...

—"Et cela suffisait?

—"Oui. Que veux-tu qu'on ajoute à cela?"

PAUL COZE,
Masina épiewasis

Légende Indienne

La Tribu du Saumon

AUTREFOIS — il y a de cela des lunes et des lunes — le saumon ne s'aventurait pas dans les rivières de la Colombie Anglaise. Les Indiens de la côte ayant connu l'existence de la tribu du Saumon, qui habitait les îles de l'océan Pacifique, lui dépêchèrent Khals, leur héros, pour la convaincre de venir dans leurs rivières et se laisser prendre.

Khals arma son meilleur canot et mit à la voile pour le pays du Saumon. Il l'atteignit après une traversée qui dura plusieurs jours. Sa surprise fut grande de constater qu'il était habité par des hommes comme lui.

Quelques minutes avant le dîner, Khals vit un jeune homme et une jeune fille descendre à la rivière et disparaître sous l'eau. Peu après deux beaux saumons furent capturés et apprêtés. Les meilleurs morceaux en furent distribués aux visiteurs avec la recommendation de prendre soin de garder toutes les arêtes. Le repas terminé, deux enfants recueillirent ce que les convives avaient mis de côté et jetèrent le tout dans la rivière. Quelques minutes plus tard, les deux jeunes gens qui s'étaient enfoncés sous l'eau revinrent à la surface et atteignirent la rive en nageant.

Cette scène se répèta plusieurs jours de suite et l'un des visiteurs, dont les soupçons étaient éveillés, résolut de tenter une expérience. Au repas suivant il cacha une petite arête sous sa couverte. Lorsque les deux jeunes gens revinrent sur l'eau à la fin de la cérémonie quotidienne, la jeune fille tenait sa main devant sa bouche; au chef qui lui en demandait la raison elle répondit qu'on n'avait pas jeté à l'eau toutes les arêtes, car il manquait un os à sa machoire. Aussitôt tout le monde se mit à chercher l'arête que l'étranger avait, à l'insu de tous, lancé à quelques pas plus loin. On finit par la trouver et le chef la jeta à l'eau. La jeune fille plongea et revint au bout de quelques minutes avec sa machoire complète.

Les visiteurs eurent ainsi la preuve que les poissons mangés étaient des hommes de la tribu du Saumon. Khals put alors demander au chef la permission d'amener avec lui quelques jeunes gens qui se laisseraient prendre dans les rivières fréquentées par les membres de sa propre tribu. Le chef accepta, mais à condition que l'on jetterait à l'eau, après chaque repas, les arêtes et les entrailles des saumons pris.

Ce pacte fut longtemps respecté par les Indiens de la côte jusqu'au jour où un jeune impie, pour défier les dieux, brisa les os d'un saumon qu'il venait de manger et les éparpilla au vent. Peu après ce sacrilège les calamités commencèrent à fondre sur la vallée de la rivière Skeena, le Temlaham ou paradis terrestre indien. Mais cela, c'est une autre histoire...

De l'Art et des Artistes

Par
Henri HEBERT
R.C.A.

L'EXECUTION de l'œuvre d'art demande un travail soutenu et une science consommée; à cette condition seule l'œuvre d'art peut exister. Cette science, entre parenthèses, exige de longues années d'étude et des efforts continus. Constatons le temps qu'un élève, même bien doué, prend pour arriver à un résultat passable.

Combien en a-t-on vu de ces jeunes gens, qui ont fait des "Scènes de la vie de Bohême" leur livre de chevet, qui se sont ingéniés à copier cette vie fantasque, pour ne pas dire stupide, et qui se sont donnés une vague illusion de bonheur. Pour avoir voulu vivre une impossible fiction, ils sont maintenant des épaves lamentables.

La mise au monde de l'œuvre d'art est précédée d'un moment de rêve. C'est un moment de 'recueillement' que je devrais dire. Une œuvre se trouve à peu près complètement formée dans le cerveau de l'artiste; ce moment de recueillement sert à la bien fixer, à la mettre au point, et c'est en travaillant la matière que l'œuvre se formule et que l'artiste est amené à certains changements dictés par cette matière. Le bronze, la pierre, le marbre ou le granit ne se travaillent pas de la même façon.

Comment et d'où vient cette composition ? Elle est le résultat d'une observation constante. Il faut regarder beaucoup et surtout voir. Un artiste regarde constamment. Il voit, analyse, imprègne son cerveau des visions qui ont impressionné sa rétine. Son inconscient prend toutes ces images, les mélange, les juxtapose, et, certain beau jour, une lecture, un son, un parfum — ou même une commande! — déclanche une composition qui n'attendait que l'occasion de voir la lumière. Ce qui fait que les grands artistes sont ceux qui regardent le plus et qui voient le mieux.

De tous temps on a fait des artistes une classe spéciale. Certains prétendent (il y a toujours d'excellents théoriciens) qu'il faut, pour forcer la production d'un artiste, que celui-ci soit pauvre. Rien n'est plus faux. Il faut, Il faut, au contraire, que les soucis matériels ne viennent pas gêner sa production, et les grands artistes ont connu, sinon la richesse, du moins une certaine aisance.

Ce qui revient à dire que, si vous voulez exercer un patriotisme éclairé, forcez la production en achetant.

Ce pauvre artiste, on le croit facilement de mœurs libres, et corrupteur de la jeunesse féminine. Je ne sache pas jusqu'à présent que les cas de détournement de mineures soient plus fréquents chez eux que dans toute autre profession ou corps de métier. Il y a parmi eux, comme partout ailleurs, des hommes sans principes: mais le fait de quelques erreurs n'a jamais nécessité une compilation de statistiques de tribunal de correctionnelle. Pourquoi, quand sa vie est dirigée par la beauté, vouloir penser qu'il est un être dépourvu de sens moral ? Il est plus évidence en, et comme sa façon de voir est plus parge, plus aérée, qu'il pardonne plus facilement les offenses qu'on ne lui a pas faites, on l'a vite étiqueté.

Pour apprécier une œuvre d'art, ce n'est pas assez d'un compas et de connaissances anatomiques; il faut le don. Et s'il est un don divin, c'est bien celui qui permet de discerner, non seulement dans l'œuvre d'art, produit du travail de l'artiste, mais dans tout ce qui nous entoure et qui émeut nos sens, la Beauté dans sa puissance et dans sa pureté.

L'artiste est l'intermédiaire entre la beauté et le public. C'est lui qui, à travers son cerveau filtre les éléments qu'il traduit au moyen des dons qu'il possède. Il sait regarder, il sait voir. Ne voit pas qui veut, même avec les meilleurs dons; il faut une éducation de l'œil, éducation très longue, très ardue. Et vous ne sauriez croire comme cette éducation dérange de préjugés, au point de vue du goût. On devient plus difficile quant à la forme et au choix du sujet.

L'artiste ne doit pas se contenter d'apprendre son métier; il faut qu'il soit un praticien consommé; il ne faut pas qu'il soit arrêté ou même retardé par un manque de savoir; seuls ceux qui savent peuvent exprimer. Il faut qu'il affirme sa sensibilité par l'observation et, selon son tempérament, par la lecture. Il doit, sinon connaître tout de ce qui est humain, du moins en avoir l'intuition. Il doit être psychologue dans son expression plastique.

Fruit du hasard, l'artiste se doit complètement à son art et à son pays. Il doit jouer son rôle d'apôtre et laisser une œuvre qui servira d'exemple aux générations à venir. "La consécration de l'artiste n'est pas dans un diplôme, elle est dans l'œuvre qu'il laisse."

L'artiste est un dégustateur. Il distille son plaisir en face de la nature. Il regarde d'abord l'ensemble, il analyse ensuite le détail.

Notre Frontispice

Monsieur Emile GAUTHIER, élève de Monsieur Charles Maillard au cours de peinture de l'Ecole des Beaux-Arts, a obtenu le prix du Ministre en 1925. *Le Diplôme de professeur de dessin dans la* 1*ère promotion de Décembre* 1927. *Un* 1*er prix de peinture et un* 1*er prix de décoration dans la même année.*

Il divise cet ensemble en fragments qui s'enchevêtrent les uns dans les autres, il en fait une mosaïque vibrante dont chaque morceau est un sujet séparé et beau en lui-même.

L'artiste est un éternel adolescent. Quand il avance en âge, c'est son corps qui l'abandonne; le cerveau reste jeune. J'ai vu des artistes de soixante-dix ans passés parlant de l'avenir avec optimisme. C'est cet optimisme dans l'avenir qui fait que beaucoup d'artistes ont laissé les œuvres inachevées. Il est difficile souvent de classer ces œuvres, tant il reste de jeunesse dans ces dernières créations.

Un artiste accuse nécessairement une tendance vers une forme d'art qui lui est personnelle. S'il en sort il est perdu. Il est donc très dangereux de vouloir donner aux artistes telle ou telle direction. On a peu un la manie dans notre pays de vouloir faire du nationalisme en art. Fort bien, mais il ne faut pas imposer ce programme à tous les artistes. Avant d'être du terroir il faut être humain: l'artiste n'en sera pas moins patriote. Ce qui compte, c'est l'œuvre. Shakespeare, qui a cherché ses sujets à l'étranger, n'en a pas moins dépeint des sentiments humains, et je ne sache pas qu'en Angleterre on le traite jamais de mauvais patriote ou d'artiste étranger. Molière est un grand français qui fut simplement humain.

Le danger à vouloir être trop de son pays, c'est d'être condamner à tourner éternellement en rond avec un mouvement centripète. L'apport considérable des littératures européennes, particulièrement de la littérature française, en ce qui nous concerne, fait de nous des cerveaux un peu plus universels et, par conséquent, sans nous éloigner de notre pays, nous fait comprendre qu'il y a d'autres peuples que le nôtre et qu'il faut, autant que possible, tourner avec la terre.

L'artiste doit être libre, et puisque son œil emmagasine, que son inconscient transforme les visions, et que par l'analyse et le travail il épure les compositions données, sa formation intellectuelle lui fera produire des œuvres en rapport avec son éducation. Il est un mauvais service à rendre à l'artiste, et c'est de le forcer à commettre des œuvres qu'il ne comprend pas, qu'il ne réalisera jamais qu'imparfaitement, parce qu'il lui manquera, dans son travail, cette petite flamme du cœur qui fait qu'une œuvre à faire nous émeut.

On demande aux artistes des œuvres débiles. On confond 'art' et 'confiserie', grâce et mièvrerie. C'est pourtant la force qui produit la grâce. On a souci du sujet, pas assez de la composition. Ce qui fait que les artistes sont mal connus et souvent méprisés, c'est que l'on ne comprend pas leurs œuvres fortes; on ne les regarde même pas.

***

Je voudrais faire comprendre que l'artiste est un potentiel et que sans lui une nation n'est pas grande. Le barbare démontre sa focre par le vol, le viol, l'assassinat; le civilisé affirme sa puissance par l'élan qu'il donne aux arts et aux sciences.

Versailles a fait pardonner à Louis XIV ses guerres et ses ambitions. Ce qui reste de sacré dans toutes les civilisations, c'est la forme d'art modelée d'après ses idéals. L'homme est mortel, et si l'on jette un regard en arrière, on ne se demande pas combien d'homme sont morts à la peine; des guerres il ne reste que les actes héroïques; les tués ont eu leur part méritée de gloire tant qu'il y a eu des yeux pour les pleurer; ce qui demeure davantage ce sont les monuments, œuvres des poètes et des artistes qui ont immortalisé leurs actes faits d'abnégation et de sacrifices.

La sculpture est, dit-on, un art d'imitation. Mais, pas plus qu'on ne peut modeler sa vie sur celle d'un saint, l'artiste ne copie textuellement. Il synthétise une forme; s'il fait un buste il ne se contente pas de copier fidèlement les traits, il fera ressortir le caractère de la personne représentée; il fera irradier son âme, et c'est ainsi qu'il donnera de la vie.

En effet, il est maladroit d'exiger d'un artiste une ressemblance photographique. La photographie représente l'être dans une fraction infinitésimale de son existence seulement, cinfi à six secondes au plus, et après qu'on l'a tourné, retourné, éclairé dans un beau jour ("Souriez plus que ça, moins; un peu plus penché, bien! Non, le front plus haut, ouvrez les yeux, pas tant, davantage, etc..."). S'il s'agissait de copier fidèlement, le moulager sur nature et la photographie en couleurs seraient le comble de l'art. Or il n'en est pas ainsi, il n'en sera jamais ainsi. Ces arts accessoires, que je suis loin de mépriser, sont d'un précieux secours lorsqu'il s'agit de notes et de documents. Mais l'artiste, lui, traduit le sens, comme on traduit un livre dans une langue étrangère. Le mot à mot ne serait qu'un chaos de verbiage. La photographie et le moulage sont en quelque sorte le mot à mot des arts plastiques.

La photographie, c'est l'œuvre d'art du pauvre qui a des sentiments élevés ou une grande compréhension artistique, à qui ses moyens ne permettent pas de se procurer une œuvre d'art originale, mais qui, aussi, ne veut pas condescendre à se contenter d'un mauvais tableau ou d'une mauvaise sculpture. Voilà où la photographie et le moulage se montent à la hauteur du sentiment et de la sensibilité artistiques.

Henri HEBERT

LE JARDIN DU POETE

Jovette-Alice Bernier

JE T'"AIMERAIS MOINS

Quand tu critiques ma toilette
Je voudrais te dire souvent:
"Quand la femme n'est plus coquette,
"Elle n'aime pas comme avant."

Pour seulement me chagriner
Tu feins ne pas aimer le jade,
Mon parfum te semble trop fade,
Tu voudrais un peu chicaner.

Puis, posant soudain à l'artiste:
"Pourquoi faire un nœud si serré?"
Ajoutant lorsque j'ai pleuré:
"Je t'aimerais un peu plus triste."

Et c'est là, toi, ta vanité.
Tu me veux ta chose fragile
Dont la torture t'est facile,
Car j'adore tes cruautés.

Je t'aimerais moins, je le jure,
Si tu devenais plus poli,
Si tu trouvais toujours joli
Le bouclé de ma chevelure.

L'amour ne serait pas complet
Si tu ne pouvais à ta guise
Dire ce qu'il faut que tu dises
Pour m'aimer comme ça te plait.

JE SAIS CE QU'ELLE IGNORE

Je la revois souvent en toilette de fête
Mon âme de quinze ans, mon âme folle un peu,
Qui portait tout l'espoir au sommet de sa tête
Et l'amour prisonnier dans son corsage bleu.

Tout ce qu'elle disait me revient et m'amuse
Jusqu'à ce que survienne au milieu du plaisir
Une autre que j'arrête et que tout bas j'accuse:
Mon âme de vingt ans dont j'ai failli mourir.

Et je deviens timide avec ces étrangères;
L'une a trop de clinquant et l'autre trop de deuil;
L'une est toujours trop fière et l'autre trop sévère,
Et je voudrais savoir laquelle a plus d'orgueil.

Une autre m'appartient mêlée à tant de choses,
Tant d'êtres, tant de peines et tant de désirs;
Je la cherche et ne puis lui fixer une pose,
Mon âme d'aujourd'hui que je ne puis saisir.

Je sens qu'on la retient, qu'elle est triste et lointaine,
Qu'elle veille et s'inquiète et qu'on la fait souffrir;
Je sais ce qu'elle ignore et devine la peine
Qu'elle a de ne pouvoir toujours m'appartenir.

(Poèmes inédits, d'un volume en préparation: "Tout n'est pas dit")

Chloris et Adhémar

Par MARIE-ROSE TURCOT

CHLORIS tape du pied comme une Bretonne amoureuse secouant ses sabots dans l'impatience d'un rendez-vous.

C'est jour de foire et bien que la grosse lampe du soleil luise bien haut au firmament et que depuis matines on entende piaffer des chevaux campagnards, tirant des camions chargés de légumes et de fleurs, Adhémar n'a pas encore laissé apercevoir son profil d'animal tragique.

C'est une belle bête pourtant avec son allure majestueuse, sa robe d'ébène lustrée, sa croupe pleine et sa crinière volante. Adhémar ne se hâte jamais; il a l'habitude des stations prolongées devant les portes tendues de crêpe, des entrevues mornes entre deuillants et croque-mort, des tentures violettes où figure un ange indiquant le ciel à ceux qui pleurent. De longues années durant, il servit chez un entrepreneur de pompes funèbres, où il assuma toute la dignité de son métier, goûtant une sombre vanité à diriger les cortèges vers le cimetière, caparaçonné d'un filet noir à longue frange, pâmé de tristesse à l'instar des dévotes qui s'enivrent du charme spectaculaire des grands enterrements, joignant à leur piété mièvre la curiosité innocente qui fait parler les morts.

Que de citoyens de marque a ainsi enterrés Adhémar! Il pourrait vous narrer l'histoire de chaque solennité lugubre qu'il a présidée, et comme les funérailles racontent la vie d'un homme, il pourrait également relater bien des scènes de famille dont il fut témoin, des secrets étonnants chuchotés aux quatre coins du poèle, des allusions surprises dans la foule. Il conduisit tant de deuils qu'il en conserve l'empreinte dans son regard distant qu'abritent des œillères de cuir.

Mais un jour vint où le beau Ténébreux fut mis à pied; ainsi l'exigeait la marche des temps vers le progrès moderne. Il dut céder le pas devant un corbillard automobile qui le remercia de ses services: tant il est vrai que les inventions des hommes abolissent la main-d'œuvre et réduisent le nombre des bêtes domestiques.

Adhémar, qui aimait son emploi, s'étant peu à peu endurci aux rebuffades du croque-mort, conçut de sa déchéance une humiliation profonde. Désormais, veuf de toute ambition, il se livra sans défense à son fatal destin et quand, à quelque temps de là, un cultivateur des environs, après avoir dans un langage chiffré longtemps débattu sa valeur de cheval robuste et discipliné, décida d'en négocier l'achat, la pauvre bête, l'oreille en pointe et l'œil méfiant, se laissa emmener comme un esclave vendu qui n'a eu le choix ni de son gîte ni de son maître; et depuis, Adhémar louche chaque fois qu'il repasse devant les écuries de l'entrepreneur de pompes funèbres transformées en garage fastueux.

Pourtant le bon Dieu, qui veille sur les bons chevaux, avait l'œil sur Adhémar. Son sort ne fut pas aussi pénible qu'il l'avait appréhendé. Ce fut plutôt pour lui une coïncidence heureuse que de quitter l'atmosphère morbide qu'il respirait depuis des années, car, l'âge avançant, il en fût sûrement devenu neurasthénique, et une bête qui a le cafard est vouée à sa propre destruction.

Le nouveau maître est un vieux terrien qui sabote ses paroles avec sa chique de tabac dans une bouche flasque et édentée; mais il a bon cœur pour les animaux. La grange est vaste et pleine jusqu'au bord de foin entassé, l'écurie est assez hospitalière; puis le clos vert où il ronge l'herbe tendre fournit un cadre radieux à sa maturité déprimée. Il n'est rien comme de paître à la belle étoile pour retrouver des songes incohérents de jeunesse, et la vigueur physique et morale indispensable à un cob de fermier.

Une vache rousse et langoureuse broute le même tapis vert émaillé de trèfles et de marguerites, agitant une queue sale et menaçante pour les mouches, et beuglant à l'heure de la traite, quand vient l'en prévenir le roquet de la ferme, un polisson de terrier qui n'aime rien tant que de taquiner la placide laitière sans cornes.

Au contact de la campagne, Adhémar fit l'apprentissage de la vie des champs. Ce fut pour lui fête nouvelle que de galoper à son content sans être retenu par l'étreinte meurtrissante des rênes de bride, de hennir sa joie à s'ébrouer sans contrainte, de manger l'avoine offerte par la sueur des vivants et non la monnaie des trépassés; de gambader follement sans avoir à guetter le glas qui le rappelait à son brancart comme le cor rappelle le troupier à la caserne.

(Suite à la page 12)

CHLORIS ET ADHEMAR

(*Suite de la page 11*)

En moins de six mois, on ne reconnut plus ce percheron sévère qui ne figurait qu'aux sépultures.

Ce fut alors qu'Adhémar fit connaissance de Chloris, une jument fluette, couleur de flamme. Chloris est volage, elle a tout un passé de comédienne, ayant couru sous les feux de la rampe et les yeux des visages de chance qui parièrent des fortunes sur son nez plat (un nez qui ne diffère guère comme office de celui des autres chevaux, si ce n'est qu'il est servi à souhait par les pattes grèles de la galopine).

Sauterelle,— ainsi l'appelait de son petit nom son écuyer, le plus menu des jockeys, ce Bourassa qu'acclamèrent frénétiquement les habitués du Parc Connaught,— *Sauterelle*, dis-je, fut une favorite de tous les tournois hippiques, partageant la popularité de l'agile adolescent aux couleurs tigrées jaune et noir, qui tantôt tourmentait sa monture comme une guêpe et tantôt la câlinait comme un amant, lui balbutiant des choses tendres avec le magnétisme d'un conquérant.

Que de courses à l'embuscade ils exécutèrent ensemble avec une vélocité incomparable, franchissant l'arène comme sous la poussée du vent, échevelés, ivres d'espace et d'orgueil sous les ovations spasmodiques des parieurs affolés et de tout un amphithéâtre en délire.

Chloris avait déjà connu tous les triomphes quand se produisit l'affreuse catastrophe qui coûta la vie à son maître adoré.

Bourassa dut payer cher son infidélité à la fluette jument de flamme. Chloris étant devenue nerveuse et capricieuse, il résolut, afin de lui donner une leçon, de la laisser à l'ombre un moment, comptant que le calme lui rendrait la raison. L'éperon aux flancs d'un autre coursier, il essayait de maîtriser l'élan de sa nouvelle monture quand l'insolente rivale, protestant contre son emprise, dérapa des membres postérieurs et projeta dans le vide son léger fardeau.

Bourassa alla donner de la tête contre une haie de fer. On le releva inanimé. Ce fut l'affaire de quelques instants. Le malheureux avait cessé de vivre.

Au murmure des conversations psalmodiées à voix basse, Chloris qui, par le judas de la porte de l'écurie, vit passer son maître étendu sur une civière, comprit que la nouvelle était noire. Suffoquée, clouée sur place, elle regarda s'éloigner le défilé. Elle ne devait plus revoir son conquérant aux éperons ailés, son chevalier de l'air qui l'entraînait toujours à la victoire.

La pauvre *Sauterelle*, atterrée, se replia sur elle-même, s'entêtant dans sa révolte contre tout jouc étranger. Vainement, en infirmier attentif, son palefrenier essaye-t-il par des soins assidus de lui rendre sa belle prestance d'autrefois. Le jockey qui succéda à Bourassa la jugea acariâtre et obstinée, impossible à maintenir en place, faisant des tête-à-queue trop brusques et des sauts de mouton désordonnés.

L'éperon aux flancs de la jument, lourdement planté dans sa selle, l'écuyer brutal, les doigts serrés sur les rènes de la bride, ne put réussir à prendre corps avec l'irascible cavale, qui ne céda d'ailleurs pas davantage à ceux qui tentèrent après lui de l'apprivoiser.

Et ce fut bientôt fait de l'indomptable Chloris sur les circuits internationaux. On raya son nom du tableau d'honneur et, sur l'entrée de sa stalle, on afficha une pancarte indiquant que l'insubordonnée était en vente.

Désemparée, perdue de réputation, Chloris se laissa marchander par des maquignons de passage, qui semblaient ignorer ses succès de Belle du Bal. Elle fut vendue pour une chanson à un connaisseur, un amateur qui possédait un catalogue généalogique de chevaux de course et entreprit à rendre à la jument de flamme sa vigueur d'autrefois.

Son flair de bête délicate l'avertit bientôt de se soumettre aux tendres offices de son nouveau propriétaire qui la traita avec tous les égards dus à une jument de luxe.

Elle devient en peu de temps le point de mire de la petite ville qu'elle arpente chaque jour au trot, attelée sur un phaéton pour l'agrément de deux gamins. Et le dimanche, pour distraire son maître travesti en jockey, sur le rond de course de la foire annuelle, elle tourne comme un cheval de bois mû par électricité.

Mise en pacage dans la banlieue, dans un paturage avoisinant une ferme, elle bivouaque en compagnie d'une vache rousse et d'un percheron débonnaire et silencieux, qui n'est autre qu'Adhémar.

Adhémar et Chloris eurent tôt fait de se lier d'amitié, ayant tous deux la nostalgie des grandeurs éteintes et le mépris des vulgaires quadrupèdes côtoyés au marché ou ailleurs.

Le Jour de la Fête de la Reine, quand se rangèrent en parade tous les chevaux de la commune, Chloris, en coquette incorrigible, captiva tous les yeux et reçut tous les hommages, qui rejaillirent également de son compère Adhémar.

Un grand événement devait couronner leur carrière et clore glorieusement la série des souvenances qui mijotent dans la mémoire falote des vieux chevaux. Ce furent les noces d'or des fermiers octagénaires chez qui gîte Adhémar et dont le fils est le propriétaire de Chloris.

Sauterelle, de ce fait, est la première mise au courant des préparatifs formidables. C'est elle qui, pour le compte du fils des jubilaires, court la campagne pour annoncer la nouvelle aux parents éloignés, chez qui elle rencontre nombre de chevaux paysans lourds et insipides qui lui témoignent morgue et méfiance. Elle s'en bat l'œil avec l'impudence d'une candidate de bazar.

Les gamins l'attellent chaque jour. C'est Chloris qui transporte chez le grand-père les dindons et les jambons destinés au banquet de circonstance, ainsi que les vins, la bière et les friandises. En jument intelligente, elle a conscience de participer à de grandes choses et de partager un secret qui fait pivoter toute la parenté.

Enfin arrive le grand jour. Les coqs chantent à l'aurore et les cloches sonnent à toute volée. Oa tête pomponnée de chrysanthèmes d'or, la cervelle farcie de propos allègres, dont elle saisit vaguement le sens, Chloris se laisse gagner à l'ardeur de la fête.

L'air est plein de promesses. Tous les chevaux de leur connaissance seront de la noce et feront ripaille avec eux.

Les choses se passèrent d'ailleurs exactement tel que prévu: Adhémar, solennel comme un grand seigneur, conduisit à l'église ses vieux maîtres ravis et tremblants. Puis suivait Chloris conduisant les petits-fils, et après une mince file d'automobiles ronflants et fantasques, venaient tous les chevaux paysans conduisant des omnibus de famille pour les nichées endimanchées.

Il fallut stationner longtemps devant la Cathédrale, ce qui agace toujours Chloris,— l'attente lui met des fourmis dans les jambes.

Adhémar préside à sa dernière solennité avec la majesté d'un Chevalier de la Verge Noire. Convaincu de l'importance de son rôle il encense au passage les paroissiens qui acclament les jubilaires.

Et ce fut une journée sans précédent. Les chevaux festoyèrent en toute liberté. On ne leur mesura pas la ration de belle avoine et d'eau claire. Les enfants les comblèrent de belles pommes rouges et de sucreties.

Aux cris des moutards, aux chants traînards des anciens et aux chansons égrillardes qui s'enfleutndans le vent, à mesure que se vident les rasades, se mêlent les hennissements joyeux de Chloris et d'Adhémar, qui se réjouissent avec leurs maîtres du plaisir de faire bonne chère en excellente compagnie.

Rien n'est plus doux que de prolonger en soi la douceur d'un beau jour. Chloris et Adhémar, au déclin de leurs années, en rêvent encore.

LES FILMS

SUNRISE. Nous laisserons de côté l'intrigue, qui n'offrait rien de neuf; Disons par contre avec quelle puissance Murnan, le directeur, a créé l'atmosphère morbide de ce film. Le public n'est pas encore suffisamment éduqué pour recevoir une œuvre si moderne de conception, d'une exécution si hardie. Quelle photographie! Cela dépasse même la photographie, d'habitude si criarde. Le tout est fondu, moelleux: c'est de la peinture. Murnau possède à la perfection le clair-obscur. Il est, si l'on peut dire, un Rembrant du cinéma. Certains passages de "Sunrise" feraient de si belles toiles, qu'on a le désir de suspendre le déroulement du film et de mettre un cadre à l'écran.

L. T. PIVER

Paris, France

(Fondée en 1774)



"Nécessaire Elégant" Azuréa

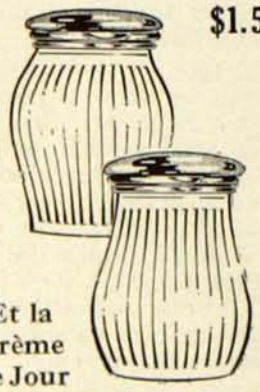
Dans un décor savamment composé—azur et argent—trois articles essentiels à la toilette de cette exquise dilettante, la femme moderne, lui apportent le charme subtil d'un parfum unique et pénétrant.

La nouvelle compacte jumelle

dans son étui argent et azur, s'adapte plus commodément que toute autre à la main la plus aristocratique. Rouge et Poudre de nunaces s'harmonisant avec tous les teints et, bien entendu, parfumés à l'Azuréa $2.50

Le nouveau Cold Cream

présenté simultanément aux Parisiennes et à nos élégantes. Délicatement parfumé à l'Azuréa comme complément essentiel du "Nécessaire Elégant". Présentation artistique dont l'azur et l'argent forment le motif décoratif $1.50





Parfum exquis

Flacon plat, bouchon de verre taillé, boite d'azur. $2.00

Dans les meilleurs magasins

Parfumerie

L. T. PIVER

Limitée

1030, rue St-Alexandre

MONTREAL

Et la Crème de Jour

autre triomphe de la Maison Piver. Si légère qu'elle disparait complètement, tout en permettant à la poudre d'adhérer toute la journée à l'épiderme. Parfumée à l'Azuréa et présentation d'un goût charmant — argent et azur $1.50

EVE AU MIROIR

ETRE VRAIE... AVEC SOI-MEME...

Extrait d'un article de Mlle Célia Caroline Cole.

(Courtoisie du Deleniator)

Ne jamais considérer la "BEAUTE" comme une chose extravagante, mais au contraire, se bien persuader que c'est une des nécessités de la vie et non un luxe.



"VANITE DES VANITES" dirait le vieux Prédicateur de l'Eclésiaste... Mais si vous vous avisiez de lui demander ce que signifie le mot "VANITE"? Il vous répondrait: "EN VAIN"... Ce n'est donc pas ce que vous faites pour arriver à être belle qui est "VANITE", mais ce que vous faites en vain. Ce n'est pas la petite boîte émaillée, dorée ou argentée destinée à renfermer le rouge, la poudre, etc., mais le vide de cette boîte qui est "VANITE". Et de toutes les choses vaines, la pire, est de n'être pas vraies avec nous-mêmes.

Il est des femmes, sages, généreuses, gaies, spirituelles, comprenant la vie, et qui cependant ne parviennent pas à y trouver le moindre intérêt... Pourquoi? C'est qu'elles ne possèdent pas le don, la manière d'inspirer l'amour ou l'admiration. Le stimulant qu'on appelle une coquetterie de bon escient, leur manque tout à fait. Même si la nature, pas avare envers elles, leur a donné une certaine beauté, cette beauté manque de charme, et c'est par leur faute, un peu de paresse; cet "A QUOI BON?" qui tue toutes les initiatives. Si la femme savait ce qu'elle perd de joies, en négligeant sa beauté! Car elle a été créée pour le plaisir des yeux de ceux qui l'aiment et l'entourent; c'est un rôle d'étoile que la nature lui a dévolu, et c'est sur ce rôle important qu'elle doit asseoir sa réputation.

Peu de personnes, il est vrai, possèdent beauté et charme, mais tous nos efforts doivent tendre vers ce double but, pour le plus grand bien de la race.

Ne vous êtes-vous jamais acheté une toilette à la hâte?... Puis à la maison, lorsque vous l'avez revêtue, n'avez-vous pas constaté dans le secret de votre miroir, qu'elle ne vous habillait pas?... Grand alors fut votre désappointement de ne plus reconnaître dans cette femme que vous aperceviez, la femme que vous êtes réellement. La ligne de cette robe et sa teinte vous avaient pourtant plu, et une fois sur vous, elle vous paraît quelconque: neuve et propre... un point, c'est tout...

Alors ne voulant pas avouer votre défaite, ou votre manque de goût, vous furetez dans vos accessoires; ce collier, cette broche, ce chapeau et cette jolie bourse... et le miracle est accompli... la toilette qui n'était que propre et trop simple, a conquis son cachet d'élégance, de distinction suprême. Elle n'est plus terne. Les accessoires ont à eux seuls accompli la métamorphose.

Combien d'entre nous ont toujours l'air d'avoir sur elles cette simple, propre et sévère robe bleu foncé?... Et souvent, hélas! le visage ressemble à la robe. Et dire qu'il suffirait d'un peu de bonne volonté, d'un peu moins d'indifférence, pour obtenir un effet de beauté. Vingt minutes d'un exercice hygiénique chaque matin, quelques minutes d'un repos conscient, physique et mental, plusieurs fois le jour si possible, puis suffisamment de sommeil (huit heures pour la plupart et même neuf pour celles qui dépensent fortement leur vie) autant que possible un sommeil de nuit, en réservant une heure après le repas du midi... Ajouter à cela, des astringents, de nombreuses et profondes aspirations en plein air, pendant la marche; et douze verres d'eau par jour. Onguents facilitant la circulation, crèmes de propreté, nourriture pour la peau... et voilà la simplicité de notre robe trop foncée transformée en un vrai "VISAGE"; en un mot devenue le vrai cadre à un vrai visage.

Quelques figures sont nées avec tous leurs accessoires, il est vrai, mais croyez-nous, ce sont les exceptions, ça n'en est pas moins agréable pour celles envers qui Dame Nature s'est montrée si généreuse. Il se peut tout de même qu'il leur manque de ce fait une grande joie?... Car au fond, transformer un vieux seau de tôle en un joli panier à papier, par le seul fait de son talent et de son goût est un plaisir qu'elles ignoreront toujours...

Le plus important des accessoires à la beauté, c'est encore le "MAKE-UP". Se faire... oui... suppléer à ce qui nous manque. Il est à peu près impossible d'établir des règles pour cette chose si importante, les physionomies sont si variées, mais il est trois choses indispensables à savoir: 1o Ne pas trop s'appesantir sur le "rouge", bien étudier la façon de l'appliquer; 2o Chaque femme doit avoir pour se bien réussir, un miroir à triple face, afin de bien voir comment elle étend le rouge et si la ligne du commencement comme celle de la fin reste invisible; 3o Enfin, elle doit tenir compte de son teint naturel, afin que le rouge s'y harmonise, puis toujours étudier et se rappeler son type.

La vraie place du rouge est sur les os de la joue le dirigeant vers les tempes, puis légèrement sur le lobe de l'oreille (puisqu'on rougit jusqu'aux oreilles). Puis étendre de façon à ce qu'on puisse ignorer son point de départ et celui de la fin. Jamais sur le bas des joues, le coupant subitement au cou, c'est affreux comme manque de goût et de naturel.

Les joues osseuses sont à la mode, elles donnent un joli oval au visage, avec des yeux largement ouverts, de larges sourcils, et un petit menton pas trop arrondi, vous possédez la beauté du siècle. Il est bien plus facile que vous ne le croyez de changer son type et son expression, il suffit d'un peu de bonne volonté unie à un grand désir d'y arriver.

Faites un jeu de ce "MAKE-UP", ne prenez pas la chose trop sérieusement, amusez-vous à faire de votre figure un beau tableau. Dans le tiroir de votre table Vanité, ayez un peu de rouge pour les joues, une crème pour les lèvres, une simple touche qui en dessine les contours, une poudre fine, une crème pour le cou, un peu de liquide ombré pour les yeux, etc.,i et vous resterez étonnées du charme acqus et de la fraîcheur par la couleur.

Si votre teint est ambré, et vos lèvres pâles avec des yeux d'un gris-vert et de sombres cils, alors très peu de rouge et qu'il soit d'une teinte excessivement légère, mais accentuez davantage la beauté des yeux, d'une ombre pâle et verdâtre. L'effet est délicieux: on dirait une dryade ayant gardé au fond des yeux pour l'apporter au monde, le mirage de la forêt où elle est née.

En faisant un peu la bouche, commencez par le milieu de la lèvre supérieure, ceci vous facilitera l'uniformité.

Les compactes ou les poudres ne sont pas dommageables, mais à condition d'entretenir les poudrettes et la peau. Ne pas se servir trop longtemps du même petit coussinet, destiné à étendre le rouge ou la poudre fine... C'est là le secret. Il s'inventera peut-être un jour un "VANITY" perfectionné, sans compacte, mais de poudre fine qui ne s'échappera pas, quand on ne le désirera pas, et alors un simple petit coton sera tout indiqué, qui pourra se jeter après chaque opération.

Les rouges liquides sont sûrement préférables aux rouges en poudre. Ils sont plus difficiles à appliquer, mais ils durent... humectez un peu la peau avant l'usage, et appliquez avec le bout des doigts ou un coton sec. La pâte de rouge est encore la meilleure, par sa facilité d'application et son endurance.

Choisissez une poudre s'harmonisant à votre peau et à son teint. Il s'en vend sur le marché de toutes prêtes; si elles ne vous semblent pas parfaites, faites vous-même votre mélange, en vous servant de deux ou trois teintes se rapprochant de votre teint naturel. Pas de stabilité dans votre visage, de grâce variez-en l'aspect. La beauté n'est pas une extravagance, elle est une nécessité.

"Passant sur la route, perdu dans la foule, d'un balcon m'est venu un sourire et tout de suite, j'ai chanté et oublié tous les bruits", dit le poète indien Tagore. C'est ce que la femme doit être à la race "un chant qui lui fasse oublier les bruits"

***

Vos cheveux la nuit.— Si vous êtes l'une de ces privilégiées de la fortune, qui ont chaque jour, le coiffeur en renom à leur porte, ne lisez pas cet entrefilet, il concerne seulement celles qui vont chez le coiffeur tous les huit ou quinze jours, voire même toutes les trois semaines, et qui voudraient bien conserver longtemps à leurs cheveux courts les plis harmonieux que sait leur donner Figaro.

Il n'est pas facile de faire durer beaucoup une ondulation, surtout si l'on passe quelques heures par jour dans sa cuisine, au milieu des vapeurs de l'eau bouillante et, plus encore, si l'on se couche sans prendre aucune précaution.

Voici plutôt ce qu'il convient de faire:

Le soir, au moment de se coucher, peigner et brosser avec soin ses cheveux; rétablir un ordre parfait parmi les mèches follettes que les jeux et les travaux de la journée ont éparpillées quelque peu. Et, sur cette chevelure impeccable, poser un filet. Il ne restera plus qu'à vaporiser le tout d'eau de Cologne.

Le lendemain matin, nous nous lèverons, peignées à ravir. Nos cheveux échapperont ainsi à l'ébouriffement de l'oreiller et attendront plus patiemment la prochaine intervention du coiffeur.

***

Il est dit que l'écharpe aura subi, cette saison, toutes les interprétations possibles. En voici une assez curieuse: une ceinture souple nouée à la taille comporte un pan si long qu'il peut remonter et entourer le cou en simulant une écharpe véritable.

***

On aura tiré également maints effets du mouchoir posé à l'encolure. Signalons ce grand mouchoir de crêpe imprimé, posé en rectangle sur une jaquette claire, les pans un peu étalés formant les revers du vêtement et sa garniture.

La Vie Artistique et Littéraire

BORIS LASS

Ce n'est pas une personnalité transcendante ni un musicien complet, c'est tout simplement un bon violoniste. Elève d'Auer, il a toutes les caractéristiques de son école à un degré moindre que quelques uns de ceux que nous avons déjà entendus. Ceci s'applique autant aux défauts qu'aux qualités et c'est, à tout prendre, aussi bien un compliment qu'une réserve. Il n'a pas la pureté d'un Heifetz ou la mécanique d'un Mischa Elman; en revanche il est moins froid que le premier et plus ordonné que le second; il est surtout inégal.

Après une exécution conventionnelle de la sonate de César Franck, il a gâché un Air de Bach par une sentimentalité de mauvais alloi, et les qualités de style que promettaient l'une ont été mises à néant par l'autre.

Sa technique, par contre, à part les harmoniques, est presque parfaite. Il est malheureux cependant que ce violoniste, suivant en cela d'ailleurs l'exemple de plusieurs de ses confrères, confonde le moyen avec le but et fasse passer la technique avant l'interprétation, car à quoi bon déployer tant d'efforts pour n'arriver nulle part. Toutes ces acrobaties ne produisent qu'une impression momentanée et ne laissent pas dans l'âme ce souvenir durable que l'on conserve après l'audition d'une belle œuvre par un artiste qui a compris et qui cherche à faire comprendre.

Il faut avouer que M. Boris Lass rend justice aux pièces de pure virtuosité, mais ces œuvres, par leur caractère même, ne méritent guère qu'on s'y arrête. On peut même affirmer que l'une d'elles au moins, l'Etude No 13 de Paganini, est tout simplement ennuyante. Quant à la sonate *Trille du Diable*, l'indigence de sa partie pianistique n'est malheureusement pas comblée par l'éblouissement de ses mordants continuels; ce peut être un prétexte pour faire valoir la dextérité de l'exécutant mais on ne peut se faire, en l'entendant, qu'une idée très incomplète de sa compréhension.

La Chanconne de Bach? Il y a du très beau Bach, il y en a du moins beau, il y a du Bach tout court: c'est du Bach tout court. L'exécution? Ordinaire.

En un mot, programme pas très nouveau et joué d'une manière convenable.

M. Léo-Pol Morin, accompagnateur consciencieux, fut, dans la sonate, un digne interprète de Franck en même temps qu'un pianiste brillant.

ROMAIN-OCTAVE PELLETIER

L'Intendant Bigot.— Cet opéra canadien (livret de J.-U. Voyer et Alfred Rousseau, musique de J.-U. Voyer), que la section d'opéra de la Société d'Opérette canadienne, présentera au public le 8 janvier prochain, sous la direction de M. Roberval, éveille déjà parmi les amis de la musique une curiosité. Nous donnerons dans notre numéro de janvier une appréciation de l'œuvre ainsi que de courts interviews des artistes qui doivent y prendre part.

LES LIVRES

Les Pierres de mon Champ, par Marguerite Taschereau, précédé d'une préface du R. P. M.-A. Lamarche, O.P. (Louis Carrier & Cie, les Editions du Mercure.)

L'auteur est avantageusement connu dans le monde des lettres, par un premier ouvrage, *Etudes*, qui lui valut en 1921 un prix d'Action Intellectuelle, ainsi que par sa collaboration à l'*Action Canadienne Française*, à *La Bonne Parole* et à *La Revue Dominicaine*.

Qu'il suffise, pour juger des mérites de ce livre, de citer quelques fragments de la préface du R. P. Lamarche sur le livre lui-même de Mlle Taschereau, en même temps que sur quelques grands problèmes de la littérature canadienne en général: — "Il m'est aisé de caractériser en peu de mots *Les Pierres de mon Champ*. Une conscience littéraire devant laquelle tout critique doit s'incliner, offre au peuple canadien un amas de pensées qu'elle a voulues "pratiques et dures comme des pierres", et j'ai la satisfaction d'ajouter: polies comme celles qu'un torrent a lavées. A part l'attrait d'un genre neuf ou peu exploité en ce pays, on y trouve la netteté brillante, la justesse hardie et la vigueur ramassée que ce genre comporte."

L'Immortel Adolescent, poèmes de Mlle Simone Routhier (Editions du Soleil, Québec, octobre 1928).

On connait sans doute cette ingénieuse et poétique idée d'un romancier français imaginant qu'un grand sculpteur de l'antiquité, après avoir fait revivre dans le marbre le corps idéalisé d'une déesse, s'éprend de son œuvre au point de l'aimer d'amour et de l'adorer. "O Sœur divine, disait l'artiste à la statue, ô fleurie, ô transfigurée! tu n'es plus la petite Asiatique dont je fis ton modèle indigne. Tu es son idée immortelle . . ."

Ce culte pour une œuvre chère se retrouve à peu près dans *L'Immortel Adolescent*, recueil de poèmes de mademoiselle Simone Routhier. Cette jeune fille modèle un jour le buste d'un bel adolescent. Artiste sensible et spontanée, elle prête à ses traits immobilisés dans une pose idéale la vie, la pensée, l'âme immortelle. Son cœur bat à l'approche de cet enfant de ses rêves, et ces battements font jaillir de son être la divine source de poésie:

O bel adolescent modelé de ma main,
Etre vivant tiré d'une humble masse informe,
Sous ton regard profond, divinement humain,
Mon faible cœur d'enfant chaque jour
se transforme...

J'ai pétri de mes doigts ton immortelle chair
J'ai guidé sous l'argile, avec tant de tendresse,
Tes muscles vigoureux qui te font mâle et
cher...

Tels sont les premiers vers du volume. Tout de suite, on a l'impression bien nette d'une nature vraiment poétique, vraiment douée du talent d'évocation nécessaire à l'inspiration sincère. Ecoutez comme l'adolescent, chère et douce vision d'une vie qui déborde et voudrait s'exprimer, devient le point de départ d'une vocation qui prend conscience d'elle-même:

Lorsque ton fier profil, en un élan superbe,
Vint porter à mes yeux comme un penser sculpté,
Je sentis sourdre en moi le flot gagnant
du verbe.

Suivent environ quatre-vingts poèmes d'une valeur inégale peut-être, mais où le sentiment s'exprime parfois avec une intensité farouche, où un feu violent de passions court sous les mots et les images, où l'âme qui se livre au verbe voudrait briser les mots trop rétifs ou trop lents. Petit recueil intéressant par ses défauts mêmes, plein de gaucheries charmantes, si personnel et si rayonnant d'espoir! Malgré ses obscurités, ses enjambements trop hardis, ses faiblesses soudaines au milieu des plus belles choses, je l'aime pour sa spontaneité vraie, pour le talent que j'y discerne et pour la bravoure qui l'a fait naître. Ces fautes me rappellent la tache d'encre sur un joli doigt rose. Peu importe la tache si la main est belle!

Corrigé dans une seconde édition, le poème *Rouge Sanglot*, pour n'en nommer qu'un seul, offrirait l'une des caractéristiques de l'auteur: la facilité d'exprimer un sentiment à l'état aigu avec des images qui procurent la sensation presque physique des mouvements de l'âme. Et c'est par là qu'on reconnaît le poète . . . Quand mademoiselle Routhier possédera bien son métier, quand elle aura maîtrisé sa langue au point de ne plus se tendre avec effort vers le mot qui fuit ou la rime qui s'affole; quand elle se sera assez disciplinée pour reprendre vingt fois ou extirper la strophe revêche qui nuit aux autres, elle donnera des œuvres d'une étonnante profondeur et d'une ravissante beauté.

D'aucuns se demanderont à quelle école appartient cette œuvre. Je crois qu'elle appartient à toutes, peut-être à aucune. L'auteur a sans doute subi l'influence des poètes du dernier demi-siècle, mais elle serait bien embarrassée elle-même de nous dire quel temple des muses elle a fréquenté. Son talent s'est éclos par génération spontanée. Le livre est dédié à ce charmant ciseleur qu'est Paul Morin; mais la poésie qu'il contient ressemble plus, par certains côtés, à celle de Verlaine qu'à celle de l'auteur du *Paon d'Email*. Je ne fais ici aucune comparaison, j'établis les distances.

Ce livre prêtera flanc à la critique, je le sais. Pour cette fois je laisse à d'autres le soin d'en exhiber les défauts, plus que les qualités. Si j'en agis ainsi, c'est que je crois discerner en mademoiselle Simone Routhier un talent authentique qui doit être développé par l'optimisme et la confiance. Encore peu érudite, insuffisamment rompue aux traîtrises du verbe français, gênée parfois par la métrique du vers, cette jeune Québecoise s'est cependant révélée par son observation aigue des états d'âme, sa force de méditation et sa tendance à l'originalité.

JEAN-CHARLES HARVEY

NEREE BEAUCHEMIN

Le dimanche, 11 novembre dernier, la salle de l'hôtel de ville de Trois-Rivières se voyait envahie par une foule exceptionnellement nombreuse, venue pour fêter le poète de la région, Nérée Beauchemin, et lui prouver une admiration toute sympathique. La fête était présidée par Sa Grandeur monseigneur Comtois, évêque auxilière de Trois-Rivières.

Au cours de la séance, qui dura trois heures, plusieurs orateurs présentèrent leurs hommages au vieux poète ému. Le révérend Père Vincent, directeur du Cercle Ozanam, de l'A. C. J. C., dans une charmante causerie, parla de "la poésie, forme d'apostolat laïque". Monseigneur Camille Roy analysa l'œuvre et la vie de Beauchemin. "Chantre de la petite patrie catholique et canadienne", dit-il de lui, "on peut à bon droit l'appeler un poète national". Monseigneur Louis Chartier cita de nombreux extraits de l'œuvre du docteur Beauchemin pour en faire ressortir le caractère catholique et français. Ce fut au tour du chanoine Camirand, qui évoqua la vie du poète au Séminaire de Nicolet. M. Alphonse Désilets lut ensuite, au nom de la Société des Poètes, des vers de sa composition en l'honneur du héros de la fête. Enfin, M. Lucien Rainier dit un "Salut Fraternel" qui recueillit tous les suffrages.

Un grand prix d'apostolat laïque fut remis au doyen de nos poètes par le président général de l'A. C. J. C.; monseigneur Camille Roy lui décerna ensuite, au nom de l'Université Laval, le diplôme de docteur ès-lettres *honoris causa*.

Nérée Beauchemin, d'Yamachiche, a publié son premier volume de poèmes: *Floraisons Matutinales*, en 1896, à l'âge de quarante-six ans. Ce n'est qu'au mois d'avril dernier, à l'âge de soixante-dix-huit ans qu'il consentit à livrer au public un second volume: *Patrie Intime*. Voici quelques lignes que nous détachons d'un article de M. HENRI DOMBROWSKI (*L'Action canadienne-française* de juin dernier] et qui, mieux que nous ne saurions le faire, parleront du charmant et sympathique poète qu'est Nérée Beauchemin:

"*Patrie Intime* est de la même veine que les *Floraisons Matutinales;* le cœur du poète est resté le même; malgré les années, il n'a pas vieilli; il continue à s'émouvoir aux mêmes souvenirs, avec la même vivacité, à sentir les mêmes joies et les mêmes peines avec la même intensité, et à goûter les mêmes spectacles avec la même fraîcheur; il est demeuré le poète de son foyer, de sa patrie, de sa religion. Le ton non plus de sa poésie n'a guère changé; il est resté tempéré, aimable, discret, avec quelque chose de souriant, même quand il est grave, même quand il est triste.

Qui lui en ferait grief? Qui lui reprocherait de n'avoir pas fait effort pour chercher ailleurs, pour se renouveler?

"Ne forçons pas notre talent; nous ne ferions rien avec grâce", est un précepte utile à tous, et en particulier aux poètes dont l'art souffre difficilement le médiocre. M. Beauchemin l'a suivi; c'est à peine s'il a poussé quelques pointes vers des régions nouvelles, et d'après l'insuccès de ces trois ou quatre essais, par exemple *Crépuscule rustique* ou *Roses d'automne*, où il a mis beaucoup de couleurs, de grands mots, d'effets de rime et de rythme, bref où il s'est donné beaucoup de mal pour peu de résultat, il semble bien qu'il a très sagement agi, en restant, à ces exceptions près, dans les limites de son aimable talent:

Je me suis fait une raison
De me plier à la mesure
Du petit cercle d'horizon,
Qu'un coin de ciel natal azure,

nous dit-il, avec beaucoup de saveur et d'agrément, au début de *Patrie Intime*. Félicitons-le, et félicitons-nous de sa sagesse: elle nous a valu quelques pièces excellentes, dont la littérature canadienne sera heureuse et fière de s'enrichir, car elles ne sont pas seulement au premier rang de ce qu'elle a produit de meilleur, mais elles portent bien imprimée leur marque d'origine; leur grâce naïve et pure traduit avec bonheur les plus beaux côtés de l'âme canadienne, dont elles sont, je crois, à l'heure actuelle, la meilleure expression poétique.

Nous accusons réceptions des volumes suivants: *La Flamme Ardente*, de Jean Charbonneau; *Ma Gaspédie*, de Blanche Lamontagne-Beauregard. Ces deux volumes de vers seront éaudiés et commentés dans nos livraisons prochaines par divers critiques de chez nous.

En Egrenant le Chapelet des Jours, poèmes de Rosaire Dion (Les Editions du Mercure, Louis Carrier & Cie). La plus sûre chose à faire, il nous semble, dans l'appréciation de ce volume de vers, est de reproduire quelques lignes de la préface de M. HENRI D'ARLES a bien voulu l'honorer.

"William Chapman me disait un jour, dans un grand élan de sincérité: 'Quand je commençai à écrire des vers, non seulement j'ignorais presque tout de la prosodie, mais je ne savais même pas ma langue'. Cela ne l'a pas empêché d'avoir plus tard des succès et de nous donner des pièces dont quelques-unes resteront.

"L'important, c'est d'avoir le don, la flamme . . . Le reste est affaire de travail. Dans le recueil que j'ai sous les yeux, se rencontrent aussi des incorrections. Est-ce à dire que l'auteur doive désespérer de jamais réussir dans la carrière poétique? Non. Car les déficiences que j'ai constatées chez lui sont de celles qui se guérissent par un labeur consciencieux; et d'autre part, il me semble avoir une étincelle de ce feu sacré, à quoi rien ne supplée, et qui est l'essentiel.

"Bien des causes expliquent et excusent dans une certaine mesure, les faiblesses de rédaction que j'ai constatées ici: études classiques incomplètes, insuffisante fréquentation des modèles, carence d'un milieu intellectuel. L'auteur a vécu dans les entours les moins favorables à l'exercice de la pensée . . . Ce n'était que le soir, et par temps perdu, qu'il pouvait écouter la Muse, et qu'il se trouvait libre de suivre son rêve intérieur. Les circonstances l'ont donc assez mal servi jusqu'ici. Il faut tenir compte de tout cela, si l'on veut porter un jugement équitable sur ses premiers essais.
la pensée ou le sentiment manque de précision, apparaît enveloppé de langes. Le diamant existe, mais à l'état brut: le lapidaire inexpérimenté n'a pas su le tailler à facettes ni le faire resplendir de tout son éclat. L'auteur a l'étoffe, le don: il a l'âme rêveuse, l'oreille musicale: il saisit les secrets rapports des choses. Qu'il travaille! qu'il travaille! Son avenir est entre ses mains. S'il n'a rien à attendre des circonstances, raison de plus pour s'abstraire dans le songe, et pour demander au labeur sans trêve l'ivresse féconde, source des créations de l'esprit . . ."

HENRI D'ARLES

(*Suite à la page 57*)

ROMAN COMPLET

MES ENFANTS ET MOI

Par JEROME K. JEROME

Chapitre I

ENTORSES A L'AUTORITE

Avec Dick, mon fils, et Robinne, ma fille aînée, je regardais le plan de notre future maison de campagne.

— Ce n'est pas qu'elle soit bien grande, dis-je. Mais nous n'avons pas besoin d'une grande maison. Deux chambres d'amis et la petite pièce triangulaire que vous voyez là, marquée en rouge, tout contre la salle de bains, et qui suffira pour un garçon, voilà tout ce qu'il nous faut, du moins pour le moment. Plus tard, si on devient riche, on pourra toujours y faire ajouter une aile. Ce qui me gêne un peu, c'est la cuisine. Je crains qu'il faille y préparer votre mère avec les plus grands ménagements. Je ne sais à quoi l'architecte a pensé...

— Laisse donc la cuisine, fit Dick. Parlons plutôt du billard. Où sera le billard?

Je trouve que la façon dont les enfants d'aujourd'hui coupent la parole à leurs parents n'est rien de moins qu'une disgrâce nationale. J'aimerais aussi que Dick ne s'assît pas, pour me parler, sur le coin de la table, et ne balançât pas les jambes avec tant de désinvolture. Cette attitude témoigne, à mon sens, d'un manque absolu de respect. Comme je le lui disais un jour, moi, quand j'étais enfant, je n'aurais pas plus osé m'asseoir sur la table quand je parlais à mon père, ou osé l'interrompre...

Robinne, à son tour, me coupa la parole sans la moindre précaution.

— Et ça? dit-elle, ce machin-là, qui est au milieu du hall et qui ressemble à une grille, qu'est-ce que c'est?

— Elle ne voit pas que c'est l'escalier! fit Dick avec une moue de pitié.

— Si c'est un escalier, dit Robinne, pourquoi cela ne ressemble-t-il pas à un escalier?

— Cela y ressemble, répliqua Dick, pour les gens qui savent voir.

— Pas du tout, dit Robinne, cela ressemble à une grille.

Robinne, le plan sur ses genoux, se tenait assise sur le bras d'un fauteuil. On ne voit pas la nécessité d'acheter des sièges à des êtres pareils. Il n'y en a pas un, du plus grand au plus petit, qui ait l'air de se douter de la manière dont on se sert d'une chaise. Des perchoirs leur conviendraient mieux. A ce point de vue, les chiens sont plus sensés. Il n'y a guère qu'eux, et moi, pour s'asseoir parfois comme il faut.

— Ah! dit Robinne, comme pour elle seule, si on pouvait ne faire qu'une pièce du hall et du salon, et envoyer promener l'escalier! C'est ça qui serait chic! On pourrait, de temps à autre, offrir à danser.

— Peut-être pourrait-on supprimer aussi toutes les autres cloisons, dis-je. On ne laisserait debout que les quatre murs, et on irait loger au jardin, dans un abri qu'on ferait construire exprès. Ou bien encore...

— Je parlais sérieusement, dit Robinne, un peu pincée. Un salon, à quoi cela sert-il? On n'y fait entrer que des personnes qui auraient tout aussi bien fait de rester chez elles. Est-ce que ces personnes-là seraient plus mal dans une autre pièce, pour prendre leur air embêté? Ah! si on pouvait enlever cet escalier!

— Ma foi, dis-je, on pourrait fort bien le supprimer. Ce serait un peu gênant, au début, quand on voudrait monter se coucher. Mais je suis convaincu que l'on finirait par s'y faire. On disposerait une échelle contre la façade et on entrerait dans sa chambre par la fenêtre. Ou bien, on ferait comme les Norvégiens: on mettrait l'escalier à l'extérieur.

— Comme je voudrais te voir devenir sérieux! dit Robinne.

— Je fais de mon mieux, dis-je, et je tâche en même temps de te rendre un peu plus sérieuse toi-même. En ce moment, par exemple, tu ne songes qu'à danser. Si on te laissait faire, tu transformerais la maison en salle de bal, quitte à nous faire dormir au grenier, dans des hamacs. Cette marotte-là durera six mois. Ensuite, tu voudrais transformer la maison en piscine, ou en salle de patinage ou peut-être en terrain de golf. Je ne sais si je pêche par un attachement exagéré aux conventions, mais mon idée, c'est d'avoir une maison ordinaire, une maison de chrétien, et non un gymnase. Il va sans dire que je n'espère pas te faire partager ma façon de voir, mais je voudrais une maison avec des chambres, et un escalier pour y parvenir. Cela va te paraître répugnant, mais j'y vois même une cuisine. Je conviens toutefois que l'idée d'avoir mis la cuisine...

— Et le billard? fit Dick. J'espère que tu n'oublies pas le billard?

— Si tu pensais un peu plus à ton avenir et un peu moins au billard, lui dit Robinne, tu passerais peut-être ton bachot dans quelques années. Et si papa était un peu plus sérieux, un peu moins faible, un peu moins indulgent pour tout ce qui te concerne, il n'y aurait pas de billard du tout.

Je veux, cette fois, que nous ayons un bon billard, avec des poches convenables. Les poches de notre billard ne valent rien. Les billes ne se gênent pas pour en sortir, après y être entrées; on dirait toujours qu'elles sont tombées, au fond de la poche, dans une chose qui leur a déplu. Elles sortent toutes tremblantes, se collent contre la bande et refusent de bouger.

Et puis, je veux avoir une bille rouge neuve. Notre rouge doit être une vieille, vieille bille. Elle a l'air fatigué. Elle fait pitié.

— Pour le billard, Dick, je vois fort bien comment nous pourrions faire. En ajoutant trois mètres à ce qui sert actuellement de laiterie, cela nous donnerait une salle de six mètres sur huit mètres cinquante. Je pense que cela suffira, même si Malooney vient jouer.

"Quant au salon, il est trop petit pour servir à quoi que ce soit; il se peut que je me décide à faire supprimer le mur qui le sépare du hall, comme le proposait Robinne; mais l'escalier restera.

UN ROMAN D'AMOUR
plein de délicieuse fantaisie

LA BELLE ET LA BETE

par

MARIO DONAL

paraîtra au complet dans notre numéro de janvier

— Tu dis ça, fit Dick, parce que tu ne sais pas jouer.

— N'empêche, dit Robinne, que je suis capable de te battre.

Dick mit les choses au point.

— Tu as gagné une fois, fit-il. Une fois, en six semaines!

— Deux fois! rectifia Robinne.

Dick me prit pour arbitre:

— Ce qu'elle fait, me dit-il, ce n'est pas jouer au billard: elle tape comme un sourd sur les billes, et puis elle s'en remet à la Providence.

— Je ne tape pas comme un sourd, riposta Robinne, je vise. Je vise toujours. Mais toi, quand tu manques ton coup, tu appelles ça: "Pas de chance!" Et si c'est moi qui marque un point, tu dis que c'est un coup volé. Ah! tu es bien un homme!

— Vous attachez l'un et l'autre, dis-je, trop d'importance à la série. En essayant de faire une lunette, si, prenant la bille blanche du mauvais côté, vous l'envoyez par mégarde dans une poche, et que votre propre bille, continuant son chemin, s'en va par le plus grand des hasards toucher la bille rouge, eh bien, au lieu d'être mécontents de vous-mêmes, vous triomphez...

Mais personne n'écoutait:

— Si tu achètes un billard convenable, fit Dick, je t'apprendrai à jouer. Tu verras...

Je crois que Dick se figure vraiment qu'il sait jouer au billard. Il en est du billard comme de tous les jeux. Les débutants ont toujours de la chance. Et ils vous disent, très sérieusement: "Je crois que j'aimerai ce jeu-là. Je le sens, je l'ai déjà dans la main!"

Je tiens à l'escalier. Pour les bals, représentations et autres cérémonies servant à empêcher les enfants de mal faire, j'ai une idée que je vous exposerai plus tard. Il y a aussi la cuisine, la maudite cuisine...

— Est-ce que j'aurai une chambre pour moi seule? interrompit Véronique.

Assise par terre, Véronique regardait le feu, le menton dans la main. Aux heures où elle prend un peu de repos, dans l'intervalle entre deux méfaits, Véronique porte un visage empreint d'une expression presque sacrée, un regard distant auquel tout étranger se méprendrait. Les nouvelles gouvernantes, quand elles la surprennent dans cette attitude, hésitent à troubler ses méditations et n'osent plus lui parler de dates d'histoire et de table de multiplication. Des poètes de mes amis, tombant à l'improviste sur une Véronique occupée à regarder, debout près d'une fenêtre, monter au ciel la première étoile, ont cru à une vision, jusqu'au moment où, s'étant approchés, ils se sont aperçus qu'elle suçait tout bonnement des bonbons, sans penser à rien.

— Je voudrais tant, répéta Véronique, avoir ma chambre à moi!

— Ce serait du propre! s'exclama Robinne.

Véronique, comme si elle n'avait pas entendu, continua, d'une voix absente:

...Une chambre où les épingles à cheveux de Robinne ne traîneraient jamais sur le lit...

— C'est trop fort! dit Robinne.

— Je te donnerais volontiers une chambre, dis-je à Véronique. Ce que je crains (et je regardai Robinne), c'est qu'il y ait désormais dans la maison deux chambres à coucher en désordre au lieu d'une seule, au lieu d'une chambre qui me donne le frisson chaque fois que je l'entrevois par la porte toujours ouverte.

— Je ne suis pas désordonnée, dit Robinne. N'avoir pas d'ordre, c'est ne pas savoir où l'on a mis ses affaires. Or, je connais la place de chaque objet. J'irais chercher n'importe quoi dans l'obscurité, si on laissait les choses où je les mets.

— Père a raison, fit Dick, tu es une sans-ordre. Tu es la femme la plus sans-ordre que je connaisse.

— Ce n'est pas vrai, dit Robinne. D'abord, comment peux-tu comparer? Tu n'as pas vu les chambres des autres jeunes filles. Et la tienne, au collège? Le feu y a pris, une fois. Malooney nous l'a dit.

— Quand on travaille, fit Dick...

— Est-ce qu'on peut travailler dans le désordre? dit Robinne.

Dick soupira:

— Il est inutile de discuter avec toi, dit-il. Tu n'es même pas capable d'avouer tes torts.

— Au contraire, je connais mes défauts mieux que les autres. Mais je veux qu'on soit juste.

— C'est à toi, dis-je en me tournant vers Véronique, c'est à toi de me prouver que tu es digne d'avoir ta chambre. Pour l'instant, en tout cas, ta chambre, c'est toute la maison. Tout à l'heure, j'ai ramassé tes guêtres sur le terrain de croquet. Un de tes vêtements (celui que toute personne ayant quelque pudeur cherche à cacher plus que tout autre aux yeux du monde) flotte en ce moment même à la fenêtre du palier, comme un drapeau.

— Je l'ai mis là pour qu'on le répare, dit Véronique.

— Tu as ouvert la porte, dit Robinne, et tu l'as jeté à la volée. Je te l'ai même fait remarquer. Et tes souliers, qu'est-ce que tu en fais!

Tu es beaucoup trop impétueuse pour une personne de ta taille, expliqua Dick. Pourquoi ne tâches-tu pas...

— Il serait également désirable, dis-je à Véronique, que tu perdisses l'habitude de semer tes peignes en tous lieux, ou tout au moins que tu susses toujours où tu as perdu le dernier. Et pour ce qui est de tes gants, chacun sait que la chasse aux gants de Véronique est devenue le plus passionnant de nos sports d'hiver.

— C'est qu'on les cherche en de si drôles d'endroits! dit Véronique.

— C'est vrai. Mais conviens que c'est toujours en de drôles d'endroits qu'on les trouve. C'est en cherchant après ce que tu perds, ô Véronique, que l'homme apprend à ne jamais désespérer. Tant qu'il reste un coin inexploré, dans la maison, ou dehors, dans un rayon d'un kilomètre, il est trop tôt pour laisser toute espérance.

— Il faut croire, dit-elle, que c'est "la rédité".

— La quoi, dis-je?

— Elle veut dire l'hérédité, fit Dick. Petite effrontée! Je ne comprends pas que tu lui permettes de te parler comme elle fait.

— Ne t'ai-je pas expliqué cent fois, dit Robinne, que notre père étant un homme de lettres, l'inconscience est un des traits de son caractère.

— Le caractère des parents, murmura Véronique, pèse bien lourdement sur les pauvres enfants.

Nous fûmes tous d'accord, Véronique exceptée, qu'il était temps que Véronique allât se coucher. Et moi, comme président de l'assemblée, je déclarai la séance levée.

II

DE LA COUPE AUX LEVRES

— Faut-il comprendre, papa, que tu as vraiment acheté la maison? demanda Dick. Ou bien tout ceci n'est-il encore qu'une conversation platonique!

— Non, Dick, cette fois, le marché est conclu. Elle est à nous.

Dick prit un air grave:

MES ENFANTS ET MOI

— Est-elle bien comme tu la voulais? dit-il.

— Non, Dick. Elle n'est pas tout à fait comme je la voulais. Je voulais une maison à la vieille mode, une maison pittoresque, incohérente, toute en pignons, en façades de lierre et en loggias...

— Tu mélanges tout, interrompit Dick. Les pignons et les loggias ne vont pas ensemble.

— Je te demande pardon, dis-je. Tout cela allait fort bien ensemble dans la maison que j'avais rêvée. C'était une maison comme on en voit dans les numéros de Noël des magazines. Je n'en ai jamais vu ailleurs, je dois le dire; mais, dès la première fois, elle m'avait plu. Elle n'était pas trop loin de l'église, et, le soir, elle était tout éclairée. Quand j'étais enfant, je me disais: "Je serai un jour un grand homme, et alors j'aurai une maison comme cela." Enfin, c'était un vieux, vieux rêve.

— Et celle que tu as achetée, demanda Robinne, comment est-elle?

— Eh bien, dis-je, le marchand prétend qu'on peut l'améliorer beaucoup, à condition d'y faire des changements. Je lui ai demandé à quelle école d'architecture il pensait qu'elle appartenait. Il m'a répondu qu'elle devait avoir servi non d'école d'architecture, mais d'école communale, ajoutant, ce qui paraît exact, qu'on n'en construit plus aujourd'hui de pareilles.

— Tout près de la rivière? fit Dick.

— Eh bien, dis-je, par la route, j'estime qu'il doit y avoir une petite lieue.

— Et en coupant au court?

— Il n'y a rien de plus court que la grand'route, dis-je. Mais il y a un chemin beaucoup plus agréable, un chemin à travers bois; seulement, par ce chemin-là, ça doit faire une lieue et demie, à peu près.

— N'avions-nous pas décidé qu'elle serait près d'une rivière? dit Robinne avec un peu de surprise.

— Oui, dis-je. Nous avions aussi décidé qu'elle serait bâtie sur du sable, et tournée vers le sud-ouest. Or, elle n'a qu'une chose au sud-ouest, c'est la porte de derrière. J'ai dit au marchand que je l'aurais voulue bâtie sur le sable. Il m'a conseillé, si j'en désirais une certaine quantité, de faire faire un prix par la compagnie du chemin de fer.

"Je la voulais aussi sur un coteau. Or, elle se trouve bien sur un coteau, mais il y a, par-devant, un autre coteau plus élevé. Je ne voulais pas de ce coteau-là. Mais que faire?

"Je désirais encore avoir une vue à vol d'oiseau sur toute la moitié sud de l'Angleterre. J'aurais conduit les visiteurs sur le perron et je leur aurais raconté qu'on pouvait voir, par temps clair, le canal de Birstol(1). Ils ne l'auraient peut-être pas cru, mais sans cette colline qui est devant nous, j'aurais pu le leur soutenir, sans qu'ils puissent être tout à fait sûrs que je mentais.

"Personnellement, j'aurais aussi aimé une maison où il se fût passé quelque chose. J'aurais voulu une tache de sang, pas une tache artificielle, une belle tache, discrète, cachée sous le tapis, et qu'on n'aurait montrée aux visiteurs que dans les grandes circonstances, pour leur faire honneur. J'avais même secrètement espéré un revenant. Non pas un de ces revenants tapageurs, qui n'ont pas bien l'air de se rendre compte qu'ils sont morts, non. Mais un fantôme de femme, un gentil fantôme aux manières douces, à l'air affable.

"Or, notre nouvelle maison vous a un air tellement raisonnable, que c'en est décourageant. C'est ce que je lui reproche le plus. Mais enfin, il faut être juste: elle possède un écho. Quand on se place au bout du jardin et qu'on lui crie quelque chose, elle répond. Mais c'est bien là la seule fantaisie qu'on puisse se permettre avec elle. Elle répond, mais elle répond sur un ton qui semble dire qu'elle trouve ce jeu-là assez ridicule, et qu'elle ne parle que pour se moquer. C'est une de ces maisons sérieuses, qui a toujours l'air de ne penser qu'à son loyer et à ses impôts.

— Tout de même, fit Dick, il y avait bien aussi, peut-être, une raison pour que tu l'achètes!

— Oui, Dick. La raison, c'est que nous en avons tous assez de vivre dans ce fichu faubourg. Nous voulons demeurer à la campagne et être de braves gens. Or, pour vivre à la campagne avec un peu de confort, il faut avoir une maison à soi. Ceci posé, il fallait construire une maison, ou bien en acheter une toute faite.

"Or, je ne tiens pas du tout à faire bâtir. Mon ami Talboy s'est fait construire une maison. Vous connaissez Talboy. Quand je fis sa connaissance (c'était bien avant qu'il songeât à faire bâtir), c'était un homme jovial, ouvert, avec toujours un mot aimable pour chacun. Eh bien, son entrepreneur lui déclare aujourd'hui que, dans vingt ans, quand elle aura pris une jolie patine, elle sera aussi belle qu'un tableau. Ce qui est certain, c'est que, pour le moment rien qu'à la voir, Talboy devient insupportable. J'oublie de vous dire qu'on lui promet que, d'année en année, à mesure que l'humidité s'évaporera, il souffrira de moins en moins de ses rhumatismes, de la fièvre et du lombago.

"Autour de son jardin, Talboy a une haie, une haie de quarante-cinq centimètres de hauteur. Les enfants du village sautaient par-dessus. Pour empêcher les enfants de sauter, Talboy a fait établir une haute clôture en fil de fer barbelé. A présent, on n'entre plus. Mais le fil de fer barbelé n'assurant aucun abri contre les regards, quand les Talboy prennent leur café sur la pelouse, toute une foule de villageois les regarde faire.

"Dans le jardin de Talboy, il y a quelques arbres. On voit que ce sont des arbres, parce qu'il y a une planchette liée après chaque tronc, où on peut lire quelle sorte d'arbre c'est. Pour l'instant, les arbres de Talboy se ressemblent tellement entre eux qu'on les prendrait l'un pour l'autre. C'est à s'y méprendre. Talboy estime que, d'ici trente ans, ils donneront de l'ombre et que ce sera très agréable. Mais il espère être mort d'ici-là.

"Moi, je veux une maison qui ait connu toutes les vicissitudes de la croissance. Je ne veux pas passer le reste de ma vie à faire l'éducation d'une petite maison, jeune et sans expérience.

— Mais insista Robinne, puisque tu dis qu'elle n'est pas comme tu voulais, pourquoi avoir acheté celle-là?

— C'est, ma chère Robinne, parce qu'elle est moins différente de la maison que j'aurais voulu, que d'autres maisons eussent pu l'être. Quand on est jeune, on tâche d'avoir tout ce qu'on désire. Plus tard, on se borne à tâcher de désirer ce qu'on peut avoir. Cela fait gagner du temps.

"J'ai visité, depuis deux ans, peut-être soixante maisons; il n'y en avait qu'une qui fût vraiment la maison que je voulais. Aujourd'hui, j'enrage d'y penser.

"Celui qui me l'avait signalée n'était pas un marchand d'immeubles. C'est un homme que j'avais rencontré par hasard en chemin de fer. Il avait un œil poché. Il ne tarderait pas à en avoir un autre, si je le retrouvais aujourd'hui. Il me conta, pour s'excuser, qu'il avait eu maille à partir avec une balle de golf, et, à ce moment-là, je crus ce qu'il disait.

"Je lui avais confié, tout en causant, que je cherchais une maison. Il me décrivit celle-là. Je ressentis une vive émotion. Il me sembla que le train roulait pendant des heures. Enfin, nous arrêtâmes à une station. Je descendis et pris place dans le premier train en sens inverse. Je ne pris même pas le temps de déjeûner. J'avais ma bicyclette, je me rendis sur les lieux sans perdre une heure.

"Arrivé là, je vis... enfin, je vis "ma maison", la maison que je voulais. Si elle s'était subitement évanouie et que je me fusse retrouvé dans mon lit, tout cela m'eût paru beaucoup plus vraisemblable que la réalité.

"Le propriétaire m'ouvrit lui-même. Il avait l'air d'un militaire en retraite. Mais ce n'est que plus tard que j'appris que la maison lui appartenait.

—Bonjour, dis-je; si ce n'est pas vous déranger, je voudrais visiter la maison.

"Nous nous trouvions dans un vestibule lambrissé de chêne. J'entrevoyais l'escalier de bois culpté que l'homme m'avait décrit dans le train; je voyais aussi les cheminées anciennes à la Tudor. C'est d'ailleurs tout ce que j'eus le temps d'apercevoir. L'instant d'après, j'étais étendu sur le dos, dans le gravier, au beau milieu de la terrasse. La porte de la maison s'était refermée. J'ouvris les yeux et vis le visage du vieux maniaque se découper dans l'encadrement d'une petite fenêtre. Quelle affreuse figure! Il tenait un pistolet à la main. Il me cria:

"— Je compte jusqu'à vingt. A vingt, si vous n'avez pas passé la barrière, je tire.

"Je gagnai la porte, courant plus vite que les vingt premiers nombres. J'eus le temps de compter jusqu'à dix-huit.

"Ensuite, j'attendis un autre train pendant une heure. Je contai mon aventure au chef de gare.

"— Oui, me dit ce fonctionnaire, il arrivera là-bas un malheur, un de ces jours.

"— Il me semble, dis-je, qu'il en est déjà arrivé un.

— C'est ce soleil indien, dit le chef de gare qui leur met la tête en feu. Il y en a un ou deux comme cela dans le pays. En attendant qu'il arrive une catastrophe, ils se tiennent assez tranquilles.

"— Si j'avais traîné deux secondes de plus, dis-je, je crois qu'il eût fait comme il avait dit.

"— C'est une maison qui plaît, dit le chef de gare. Ni trop grande, ni trop petite. On dirait que c'est exactement le genre de maisons que toute le monde cherche.

"— Je n'envie pas, répondis-je, le sort de la première personne qui aura envie de la visiter.

"— Mon train n'était pas encore annoncé:

"— Il s'est fixé là, voici dix ans, dit le chef de gare. Si mille personnes, depuis lors, ne lui ont pas offert de lui acheter sa maison, pas une ne l'a fait. Au début, il riait, il se moquait d'eux, non sans une certaine rondeur; il leur disait que son intention était d'y vivre lui-même, en paix et tranquillité, jusqu'à sa mort. Deux personnes sur trois se déclaraient résignées à attendre jusque là, proposaient la conclusion d'un arrangement aux termes duquel elles entreraient en possession de la maison, une semaine, par exemple, après les funérailles. Mais, depuis quelques mois, les choses se sont gâtées. Vous êtes le huitième, au moins, depuis le commencement de la semaine, et nous ne sommes que jeudi. Il faut convenir que tous les torts ne sont pas du côté du bonhomme.

— Est-ce qu'il a tiré sur le client qui a passé après toi? demanda Dick.

Es-tu niais? lui dit Robinne. Tu n'as donc pas compris que tout ceci n'était qu'une histoire? Raconte-nous-en d'autres, père.

— Je ne sais, dis-je à Robinne, ce que tu entends par une "histoire". Si c'est pour insinuer...

Robinne se récria. Mais je sais bien que si. Parce que j'écris, parce qu'il faut, pour gagner ma vie, que je raconte des histoires, on se figure que je ne connais pas une seule histoire vraie. Il est déjà bien assez vexant d'être suspecté de mauvaise foi quand on s'abandonne à exagérer. Mais où trouver un encouragement à la bonne foi, quand vos propres enfants vous accueillent par des moqueries dans l'instant même où vous vous efforcez de vous borner à ne dire que la vérité nue? Il y a des heures où on aurait envie de faire le serment de ne plus jamais dire les choses telles qu'elles sont.

— L'histoire, dis-je, est véridique, au moins en maint endroit. Je ne parlerai pas de votre indifférence à l'égard du risque que j'ai couru. Une fille aimante eût pu manifester quelque alarme au passage où le vieux maniaque me menaçait de son pistolet. Et, en tout cas, vous eussiez pu trouver, à la fin de l'histoire, une formule un peu plus affectueuse que: "Racontes-en une autre, père!"

"Non, le vieux ne tira pas sur le visiteur qui se présenta après moi, pour la bonne raison que le lendemain de ma visite, sa femme, effrayée de ce qui était arrivé, s'en fut à Londres où elle prit l'avis d'un grand spécialiste. Il était temps, comme vous allez voir. Le pauvre diable mourut six mois plus tard dans un asile d'aliénés. J'ai su tout cela par le chef de gare, un jour du printemps dernier que j'étais de passage dans le pays. La maison échut au neveu du défunt, qui l'occupe encore. C'est un homme encore jeune, père d'une nombreuse famille, et qui a pris la précaution d'informer les passants que la maison n'est pas à vendre.

"Eh bien, voulez-vous mon sentiment? Elle me paraît triste, à moi, cette histoire. Il se peut, comme le prétend le chef de gare, que le soleil de l'Inde soit la cause de tout le mal. Mais il est évident que les ennuis dont fut victime le bonhomme ont dû hâter sa fin. Sans compter que j'aurais pu être tué. Cela non plus n'est pas drôle. La seule chose qui me console un peu, c'est le souvenir de l'œil poché de l'imbécile qui m'envoya là-bas.

— Et les autres maisons? fit Dick.

— Elles avaient toutes des défauts, dis-je. Il y en avait une, par exemple, dans le comté d'Essex, une des premières que nous ayons visitées, votre mère et moi. A la lecture de l'annonce je faillis pleurer de joie. C'était un ancien prieuré. La reine Elisabeth y avait dormi au cours de son voyage à Greenwich. Pas de duperie possible. Le texte était accompagné d'une photographie. Je n'eusse pas ajouté foi à un dessin fait par un artiste, mais une photo ne trompe pas. La maison était située à moins de vingt kilomètres de la gare de Charing-Cross(1) et le propriétaire se déclarait disposé à examiner toute offre acceptable.

— Naturellement, c'était une blague? fit Dick.

— L'annonce, dis-je, avait plutôt sous-estimé l'attrait de la maison même. Ce que je lui reproche, c'est de n'avoir pas parlé du reste. Par exemple, l'annonce ne disait pas que, depuis l'époque où vivait

(1) Echancrure profonde de la côte sud-ouest de l'Angleterre.

(1) Une des grandes gares de Londres.

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres

W. A. WAYLAND, Gérant

La maison la plus considérable au Canada

CAPITAL	$100,000.00
ACTIF au 31 déc. 1927	521,732.96
RESERVE au 31 déc. 1927	378,867.56

Prospectus envoyé sur demande

Bureau Général, Tél. HArbour 5555
Bureau du Gérant, Tél. HArbour 5374

302 Est, rue Ste-Catherine, Montréal

Chambres mortuaires, HArbour 3656
Bureau du comptable, HArbour 4688

MES ENFANTS ET MOI

la reine Elisabeth, le voisinage de la maison avait beaucoup changé; que la porte principale était encadrée, d'un côté, par un débit de boissons, de l'autre, par une boutique où l'on vendait du poisson frit; que la compagnie de chemin de fer du Great Eastern avait installé, au bout du jardin, un vaste dépôt de marchandises; que les fenêtres du salon donnaient sur les bâtiments d'une usine de produits chimiques, et celles de la salle à manger sur les chantiers d'un entrepreneur de démolitions. Mais la maison, la maison elle-même, était tout bonnement idéale.

— Comment cela est-il possible? demanda Dick. A quoi les intermédiaires pensent-ils qu'un stratagème aussi grossier puisse servir? Est-ce qu'ils se figurent qu'il y aurait des gens assez idiots pour acheter une maison sur la foi d'une annonce, sans seulement y aller voir?

— C'est la question que j'ai posée à un agent de location, dis-je. Il m'a répondu que le but essentiel de cette manière d'agir est de soutenir le moral du propriétaire. Lorsqu'un homme veut se débarrasser de la maison qu'il possède, il s'expose à l'entendre dénigrer de tant de façons par les personnes qui la viennent voir, que, si quelqu'un n'était pas là pour la défendre et pour en cacher les défauts, il finirait pas être tellement honteux de la posséder que la tentation pourrait lui venir de la donner pour rien, et même de la faire sauter à la dynamite.

"Dans le cas qui nous occupe, le propriétaire avait coutume de dire que la lecture de son annonce était la seule chose qui lui fit supporter l'idée que la maison lui appartenait.

"Le même agent m'a conté une autre histoire. Depuis des années, un de ses clients cherchait à vendre une villa dont il était propriétaire, quand il vint à lire par hasard la description que l'agence en avait faite dans les journaux. Il fila tout droit chez lui, enleva l'écriteau, et vécut content dans sa maison jusqu'à la fin de sa vie.

"Au point de vue particulier du propriétaire, la méthode courante a donc du bon. Mais pour l'amateur qui cherche un abri, il est évident qu'elle conduit à des résultats déplorables.

"Une agence me fit faire une fois un voyage d'une journée pour me montrer une maison bâtie au milieu d'une briqueterie, avec vue sur le grand canal de jonction. Je demandai à voir la rivière dont on m'avait parlé. On m'expliqua qu'elle était de l'autre côté du canal de jonction, mais en contre-bas; c'est pour cette raison qu'on ne pouvait pas l'apercevoir de la maison. Je demandai encore où était la vue pittoresque. On me dit qu'elle était un peu plus loin, au delà du tournant de la route. Le délégué de l'agence avait même l'air de trouver insensé que j'eusse espéré avoir à ma porte tout ce qu'on m'avait annoncé. On pouvait, disait-il, faire planter un rideau d'arbres pour cacher la briqueterie, puisque je n'aimais pas la briqueterie. Il conseillait l'eucalyptus, essence à croissance rapide, et qui, disait-il, produit en abondance une sorte de caoutchouc.

"Il y avait aussi, dans le comté de Berkshire, une propriété avec un ruisseau coulant au travers. Je menai votre mère la voir. Je me voyais déjà partant, après déjeuner, la canne à pêche sur l'épaule, pêcher des truites qu'on mangerait le soir même à dîner. J'inviterais des amis chic à venir "prendre une truite à la ligne dans ma petite propriété du Berkshire". J'ai connu autrefois un amateur de pêche, qui est baron aujourd'hui. Peut-être aurais-je pu le décider à venir. C'est cela qui aurait fait de l'effet, dans la rubrique du "Courrier Littéraire": "Parmi les invités de marque, etc..." Vous voyez cela d'ici. La petite note était déjà toute rédigée dans ma tête. Ce qui m'étonne, c'est que je n'achetai pas la canne à pêche avant de prendre le train.

— Il n'y avait donc pas de ruisseau à truites? demanda Robinne.

— Si, dis-je, il y avait bien un ruisseau. C'est même la première chose que votre mère remarqua en débarquant. Elle le devina un bon quart d'heure avant d'en avoir atteint le bord, avant que nous ayons pu savoir qu'il s'agissait de notre ruisseau. Et nous reprîmes en hâte une voiture pour regagner la gare, où votre mère acheta un flacon d'odeur, le plus grand qu'elle put trouver.

"Le ruisseau à truites donna la migraine à votre mère et me mit dans une grande colère. Et comme le bureau de l'agence se trouvait en face de la gare, je consacrai une demi-heure à dire à l'employé ce que je pensais de lui; quand j'eus fini, notre train était parti. J'aurais pu l'avoir sans peine si cet individu m'avait laissé parler sans m'interrompre; mais il s'entêtait à répondre à toutes mes questions. Il me dit que la faute en était aux gens de la papeterie, qu'il leur en avait maintes fois parlé. Il avait l'air de croire que je ne désirais que des condoléances. Il m'assura, sur sa foi d'agent de location, que le ruisseau avait été autrefois un ruisseau à truites. Le fait était patent, historique. Isaac Walton(1) avait pêché dans ce ruisseau, avant l'installation de la papeterie. Il finit par me dire qu'on aurait pu fort bien acheter un couple de truites, mâle et femelle, et le mettre dans le ruisseau, à condition de donner la préférence à une espèce robuste, qui n'eût pas besoin d'une eau chimiquement pure. Je lui répondis que je n'étais pas à la recherche d'un endroit où l'on pût jouer à l'arche de Noé, et je le quittai en l'avertissant que j'allais de ce pas chez mon homme de loi, afin de le faire poursuivre pour avoir parlé comme un étourneau. De son côté il mit son chapeau et s'en alla chez son avocat, dans l'intention, dit-il, de m'intenter un procès pour l'avoir diffamé. Je suppose qu'il a fini par faire comme moi, et qu'il revint sur sa décision.

"Toujours est-il que je suis las de mener une perpétuelle existence de 1er avril. La maison que j'ai achetée n'est pas celle que je désirais, mais il y a moyen de s'en arranger. Nous y ferons mettre des fenêtres à petits carreaux. Nous truquerons les cheminées. Peut-être ferons-nous poser au-dessus de la porte d'entrée une plaque gravée, avec une date, 1553 par exemple: le 5 à l'ancienne mode a beaucoup de caractère. Et quand tout sera arrangé, cela nous fera un vieux manoir qui aura l'air de dater du temps des Tudor.

"Je ne vois aucune raison pour que la maison n'ait pas son histoire. Nous pourrions fort bien avoir une chambre dans laquelle un personnage célèbre aurait passé la nuit. Pas la reine Elisabeth. Elle ne devait pas être jolie. Pourquoi pas la reine Anne, par exemple? Une vieille dame douce et tranquille, qui avait horreur de créer des ennuis aux gens. Ou, mieux encore, Shakespeare. Shakespeare faisait sans cesse la navette entre Londres et Stratford. La maison devait être à peu près sur son chemin. "La chambre où Shakespeare a dormi." Hein? Qu'en dites-vous? Il semble que personne n'ait jamais songé à Shakespeare. Nous avons un lit à baldaquin que votre mère n'a jamais aimé. Elle résistera d'abord un peu, parce qu'elle a rangé dans ce lit des tas de choses. Aux murs, nous mettrons des scènes de "son théâtre", et un buste de "lui" au-dessus de la porte. Je suis certain que si on me laisse faire, si on ne me contrarie pas, je finirai par croire que Shakespeare a vraiment dormi là.

— Et les placards! fit Dick. Petite mère va réclamer des placards.

La passion de la moyenne des femmes pour les placards est difficilement explicable. Je suis persuadé que la première question d'une femme arrivant au ciel doit être: "Est-ce qu'il y a des placards ici?" Si on la laissait faire, elle mettrait dans des placards son mari, ses enfants. C'est là certainement l'idée qu'elle se fait d'une maison bien tenue: chaque membre de la famille, enveloppé dans du papier camphré, et relégué dans sa propre armoire.

J'ai connu autrefois une femme qui était aussi heureuse qu'une femme puisse l'être. Elle demeurait dans une maison où il y avait vingt-neuf placards. (C'est une femme, à coup sûr, qui avait dû en dresser des plans). Il y en avait d'immenses. Les portes des placards étant toutes semblables aux portes des chambres, il arrivait que les invités, après s'être mutuellement souhaité le bonsoir, entraient dans un placard, leur bougeoir à la main, pour en ressortir, l'instant d'après, pris d'une terreur folle.

Le mari de cette dame m'a conté qu'un pauvre homme ayant eu besoin de redescendre, et incapable, au retour, de trouver autre chose que des portes d'armoires, finit par perdre courage et passa la nuit dans l'un des placards.

A l'heure du déjeuner, les invités descendaient en hâte et ouvraient par erreur des armoires, en criant aussi cordialement que possible: "Bonjour, tout le monde!" La maîtresse de maison était-elle absente, personne ne savait où trouver les objets les plus indispensables. Quand elle rentrait, elle-même ne connaissait que les endroits où les choses eussent dû se trouver. Eh bien, une fois qu'il avait fallu vider un de ses vingt-neuf placards pour y faire des réparations, elle bouda pendant trois semaines, jusqu'au moment, où, le dernier ouvrier étant parti, le placard redevint utilisable. Je tiens la chose du mari. Elle disait qu'il était affolant de ne savoir où ranger ses affaires!

Ce qu'une femme désire, ce n'est pas une maison au sens ordinaire du mot. Il lui faut un logis construit par un génie. Vous croyez avoir découvert la demeure idéale. Vous lui montrez la cheminée monumentale du salon. Du bout de votre parapluie, vous percutez le lambris du hall, en lui disant que c'est du chêne massif. Vous attirez son attention sur le panorama qu'on voit par les fenêtres. Vous lui racontez la légende locale. En appuyant son front à la vitre, elle peut apercevoir l'arbre où un homme a été trouvé pendu. Vous lui faites remarquer le cadran solaire. Vous faites une nouvelle allusion à la cheminée.

— Tout cela est fort bien, vous dit-elle, mais où les enfants dormiront-ils? Y a-t-il rien de plus décourageant?

Quand ce ne sont pas les enfants, c'est l'eau. Il lui faut de l'eau. Elle veut savoir d'où vient cette eau. Vous lui montrez d'où l'eau vient, où on la prend:

— C'est là? Dans ce coin dégoûtant?

Qu'on tire l'eau d'un puits, que ce soit de l'eau tombée du ciel, qu'elle vienne d'un réservoir ou d'une citerne, une femme est toujours mécontente. Elle n'a pas confiance dans l'eau naturelle. Une femme ne croit jamais que l'eau puisse être bonne si elle ne vient pas de la conduite municipale. On dirait qu'elle se figure que la Compagnie des eaux fabrique de l'eau fraîche tous les matins grâce à un vieux secret de famille.

Réussissez-vous à la réconcilier avec l'eau? Voilà qu'elle se met à se figurer que les cheminées fumeront.

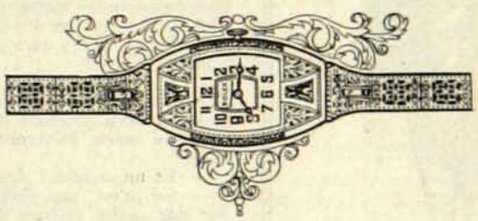
— Elles ont l'air, dit-elle, de cheminées qui doivent fumer.

Vous lui dites que, les cheminées, c'est justement ce qu'il y a de meilleur dans la maison. Vous la menez dans le jardin et vous les lui faites voir du dehors. Ne sont-ce pas là de vieilles cheminées du XVIe siècle, authentiques, avec les sculptures de l'époque? Est-ce que des cheminées pareilles peuvent fumer? Comment se laisseraient-elles aller à faire une chose aussi peu esthétique?

Elle soupire, et dit qu'elle espère que vous dites vrai, et que, si elles fumaient tout de même, il faudrait y mettre des mitres.

Ensuite elle veut voir la cuisine. Où est la cuisine? Vous l'ignorez. Vous ne vous êtes pas occupé de la cuisine. Vous vous êtes dit qu'il y en avait sûrement une, que ce n'était pas la peine d'y aller voir. Donc, vous cherchez la cuisine. Quand vous l'avez trouvée, votre femme vous fait observer que la cuisine est exac-

(1) Poète anglais du commencement du XVIIe siècle, auteur du 'Parfait pêcheur à la ligne'.



ROLEX

Modèle de Précision et de Beauté

Votre vie même ne saurait égaler la durée du service que vous donnera une montre-bracelet *ROLEX*.

Ce sera un service infaillible et précis, parce que la Rolex est l'oeuvre des meilleurs horlogers genevois.

Chaque Rolex a, pour la recommander, des records mondiaux qu'aucune autre montre-bracelet ne possède et qui ont été établis à la suite d'expériences précises poursuivies dans les observatoires universellement célèbres de Kew, de Genève et de Neuchatel.

Voyez la Rolex en une ample variété des modèles les plus en vogue, chez le plus proche bijoutier. Les prix et styles de la Rolex sont uniformes dans toute l'étendue du Dominion.

THE ROLEX WATCH COMPANY, LIMITED
8, rue Wellington Est, Toronto, Ontario.
31F

TEL. LANCASTER 5201
SCOTT & BOUSQUET FRERES, LIMITEE
Dépositaires pour les montres Rolex
479 est, rue Ste-Catherine MONTREAL

Choix Merveilleux

des

Manteaux de Fourrures

d'après modèles parisiens

Remarquez le gracieux effet de la coupe



Chaque manteau est un style exclusif.

Chaque manteau est une valeur exclusive.

NOS PRIX

se comparent favorablement avec ceux des manteaux de styles incertains et de qualité douteuse.

DU TEMPS POUR PAYER

Afin de permettre à tous de bénéficier de nos prix, nous réserverons les manteaux choisis sur dépôt d'une somme, et nous établirons un mode de paiements faciles pour toutes les bourses.

Catalogue "R" envoyé sur demande

Laberge Chevalier

& Compagnie Limitée

Manufacturier de fourrures en gros

Ouvert le samedi jusqu'à 6 hres

373 St-Paul O. MArquette 5217

Succursale de l'Est:

NOUVELLE MAISON LABELLE

Fourrures et confections pour dames

409 Ste-Catherine Est

Succursale de Québec

121 rue St-Joseph

MES ENFANTS ET MOI

tement à l'opposé de la salle à manger. Vous lui dites que c'est tant mieux, que l'on sera à l'abri des odeurs. Là-dessus, la voilà qui prend la mouche. Elle vous dit que vous êtes le premier à vous plaindre quand on mange froid; dans sa folie, elle accuse le sexe fort tout entier de manquer de sens pratique. Le seul aspect d'une maison vide rend une femme insupportable.

Naturellement, le fourneau ne vaut rien. Il a un défaut. Le fourneau de cuisine est toujours défectueux. Vous lui en promettez un autre, un tout neuf. Six mois après, elle réclamera l'ancien; mais il serait cruel de le lui prédire. La promesse de ce nouveau la console un peu. Une femme ne perd jamais l'espoir de posséder un jour un fourneau de cuisine parfait, le fourneau de ses rêves de jeune fille.

La question du fourneau réglée, vous croyez avoir mis un terme à toute récrimination. Mais voilà qu'elle se met à vous parler de choses dont seule une femme ou un membre de la Commission d'hygiène peuvent discuter sans rougir.

Amener une femme dans une maison exige infiniment de tact et de diplomatie; nulle part elle n'est aussi nerveuse, aussi prête au soupçon.

— Je te suis bien reconnaissant, dis-je à Dick, de cette allusion aux placards. C'est grâce aux placards que j'espère décider ta mère. Ils plaideront pour la maison. Il y en a quatorze. Je compte sur eux pour faire passer Petite mère sur beaucoup de choses. Tu m'accompagneras. Ton concours me sera précieux. Chaque fois que ta mère commencera à dire: "Et maintenant, songeons un peu au côté pratique", je te serai reconnaissant de faire une allusion discrète au nombre des placards. Il faudra faire cela très adroitement, de crainte qu'elle ne nous soupçonne d'être de connivence. Tâche de faire preuve d'initiative.

— Est-ce qu'il y aura de quoi faire un tennis? fit Dick?

— Il y en a déjà un, dis-je, qui est excellent. J'ai acheté aussi un petit enclos et nous pourrons tenir une vache. Peut-être même élèverons-nous des chevaux.

— Et un croquet? demanda Robinne.

— Ce n'est pas impossible, dis-je. Sur une petite pelouse de très grandes dimensions, on pourrait apprendre à Véronique à jouer. Certaines natures ont besoin d'espace. Sur une pelouse, et pourvu qu'elle soit protégée par une haute clôture, il est évident qu'on ne passerait pas tout son temps à chercher la balle de Véronique dans les campagnes environnantes.

— Aucune chance de trouver un terrain de golf dans les environs? fit Dick, d'avance résigné.

Ce n'est pas certain, dis-je. A quinze cents mètres à peine, il y a un bout de terrain en genêts, qui paraît ne pouvoir servir à personne. Peut-être que moyennant une offre raisonnable...

— Dis donc, fit Dick, quand est-ce que tout "le truc" pourra être prêt?

— Je compte faire commencer les travaux immédiatement, dis-je. Il y a justement, pas trop loin de là, une maisonnette de garde-chasse, que l'agence me ferait donner pour un an. C'est une villa, peut-être un peu rustique, mais admirablement située à la lisière d'un bois. J'y meublerai deux ou trois pièces, et je me ferai un point d'honneur d'y aller passer quelques jours, chaque semaine, pour surveiller les travaux. J'ai toujours passé pour un surveillant de première force. Mon pauvre père avait coutume de dire que c'était la seule besogne à laquelle je pusse m'intéresser. Etant ainsi sur les lieux pour talonner tout le monde, je compte que le "truc", comme tu dis, pourrait être prêt pour le printemps.

— Je ne me marierai jamais! dit Robinne à brûle-pourpoint.

— Ne te décourage donc pas ainsi pour un rien, fit Dick, qui semblait avoir compris. Tu es jeune encore.

— Non, répéta Robinne, je ne veux pas me marier. D'abord, je ne ferais que me quereller avec mon mari. Et puis, je vois bien que Dick ne fera jamais rien de bon, si on le laisse aux études.

— Pardonnez-moi d'être un peu borné, dis-je, mais où est le rapport entre notre maison, tes querelles avec un mari présumé, et les études de Dick?

En manière d'explication, Robinne sauta à terre et, avant que j'aie pu l'arrêter, se jeta au cou de Dick.

— Ce n'est pas notre faute, Dick, dit-elle. Les parents intelligents ont toujours des enfants idiots. Mais tu verras: nous finirons pas être bons à quelque chose, en nous y mettant tous les deux.

Bribe par bribe, je finis par comprendre que, pendant que j'achetais une maison de campagne, Dick et Robinne avaient formé le projet suivant: Dick, quand il aurait fini d'échouer à ses examens, irait au Canada et se ferait fermier. Robinne l'accompagnerait. A eux deux, ils feraient l'élevage, courraient à cheval les prairies, camperaient dans des forêts vierges, feraient du ski, porteraient des canots sur leurs épaules, descendraient les rapides, prendraient des bêtes à l'affût. Autrement dit, si j'ai bien saisi leur pensée, ils donneraient une perpétuelle représentation de Buffalo Bill. Quand se feraient les travaux de la ferme? Qui les dirigerait? C'est ce qui n'était pas bien clair. Mais il était d'ores et déjà décidé que Petite mère et moi, nous finirions nos jours auprès d'eux. Nous resterions assis pendant quelque temps au soleil, et puis nous rendrions doucement l'esprit. A ce point du récit, Robinne versa quelques larmes. Elle se ressaisit en parlant de sa sœur Véronique, qu'on marierait à un gentleman farmer au cœur généreux.

Ce rêve-là ne sourit pas à Véronique, au moins pour le moment. Le rêve de Véronique, c'est de porter quelque jour une couronne sur la tête, une couronne ducale, par exemple. Elle pense que cela ne lui irait pas mal.

Robinne parla pendant près d'un quart d'heure. Quand elle se tut, Dick était fermement convaincu que la vie des forêts canadiennes était la chose à laquelle il n'avait cessé de penser depuis sa plus tendre enfance. Robinne est ainsi faite.

Je tâchai de parler raison. Mais parler raison à Robinne quand elle a une idée en tête, c'est comme si on voulait passer le harnais à un poulain de deux ans. Cette baraque de six pièces allait devenir, grâce à Robinne, le temple et la sauvegarde de la famille. Sa décision était prise. Rien que d'en parler, son visage était transfiguré. Elle préparerait les repas, se lèverait tôt, trairait la vache, récolterait les œufs. Nous apprendrions à vivre d'une vie simple, à nous suffire entièrement à nous-même. Cela ferait tant de bien à Véronique! Pour les études supérieures, rien ne pressait: "Ce qui importe, disait Robinne, c'est d'avoir une conception élevée de la vie."

Véronique ferait les lits, balaierait les chambres. Le soir, sa corbeille à côté d'elle, elle ferait du raccommodage, pendant que je raconterais des histoires et que Robinne irait et viendrait comme une fée, faisant toute la besogne sans qu'on s'en aperçût. Un vrai rêve. Petite mère, quand elle en aurait la force, viendrait auprès de nous. Nous planerions, pour ainsi dire, au-dessus d'elle, la soignant avec des gestes affectueux, etc. Et puis, comme il n'est pas absolument nécessaire qu'un fermier soit tout à fait ignorant, Dick, prendrait des leçons de culture pratique. Robinne ne le disait pas explicitement, mais elle laissait entendre qu'à la faveur de l'exemple, je finirais moi-même par prendre goût au travail honnête, et par faire, moi aussi, œuvre utile.

Robinne parla ainsi pendant un nouveau quart d'heure. Quand elle eut fini, c'est à moi que son projet de retour à la terre paraissait tout à fait séduisant. Dick venait d'entrer en vacances. Pendant trois mois, il n'aurait rien autre chose à faire qu'à flaner à la ronde. Le programme de Robinne avait cet avantage qu'il mettrait Dick dans l'impossibilité de mal faire. D'autre part, la gouvernante de Véronique allait nous quitter. La gouvernante de Véronique nous quitte presque toujours à la fin de l'année. Au bout d'un an, les gouvernantes de Véronique déclarent infailliblement que leur conscience leur interdit de demeurer plus longtemps chez nous. Elles disent qu'elles ont l'impression de ne pas mériter leur salaire. J'ai quelquefois songé à faire paraître une annonce demandant une gouvernante dépourvue de scrupules. Ce n'est pas que l'enfant ne soit pas une brave enfant. Ce n'est pas non plus que Véronique soit bête. C'est tout simplement — comme me le disait un jour une gouvernante étrangère— qu'elle ne semble pas vouloir "encaisser" quoi que ce soit. Sa mère prétend que les choses qu'on lui enseigne tombent au fond d'elle comme dans un gouffre. Si on la laissait en friche pendant quelque temps, qui sait? peut-être quelque chose germerait-il? Robinne elle-même prétend qu'une période consacrée à une besogne utile, exempte de fièvre, loin de la société d'autres fillettes frivoles ou de garçons espiègles, pourrait faire de Véronique une femme tout à fait raisonnable. De telles réflexions étaient rares dans la bouche de Robinne. Je jugeai qu'il eût été maladroit de la contrarier. Et, ainsi, j'eus l'air de m'être laissé convaincre.

Nous eûmes plus de mal à persuader Petite mère. L'idée que les trois bébés qu'elle avait mis au monde pussent jamais devenir des hommes et des femmes capable de mener une maison de garde-chasse apparaissait à Petite mère comme un épouvantable cauchemar. Je lui expliquai que les enfants ne seraient pas seuls, que je passerais avec eux deux ou trois jours par semaine. Cela même ne put la rassurer. Elle finit néanmoins par céder, après que Robinne lui eut solennellement promis de lui télégraphier sans retard si Véronique venait à prendre un rhume.

Le lundi, nous chargeâmes sur une voiture les objets les plus indispensables. Dick et Robinne suivirent à bicyclette. Véronique, adossée à la literie, prit place à l'arrière du camion.

Et, mercredi après-midi, je prenais le train pour les rejoindre.

III

LA DECOUVERTE DE LA NATURE

Ce fut la vache qui me réveilla, le premier jour.

Je ne savais pas, d'abord, que c'était notre vache à nous. J'ignorais que nous en eussions une. Je regardai l'heure: deux heures et demie. Cette bête allait sans doute se rendormir. Pas du tout. Dans la tête de la vache, la journée avait commencé.

J'allai à la fenêtre. La lune était à son plein. La vache se tenait contre la barrière, la tête à l'intérieur du jardin. Je pensai que, ce qui l'inquiétait, c'était peut-être la pensée que ce petit bout de jardin qu'elle couvrait de sa tête pouvait nous faire défaut. Elle avait le cou tendu et les yeux tournés vers le ciel, ce qui lui donnait l'air d'un crocodile à longues oreilles.

Je n'ai jamais eu beaucoup de relations avec les vaches. Je ne sais pas leur parler. Je la priai d'être sage, de se coucher. Ensuite, je fis mine de vouloir lui jeter ma bottine à la tête. Au lieu de lui faire peur, cela parut l'amuser. Elle eut l'air d'être ravie que quelqu'un fût là pour lui tenir compagnie. Elle fit entendre une demi-douzaine de beuglements supplémentaires. Je ne me serais pas douté qu'une vache eût tant de choses en soi.

On rencontre, ou du moins on rencontrait autrefois, dans les faubourgs de Londres, un être singulier. Je ne sais pas si l'espèce en existe encore, mais elle était fort commune au temps où j'étais enfant. Cet animal portait un orgue de barbarie attaché à la ceinture, une caisse sur le dos, des pipeaux de berger devant la bouche, des sonnettes et des castagnettes à toutes les articulations. Et cela jouait de tous ces instruments à la fois. en riant. La vache me fit penser à l'homme-orchestre de mon enfance, avec les effets d'orgue en plus. En outre, elle ne riait pas. Il faut le dire à sa décharge.

Je fis réflexion que si je feignais de dormir, cela pourrait la décourager. Je fermai donc la fenêtre avec ostentation et rentrai dans mon lit. Mais mon départ ne fit que pousser la vache à redoubler de zèle. Il est probable qu'elle devait se dire: "Mon dernier cri n'a pas dû lui plaire. Je n'étais pas en voix. Je n'y avais pas mis assez de sentiment."

Elle continua de beugler pendant une bonne demi-heure, après quoi la barrière contre laquelle elle était appuyée se brisa avec un grand craquement. Ce bruit soudain lui fit peur, et je l'entendis qui s'enfuyait à travers la campagne.

J'étais sur le point de m'assoupir, quand un couple de ramiers se posa sur l'appui de ma fenêtre. Le roucoulement

MES ENFANTS ET MOI

du ramier est un bruit fort agréable, quand on est d'humeur à l'entendre. J'ai fait une fois un poème tout frémissant de passion en écoutant, assis au pied d'un arbre, le roucoulement d'un ramier. Mais cela se passait l'après-midi, et pour l'instant, je ne frémissais de passion que pour un bon fusil de chasse. Trois fois de suite je me levai et chassai les oiseaux impertinents. La troisième fois, je demeurai à la fanêtre jusqu'à ce que le sentiment de leur importunité leur fût enfin entré dans la tête. Il est évident qu'ils avaient cru, les deux premières fois, que je voulais jouer avec eux.

A peine étais-je recouché qu'un hibou se mit à crier. La plainte du hibou est encore un de ces bruits que j'avais jusque-là considérés comme agréables. C'est un cri tellement étrange, tellement empreint de mystère! C'est Swinburne(1), je crois, qui a dit quelque part qûe l'on ne trouve jamais réunis l'objet de son désir, l'heure et le lieu propices. La femme aimée est-elle auprès de vous, c'est l'endroit qui n'est pas favorable, ou c'est l'heure qui est mal choisie; l'heure et le lieu sont-ils favorables, c'est la femme aimée, alors, qui ne convient plus. Le hibou était parfait. J'adore les hiboux. Le lieu convenait parfaitement; c'était l'heure qui ne convenait pas, voilà tout. Le bon moment pour entendre le hibou, c'est le soir, à onze heures, quand on ne peut le voir et qu'on le cherche des yeux. Mais, au lever du jour, et perché sur le toit d'un appentis, le hibou est ridicule.

Le mien restait là, comme pris à la glu, battant des ailes et criant à se faire mal. Que voulait-il? Je ne sais. Dans tous les cas, s'il voulait quelque chose, il s'y prenait bien mal. Au bout de vingt minutes, il dut en arriver lui-même à cette conclusion, car il ferma sa musique et rentra chez lui.

Je croyais pouvoir enfin dormir tranquille quand un râle des genêts, s'étant posé quelque part sur un arbre du jardin, se mit en devoir de célébrer le Créateur à sa manière. La nature a donné au râle un chant qui rappelle à s'y méprendre le bruit d'une pièce de coton qu'on déchirerait pendant qu'un charpentier, de son côté, scierait du bois. J'ai un ami, un poète, qui demeure tout près du Stand (2) et passe ses soirées au Garrick Club. Il fait, pour les journaux du soir, des petits vers bucoliques où il célèbre la campagne assoupie, dormant sans bruit, pesante de langueur. Il faudra que je l'invite une fois à passer un dimanche ici. Je lui ferai voir la campagne telle qu'elle est. Il a une tendance singulière à se noyer dans des rêves creux. Une nuit passée ici lui fera le plus grand bien; il y prendra le sens du réalisme.

Au bout d'un moment, le râle, poussant un dernier cri rauque, se tut. Et le silence régna.

Cela dura cinq bonnes minutes. "Si cela dure encore cinq minutes, me dis-je, je dormirai d'un profond sommeil." Et, en effet, le sommeil commençait à venir quand la vache reparut.

Elle avait dû aller prendre un verre quelque part, car elle était mieux en voix que jamais.

Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. L'idée me vint de profiter de l'occasion pour prendre quelques notes vécues sur les impressions ressenties par l'homme au lever du soleil. Un homme de lettres est toujours exposé à devoir décrire un lever de soleil. Le lecteur sérieux à qui l'on parle de l'aurore veut qu'on lui donne des détails.

En ce qui me concerne, j'ai généralement choisi le mois de décembre ou le début de janvier pour faire mes remarques sur l'aurore. C'est que le soleil, en hiver, se lève à des heures raisonnables. Mais il se peut que j'aie besoin d'un lever de soleil en été, avec chants d'oiseaux, fleurs, rosée, et toute la musique. C'est le décor qui convient au portrait d'une jeune paysanne, de la fille du meunier, de la demoiselle du monde qui rêve en soignant ses poussins. Cela peut servir.

Je me rappelle avoir un jour rencontré un de mes confrères se promenant à sept heures du matin dans les jardins de Kensington(2). Il avait l'air encore si endormi, il paraissait de si méchante humeur que j'hésitai d'abord à lui parler. Je savais qu'il prenait d'ordinaire son petit déjeuner au lit, vers les onze heures du matin. Que faisait-il là par ce froid de canard?

(1) Le poète Swinburne.
(2) Parc du quartier ouest de Londres.

— Vous voilà dehors de bien bonne heure, dis-je. Qu'est-ce qui vous est arrivé? Auriez-vous de l'insomnie?

— De l'insomnie? dit-il, scandalisé. Vous voulez vous moquer? Si j'avais l'imprudence de m'asseoir ou de m'appuyer contre un arbre, je m'endormirais sur le champ. Si je cessais de marcher, je dormirais debout. De l'insomnie!

— Auriez-vous lu trop fidèlement, dis-je, "L'art de réussir dans la vie?" Si vous vous laissez influencer par ces lectures-là, vous retournerez à l'école du soir ou vous vous ferez valet de charrue. Croyez-moi. Ce n'est pas à quarante ans qu'on change sa vie. Rentrez chez vous, allez vous coucher.

Il crevait les yeux que ce régime-là ne lui valait rien.

— Vous avez raison, dit-il. Il faut que je forme. Que je dorme pendant un mois entier. Mais il faut d'abord que je termine mon maudit roman. Si jamais cela vous arrive, gardez-vous de choisir pour héroïne d'un de vos livres une indigène des colonies. La mienne est pourtant une bonne fille, mais elle m'en fera voir tant et tant que je finirai pas n'être plus que l'ombre de moi-même.

"Je rêvais d'un être ignorant de nos conventions, de nos habitudes de civilisés. Mais voilà que cette diablesse se lève avec le jour, monte à cheval sans selle et sans étriers, la croupe nue (la croupe du cheval, naturellement). Là-bas, dans la Nouvelle-Galles du Sud, cela n'avait pas d'importance; mais j'ai dû la faire venir à Londres. Et voilà qu'elle continue à se lever à cinq heures. Il faut, naturellement, que je me lève avec elle, pour recueillir ses impressions, j'ai déjà fait trois lieues ce matin. Je suis allé à Saint-Paul; elle n'aime Saint-Paul que lorsque les rues sont désertes, comme si la cathédrale n'était pas assez grande pour qu'on puisse la regarder en même temps que d'autres personnes. De là au pont de Westminster. Elle s'assied sur le garde-fou et lit des vers jusqu'à ce qu'un policeman la fasse circuler.

Il me montra l'avenue où nous étions.

— Elle vient ici ce matin, dit-il. Elle y vient tout exprès pour écouter siffler un merle.

— Enfin, lui dis-je, vous serez bientôt au bout de vos peines.

— Hélas! dit-il, cela ne fait que commencer. Il reste tout l'East-End à faire. Elle doit y faire la connaissance d'un individu aussi fantasque qu'elle. Encore, si on allait toujours à pied! Mais elle veut un cheval: vous devinez à quoi cela va m'entraîner.

— Ne pouvez-vous écrire tout cela sans y aller voir? suggérai-je.

— Je peux bien imaginer sa joie, dit-il, mais elle aura des impressions, sur ce cheval. Comment imaginer les impressions d'un cavalier quand on a soi-même oublié de quel côté on monte.

Je l'accompagnai jusqu'à la Serpentine. (3) J'avais cru remarquer qu'il avait engraissé depuis notre dernière rencontre. Ce n'est qu'arrivé au bord de l'eau que je vis qu'il portait un peignoir de bain enroulé autour du corps, sous son veston. Je devinai que son héroïne allait se baigner.

— J'y prendrai une bonne fluxion, dit-il, commençant de dénouer les lacets de ses souliers.

— Ne pouvez-vous attendre qu'il fasse plus chaud, lui dis-je, et emmener votre indigène à Ostende?

— Impossible, dit-il, Ostende est trop conventionnel. Cela ne lui plairait pas.

— Mais, insistai-je, est-ce qu'on permet aux dames de se baigner ici?

— La scène ne se passe pas ici, dit-il, mais dans la Tamise, à Greenwich. Les impressions seront les mêmes. Elle racontera cela au cours d'un dîner et tout le monde sera scandalisé. Je ne serais pas étonné qu'elle le fit exprès pour cela.

Il finit par sortir de l'eau. Son corps était tout marbré de taches bleues. Je l'aidai à se vêtir et il eut la chance de tomber sur un cab matinal.

Donc, songeant à mon pauvre confrère, je me dis qu'en sortant à cette heure-là et en prenant quelques notes sur l'aurore, je m'épargnerais peut-être bien des ennuis. Je me vêtis sommairement. Je mis un carnet dans ma poche, j'ouvris la porte et je descendis.

Il serait plus conforme à la vérité d'écrire: "J'ouvris la porte et me trouvai tout descendu". Ce fut ma faute, aussi. Nous avions parlé de cet escalier pas plus loin que la veille au soir, en montant nous coucher. J'avais moi-même attiré l'attention de Véronique sur le danger qu'elle courait. Je lui avais recommandé la plus grande prudence. Les architectes qui construisent des villas ne perdent pas un pouce de terrain: pour gagner de la place, ils suppriment tout bonnement les paliers. La porte de la chambre à coucher s'ouvrait à même la dernière marche de l'escalier. "Garde-toi de sortir étourdiment de cette chambre, avais-je dit à Véronique; souviens-toi qu'il n'y a pas seulement la place de faire un pas. N'ouvre pas la porte, demain matin, à la façon d'un obus, comme c'est ton habitude. Si tu négliges mes recommandations, cela fera du vilain. Je te supplie de te rendre compte que l'escalier commence à la porte même. Il est raide et le couloir en bas est carrelé. Ouvre doucement, regarde où tu mets le pied, avance prudemment. As-tu bien compris?"

Dick avait ajouté ses conseils aux miens:

— J'ai moi-même été attrapé, le premier jour, avait raconté Dick. Je n'ai fait qu'un saut de la chambre à coucher jusqu'à la cuisine. Et je t'assure que cela ne fait pas de bien. Ecoute-nous bien, petite. Cette maison-ci se prête mal aux extravagances.

Robinne avait fait une chute au même endroit tandis qu'elle portait un plateau chargé de vaisselle: elle n'oublierait jamais, avait-elle dit, l'horreur de la minute où, assise sur son derrière, au bas de l'escalier, elle avait crié d'une voix qui semblait venir de l'autre monde:

— Est-il fêlé, Dick? Dis-moi la vérité Est-il fêlé quelque part?

A quoi Dick avait répondu:

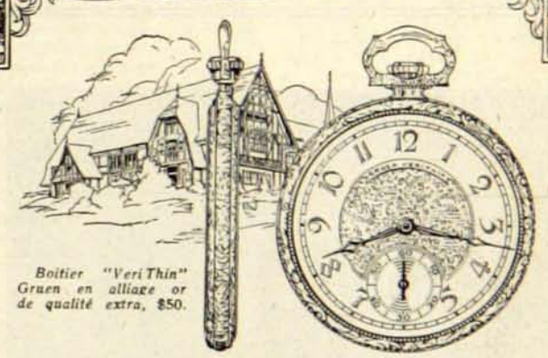
— Fêlé? Tu veux rire. Il est en mille morceaux. Est-ce que tu croyais qu'il résisterait?

Minute tragique: Robinne pensait à son front pendant que Dick parlait du sucrier.

Robinne raconta qu'en une seconde elle avait revu toute sa vie.

Elle avait fait tâter la bosse à Véronique, pour l'effrayer. Véronique avait été désappointée: elle s'attendait à une bosse bien plus grosse que cela. Mais elle avait promis d'être prudente. Nous

(3) Rivière, en communication avec la Tamise, qui traverse Hyde Park.



Boitier "Veri Thin" Gruen en alliage or de qualité extra, $50.

Que de qualités en un seul Cadeau!

Une montre Gruen donnée en cadeau . . . pensez à tout ce que cela représente pour qui la reçoit! Utile — fournissant un service indispensable avec une rare exactitude. *Durable* — pendant des années constantes d'usage. *Belle* — comme seule la main-d'oeuvre artistique Guild puisse la produire. La plupart des plus intéressants dessins de Gruen viennent de France, avec des mouvements fabriqués en Suisse — le pays traditionnel des horlogers. Faites-vous montrer les Montres Gruen chez un de vos principaux bijoutiers.

GRUEN WATCH MAKERS GUILD
METROPOLITAN BUILDING, TORONTO
Ateliers de service: Time Hill, Cincinnati

Artistes en fait de fine horlogerie depuis plus d'un demi-siècle

Gruen Guild Watches

Cet emblème est réservé aux bijoutiers les plus selects, membres qualifiés de la Gruen Guild.

ALFRED EAVES, LIMITED
"Le magasin du bas de la Ville"
515, rue McGill Montréal, Qué,
Agents pour les Montres Gruen

MES ENFANTS ET MOI

lui avions tous répété, à tour de rôle, que si, malgré nos avertissements, elle se jetait dans l'escalier comme une perdue, ce serait bien fait.

Assis par terre sur le carreau froid, et pensant à ces choses, je me sentais furieux contre tout le monde. Je déteste qu'on puisse dormir au milieu d'un tapage qui me réveillerait moi-même sur le champ. Fallait-il que je fusse seul dérangé par le bruit de ma chute?

Passe encore pour Dick, dont la chambre était sur le devant. Mais Robinne et Véronique, dont la fenêtre donnait en plein sur la vache, étaient inexcusables. Si elles n'avaient pas dormi comme deux soliveaux, la vache les eût réveillées; par l'embrassure de leur porte, nous eussions fait un brin de causette. Robinne eût dit: "Descends si tu veux, mais prends garde à l'escalier!" et je ne serais pas tombé. On a raison de dire que les enfants d'aujourd'hui manquent de cœur.

Je me ramassai et me mis à chercher la porte. La vache beuglait sans discontinuer. Mon seul but était d'arriver promptement à la portée et de la frapper.

Par malheur, la découverte de la porte me prit beaucoup plus de temps que j'eusse cru possible. Les volets étaient fermés; la pièce dans une obscurité profonde. Bien que nous n'eussions amené que les meubles indispensables, elle paraissait encombrée d'objets.

Il y avait d'abord un trépied d'étable. C'est un meuble auquel on donne exprès beaucoup de poids, pour qu'il ne verse pas facilement. Si je ne trébuchai pas douze fois de suite sur le trépied, je ne trébuchai pas une seule fois. Je finis par m'en saisir et je le pris avec moi. Je comptais m'en servir pour le lancer après la vache, quand j'aurais trouvé la porte. Mais je ne trouvais pas la porte. Je savais qu'elle donnait dans le salon, mais impossible de me rappeler sa position exacte:

Je me dis: "Raisonnons. En longeant les murs, il faut nécessairement que j'y arrive." Je trouvai la muraille et me remis en route, le cœur plein d'espérance. Je ne pourrais expliquer ce qui m'arriva ensuite. Je suppose que, sans m'en rendre compte, j'avais dû prendre la porte même comme point de départ. Je me traînai le long de la muraille, tâtant prudemment le terrain, heurtant des choses auxquelles j'aurais été bien embarrassé de donner un nom, et qui me blessèrent en de multiples endroits. Je grimpai pardessus dans un tas de bouteilles. Il y en avait! il y en avait! A n'en plus finir. Pour en sortir, je dus quitter la muraille. Heureusement, je la retrouvai un peu plus loin(du moins j'en fus persuadé) et je continuai de la suivre à tâtons pendant cinq ou six mètres, après quoi je culbutai dans un nouveau tas de bouteilles. Le sol en paraissait hérissé. Ayant fait encore quelques pas, je roulai par-dessus un nouveau tonneau. En réalité c'était celui de tout à l'heure, mais je l'ignorais. Je commençai à croire que Robinne avait formé le projet d'ouvrir un débit de boisson dans la maison du garde-chasse.

Je finis par remettre la main sur le trépied, et je repartis. Mais je n'avais pas fait dix pas que je me trouvai de nouveau dans le tas de bouteilles. Plus tard, quand il fit jour, je n'eus pas de peine à comprendre ce qui s'était passé. J'avais suivi à tâtons les deux faces d'une cloison dressée au centre de la cuisine.

Bref, j'en avais tellement assez, j'étais si las d'enjamber sans cesse des obstacles, que je lâchai la cloison et que je m'élançai hardiment dans le vide.

A peine avais-je fais deux pas que, levant les yeux, j'aperçus le ciel sur ma tête. Juste au-dessus de moi, une étoile scintillait. Si j'avais été bien éveillé, si la vache avait cessé de m'abrutir par ses beuglements, j'aurais pu deviner que j'étais entré dans la cheminée. Mais dans l'état des choses, le côté mystérieux de mon aventure m'affola. A ce moment-là, 'Les Aventures d'Alice au Pays des Merveilles' m'eussent fait l'effet d'un guide banal à l'usage des touristes. Un cheval à bascule ou une écrevisse me seraient apparus, que je me serais assis devant, pour leur parler. Et si ces bêtes ne m'avaient pas donné la réplique, j'aurais trouvé qu'elles manquaient de savoir-vivre.

Je fis un pas en avant, et l'étoile disparut comme si quelqu'un eût soufflé dessus. Je n'en fus nullement étonné. Je m'attendais à tout. Je ne fus pas plus étonné de trouver une porte, qui s'ouvrit sans difficulté.

Une forêt se dressait devant moi. Point de vache nulle part, bien que j'entendisse toujours les beuglements. Tout cela me sembla très naturel. J'allais me promener dans cette forêt. Fort probablement, j'y rencontrerais ma vache, en train de fumer la pipe en récitant des vers.

La fraîcheur de l'air me rendit le sentiment. Je commençai à comprendre que si je ne voyais pas la vache, c'est qu'il y avait la maison entre elle et moi. Par quelque phénomène inexplicable, j'étais sorti par la porte de derrière.

Je tenais toujours le trépied. Je m'assis dessus et j'ouvris mon carnet de notes. En haut de la page, j'écrivis: "Lever du soleil. Juillet. Impressions vécues." Immédiatement au-dessous, de crainte de l'oublier, je mis que, vers trois heures, on distingue une faible lueur, ajoutant que cette lueur grandit à mesure que le temps passe, ce qui, évidemment, ne cassait rien; mais je venais de lire le roman d'un écrivain de l'école réaliste, chez qui la critique avait célébré "le sens du vécu". C'est une qualité que je goûte peu, mais il parait qu'il y a une demande considérable de ces œuvres-là à l'heure où nous sommes.

J'écrivis donc que le ramier et le râle des genêts sont les premières, parmi les créatures de Dieu, à saluer le jour naissant, ajoutant que quiconque veut se donner la peine de se lever un quart d'heure avant le jour peut entendre le hibou chanter dans une forme parfaite. C'est tout ce que je pus trouver pour le moment. Quant aux impressions, il semblait que je n'en dusse éprouver aucune.

J'allumai une pipe et j'attendis le soleil. Devant moi, le ciel était d'une pâleur de rose. De minute en minute, il prenait une couleur plus vive. J'affirme que toute personne non avertie eût cru comme moi qué c'était là la partie de l'horizon sur laquelle il fallait tenir les yeux fixés. Je fixai donc attentivement l'horizon sans en perdre une bouchée. Mais aucun soleil ne se leva.

J'allumai une autre pipe. Le ciel flambait maintenant de toute sa gloire. J'écrivis encore quelques lignes, comparant les nuages à des épousées rougissant à l'approche de l'élu. Cette comparaison eût été parfaite si les nuages, un peu plus tard, ne s'étaient mis à devenir verts, ce qui ne convenait plus du tout à une épousée. Plus tard encore, ces droits de nuages devinrent jaunes comme des citrons ce qui ruinait ma comparaison au delà de toute vraisemblance. Car comment parler poétiquement d'une épouse qui, à l'approche de l'aimé, devient verte d'abord, et jaune ensuite? On ne peut que plaindre la pauvre fille.

J'attendis encore un peu. Le ciel pâlissait toujours davantage. Je commençai à craindre que quelque chose fût arrivé au soleil. Si j'avais été encore plus ignorant en astronomie, j'aurais juré qu'ayant changé d'avis ce jour-là, le soleil avait fait demi-tour.

Je me levai pour étudier de plus près la question. Je découvris alors que le soleil était levé depuis plusieurs heures. Il s'était levé derrière moi.

Je mis ma pipe dans ma poche et contournai la maison. La vache était toujours là. Elle fut si contente de me voir qu'elle se remit à beugler.

J'entendis un sifflement. Il sortait de la bouche d'un petit valet de ferme. Je l'appelai. Il enjamba une clôture et vint à moi, à travers champs. C'était un jeune garçon à l'air dégourdi.

Il dit bonjour à la vache, ajoutant qu'il espérait qu'elle avait passé une bonne nuit.

— Tu la connais? lui dis-je.

— Ma foi non, dit-il avec l'accent des faubourgs, les vaches, ça n'est pas mon rayon. Nous sommes plutôt comme qui dirait en relations d'affaires.

Quelque chose me gênait chez ce garçon. Il n'avait pas l'air d'un vrai valet de ferme. Mais rien ne semblait vrai ce jour-là.

— A qui est cette vache? dis-je.

Il me regarda d'un drôle d'air.

— Je te demande, dis-je, à qui elle appartient. Je désire la rendre à son propriétaire.

— Je vous demande pardon, dit le jeune homme, mais... voulez-vous d'abord me dire où vous demeurez?

Il commençait à m'agacer.

— Où je demeure? dis-je. Mais... dans cette maison-là! Est-ce que tu te figures que je me suis levé avant l'aurore et que j'ai fait des kilomètres pour venir entendre beugler ce ruminant? Oui ou non, sais-tu à qui elle est?

— Elle est à vous, dit le jeune homme.

Ce fut à mon tour d'être ahuri.

— Mais je n'ai pas de vache, lui dis-je.

— Mais, si, dit-il. Vous avez cette vache-là.

A ces mots, la vache se tut. Je la regardai. Ce n'était pas une vache dont il y eût lieu d'être bien fier. Elle avait dû s'asseoir très récemment dans un tas de bouse.

— Pourquoi est-elle à moi? demandai-je.

— C'est une demoiselle, dit-il, qui est venue chez nous mardi...

Je commençai à comprendre:

— Une jeune fille très exaltée, dis-je, qui parle très vite et qui n'attend jamais qu'on lui réponde?

— Avec de jolis yeux, dit le jeune gaillard.

— Et elle vous a acheté une vache?

— Oui. Elle avait l'air de ne pas pouvoir vivre sans vache un jour de plus.

— A-t-elle fait une allusion au prix?

— Une quoi?

— Je veux dire... la demoiselle aux jolis yeux, est-ce qu'elle a demandé combien?

— On n'a pas dû parler d'argent, que je sache, dit le jeune homme.

— Et... a-t-elle dit ce qu'elle voulait en faire?

— Elle a dit qu'il lui fallait à tout prix du lait frais tous les jours.

Cela me surprit. Cette idée était bien raisonnable pour Robinne.

— Alors, comme ça, dis-je, c'est donc cette vache-ci?

— Je l'ai amenée hier, dit le jeune homme. Je n'ai pas frappé à la porte parce que, pour ne rien vous cacher, ça n'aurait servi à rien, vu qu'il n'y avait personne à la maison.

— Sais-tu pourquoi elle beugle ainsi?

— Ben, vous savez, moi, naturellement, je n'ai pas d'opinion personnelle. Je me contente de répéter ce que j'entends dire. Mais, à la regarder, ce doit être parce qu'elle a besoin qu'on la traie.

— Mais elle beugle depuis deux heures et demie ce matin. J'espère qu'elle ne se figure pas qu'on va se lever tous les jours pour la traire à cette heure-là.

— Moi, dit le garçon, il y a longtemps que j'ai renoncé à chercher de la raison chez les vaches.

Phénomène singulier: ce garçon m'hypnotisait. Depuis qu'il était là, toutes les choses semblaient avoir changé de plan. La vache aurait dû porter une cruche à lait; le petit bois derrière la maison me parut bien négligé pour un parc. Il eût



Sanatorium PRÉVOST, Inc.

Institution unique située à

CARTIERVILLE, P.Q.

(*à quelques minutes de Montréal*)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le

Docteur ALBERT PREVOST

Ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur de Neurologie de l'Université de Montréal.

Médecin en charge:

Docteur EDGAR LANGLOIS

Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.

Médecin-adjoint:
Dr CHAS. A. LANGLOIS
Radiologiste.

Ecole de gardes-malades dirigée par
Mlle CHARLOTTE TASSE
Garde-malade en chef.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES
Téléphone : BYwater 1240 Ecrivez pour prospectus.

MES ENFANTS ET MOI

dû y avoir des écriteaux portant des inscriptions: "Ne marchez pas sur les pelouses", "Défense de fumer". Où étaient les écriteaux? Et pas un siège où s'asseoir! La maison elle-même devait avoir poussé là par accident. Où était la rue, et pourquoi tous ces oiseaux qu'on entendait étaient-ils sortis de leurs cages? Le monde m'apparaissait renversé.

— Es-tu vraiment un valet de ferme? lui demandai-je.

Bien sûr, dit le jeune homme, pour qui que vous me prenez, pour un artisse!

Il me vint une idée:

— Comment t'appelles-tu? lui dis-je.

— Henri, dit-il, Henri Hopkins.

— Où es-tu né?

— A Camden Town.

Singulier début à la vie champêtre! A quoi ressemblerait jamais la campagne, tant que ce petit faubourien s'y promènerait? Transporté dans le jardin d'Eden, il l'eût fait ressembler à la banlieue de Londres.

— Ne t'est-il jamais arrivé lui dis-je, d'avoir envie de gagner un schelling de temps en temps?

— J'aimerais gagner ça tous les jours, dit Hopkins. J'y gagnerais en considération.

— Eh bien, lui dis-je, tu t'arrangeras pour perdre ton accent de Londres et pour apprendre le patois de par ici; et quand tu sauras bien parler, je te donnerai un demi-souverain. Je te le promets. Quand tu m'as répondu que cette vache était à moi, il falllait me dire: "Ben, c'est vout' vac', ben sûr que c'est vout' vac'!"

— C'est ça! le patois d'ici? demanda Hopkins. Vous êtes bien sûr?

Hopkins est méfiant de nature.

— Il se peut, dis-je, que ce ne soit pas le bon patois, le patois bien pur, le patois sans fautes. Mais c'est ce qu'on appelle patois dans les romans. Cela sert pour tous les pays qui se trouvent en dehors d'un rayon de vingt kilomètres de la capitale. Ça donne un air de simplicité rustique, mais naturellement ça ne vaut pas au fond le bel argot de ton pays natal.

Tout en causant, je glissais de temps à autre un schelling à Hopkins, pour l'encourager. Il promit donc de revenir le soir même chercher ou un deux romans, où je pensais qu'il trouverait quelques indications fort utiles pour l'étude du patois. Puis, je rentrai à la maison, où j'éveillai Robinne.

Brusquement arrachée au sommeil, Robinne se confondit en excuses. Elle avait comme un vague souvenir d'avoir entendu ma voix l'appeler depuis fort longtemps. Je la détrompai, ajoutant que ce n'était pas moi qui criais depuis l'aurore.

— C'est drôle, dit Robinne. Il y a une heure, j'ai dit à Véronique: "Je crois que papa nous appelle." J'aurai rêvé.

— A l'avenir, dis-je, ne rêve plus. Et maintenant, habille-toi et viens voir cette sacrée vache, puisqu'elle est à toi.

— La vache est arrivée? dit Véronique en sautant du lit.

— Oui, dis-je. Il y a même un certain temps qu'elle est ici. Et il y a quatre heures qu'on aurait dû la traire, si j'ai bien compris son langage.

Robinne dit qu'elle serait là dans une minute. Vingt-cinq minutes plus tard, elle descendait en effet. Je ne l'attendais pas si tôt.

Véronique l'accompagnait. Robinne dit qu'elle était en retard parce qu'elle avait attendu Véronique. D'après Véronique, c'était tout le contraire. Je commençais à m'impatienter. Il y avait bientôt une demi-journée que j'étais levé. Quand déjeunerait-on?

— Cessez de vous quereller, dis-je. Et pour l'amour de Dieu, qu'on se mette à l'ouvrage, et qu'on aille traire cette bête. Si nous la traitons de la sorte, elle nous mourra dans les bras.

Robinne cherchait partout quelque chose.

— Tu n'aurais pas rencontré le trépied? dit-elle.

— Si, dis-je. D'après une évaluation approximative, je l'ai même rencontré treize fois.

J'allai le prendre où je l'avais laissé, et nous partîmes à la queue leu leu. Véronique fermait la marche, portant un grand seau.

Une question se présentait avec insistance à mon esprit: Robinne sait-elle traire? Je connais Robinne. S'étant mis en tête d'avoir du lait frais tous les jours, elle est partie d'un trait acheter une vache et exiger qu'on la lui amène d'urgence, à croire, comme dit Hopkins, qu'elle n'avait pas la force de vivre sans vache un jour de plus. Ensuite, Robinne aura acheté un trépied d'étable. Celui qu'elle avait choisi était joli comme tout, d'un goût exquis, orné d'un dessin pyrogravé, un peu solide peut-être, mais, à coup sûr, fait pour durer longtemps. Robinne n'avait pas eu le temps de s'occuper du seau. Le récipient que portait Véronique n'était que provisoire. Dès que Robinne aurait le temps, elle irait à la ville acheter quelque chose de bien, dans un magasin d'objets d'art. Pour le reste, l'idée de prendre quelques leçons dans l'art de traire ne lui serait venue que plus tard, une fois la vache arrivée.

Je remarquai que la marche de Robinne perdait de son élasticité à mesure que nous approchions de la bête. Arrivée près de l'animal, Robinne s'arrêta.

— Je suppose, dit-elle, qu'il n'y a qu'un seul moyen de traire une vache?

— Il se peut, dis-je, qu'il y ait différentes méthodes, qu'il serait nécessaire que tu apprennes plus tard, si tu désires prendre part à un concours entre spécialistes. Pour aujourd'hui, étant donné l'heure, je ne me préoccuperais pas trop, si j'étais à ta place, de la question de style. Je m'en tiendrais à la méthode ordinaire, et ne viserais qu'au résultat.

Robinne s'assit et plaça le récipient sous le pis de la vache.

— Je suppose, dit-elle encore, que l'on peut commencer par... n'importe lequel?

Il était parfaitement clair qu'elle n'avait pas la moindre notion de ce qu'il fallait faire. Je lui dis que cela se voyait ajoutant quelques commentaires. Il est bon, de temps en temps, de parler à ses enfants avec autorité. D'ordinaire, je prends la précaution de me préparer à des conversations de ce genre. Mais, ce matin-là, je me sentais en forme; les circonstances, d'ailleurs, facilitaient ma tâche. J'exposai donc à Robinne les devoirs et les privilèges d'une bonne ménagère, tels qu'ils m'apparaissaient à moi. Je fis part à Véronique du résultat de mes réflexions de plusieurs semaines sur sa personne et sur sa conduite; puis, m'adressant à toutes les deux, je leur dis ce que je pensais de leur frère Dick. C'est une chose que je prends sur moi de faire une fois par semestre. J'ai observé que les effets sont excellents. Ils se font sentir, chaque fois, pendant trois bonnes journées.

Robinne, ayant séché ses larmes, prit le premier pis à sa portée. La vache, sans dire une parole, donna un coup de pied dans le récipient, et s'en alla, chaque poil de sa robe exprimant le plus profond dégoût. Robinne la rejoignit, pleurant en silence. Et moi, en caressant la bête sur le cou, et en lui permettant de s'essuyer le nez sur mon veston, ce qui parut lui faire du bien, je réussis à la persuader de se tenir tranquille pendant dix minutes, tandis que Robinne opérait à toute vapeur. Nous recueillîmes ainsi un bon verre de lait, en comptant la mousse. La capacité du pis devait, à ce moment-là, atteindre trente litres environ.

Robinne se mit à pleurer. Elle reconnut sa faute. Si la vache mourait, elle ne se le pardonnerait jamais. Voyant cela, Véronique fondit en larmes à son tour, et la vache, soit qu'elle se sentit touchée de leur peine, soit qu'elle fût reprise de ses douleurs, recommença de beugler.

Par bonheur, j'aperçus un vieux paysan qui fumait sa pipe sous un arbre, mangeant de l'autre main un morceau de lard. Je fis marché avec lui que, moyennant un schelling par jour, il viendrait traire notre vache matin et soir, jusqu'à nouvel avis.

Laissant le vieux à sa besogne, nous rentrâmes à la maison. Dick, qui nous attendait devant la porte, nous souhaita joyeusement le bonjour. Il était curieux de savoir si nous avions entendu le bruit de la tempête qu'il avait fait, disait-il, au petit jour. Il voulait savoir aussi quand le déjeuner serait prêt. Robinne lui dit que cet heureux événement se produirait dès qu'il aurait fini de faire bouillir l'eau, préparé le thé et frit le jambon. Pendant ce temps-là, Véronique mettrait la table.

— N'était-il pas convenu?... commença Dick.

Mais Robinne lui coupa la parole. Elle lui déclara tout net que s'il osait parler des devoirs de la bonne ménagère, elle monterait se coucher, après lui avoir tiré les oreilles. Les autres se débrouilleraient.

Dick a deux grandes vertus: il est philosophe, et il devine quand on parle sérieusement.

— Viens avec moi, dit-il à Véronique. Les contrariétés forment le caractère.

— Il y en a que les contrariétés rendent nerveux, répondit Véronique.

Quand on se mit à table, huit heures trente sonnaient au creux de nos ventres affamés.

IV

M. BUTE, F. R. I. B. A.

L'architecte, ou plutôt son délégué, arriva le vendredi après-midi.

Il me fit, dès l'abord, la meilleure impression. Il est vrai qu'il est timide, ce qui lui donne l'air un peu singulier. Mais, comme je l'expliquai modestement à Robinne, ce sont les jeunes gens timides qui, en général, réussissent le mieux. Il est peu d'hommes, par exemple, qui aient été plus timides, plus douloureusement, plus cruellement timides que moi, jusqu'à la vingt-cinquième année.

Robinne trouve que le cas est tout différent. "Pour un écrivain, dit-elle, la timidité n'a pas la même importance." L'opinion de Robinne sur la profession littéraire importerait moins, si elle ne présentait pas un cas typique. Dans l'esprit de Robinne, un homme de lettres est une espèce d'imbécile diplômé.

J'ai surpris, il y a quelques jours, par la fenêtre de mon bureau, une conversation édifiante entre Véronique et Robinne. Véronique avait trouvé sur la pelouse, un objet abandonné. Je ne pouvais pas distinguer ce que c'était, à cause d'un buisson qui masquait une partie de la scène. Je vis Véronique se baisser et examiner l'objet avec soin. Puis, poussant un grand cri, elle lança l'objet en l'air, et se mit à danser autour, en battant des mains. Son visage rayonnant d'une joie sacrée. Robinne étant venue à passer, demanda ce qu'il y avait.

— C'est la raquette de papa! cria Véronique.

Véronique a ceci de particulier qu'elle ne dit jamais une chose posément, quand elle suppose que des cris feraient autant d'effet. Elle continua donc à battre des mains et à faire ses bonds.

— As-tu fini? dit Robinne. Si la raquette t'avait mordue, tu ne ferais pas plus de bruit.

— Elle est restée là toute la nuit, continua Véronique, toute la nuit sur la pelouse, dans l'humidité! Il a oublié de la rentrer!

— Il n'y a pas de quoi rire, dit Robinne.

— Tu ne comprends donc pas? dit Véronique. J'avais cru d'abord que c'était la mienne. C'est ça qui en aurait fait une histoire, si ç'avait été la mienne! Ah là là!

Sa danse échevelée s'apaisa jusqu'à devenir un balancement régulier rappelant celui du chœur antique.

Robinne saisit Véronique et la secoua.

— Si ç'avait été la tienne, dit-elle, tu aurais mérité d'être punie dans ta chambre.

— C'est bien cela, dit Véronique. Alors, pourquoi ne pas envoyer papa se coucher.

Robinne prit le bras de Véronique et toutes deux se mirent à marcher de long en large, juste sous mes fenêtres. Vous pensez si j'écoutais!

— Je te l'ai expliqué cent fois, disait Robinne. Papa étant un homme de lettres ne peut pas faire autrement que d'oublier les choses.

— Moi non plus, répliquait Véronique, je ne peux pas faire autrement.

— Tu trouves qu'il est difficile de se corriger, dit Robinne avec douceur. Mais si tu continues à faire des efforts, tu finiras par devenir plus attentive. Moi aussi, autrefois, j'étais étourdie. Moi aussi, j'ai fait des bêtises, quand j'étais petite.



MES ENFANTS ET MOI

— Quel dommage, murmura Véronique comme pour elle-même, quel dommage que tout le monde n'est pas littéraire!...

—"Ne soit pas" littéraire, corrigea Robinne. Qu'est-ce que tu veux? Nous ne le sommes pas, voilà tout. Toi, et moi, et Dick, nous ne sommes que d'humbles créatures. Notre rôle est de nous efforcer d'être raisonnables.

— Alors, dit Véronique, quand on est littéraire, on ne peut pas se retenir de faire ce qu'on fait?

— Il y a, en tous cas, répondit Robinne, beaucoup de choses qu'on ne peut s'empêcher de faire, et il est injuste de juger les hommes de lettres à la mesure des autres hommes.

Elles dérivèrent du côté du potager (c'était au temps des fraises), et le reste de leur conversation se perdit.

Pendant les jours qui suivirent, j'observai que Véronique affichait une tendance à s'enfermer seule dans la sallé d'études et que mes crayons disparaissaient comme par miracle. Je décidai de faire l'impossible pour en retrouver un, auquel je tenais particulièrement. Un instinct subtil me conduisit vers le sanctuaire. Je trouvai Véronique pensive, suçant le crayon que je cherchais. Elle m'expliqua qu'elle était en train d'écrire une pièce de théâtre.

— N'est-ce pas? demanda-t-elle. Tout ce qu'on a en soi quand on est enfant, on le tient bien de son père?

— Oui, dis-je. N'empêche que tu as tort de prendre quelque chose sans demander la permission. Je ne cesse de te le dire. Ce crayon est le seul avec lequel je puisse bien écrire.

— Ce n'est pas du crayon que je parlais, dit Véronique, je voulais savoir si j'étais. comme toi, "une" homme de lettres?

Quand on y songe, la considération que le public accorde aux écrivains est une chose étrange. Il est clair que l'homme qui écrit, qui a pour mission de tout expliquer, d'éclairer les âmes, doit être plus intelligent que les autres. Mais, à en croire Robinne et ses semblables, si nous avons assez de raison pour faire jouer le mécanisme universel des passions, nous n'avons pas assez de bon sens pour nous conduire nous-mêmes. Si je la laissais faire, Robinne me donnerait des leçons. Elle me ferait une conférence sur ce qu'il est nécessaire qu'on sache de la jeune fille d'aujourd'hui. C'est exaspérant. Comme si je ne savais pas tout ce qu'on peut savoir sur les jeunes filles!

J'ai dit tout cela à Robinne. Elle m'a répondu avec douceur:

— Tu as raison, mais je parlais de la vraie jeune fille.

Notez qu'il en irait absolument de même si j'étais un écrivain de tout premier ordre. Robinne, d'ailleurs, se figure que j'en suis un: c'est une brave enfant. Mais je serais Shakespeare lui-même, j'aurais donné la vie à Ophélie et à Juliette, à Rosemonde et à Béatrice, Robinne ne m'en répondrait pas moins:

— Tu as raison. Tout le monde sait combien tu es intelligent, mais je voulais parler de la vraie jeune fille.

Je me demande parfois si la littérature sera jamais, pour le lecteur, autre chose qu'un conte de fées? Pourtant, écrire, c'est donner le meilleur de soi. On interroge sa conscience. On se demande si c'est faire bien que de mettre ainsi à nu les secrets des âmes. Or, le lecteur ordinaire ne comprend pas. Il ignore le drame qui se joue, et qu'on lui donne sa vie. Pour le lecteur ordinaire, nous écrivons avec de l'encre. Il ne croit pas du tout que nous mettions notre âme à nu: il croit que ce n'est qu'un jeu, que nous nous contentons de faire semblant. On lui dit: "Il y avait une fois une jeune fille, nommée Angélique, qui aimait un homme appelé Edwin". Et tandis que nous lui disons ainsi, une par une, toutes les choses merveilleuses qui se passent dans le cœur d'Angélique, le lecteur ordinaire se figure que c'est nous qui les y mettons, que nous les inventons à mesure. Il ne peut pas, il ne veut pas faire l'effort nécessaire pour comprendre qu'Angélique est bien plus réelle que sa voisine Mlle Jones, qu'il rencontre chaque matin dans l'autobus.

Dès mon enfance, j'avais acquis parmi mes condisciples une certaine réputation de conteur. Un soir, à quelques camarades avec qui je revenais de l'école, je racontai l'histoire d'une princesse fort belle. Non pas la princesse ordinaire, telle qu'on se la représente à cet âge. Ma princesse ne se comportait pas comme une princesse. Ce n'était pas ma faute: les autres n'entendaient que mes paroles; moi, j'écoutais la chanson du vent dans les arbres du parc. La princesse avait cru qu'elle aimait le prince, jusqu'à l'heure où le prince, ayant blessé mortellement le Dragon, l'eût emmenée dans la forêt. Or, pendant que le prince dormait, elle entendait le monstre appeler d'une voix plaintive. Elle se glissait jusqu'à l'endroit où le Dragon gisait dans son sang, mettait ses bras autour du triste cou recouvert d'écailles, et le baisait. Et de ce baiser, le monstre guérissait. Moi-même, arrivé à ce point du récit, je souhaitais que le monstre se changeât en Prince charmant. Mais il n'en faisait rien; Dragon il restait. C'est du moins ce que me soufflait la chanson du vent dans les feuilles. Malgré cela, la Princesse se prenait à l'aimer: ce n'était pas un méchant Dragon, pour qui le connaissait. Il me fut impossible de dire aux autres ce qu'il advenait du Prince: le vent avait l'air de ne pas plus se soucier du Prince que d'une guigne.

Je trouvai mon conte très beau. Mais Hocker, un grand de cinquième, parlant au nom de tout l'auditoire, déclara que, jusque-là, l'histoire était "moche" et me somma de trouver un dénoûment plus vraisemblable.

— Mais, lui dis-je, l'histoire est finie là.

— Pas du tout, dit Hocker, il faut qu'elle épouse le Prince. Il faut que le Prince tue de nouveau le Dragon. Arrange-toi, cette fois-ci, pour qu'il s'y prenne plus adroitement. A-t-on jamais entendu dire qu'une Princesse ait quitté un prince pour aimer un Dragon!

— Mais, dis-je, ce n'était pas une Princesse comme les autres!

— C'est un tort, dit Hocker. Cesse donc de faire l'original, et dépêche-toi de lui faire épouser le Prince. Je prends le train de quatre heures quinze.

Je m'obstinai:

— Mais elle n'a pas épousé le Prince, dis-je. Elle s'est mariée avec le Dragon, et elle a été très heureuse.

Devant cet étrange entêtement, Hocker cessa de discuter. Il me saisit le bras, qu'il tordit.

— Elle épousa qui? disait-il, les dents serrées.

— Le Dragon.

— Elle épousa qui? répétait Hocker, en me tordant le bras davantage.

— Le Dragon! hurlai-je encore.

— Elle épousa qui? cria Hocket pour la troisième fois.

Hocker était vigoureux et les larmes me venaient aux yeux malgré moi; si bien que, pour finir, la Princesse, ayant guéri le Dragon, lui fit promettre de s'amender. Le Dragon retourna avec elle auprès du Prince, se rendant plus utile qu'un bon chien. Et le Prince emmena la Princesse chez lui et l'épousa. Le Dragon mourut et ils le mirent pieusement en terre.

L'histoire, ainsi remaniée, plut davantage; mais elle me dégoûta. Et le vent tomba; et la chanson mourut à mes oreilles.

C'est ce petit auditoire-là qui forme plus tard le grand public. Hocker est aujourd'hui un gros éditeur; il n'a pas cessé de me tourmenter, mais c'est d'une autre manière. Il y a des écrivains braves; ceux-là, la foule les conspue, en se hâtant pour attraper le train de quatre heures quinze. Mais le plus grand nombre se font bénévolement les esclaves des Hocker; si bien qu'au bout de quelque temps, le vent se met à bouder et ne leur conte plus d'histoires. Il faut alors qu'ils tirent les histoires de leurs propres têtes.

Mon architecte fit une fâcheuse entrée, du moins en ce qui concerne Robinne: il pénétra dans la maison par la porte de derrière. Robinne, en tablier, était en train de laver la cuisine. Le visiteur s'excusa de s'être trompé, offrit de sortir et de refaire le tour pour retrouver l'entrée principale. Robinne répondit, sur un ton que j'estimai inutilement désobligeant, qu'un architecte eût dû, mieux que personne, connaître la différence entre l'envers d'une maison et l'endroit; et, comme pour aggraver l'impression que cette réflexion avait produite sur un homme timide, elle ajouta que la jeunesse et l'inexpérience sont une excuse à certaines erreurs.

Je ne comprends pas pourquoi Robinne l'a pris sur ce ton-là. Elle-même disait quelques heures plus tôt, à Véronique, que le travail ennoblit la femme, et que, dans l'ancien temps, les grandes dames étaient fières de remplir elles-mêmes leurs devoirs domestiques. Quand je rappelai ces paroles à Robinne, elle répondit qu'on ne voyait pas, dans l'ancien temps, de petits jeunes gens, se disant architectes, ouvrir les portes sans frapper; ou bien, quand ils frappaient, c'était de telle sorte que tout le monde pût les entendre.

Robinne, donc, essuya ses mains à une serviette qui pendait derrière la porte et conduisit le jeune homme dans la pièce de devant, où elle l'introduisit en l'appelant "le commis de l'architecte". Le jeune homme expliqua, fort modestement, qu'il n'était pas exactement le commis de M. Spreight; qu'il était architecte lui-même, et le plus jeune associé de la maison. Pour dissiper toute équivoque, il tira sa carte de visite, qui portait:

ARCHIBALD T. BUTE
F.R.I.B.A.
(*Fellow of the Royal Academy of British Architects*)

C'était inutile. Par la porte ouverte, j'avais tout entendu. Le vieux Spreight m'avait prévenu qu'il m'enverrait un de ses meilleurs auxiliaires, qui se consacrerait entièrement à nos travaux.

Je mis donc les choses au point en présentant M. Bute à Robinne. Ils se saluèrent avec une certaine raideur. Robinne pria qu'on l'excusât, qu'elle retournait à sa besogne. M. Bute s'inclina, et répondit: "Enchanté!", ajoutant aussitôt, en proie à la plus grande confusion, qu'il s'excusait de son étourderie. Comme je m'efforçai de le faire entendre à Robinne, il était évident que M. Bute avait voulu dire qu'il était enchanté d'être présenté, et non d'apprendre qu'elle retournait à ses travaux. Mais il semble bien que Robinne avait pris M. Bute en grippe.

J'offris un cigare et nous nous mîmes en route pour aller voir la maison. Elle se trouvait à quinze cents mètres, de l'autre côté du bois. Je fus agréablement surpris de découvrir que M. Bute est intelligent de la manière que j'aime, c'est-à-dire sans être universellement informé de toutes choses.

Le jeune homme qui connaît tout m'horripile. Je l'avoue à ma honte, parce que c'est là, d'après Emerson, une preuve de ma propre médiocrité intellectuelle. L'homme fort recherche d'instinct la société de ceux qui lui sont supérieurs, curieux qu'il est d'apprendre ce qu'il ignore. Il est évident que si j'aimais la science comme on le doit, je ne m'entourerais que d'hommes jeunes. J'ai connu un ami de Dick, qui s'était mis dans la tête de faire de moi quelque chose. Mais il se montra trop pressé. Il eut tort. Il ne faut jamais négliger de tenir compte des facultés du sujet. Après avoir suivi attentivement, pendant une heure ou deux, les discours de ce jeune savant, mon esprit s'évadait; j'avais des distractions; malgré moi, je me mettais à écouter les conversations indifférentes qui arrivaient jusqu'à nous du croquet ou de la salle de billard. Les joueurs n'avaient rien à me dire et je maudissais la trivialité de mon esprit. Mais je mourais d'envie d'aller les rejoindre. Presque toujours, je succombais à la tentation.

Tout en marchant, je questionnai le jeune Bute sur ce qu'il pensait des nouvelles tendances de l'architecture anglaise. Bute me dit qu'à son avis, les tendances actuelles étaient caractérisées par une prédilection marquée pour les "petits coins intimes". Les Anglais ne désiraient qu'une chose: se réfugier dans une maison pleine de petits coins et y vivre tranquilles. La femme d'un monsieur pour qui le patron de Bute venait de construire une maison dans le comté de Surrey avait un jour mis M. Bute dans un bien cruel embarras. Elle convenait que sa maison était fort agréable. Aucune autre, dans le comté de Surrey, n'avait autant de petits coins. Mais elle se demandait avec inquiétude comment elle ferait pou



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or
LA BOISSON LA PLUS SAINE

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

Un remède souverain pour les maladies des femmes
Gratis.—Un traitement de 10 jours.

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble; il est souverain dans tous les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes, etc. Prix $2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. Gratis:



Un traitement d'essai de 10 jours, valant 75c, sera envoyé à toute femme souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 3 timbres et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.

MES ENFANTS ET MOI

y faire l'éducation de ses enfants. Jusque là, quand elle avait besoin de punir, elle envoyait le coupable dans un coin. Le déshonneur qui entoure ce châtiment avait toujours exercé sur l'enfant l'effet le plus salutaire. Mais, dans la nouvelle maison, les coins avaient été traités avec un tel souci d'en faire les endroits les plus charmants, qu'on ne pouvait y envoyer un enfant puni. Les coins seraient désormais réservés aux invités de marque. Il y en avait un aussi pour le chef de famille Il aurait là, très haut, au-dessus de sa tête une armoire, un peu compliquée il est vrai, dans laquelle, en montant sur un escabeau, il pourrait ranger son tabac. L'armoire était peu accessible, mais ce serait tant mieux: petit à petit, le chef de famille ne pourrait manquer de se corriger de fumer. Il y avait aussi un coin exclusivement réservé à la mère, un joli coin, avec un vieux rouet pour filer elle-même son linge et ses draps de lit, si l'envie un jour lui en prenait. Il y avait aussi un rayon avec une douzaine de livres, inclinés l'un sur l'autre dans un charmant abandon donnant l'illusion du naturel. Le dernier volume était maintenu à 45 degrés par un pot vide ayant contenu du gingembre. Naturellement, on ne toucherait pas à ces livres-là, d'abord parce que cela dérangerait le charmant abandon, et puis parce que l'on risquerait de faire tomber le pot à gingembre.

Les coins, donc, ayant cessé de servir de pilori, c'est dans le milieu de la pièce qu'on mettra les petits en pénitence, dans la maison de l'avenir.

La grande difficulté, dans cette maison-là, où l'art tient une si grande place, c'est de trouver des habitants qui ne déparent pas le décor. La moyenne des gens y détonent. Remarquez d'ailleurs qu'il n'y a jamais personne dans le dessin que vous fait voir le marchand de mobiliers d'art. On y voit, sur la table, un chemin brodé, un vase où baignent des roses. Sur un fauteuil ancien, un ouvrage de dames abandonné. Un livre est grand ouvert sur une chaise du studio. Il est resté là de la dernière lecture; on ne l'a plus touché depuis. Une pipe de forme bizarre repose, toute froide, sur l'appui d'une fenêtre à croisillons. Qui la bourrera jamais encore? Personne. Rien n'est plus triste à voir.

Je le dis à ma confusion: La contemplation de "l'intérieur d'art", tel qu'on le voit dans les catalogues, me fait toujours monter des larmes aux yeux: on sent que des gens ont dû, jadis, habiter ces chambres, lire ces volumes reliés, fumé ou tenté de fumer dans ces pipes extraordinaires; des mains blanches, où l'on eût aimé mettre des baisers, ont effleuré ces pantoufles en tapisserie; et puis s'en sont allées, pour jamais . . .

On sent que ceux qui ont demeuré dans ces chambres sont morts. Voici leur salle à manger. Evidemment, ils ne se servaient pas du service de table qu'on voit sur le dressoir, parce que cela eût complètement déparé le dressoir; ils en avaient un autre. Le hall est si net qu'il glace le cœur. Aucun paillasson ne le déshonore. Les gens qui rentraient les pieds boueux devaient être invités à passer par une basse porte. Une houppelande de voleur de grand chemin pend derrière la porte. C'est le manteau qu'on s'attendait à voir ici. Un parapluie, un imperméable eussent ruiné tout l'effet.

Quelquefois, rarement, le dessinateur permet qu'une jeune fille pénètre dans l'intérieur artistique, et s'assoie sur un des sièges. La jeune personne a l'air d'être née il y a trois cents ans; il faut qu'elle ait l'air triste. Voit-on une jeune fille gaie aller et venir dans un intérieur artistique? J'imagine que les dessinateurs doivent s'informer auprès du maître de la maison, et lui dire, avec une gravité de circonstance: "N'auriez-vous pas, par hasard, une jeune fille ayant grand air et dont les amours, par exemple, auraient été contrariées; ou qui se croirait incomprise?" Dans l'affirmative, il le prierait de lui faire endosser quelques hardes empruntées au musée de la ville. Dire que ce sont ces petits riens-là qui donnent à un croquis son air de vraisemblance!

Si je me fie aux observations qu'a pu faire un homme de mon âge, aucun personnage masculin n'est admis à pénétrer dans l'intérieur d'art. Une fois seulement, j'ai cru voir un homme installé dans son propre fumoir; mais, en y regardant de près, ce n'était que le portrait d'un homme.

Ces réflexions peuvent paraître puériles. Tout change dès qu'on prend la peine d'y réfléchir un peu. L'homme et la femme modernes ne sont pas esthétiques. Et je me sens mal assorti aux tapisseries des Gobelins et aux bassinoires anciennes. Robinne non plus n'est pas assortie aux intérieurs d'art moderne. J'ai essayé une fois de la faire asseoir dans un siège romain, jouant d'une lyre que j'avais achetée chez un brocanteur de Wardour Street. Ce fut piteux. Un piano rustique, un cadre à photographie avec une branche de fougère, voilà ce qui sied à Robinne.

Dick n'est pas beaucoup plus esthétique que sa sœur. Il tiendrait mal une guitare et serait ridicule avec des plumes à son chapeau. Tout au plus le voit-on jouer du banjo.

Sur les catalogues, la chambre à coucher artistique est jolie comme tout. Mettez un homme, et même une femme, dans le lit en merisier, le charme est rompu. Il faut que le propriétaire ait quelque part une autre chambre pour dormir et pour s'habiller. De temps en temps, il entr'ouvre la porte, jette un coup d'œil et, quand c'est absolument nécessaire, s'y glisse un instant, pour changer d'eau les roses.

Et la nursery? Tâchez de vous imaginer la nursery moderne cinq minutes après qu'un enfant y aura été lâché en liberté.

J'ai fait dernièrement, dans cet ordre d'idées, une chose parfaitement ridicule. Pris au piège d'un catalogue de marchand de meubles, j'ai acheté à Robinne, pour son anniversaire, un boudoir de jeune fille. Nous l'avons souvent regretté, elle et moi. Robinne a calculé qu'elle aurait pu avoir, pour le même prix, une bicyclette, un bracelet en diamant et une mandoline; et il serait encore resté de l'argent.

J'avais voulu faire bien les choses. J'avais dit au marchand que je voulais un mobilier exactement semblable à celui du catalogue. Eh bien, tout y était: les chandeliers, si jolis, jusqu'au jour où l'on voulut y faire tenir une bougie; la commode-toilette, avec le vase de fleurs qu'il fallait enlever et poser par terre chaque fois qu'on voulait se laver. On n'avait rien vu de plus élégant, jusqu'au jour où Robinne commença de dormir dans sa chambre.

Je crois de bonne foi qu'elle essaya de s'en servir, sans parti pris. Des amies, à qui elle en avait d'avance dit merveille, entraient et demandaient à voir la chambre. Robinne leur disait d'attendre une minute, montait l'escalier quatre à quatre, s'enfermait à double tour. Et pendant une bonne demi-heure, tournait en rond, ouvrait et fermait des tiroirs, traînait des choses sur le plancher. Quand la chambre était redevenue boudoir, Robinne était à bout de forces; on ne pouvait plus lui parler; elle n'était pas à prendre avec des pincettes.

Elle veut maintenant donner sa chambre à Véronique; mais Véronique n'en veut pas, parce que la chambre se trouve entre mon bureau et la salle de bains, et qu'elle rêve d'une pièce où elle pourrait, dit-elle, s'enfermer, être tranquille "pour travailler", sans qu'on puisse la déranger.

Bute m'a conté qu'un de ses amis, jeune homme aisé, qui demeurait dans Piccadilly avait eu la fantaisie de transformer son appartement en villa romaine. Il avait fait supprimer les cheminées et chauffait à l'air chaud, amené des cuisines. Comme on ne voyait pas le foyer, on ne savait quel endroit choisir pour former le cercle et s'asseoir. La nuit venue, une triste lumière tombait des lampes grecques; on comprenait tout de suite pourquoi les Athéniens se couchaient généralement de bonne heure. On dînait, étendu sur un lit de repos, ce qui, évidemment, est assez commode, pourvu qu'on puisse tenir son assiette d'une main et manger avec les doigts de l'autre; mais, avec un couteau et une fourchette, impossible de garder l'équilibre. On ne se sentait porté ni à la luxure, ni même à la cruauté: on n'éprouvait qu'une grande gêne, à cause des vêtements, qui n'étaient pas du même siècle que le reste. Et, le valet de chambre se refusant obstinément à se draper comme un esclave, le compromis était peu satisfaisant, même au point de vue purement pittoresque. Jouer au patricien romain au vingtième siècle, quand on demeure dans Piccadilly, c'est chose impossible. On ne peut réussir qu'à mettre fort mal à l'aise les amis qu'on a voulu fêter. Le jeune Bute aimait beaucoup mieux, disait-il, passer sa soirée à jouer au cheval avec ses petits neveux; ce jeu-là lui paraissait bien moins déraisonnable.

En tant qu'architecte, Bute admirait naturellement les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il trouvait l'Erechteion d'Athènes admirable. Mais la chapelle de Spurgeon, sur la route d'Old Kent, copiée sur l'Erechteion, avait le don de l'irriter. A un temple grec, il fallait, disait-il, le ciel et les femmes de la Grèce. L'Abbaye de Westminster, telle qu'elle était blessait grièvement ses regards. La congrégation en robes noires et chapeaux de Paris donnait à Bute le même sentiment d'incongruité qu'un banquet de moines déchaux dans la salle à manger d'un palace de Londres.

Frappé par le bon sens de ces paroles, je décidai de ne pas parler à Bute de mon idée de faire graver la date de 1553 au-dessus de la porte d'entrée.

Bute ne pouvait comprendre cette passion du citadin moderne pour des formes périmées d'architecture. Il connaissait un marchand de draps d'Holloway qui s'était fait construire une ferme défendue par des fossés. Les fossés étaient alimentés par la compagnie des eaux, à des conditions avantageuses; des lumières électriques simulaient des chandelles de cires. Pour que rien ne clochât, on avait aménagé une chambre hantée: une chapelle en miniature servait de cabine téléphonique. Invité par le propriétaire à faire l'ouverture de la chasse, Bute m'avoua qu'il avait sérieusement songé à se munir d'un arc et d'un carquois.

Tout en parlant, Bute s'apprivoisait. Timide et réservé tant que nous avions abordé des sujets d'ordre général, il gesticulait avec aisance depuis que nous parlions briques et mortier.

Je me hasardai à placer quelques mots à la louange du style Tudor. Laissant le badinage, il dit qu'à son avis une maison doit être considérée comme démodée si l'arrivée d'une auto devant le perron lui donne l'air ridicule, et si un timbre électrique vous crispe comme un anachronisme.

Il y avait du vrai dans ce qu'il disait. Je décidai donc de ne pas lui parler non plus de mon idée de changer les cheminées et de mettre des mitres, d'autant plus que la maison, que nous avions atteinte sur ces entrefaites, avait l'air de lui plaire beaucoup.

— Voilà, dit-il, ce que j'appelle une bonne maison. On peut y jouer au billard sans avoir l'impression de jouer au tennis à l'ombre des Pyramides.

Nous entrâmes. Je lui exposai mes projets, du moins ceux que je prévoyais qu'il pourrait approuver. Nous passâmes là quelque temps; quand nous regardâmes l'heure, le train de Bute était passé.

Comme il restait pas mal de chos débattre, je lui proposai de rentrer avec moi et d'accepter, à la bonne franquette, une modeste hospitalité. Je dormirais avec Dick et je lui céderais ma chambre. Naturellement, je lui parlai de notre vache et de l'habitude qu'elle avait de commencer à beugler avant le jour. Il dit que la vache ne le gênerait point, qu'il dormait comme un loir, et qu'il acceptait avec reconnaissance pourvu que je veuille bien lui prêter une chemise de nuit.

Il voulut savoir si Mlle Robinne ne serait pas trop contrariée. Je l'assurai que toute contrariété serait une fort bonne chose pour Robinne; un invité qui arrive à l'improviste, c'est la meilleure leçon pour une ménagère. En outre, comme je le lui fis remarquer, il importait assez peu que Robinne fût ou ne fût pas contrariée.

— Peut-être, dit en souriant M. Bute, cela n'a-t-il pas d'importance pour vous, mais ce n'est pas à vous que Mlle Robinne en voudra.

— Vous verrez, lui dis-je, que tout se passera très bien. Je prends sur moi toute la responsabilité de l'affaire.

— Et moi je porterai tout le blâme, dit-il en riant.

Nous en vînmes ainsi à parler des femmes. Je lui dis que, pour moi, le meilleur moyen de s'entendre avec les femmes, c'était de les traiter comme des enfants. Il convint que la méthode pou-



DOLLARS BIEN INVESTIS

POUR toutes les classes de la société, le placement le plus sûr est celui de l'argent déposé à un compte d'épargne. Cet argent est en lieu sûr, il est toujours à votre disposition, la valeur n'en est jamais affectée par un marché à la baisse, il est toujours rachetable au pair.

Protection et facilité d'accès, constituent une caractéristique double qu'on ne trouve pas dans d'autre genre de placement.

Vous pouvez économiser $1,000 en quatre ans par versements hebdomadaires de $4.52.

PS803

La Banque Royale du Canada

MES ENFANTS ET MOI

vait être excellente, mais il voulut savoir ce qu'il convient de faire quand ce sont les femmes elles-mêmes qui nous traitent en enfants. Bute a aussi de l'humour. Sa question me fit penser à cette dame à qui Petite mère demandait un jour quelle était sa recette pour être heureuse en ménage, et qui lui répondit que la faute que commettent presque toutes les femmes c'est de prendre leurs maris trop au sérieux.

En somme, il y a deux sortes d'amours: celui qui s'agenouille, qui lève les yeux au ciel, et celui qui regarde en bas et qui caresse. Je tiens le dernier pour le plus durable.

A mesure que nous nous rapprochions de la bicoque, Bute redevenait le jeune homme timide de tout à l'heure. L'architecte s'était complètement évanoui. Comme je posais la main sur la poignée de la porte, il arrêta mon bras:

— Ce n'est pas là, dit-il, la porte de derrière?

Il avait raison. C'était la porte de derrière. Je ne m'en étais pas aperçu.

— Ne croyez-vous pas, dit-il, qu'il vaudrait mieux faire le tour?

Je voulus lui répondre que cela n'avait pas d'importance. Mais il avait déjà disparu.

Nous entrâmes par devant. Robinne, debout près de la table, pelait des pommes de terre.

— J'ai ramené M. Bute, lui dis-je. Il logera ici.

D'un geste prompt, Robinne ramassa ses pommes de terre et s'en alla en disant:

— Si jamais j'habite encore une maison, elle n'aura qu'une seule porte.

Elle sortit et nous l'entendîmes monter l'escalier.

— J'espère bien que Mlle Robinne n'est pas fâchée, dit Bute.

— Ne vous tourmentez pas, lui dis-je pour le réconforter. Naturellement non, qu'elle n'est pas fâchée. Et puis, si elle est fâchée, tant pis pour elle. Il faut qu'elle s'habitue à être fâchée. Cela fait partie de l'expérience.

Je le fis monter, pour lui montrer sa chambre et lui faire place. Les portes des deux chambres se font vis-à-vis. Je me trompai de porte: j'ouvris celle de Robinne. Robinne était là, assise sur son lit, qui épluchait ses pommes de terre.

Je m'excusai. Robinne répondit que cela n'avait aucune importance et, emportant son panier, redescendit. En regardant par la fenêtre, je la vis prendre le chemin du bois, portant toujours son panier.

— Je regrette que nous nous soyons trompés de porte, dit Bute.

— Quel bilieux vous faites! lui dis-je. Tâchez donc de vous habituer à voir les choses par leur côté plaisant. Quand on y réfléchit, rien n'est plus drôle. Où que la pauvre Robinne se réfugie, nous lui tombons dessus. Savez-vous ce que nous devrions faire? Nous devrions aller nous promener dans le bois. C'est un très joli bois. Nous dirions à Robinne que nous sommes venus là pour cueillir des fleurs.

Mais je ne pus décider Bute. Il prétexta qu'il avait à écrire et que, si je le permettais, il resterait dans sa chambre jusqu'à l'heure du dîner.

Dick et Véronique rentrèrent peu après. Dick avait été voir M. Saint-Léonard et lui parler des leçons de culture. Il croyait que cet étrange vieillard me plairait. Il n'avait rien, me dit-il, d'un fermier.

Il ramenait une Véronique enjouée, aimable et d'excellente humeur. Elle avait rencontré chez les Saint-Léonard un petit âne dont elle s'était entichée. Dick me confia que, sans trop me compromettre, il avait fait comprendre à sa sœur que si elle était sage pendant un certain temps, je me déciderais peut-être à l'acheter. L'âne était robuste et pourrait rendre des services. Et puis, qui sait? Cela donnerait à Véronique un but dans la vie, quelque chose dont elle eût à s'occuper constamment, exactement ce qu'il lui fallait. Ce Dick, il a quelques fois des idées pas bêtes!

Le dîner fut très supérieur à ce que j'avais espéré. Robinne servit du melon, des sardines, un poulet, des pommes de terre, une purée de légumes. Sa cuisine m'étonna. J'avais prévenu le jeune Bute qu'il ferait bien de considérer ce dîner plutôt comme une plaisanterie que comme un repas sérieux; je comptais moi-même en tirer plus de gaîté que de substance. Je fus agréablement désappointé. Car il est toujours plus facile d'imaginer un dîner comique que de le manger.

Je me rappelle avoir dîné un jour avec un couple de jeunes mariés qui rentraient de voyage de noces. On devait se mettre à table à huit heures; il en était dix et demie quand le dîner commença. La cuisinière, ayant bu plus que de raison depuis le matin, se trouvait, à sept heures du soir, dans l'incapacité de se tenir debout. A huit heures, laissant toute espérance, la maîtresse de maison s'était mise elle-même à ses fourneaux.

On plaignit les autres invités, mais on se réjouit pour moi: "Vous verrez, disait-on, qu'il écrira sur ce dîner quelque chose de très drôle..." Autant dire que la cuisinière s'était grisée tout exprès pour m'obliger. Eh bien, je n'ai jamais pu écrire une ligne drôle sur ce dîner-là. Aujourd'hui encore, le souvenir de cette soirée me rend mélancolique.

Pour finir, Robinne servit un dessert froid et d'excellent café qu'elle fit sur la table, pendant que Dick et Véronique desservaient. Ce fut l'un des repas les plus charmants que j'aie faits de ma vie. Et, pour autant que l'on puisse se fier aux comptes de Robinne, il nous coûta exactement six schellings quatre pence, pour nous cinq.

Comme il n'y avait pas de domestiques, on put causer sans réticences. Nous nous amusâmes beaucoup.

Certaines gens parlent devant les domestiques sans plus de réserve qu'ils feraient devant des mannequins. Leur présence me cause, à moi, un intolérable malaise. J'ai beau savoir que mes invités n'ont pas encore entendu l'histoire que je voudrais conter, (quant aux membres de la famille, il est naturel qu'ils fassent un petit sacrifice) la pensée que la bonne l'a déjà entendue douze fois m'empêche de parler; je me tais, sentant que je ne puis décemment la lui faire subir une fois de plus.

Après dîner, on poussa la table dans un coin; Dick prit la mandoline de sa sœur et joua une valse. Voilà bien des années que je n'ai plus dansé; n'empêche que que Véronique dit qu'elle aime mieux valser avec moi qu'avec n'importe lequel de ces patauds que la maîtresse de danse lui donne à traîner. Si je recommençais? On n'a jamais, somme toute, que l'âge qu'on se sent.

Le jeune Bute se montra excellent valseur; il valsait même à l'envers, ce qui est remarquable dans une chambre de quatre mètres de côté. Malgré cet exploit, Robinne, qui pourtant adore la danse, me déclara le lendemain que c'est à peine si Bute était supportable pendant qu'il dansait.

Je ne vois pas de raison à cette antipathie de Robinne pour M. Bute. Il est vrai qu'il n'est pas ce qu'on appelerait un jeune homme élégant; mais il est plus sympathique que la plupart des jeunes gens de son âge, et il a un si bon sourire! Robinne dit que c'est justement ce sourire-là qui l'exaspère. Dick trouve comme moi que Bute a beaucoup de bon sens; et quant à Véronique, plutôt avare d'éloges elle considère que la façon dont Bute fait l'Indien peau-rouge, d'abord mort, et puis vivant, est la plus belle chose qu'elle ait jamais vue.

Pour finir, on chanta. La variété du répertoire de Dick me surprit; il est clair qu'il a été moins paresseux au collège que je croyais. Le jeune Bute a une voix de baryton assez agréable. Bref, à onze heures et quart, nous nous sommes rappelé que Véronique aurait dû être couchée depuis longtemps. Nous n'en revenions pas qu'il fût si tard.

— Ah! soupira Véronique en m'embrassant, pourquoi ne peut-on pas vivre ainsi toujours dans une petite maison, et faire à sa guise? Ce serait si amusant!

— Parce que la plupart des hommes sont des sots, répondis-je.

V

UNE FERMIERE DE LA VILLE

Je me mis en route, le lendemain matin, pour aller voir Saint-Léonard. Près de la ferme, je rencontrai le jeune Hopkins. Monté sur un cheval. Il agitait une fourche au-dessus de sa tête et récitait: "The charge of the Light Brigade(1)." Le cheval avait l'air de s'amuser beaucoup. Le cavalier me dit que je trouverais "le patron" près des étables.

Le fermier n'est pas un vieillard; Dick doit l'avoir vu dans un mauvais jour. C'est un homme dans toute la force de l'âge, à peine plus âgé que moi. Mais Dick a raison de dire qu'il n'a pas du tout l'air d'un fermier. D'abord, Hubert Saint-Léonard, ce n'est pas un nom de fermier. C'est le nom d'un auteur qui ferait des livres traitant de culture et d'élevage, ou qui aurait là-dessus des idées nouvelles. Si les choses se passaient normalement dans la nature, il n'est pas une plante qui voudrait pousser pour Saint-Léonard, tant il a peu l'air de savoir cultiver la terre. Le vrai fermier a toujours, dans son allure, une chose qui le trahit. Il est difficile de dire quoi. Par exemple, il a une façon de s'accouder à une barrière qui n'appartient qu'à lui. Il n'y a pas, pourtant, trente-six façons de s'accouder à une barrière. Eh bien, j'ai essayé de m'accouder comme un fermier. Ce n'était jamais cela. Il faut avoir ça dans le sang.

Le fermier a aussi une manière à lui de se tenir sur une jambe et de fixer des yeux une chose qu'il est seul à voir. Cela n'a l'air de rien, mais c'est toute une affaire. Quand il s'aperçoit que la chose qu'il regarde n'existe pas, le fermier n'est nullement étonné. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle fût. Il regardait une chose qui eût dû exister, et qui n'existe pas. La vie du fermier est peuplée de ces choses-là.

Le fermier symbolise parfaitement la souffrance ramenée à l'état de doctrine. Sa vie durant, il symbolise le courage luttant contre l'adversité. Rien ne lui réussit. La terre n'est pas sa planète.

Cela tient à ce que la Providence, pleine d'excellentes intentions, n'entend rien à la culture. Ce n'est pas sa faute si elle gâche tout. Si la Providence pouvait descendre, ne fût-ce qu'un mois ou deux, sur la terre, et prendre quelques leçons de culture, les choses iraient tout autrement. Mais comme il ne peut être question qu'elle vienne, tout ce qu'on pourra dire et rien, c'est la même chose.

Pour peu qu'on ait entendu des fermiers parler, la Providence apparaît sous les espèces d'un amateur bien intentionné, qu'on aurait mis dans l'obligation d'exercer un métier pour lequel il n'est pas mis sur terre.

— Ah! dit la Providence, il leur faut de la pluie? Qu'est-ce que j'ai donc fait de cette pluie? Où ai-je fourré cet article-là?

Elle finit par trouver la pluie. Elle la fait tomber, et la voilà contente d'elle. Cela dure jusqu'à ce qu'un Esprit errant, venant à passer dans ces parages, s'arrête et lui demande ironiquement si elle se rend compte de ce qu'elle est en train de faire.

— Bien sûr! dit la Providence. Vous connaissez ces mammifères qu'on appelle des fermiers? Ils réclamaient de la pluie...

— Ils n'en réclameront plus d'ici longtemps, dit l'Esprit. Avant que vous ayez fini de leur vouloir du bien, ils seront noyés dans leur lit.

(1) La charge de la Brigade des Chevau-légers, poème célèbre de Tennyson.

CARRIERE OPTICIENS-OPTOMETRISTES 207 STE CATHERINE EST SENECAL OPTICIANS-OPTOMETRISTS MONTREAL

Précision, élégance

deux qualités indispensables pour de jolies lunettes.

A la perfection de nos verres, nous ajoutons une chic monture, d'un ajustement impeccable qui siera bien aux contours de votre figure.

CARRIERE & SENECAL

Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu

271, RUE STE-CATHERINE EST TEL.: LANCASTER 7070

DEUX FEMMES D'ONTARIO EN BENEFICIENT GRANDEMENT

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham surmonte la faiblesse et la nervosité



MME WM. H. BEECHTELLER.
Casier 143, Port Colborne, Ont.

"Après une opération, j'étais très malade, faible, nerveuse, et presque incapable de travailler. Ayant vu la réclame du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, je l'essayai avec un effet merveilleux. J'ai aussi employé le "Sanative Wash" de Lydia E. Pinkham, que je trouve efficace. Je n'ai plus de faiblesses ni douleurs, et mes nerfs sont mieux. Je ne crains pas de dire que les remèdes de Lydia E. Pinkham m'ont été d'un secours merveilleux." — Mme Wm. H. Beechteller, Casier 143, Fort Colborne, Ont.

Constamment Fatiguée

"J'ai pris votre remède pour la faiblesse, nervosité et l'épuisement. Sans appétit et toujours fatiguée. J'avais des douleurs affreuses, maux de tête, de dos, et des crampes si fortes qu'une journée ou deux par mois, je ne pouvais rien faire. Une amie me parla du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et je le recommande fortement pour le bien qu'il m'a fait." — Mme E. S. Gable, Casier 19, Uxbridge, Ont.

Dites à vos amies ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a fait pour vous.

MES ENFANTS ET MOI

— Voulez-vous vous taire! dit la Providence.

— Rendez-vous compte par vous-même dit l'Esprit, si vous doutez de moi. Vous avez de nouveau gâté les récoltes, fait périr tous les fruits. Jusqu'aux navets qui pourrissent sur pied! A quoi vous sert l'expérience?

— C'est si difficile, aussi, dit la Providence, de tout régler à une minute près!

— Il faut croire, en effet, que c'est bien difficile, dit l'Esprit; pour vous, du moins. Quoi qu'il en soit, à votre place, je cesserais de pleuvoir. Si vous ne pouvez pas vous retenir, au moins donnez-leur le temps de bâtir une nouvelle arche.

L'Esprit errant s'en va.

— Maintenant que j'y prends garde, dit la Providence, se penchant par-dessus le bord de son étoile, la Terre me paraît en effet assez mouillée. Je crois que je ferais bien de remettre le temps au beau.

La voilà donc qui met le temps au beau; puis, se retournant de l'autre côté, elle se prépare à faire un somme, avec le sentiment bien arrêté que, comme Providence, il n'y a pas à dire, elle est là!

L'Esprit errant, qui revient de voyage, la surprend endormie:

— Eh bien, dit-elle, avec un sourire malicieux, êtes-vous repassé par là-bas?

— Oui, dit l'Esprit, j'en arrive.

— Qu'en dites-vous? dit la Providence. N'y fait-il pas charmant? Tout n'est-il pas bien sec et bien beau?

— Vous avez mis la main dessus, dit l'Esprit. Bien sec est le mot. A sec, les rivières, les puits et les fontaines. Le bétail est moribond. La fenaison est fichue. Quant à la récolte, il n'y en aura pas avant deux ans. Ça, oui, pour être sec, tout est sec.

On se figure la Providence fondant en larmes.

— Mais, dit-elle, ne m'avez-vous pas conseillé vous-même de leur envoyer un peu de beau temps?

— Si fait, répond l'Esprit, mais pas six mois de sécheresse avec 65 degrés à l'ombre. Vous me faites l'effet de manquer totalement de raison.

— Ah! soupire la Providence entre deux sanglots, que n'a-t-on confié cette besogne à une autre que moi!

— Vous n'êtes pas la seule à le dire, dit l'Esprit sans aménité.

— Je fais de mon mieux, dit la Providence, s'essuyant les yeux avec ses grandes ailes. Est-ce ma faute si je ne suis pas faite pour ce métier-là?

— Vous n'avez jamais si bien dit, repartit l'Esprit.

— J'essaie, gémit la Providence. Personne autant que moi ne tâche de bien faire. Mais quoi que je fasse, tout va de travers.

— Ce qu'il vous faudrait, dit l'Esprit, c'est un peu moins d'enthousiasme et un peu plus de sens pratique. Vous vous emballez; cela vous fait perdre la tête. Quand vous envoyez de la pluie, il y a dix chances contre une pour qu'elle tombe quand il n'en faut pas. Vous cachez votre soleil comme un bluffeur garde ses as, jusqu'à ce qu'il soit trop tard, et puis vous les jetez tous à la fois sur la table.

— J'essaierai encore, dit la Providence. Cette fois, je ferai tout, tout ce que je peux.

— Depuis que je vous connais, dit l'Esprit d'une voix plus douce, vous dites toujours la même chose: "Je fais ce que je peux! Je tâche de bien faire!" Ce qu'on vous reproche, ce n'est pas de ne pas essayer, c'est de manquer du sens exact des choses. Pourquoi n'achetez-vous pas un almanach?

L'Esprit errant prend congé.

— Il a raison, cet Esprit, se dit la Providence. Il faut que j'achète un almanach.

Elle fait un nœud à son mouchoir. Mais vous devinez ce qui arrive: elle oublie complètement pourquoi elle a fait le nœud. Ce n'est pas sa faute. Elle croit se rappeler que c'est pour envoyer des gelées blanches en mai, à moins que ce ne soit des brouillards en août; elle ne sait plus au juste. Alors, pour être sûre, elle envoie les deux.

Le fermier lui-même finit par ne plus en vouloir à la Providence. Il se résigne, se disant que le malheur est bon pour le salut de son âme immortelle. Et il poursuit en silence la route qui le mène à la faillite.

Hubert Saint-Léonard, de la ferme des Fonds de Windrush, est le type parfait de l'homme inquiet. Il tapote du doigt son thermomètre; il craint et il espère, ignorant encore tout ce qui est écrit d'avance pour son malheur. Il se passera des années avant que son esprit se résigne à ce tranquille désespoir qui est si nécessaire au cultivateur. Saint-Léonard est grand, mince, avec un visage mobile et sensible; de temps en temps, sous l'empire d'un tic irrésistible, il se prend la tête entre les mains, comme pour s'assurer qu'elle est toujours là.

Je le trouvai qui partait faire sa tournée. Je lui proposai de l'accompagner. Il n'avait pas toujours été fermier. Jusqu'à ces dernières années, il avait été agent de change. Mais ayant toujours détesté la vie sédentaire, il avait amassé quelque argent et décidé, à quarante ans, de s'offrir le luxe rare de "vivre sa vie". Je lui demandai si son nouveau métier nourrissait son homme:

— Cela dépend, me dit-il, de l'opinion qu'on a de soi. Selon vous, qu'est-ce que je mérite de gagner par an?

La question était singulière.

— Vous craignez de m'offenser par trop de franchise? dit-il. Bon. Choisissons un autre exemple. Prenons votre cas au lieu du mien. J'ai lu tous vos livres; ils me plaisent. Eh bien, j'estime que vous valez cinq cents livres par an. Or, vous en gagnez deux mille, sans doute et vous estimez probablement que vous en valez cinq?

Son sourire me désarma.

— La plupart des gens, poursuivit-il, commettent la même faute: ils se surcapitalisent. John Smith, ou tel autre, qui vaut honnêtement cent livres par an, prétend valoir le double. Résultat: difficulté de gagner ce qu'on croit mériter, surmenage, excès de soucis, crainte constante d'atteindre la limite de son effort. Moi, je crois voir déjà, d'après votre œuvre, que vous seriez plus heureux avec cinq cents livres qu'avec deux mille. Pour gagner vos deux mille livres, vous êtes forcé de produire tant, que votre travail ne vous donne plus aucun plaisir. Content avec cinq cents, vous pourriez vous permettre de ne faire que ce qui vous plaît. Ce monde est loin d'être parfait. La chose est vraie, bien qu'on l'ait déjà dite. Dans un monde parfait, le penseur devrait valoir plus que le marchand, et le fermier plus que l'agent de change. Pour faire du change, j'étais forcé de me déshonorer, de renier mon vrai nom en me tuant à noircir du papier. Aujourd'hui je gagne moins, mais je jouis de la vie. Autrefois, j'offrais du champagne à mes amis. Je n'en buvais pas, vu que cela m'était défendu. A présent je bois de la bière avec plaisir. Chaque homme a droit à un salaire équivalent à sa valeur marchande, ni plus, ni moins. Ce salaire, on peut le toucher tout entier en argent. C'est ce que je faisais autrefois. Ou bien, on peut le toucher partie en argent, partie en plaisir de vivre. C'est ce que je fais maintenant.

— Il est charmant, lui dis-je, de rencontrer un philosophe. Les philosophes sont des gens dont on entend souvent parler; mais j'ignorais qu'il y en eût encore.

— On se moque de la philosophie, dit Saint-Léonard. On a tort: c'est l'art de vivre libre, heureux, paisible. Je donnerais de bon cœur la moitié de ce qui me reste à vivre pour être un vrai philosophe.

— Je ne me moque pas de la philosophie, dis-je. Je vous prenais pour un vrai philosophe. A vous entendre parler...

— Les mots! s'écria Saint-Léonard. Qu'est-ce que les mots? Les paroles ne sont rien. Vous avez dit vrai: je "parle" comme un philosophe.

— Vous ne vous contentez pas de parler dis-je, vous vous conduisez en philosophe. Sacrifier ses revenus à la joie de vivre sa vie, n'est-ce pas pratiquer la philosophie?

Je disais cela dans la crainte instinctive de le voir devenir amer. Je le voulais de bonne humeur, ayant à lui parler de trois choses: de la vache, de l'âne et de Dick.

— Non, dit Saint-Léonard. Un véritable philosophe serait resté agent de change et eût été tout aussi heureux. La philosophie ne dépend pas du décor. Le vrai philosophe porte sa philosophie en soi. Dites-lui, à brûle-pourpoint, qu'il vient d'être désigné par le peuple pour succéder au roi. Dites-lui qu'on vient de le condamner aux travaux forcés à perpétuité: il continuera de fumer sa pipe comme devant, absolument comme s'il n'était rien arrivé du tout.

"Nous avons un vieux chat, à qui les enfants font la vie impossible. Il se laisse faire. Il reste indifférent. Les enfants l'enferment dans le piano, croyant qu'il y va faire une vie d'enfer et que cela fera peur à quelqu'un. Mais le chat ne fait pas de musique; il s'endort. Une heure après, quand on ouvre le piano, on trouve la pauvre bête étendue de tout son long sur le clavier, et se ronronnant à elle-même une chanson. On l'habille avec les vêtements du plus petit; on le promène, ainsi affublé, dans une voiture d'enfant, il reste couché, l'air parfaitement heureux de regarder le paysage et de prendre l'air sans fatigue. Les enfants le pendent par la queue. Eh bien, à le voir se balancer la tête en bas, on dirait qu'il leur est reconnaissant de lui avoir donné une sensation neuve. En somme, il donne l'impression de considérer tout ce qui lui arrive comme autant d'épreuves profitables. L'hiver dernier, il s'est pris dans un piège, où il a laissé une patte: il court gaîment sur les trois autres. On dirait même qu'il est content d'avoir perdu la quatrième. Economie de nettoyage, a-t-il l'air de se dire. Quoi qu'il lui arrive, il est content. Et il est encore content quand il ne lui arrive rien. Voilà le vrai philosophe.

Saint-Léonard commençait à m'agacer. Je connais un homme avec qui il est absolument impossible d'être en désaccord. Au club, on faisait parier les nouveaux venus qu'ils se querelleraient avec lui sur tel sujet désigné d'avance. Il en est qui lui dirent carrément que M. Lloyd George était traître à son pays. Eh bien, cet homme s'est levé et leur a serré la main, les mots étant trop faibles, leur a-t-il dit, pour exprimer l'admiration que lui inspirait une si tranquille témérité. L'instant d'après, les parieurs tenaient sur le compte de M. Balfour des propos qui leur eussent valu d'être poursuivis pour diffamation. C'est tout juste s'il ne se jeta pas à leur cou. Il leur apprit que le rêve de toute sa vie avait été d'entendre un homme oser calomnier publiquement M. Balfour.

J'ai causé pendant un quart d'heure avec ce pacifiste et j'ai su qu'il était à la fois partisan de la conscription obligatoire et de la paix à tout prix, et qu'il avait un profond mépris pour les travailleurs, ce qui ne l'empêchait pas de se dire ardent républicain. Rien n'est plus drôle que de se réunir à quelques-uns autour de lui et de le faire parler. Il fait penser à un chien que six personnes appelleraient en même temps de six côtés, et qui voudrait obéir à tout le monde à la fois.

Il fallait réussir à comprendre Saint-Léonard; nous ne pourrions nous entendre qu'à ce prix.

— Nous allons être voisins, lui dis-je; je crois que vous me plairez. J'entends pourvu que j'apprenne à vous comprendre. J'avoue qu'au premier abord vous me déroutez un peu. Vous commencez par célébrer la philosophie. Là-dessus, je me déclare d'accord avec vous. C'est une belle et noble science. Quand ma fille cadette sera grande, quand l'aînée aura un peu plus d'expérience, quand Dick pourra se tirer d'affaire tout seul, quand le public anglais appréciera la bonne littérature, il se peut que je devienne philosophe, moi aussi. J'allais vous dire tout cela. Mais avant que j'aie pu vous exposer ce point de vue, le vôtre a déjà changé et vous comparez la philosophie à un vieux chat simple d'esprit. Une fois pour toutes, qu'est-ce que vous êtes?

— Je suis un idiot, répondit Saint-Léonard sans hésiter, un triste idiot! Car je possède, en même temps que la tournure d'esprit d'un philosophe, le caractère le plus irritable qui soit. Ma philosophie m'enseigne à rougir de mon irritabilité, et mon irritabilité fait éclater à mes yeux le ridicule de ma philosophie. La voix du philosophe dit qu'il importe peu que mes deux enfants jumeaux tombent dans le puits: le puits n'est pas profond; ce n'est pas la première fois qu'ils y tombent; ce ne sera pas la dernière. Mais la voix de l'homme irritable traite le philosophe d'imbécile. Il trouve que la chute de deux enfants dans un puits n'est pas chose indifférente, puisqu'il faut déranger des ouvriers au travail pour les en tirer; puisque, le sauvetage fait, tout le monde est mouillé, et moi malade, et les vêtements des enfants perdus. Et puis, comme s'ils le faisaient exprès (le sang commençait à lui monter à la tête), ils ne vont jouer près du puits que lorsqu'ils



Les gardes-malades les connaissent

Une garde-malade capable, soigneuse et expérimentée administre notre aspirine apaisante. S'il y a de la douleur, elle donne une pastille pour la soulager. Cette pastille est de l'Aspirine. L'expérience lui a appris que c'est le plus rapide remède. Le médecin lui a dit que c'est inoffensif. Aussi, on peut s'en servir avec certitude quotidiennement et en tout temps si vous éprouvez une douleur quelconque. Prenez de l'Aspirine au premier signe de migraine, rhume, névralgie, etc. N'attendez pas que la souffrance soit devenue intolérable. Assurez-vous aussi que c'est de la Bayer. *Il n'y a qu'une seule Aspirine authentique.*

BAYER **ASPIRIN**

Aspirine est une marque déposée enregistrée au Canada.

CLINIQUE PRIVEE DU Dr PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

VOIES GENITO-URINAIRES

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

34, rue Hutchison, Montréal - Tél. PLateau 6347

sont bien habillés. Les autres jours, ils lisent ou jouent au loto dans la maison. Les enfants jumeaux sont bizarres. Pourquoi sont-ils plus méchants que les autres? On ne sait. Voyez ces chaussures. Il y a deux ans que je les porte. Je fais, ainsi chaussé, quatre lieues chaque jour. Elles ont pris l'eau cent fois. Eh bien, achetez les mêmes chaussures à un enfant.

Je l'interrompis:

— Pourquoi ne faites-vous pas couvrir le puits? lui dis-je.

— Pourquoi? dit Saint-Léonard. Uniquement parce que ma femme me répète depuis le premier jour que j'ai tort de ne pas le faire couvrir. Rien ne m'irrite plus que d'entendre dire: "Je te l'avais bien dit!" Mais, au fond, ce puits n'est qu'une vieille ruine. Il passe, il est vrai, pour avoir été hanté, dans le temps. Mais nous ne nous en sommes jamais aperçus. Quelle nymphe respectable voudrait hanter une basse-fosse où des cochons ne cessent de choir?

Le Traitement Marlatt

SOUFFREZ - VOUS d'acidité d'estomac, de dyspepsie chronique, de troubles biliaires, de brûlements d'estomac, de douleurs à la taille ou à l'omoplate droite ou de coliques?

Si vous êtes ennuyé par certains de ces malaises, c'est que probablement votre foie n'est pas normal. Ayez recours au Traitement Marlatt pour maintenir la bile à l'état liquide. Il active et stimule le foie, empêche la stagnation de la bile, fortifie l'estomac et assure le fonctionnement normal des intestins.

Cinq Dollars ($5.00) par traitement

Recommandé et vendu dans toutes les bonnes pharmacies et les grands magasins à rayons

J. W. MARLATT & Co. Ltd.
Laboratoires à Toronto
Demandez nos témoignages non sollicités F 21

MES ENFANTS ET MOI

Saint-Léonard se mit à rire. Mais avant que j'aie pu me mettre à l'unisson, il avait déjà changé d'humeur.

— Après tout, dit-il, pourquoi murer une source historique qui est l'ornement de mon jardin, parce que des gens sans cervelle sont incapables de tenir fermée une barrière? Quant aux enfants, une bonne correction les guérira.

Une voix de femme nous cria d'arrêter.

— Impossible, dit Saint-Léonard. Je fais ma ronde.

— Il le faut! dit la voix.

Saint-Léonard fit demi-tour, si brusquement qu'il faillit me renverser: "Le diable les emporte! dit-il. Pourquoi ne respectent-ils pas l'horaire? Avec ce système, pas de méthode possible! Le manque de méthode, voilà ce qui ruine l'agriculture!

Il grommelait tout seul en marchant. Je le suivis. A mi-chemin de la ferme, au milieu d'un champ, nous vîmes la personne qui avait crié. C'était une jeune fille à l'air agréable; elle n'était pas précisément jolie; on ne se fût pas retourné sur elle; mais quand on avait commencé à la regarder, il était agréable de continuer:

Saint-Léonard me la présenta: c'était Jeannie, sa fille aînée. Puis il lui dit que, si elle voulait s'en donner la peine, elle trouverait un horaire derrière la porte du bureau.

— Je le sais, dit Jeannie. Et même, d'après cet horaire, tu devrais être en ce moment dans la cour aux meules; c'est là justement que j'ai besoin de toi.

— Quelle heure est-il? dit Saint-Léonard, cherchant dans son gilet une montre absente.

— Onze heures moins le quart, lui dis-je.

Il prit sa tête dans ses mains et dit: "Pas possible!"

Une nouvelle lieuse venait d'arriver. Jeannie voulait que son père aille la voir avant que les mécaniciens s'en retournent.

Nous reprîmes donc le chemin de la ferme. J'en profitai pour aborder l'objet de ma visite:

Pour en venir à nos affaires, dis-je, il y a trois choses dont j'ai à vous parler. Il y a la vache, d'abord...

— La vache? dit Saint-Léonard.

Il se tourna vers sa fille.

— Maud?

— Non, dit-elle, Susie.

— Vous allez la reconnaître, dis-je. C'est celle qui beugle presque toute la nuit et la plus grande partie de la journée. Votre domestique, Hopkins, croit qu'elle se ronge d'ennui, parce qu'on lui a enlevé son veau. Je voulais donc vous demander si vous n'auriez pas une autre bête, chez qui le sentiment maternel serait un peu moins développé. Mais peut-être n'existe-il pas, chez les vaches, une classe de bêtes qui corresponde à ce qu'on appelle chez nous les gens du monde, qui ne se soucient pas de leur veau, et qui sont même plutôt contents d'être séparés d'eux.

Jeannie sourit. A voir Jeannie sourire, on se sentait la force de faire bien des choses pour la faire sourire encore.

— Pourquoi, dit-elle, ne pas mettre votre vache dans votre nouvelle maison, où il y a une étable?

Il y avait là une idée. Je n'avais pas pensé à cela. Je demandai à Saint-Léonard ce que je lui devais pour la vache. Jeannie répondit que c'était quatre cents francs. On m'avait dit qu'en traitant avec les fermiers, il fallait toujours marchander; mais quelque chose me disait que quand Jeannie avait dit quatre cents francs, cela voulait dire quatre cents francs. A partir de ce moment, je commençai à considérer avec moins d'inquiétude l'avenir de la ferme et la situation du fermier.

— Est-ce que, par hasard, vous ne seriez pas acheteur de lait? dis-je à la jeune fille. Susie me paraît disposée à donner vingt bons litres par jour. Je crains que nous ne prenions trop d'embonpoint si nous buvions tout ce lait-là.

— A cinq sous rendu chez nous, dit Jeannie, j'en prends autant que vous voudrez.

Je notai cela aussi. Et je m'informai d'un jeune domestique.

— Il y a Hopkins, suggéra le fermier.

— C'est le seul homme ici, toi excepté, dit Jeannie à son père, qui ait un peu de bon sens. Non, nous ne pouvons vous donner Hopkins. Mais si vous avez bon caractère...

— D'une façon générale, dis-je, je puis me contenter d'être sarcastique. Cela me fait plaisir et, pour autant que l'expérience me permette d'en juger, cela ne fait ni bien ni mal à personne.

— Je vous enverrai quelqu'un, dit Jeannie.

— Et maintenant, dis-je, parlons un peu de l'âne. Ma fille Véronique m'a donné à entendre que si je lui achetais ce petit âne, ce serait pour elle le commencement d'une vie meilleure. Je n'attache pas à cet engagement une importance exagérée, mais sait-on jamais? Les influences qui modifient le caractère sont subtiles et leurs effets imprévus. Il convient, en tous cas, de ne pas faire fi d'une occasion. Sans compter qu'un âne pourrait nous rendre bien des services. Nous allons avoir un grand jardin.

— Il a vécu à mes dépens pendant deux années, dit Saint-Léonard, et je ne vois pas quelle amélioration morale il a pu apporter au caractère de mes enfants. J'ignore quelle influence il pourrait avoir sur les vôtres. Quant à rendre service au jardin...

— Il peut traîner une voiture, dit Jeannie.

— Oui, dit le père, pourvu qu'on marche à côté de lui en lui offrant des carottes. La dernière fois que ma femme l'a sorti, elle n'a eu d'autre ressource que de l'attacher derrière le tramway.

Nous arrivions dans la cour de la ferme. L'âne était là qui passait la tête par la porte de son écurie. Il y avait des traits de ressemblance entre Véronique et lui; l'âne avait le même air de résignation, de vertu méconnue et blessée; l'œil avait ce même regard, à la fois malicieux et songeur, avec lequel Véronique regardait le soleil se coucher pendant qu'on l'appelait de partout pour qu'elle vienne ranger ses affaires. Jeannie, se penchant vers l'animal, le pria gentiment de lui faire une caresse. L'âne s'exécuta, mais avec un regard qui semblait dire: "Pourquoi me rappeler sur la terre?"

Cela me le rendit antipathique. J'avais eu tort de penser que Jeannie n'était pas jolie. Elle avait cette sorte de beauté qui échappe à l'attention par sa perfection même. L'excentrique et le discordant retiennent aisément le regard. Mais à ce qui n'est qu'harmonieux, il faut que l'esprit s'habitue.

— Je crois, dit miss Jeannie, en s'essuyant la joue, qu'on pourrait apprendre tout ce qu'on voudrait à ce baudet.

— Sauf à travailler, dit le père. Aussi ma décision est-elle prise. Si vous m'en débarrassez, si vous promettez de ne jamais me le rendre, je vous le donne pour rien. Et pour peu que je trouve encore une bonne raison, je vous donnerais aussi la charrette.

Il fut convenu que Hopkins m'amènerait l'âne le lendemain. Il paraissait que lui seul était capable de le faire avancer.

— Je ne sais pas comment il s'y prend, dit Saint-Léonard, mais il est certain qu'il a un truc à lui.

— Maintenant, dis-je, il nous reste à nous occuper de Dick.

— C'est le jeune homme que j'ai vu hier? dit le fermier. Je le trouve charmant.

— Oui, dis-je, c'est un brave garçon. Je ne crois pas qu'il y en ait de meilleur. Et pas bête, quand on le connaît. Mais il a un défaut, il ne veut pas travailler. J'ai tout essayé sans succès.

Jeannie sourit. Je lui demandai pourquoi.

— C'est, dit-elle, que je songe à la ressemblance qu'il y a entre l'âne et lui.

— La faute en est à nous seuls, dit Saint-Léonard. Nous partons de ce principe que tous les garçons sont bons à faire des professeurs, et que toutes les filles ont le sens de la musique. Nous bourrons les uns de grec et de latin, et nous croyons préparer l'établissement des filles en les forçant à jouer du piano. Neuf fois sur dix, c'est du temps perdu. On m'a mis jadis à Cambridge; on me trouvait paresseux. Rien n'était plus faux. La nature ne me destinait pas à faire un fort en mathématiques, voilà tout. Je ne voyais ni intérêt ni plaisir à être un as dans la classe de sciences. Sa figure-t-on ce que serait un monde peuplé de forts en mathématiques? Alors, pourquoi pousser tous les jeunes gens à essayer? Mon idée, c'était d'être fermier. Si on enseignait à des garçons intelligents la profession de cultivateur, la culture ferait vivre, son homme. Nous manquons de sens pratique.

— Je ne suis pas éloigné d'être de votre avis, dis-je. J'aimerais mieux que Dick fît un bon fermier qu'un mauvais avocat. Quant à lui, il croit que la culture l'intéressera. D'ici qu'il retourne à Cambridge, nous avons dix semaines devant nous. Cela suffit pour faire une expérience. Voulez-vous de lui comme élève?

Saint-Léonard se prit la tête dans les mains, et, la serrant avec force: "Si je consens, dit-il, il importe que je n'abuse pas de votre confiance."

— Je pense, dis-je, que c'est à mon tour d'être honnête. J'ai votre âne pour rien; j'entends payer pour Dick. Et puisqu'on vous attend dans la grange, laissez-moi régler cette question avec votre fille.

Il nous regarda tous les deux d'un air o upçonneux.

— Je te promets d'être honnête, lui dit Jeannie en riant.

— Si le prix dépasse la valeur des leçons, dit Saint-Léonard, je vous renverrai votre garçon.

Il buta dans un cochon qui, d'après l'horaire, n'eût pas dû se trouver là. Ensemble, ils s'éloignèrent rapidement, le cochon devant, et criant tous les deux à tue-tête.

Jeannie offrit de m'indiquer un chemin pour couper au court à travers les champs. Nous marchâmes quelque temps en silence. Puis Jeannie me dit, à brûle-pourpoint:

— Je ne voudrais pas que vous pensiez que cela me plaît d'être seule à débattre ici les questions d'argent. Cela me gêne énormément. Mais il faut bien que quelqu'un s'en occupe. Père...

Je la regardai. Sa beauté est de celles auxquelles une pointe de tristesse ajoute un charme de plus.

— Quel âge avez-vous? lui dis-je.

— Je vais avoir vingt ans, dit-elle.

— Je vous croyais plus âgée.

— Tout le monde le croit.

— Ma fille Robinne a le même âge que vous... si l'on ne tient compte que des années. Et Dick a vingt-et-un ans. J'espère que vous serez tous trois de bons amis. L'un et l'autre ne sont pas dépourvus de bon sens, mais cela n'apparaît que de temps à autre, et toujours par surprise. Véronique a neuf ans, si je ne me trompe. Je ne sais pas ce que nous ferons jamais d'elle. Elle donne quelquefois l'impression d'avoir un noble caractère, et puis, pendant de longues périodes, elle semble l'avoir définitivement égaré. On se demande où elle l'a mis. Petite mère — nous appelons leur mère ainsi — ne viendra vivre avec nous que lorsque la nouvelle maison sera prête. Si nous la laissions venir avant, elle voudrait s'occuper de tout et cela la fatiguerait. Mais, naturellement, elle n'aime pas qu'on la ménage, qu'on la traite en malade, comme elle dit.

— Je suis heureuse de vous avoir pour voisins, dit Jeannie, ici, nous sommes dix. Mon père vous plaira; tous les hommes intelligents aiment mon père. Ma mère

(*Suite à la page 35*)

Vous pouvez rapidement assouplir les jointures douloureuses, raides, enflées

Même les enflures rhumatismales chroniques aux genoux, coudes, épaules ou jointures des doigts cèdent à la grande et puissante influence du JOINT-EASE.

On le trouve ici même, en cette ville, dans toute bonne pharmacie.

C'est un remède à prix modique, c'est certain, mais cela ne l'empêche pas d'enlever les douleurs torturantes de vos jointures malades.

"Joint-Ease" est son nom, ainsi appelé parce qu'il est seulement composé dans le but de soulager toutes les douleurs des jointures.

Frottez simplement sur les jointures atteintes et, en quelques secondes, il pénétrera jusqu'à l'os et vous obtiendrez un soulagement immédiat.

Il s'absorde instantanément et, il est si propre et sans tache, que vous pouvez vous en frotter aussi souvent que vous le désirez pour obtenir les plus rapides résultats lorsque la jointure est enflammée et que la douleur est intense.

Etant un contre-irritant si puissant, il ne peut faire autrement que d'apporter des résultats vifs et apaisants contre la congestion, mal de gorge, rhumes de poitrine, lumbago et névralgie bien plus rapidement que tout autre remède que vous puissiez acheter.

Mais il faut que vous vous souveniez qu'il est principalement composé pour les maux des jointures, et sa puissance de soulagement vous étonnera alors que tous les autres liniments ordinaires ou traitements auront failli.

Un hiver particulièrement doux que celui qui voit la vogue du tulle et du velours . . .

2158.—Chaque nouveau style appelle couleurs et tissus appropriés pour garder la note super chic. La Maison Butterick donne une liste des tissus nouveaux convenant à chaque dessin qu'elle illustre ici. Comme: dentelle fine couvre-tout, velours souple imprimé ou uni. Georgette de soie. Chiffon, marquisette, crêpe romain, rayon et célaneses, crêpe de Chine, crêpe satin léger et crêpe de soie. Un tissu trop lourd enlèverait la note de souplesse que marquent les circulaires ou les volants à fronces. Ces derniers doivent garder leur qualité fluide et leur mouvement de remous, de même la cape au dos doit garder sa souplesse. Le "U" très prononcé du décolleté, la ligne amincie de la hanche, et la ligne allongée des volants au dos, tout cela contribue à la note chic. Taille 36 requiert 5⅝ verges en 35 pouces de dentelle (volants taillés sur la longueur en ajoutant des morceaux en raccord). Taille 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.



2158



2229

2237

2203

Taffetas celanese noir à fleurs pastel.

Très nouveaux le tulle noir, beige, brun ou rouge.

Un tissu métallique à carreaux berger, très petits.

Dentelles teintes cirées, ou de chenille sont des nouveautés.

Le crêpe rayon plat imprimé en couleurs multiples.

Velours imprimé à dessins de soutache.

POUR LE SOIR.—Le tulle est la nouveauté et donne la note extraordinaire. Les dentelles, les cirés, les chenilles sont de plus en plus importants surtout dans les tons beiges, noirs, ou bleus foncés. Le point d'esprit, et les réseaux à pois de chenille ou de losanges dorés partagent la vogue des tulles et de la dentelle. Les velours imprimés ou unis, les taffetas, les satins, etc., sont la suprême élégance. Les velours brochés ont aussi leur part dans ce concert de beauté ainsi que les tissus métalliques. Les moires, la faille, les soies nouvelles etc., ont des places importantes dans la mode du jour.

Les couleurs les plus riches sont ou très foncées ou très pâles. Les noirs toujours si élégants, les bruns très nouveaux. Les bleus de nuit, les rouges pivoine foncée, prune, pourpre, etc. Côté clair: les beiges miel, les blancs dans le satin surtout. Toute la gamme des roses et des chairs. Pêche et bleu, oeuf de pigeon, turquoise et les verts jade pâle, ajoutez à cela le lavandre, le jaune pâle et l'or et l'argent.

Les manteaux de soir si enveloppants voient outre les velours unis ou imprimés, les tissus métalliques, etc., les brochés, la moire, les deux métallisés. Pour la campagne ou le voyage sur mer on suggère les velours, la duvetynne, les *Broadcloth*, etc. C'est à la fois seyant et confortable.

Les couleurs les plus appropriées à la mante du soir sont le noir, surtout en velours. Or, argent, seuls ou accompagnés d'autres nuances. Le blanc, le beige ou le caramel surtout pour la fourrure. Les autres couleurs sont limitées aux ensembles du soir, tandis que les couleurs déjà mentionnées peuvent recouvrir toutes les toilettes.

POUR L'APRES-MIDI.—Les toilettes d'après-midi doivent être choisies pour accompagner le manteau pour que chaque combinaison donne un ensemble parfait. On accomplira cet ensemble par l'harmonie des couleurs ou encore en faisant la doublure du manteau de la même soie que la robe. Tous les imprimés se prêtent facilement à toutes les combinaisons dont nous rêvons.

Le velours et la dentelle font de délicieuses toilettes de réceptions ou de mariage. Les crêpes, les soies reversibles, les radium, les velveteen (velours de coton) sont dans les nouveautés d'après-midi, on peut même y admettre les taffetas et la moire, mais on les garde généralement pour le soir. Une infinité de tissus sont admis pour le manteau d'après-midi: Zibeline, suède, velours, cachemire ou fourrures tissées, etc. Les fourrures plates sont dans la toute nouveauté, mais les longs poils n'en sont pas moins élégants. Quant aux couleurs, en commençant par le noir, toute la gamme. Le rouge brillant qui s'accompagne d'une fourrure brune et de la chaussure du même ton est très nouveau. Les beiges sont le cri du jour, le bleu ardoise et les platines. Le noir avec garniture d'hermine est absolument de haut ton. Il suffit d'harmoniser de quelques manière l'ensemble de la toilette.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

Nous nous habillons pour le "bridge"



2036 2076

2072.—Robe ronde; jupe à fronces ou à plis très fins attachés au corsage en deux soulignements différents au dos; bouffante ou retombant droit et librement. Largeur du bas 2⅞ verges. Le 36 requiert 3¾ verges en 39 pouces de satin, plus 3 verges en 6 pouces de largeur de ruban pour la ceinture. Pour dames et jeunes filles, 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

2158.—Ce chic modèle d'une seule pièce, à volants circulaires peut être réalisé avec ou sans la cape au dos. Largeur du bas 46 pouces. Taille 36 requiert 5⅜ verges de satin crêpe en 39 pouces. On recommande aussi les Georgette et les velours souples. Taille 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

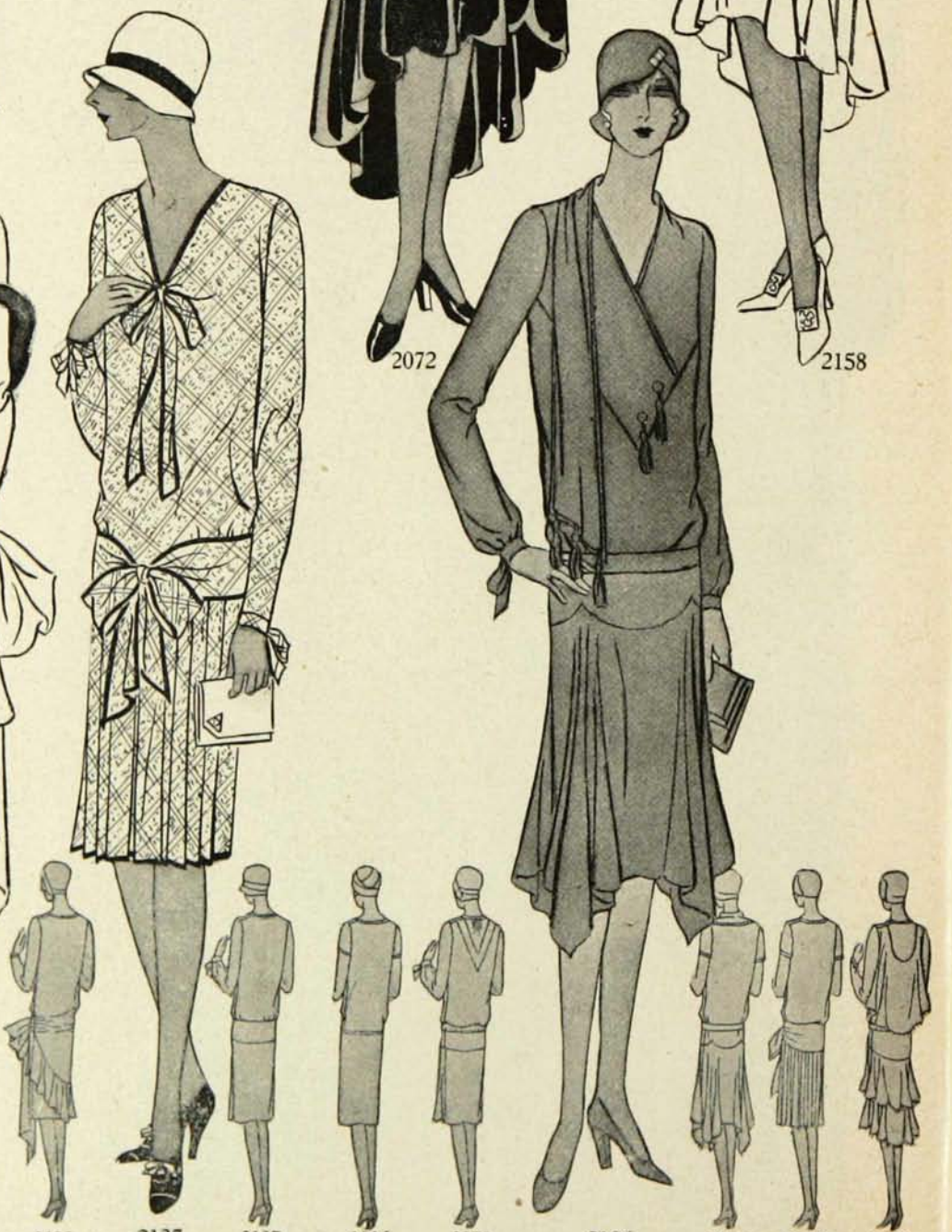
2106.—Une robe très nouvelle avec empiècement, figurant une écharpe au cou et agrémentée d'une jupe deux-pièces en forme et à bord en feston. Tel qu'illustrée, la taille 36 requiert 4¼ verges de crêpe satin en 39 pouces de largeur. Pour dames et jeunes filles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.



2072 2158



2123 2123 2137



2137 2036 2076 2106 2106 2072 2158

2036.—Robe ronde à jupe d'une seule pièce en forme en avant. Le haut du corsage en avant est gracieusement froncé. Manches longues et très ajustées et si gentiment garnies. Largeur du bas 2⅞ verges. Le 36 requiert 3⅜ verges en 39 pouces de crêpe satin. Pour dames et jeunes filles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 et 40 de buste. Prix: 50 sous.

2076.—Cette robe deux-pièces est à blouse ronde, à jupe deux-pièces, avec volant circulaire ou taillé sur le biais, attaché en avant. Le tout réuni à une sous-robe finie camisole. Largeur du bas à plis tendus 58 pouces. Le 36 requiert 3⅞ verges en 39 pouces de crêpe satin. Pour dames et jeunes filles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

2123.—Robe d'une pièce à volant circulaire en diagonal. Décolleté de jour ou de soir et tour de bras normal ou non. Largeur du bas 46 pouces. Le 36 requiert 3¾ verges de crêpe satin en 39 pouces de largeur. Tel qu'illustré. Pour dames et jeunes filles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

2137.—La jupe droite de cette robe ronde peut être plissée en deux styles différents et fixée à une large ceinture. Largeur du bas à plis tendus 2 verges. Le 36 requiert 3⅞ verges de soie nouveauté en 35 pouces de largeur. Pour dames et jeunes filles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

La saison hivernale apporte aussi ses nouveautés

LES NOUVELLES FOURRURES . . . sont aussi planes et aussi souples que les tissus de laine et peuvent être utilisées de la même manière. Les manteaux qu'on y coupe y prennent la grâce du détail des manteaux d'étoffe. Le *Breitschwantz* n'a pas plus de poids que le *Broadcloth*. C'est très élégant et approprié à toutes occasions de chaque jour. Une autre nouveauté est la chèvre beige qui convient si bien au genre SPORT et que l'on peut porter avec un petit manchon rond de même fourrure. Les noirs, les beiges, et les gris sont les couleurs en vogue dans ces deux derniers types de fourrures. Se rapprochant du *Breitschwantz* mentionnons aussi le CARACUL si nouveau, si "cri du jour". Puis le GALLIAK qui est un caracul un peu plus plat et beaucoup moins cher. L'hermine d'été et l'hermine naturelle, le phoque doré, le vison, etc., sont aussi de bien belles fourrures planes. Puis enfin toute la série habituelle des autres fourrures moins chères et connues.

Ces mêmes fourrures peuvent servir de garniture à tous les manteaux d'étoffe. Les longues fourrures vues le plus fréquemment sont les RENARDS, croisés, argentés, bleus, rouges et beiges. Puis le LYNX. Paquin emploie l'animal entier, avec le masque du renard pointé en descendant, au centre du dos, puis en montant sur chaque poignet. Sur les manteaux sans fourrures, un usage nouveau et très chic veut qu'on porte un morceau de fourrure: écharpe triangulaire extrêmement plane, faite d'une peau plane et très souple que les élégantes attachent comme une simple écharpe de soie en avant, la pointe du triangle au dos. Les enveloppants du soir, en velours ou tissu métallique, sont garnis de renard de la couleur assortie ou encore d'hermine naturelle ou blanche de chinchilla, de martre, etc.

LES CHAPEAUX NOUVEAUX suivent les lignes de la tête de madame avec autant de soin que la robe enveloppe son corps flexible. Très bas sur la nuque, coupés très haut sur le front et encadrant fermement le visage de tous les côtés. Quelques-uns ont une ligne allongée sur un côté, et la perdent en une courbe gracieuse sur l'autre. Une note extrêmement importante à observer quant à ces chapeaux collants, c'est qu'aucune mèche de cheveux ne doit dépasser. La figure doit être un délicieux oval bien éclairé et bien encaissé dans ce cadre sombre. Les chapeaux à bords et à passe suivent le même mouvement: hauts sur le front et bas sur les côtés.

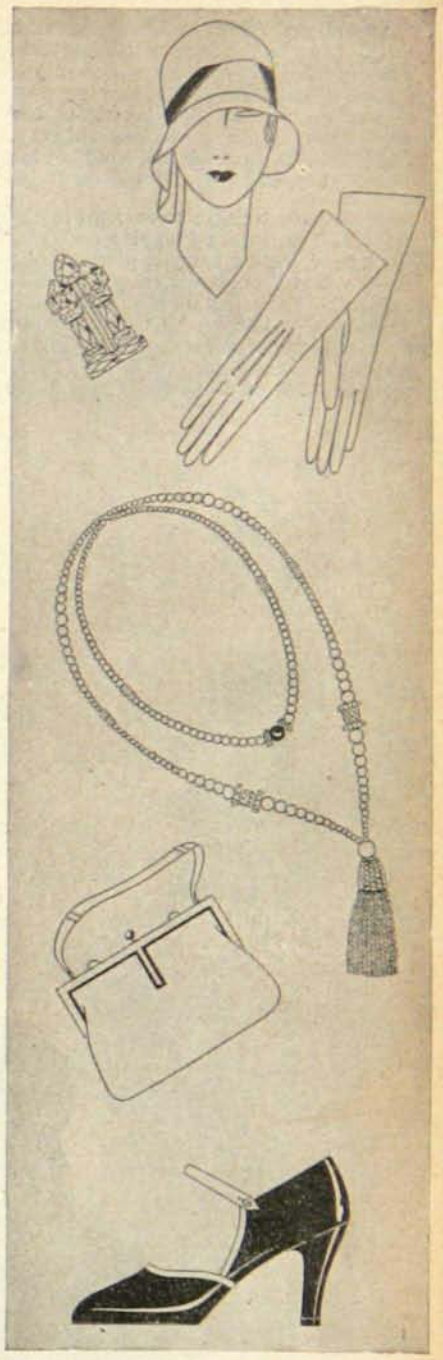
LES NOUVEAUX SOULIERS sont simples et s'appareillent au costume quand c'est possible. Suède noir, lézard, veau ou peau de daim dans les brun, rouge, vert ou bleu-marine, rien n'est mieux avec un costume bleu-marine que le soulier de même teinte, mais on peut aussi admettre, à l'occasion, les gris foncés et les verts.

LES SACS A MAINS.—Une simple poche ou enveloppe de veau, de phoque, de cuir verni ou de gazelle. On appareille le costume ou la chaussure.

LES BEAUX GANTS D'APRES-MIDI sont les gants d'une seule pièce qu'on enfile dans un seul mouvement, quelques-uns légèrement froncés aux poignets. On les fait en suède, en peau de daim d'un ton mat et dans les nouvelles nuances de beige rosé avec décidément les tons roses de la chair.



2273 2263 2287



2273.—Un arrangement bien combiné de velours et de crêpe mat fait toute la distinction de cette robe d'une seule pièce à volant circulaire partant du dos pour finir en avant en diagonal. Un seul tissu la réussirait de même. Le 36 requiert 2¾ verges en 39 pouces de crêpe de soie et 1½ en 35 pouces de velours, 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

2263.—La robe de velours est une importante création du jour. Celle-ci est joliment élaborée avec sa ligne du bas inégale, sa large ceinture qui soutient la jupe froncée en feston. Pour une toilette plus simple, on peut fort bien omettre l'inégalité du bord. Pour le soir, on omettra aussi les manches, puis on coupera le décolleté en un oval très long. Tous les crêpes, la moire et les tissus métalliques souples sont également recommandables. C'est une robe à recommander aux vraiment élégantes. Le 36 requiert 5 verges en 35 pouces de largeur de velours imprimé. Tailles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

2287.—Les volants superposés en diagonal et montés en spirale au cour de cette toilette de crêpe mat en font une création d'une nouveauté incontestable et qui ne le cède en rien à son originalité. La ligne des hanches est dissimulée par une ceinture froncée, et un joli noeud en agrémente l'épaule gauche. Comme toilette de jour, cette robe sera fort chic en crêpe mat, ou en velours avec manches longues et un décolleté en "V". Pour le dîner du dimanche soir, il me semble qu'elle serait mieux réussie en tissu métallique et en velours. Taille 36 requiert 3¼ verges en 39 pouces de crêpe de chine. Tailles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 42 de buste. Prix: 50 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

2188.—Robe d'une seule pièce à bord droit (adaptable à tous les matériels). Largeur du bas à plis tendus 53½ pouces. Taille 36 requiert 2¾ verges en 54 pouces de largeur d'un lainage à bordure. Pour dames et jeunes filles, 32 à 35 (15 à 18 ans) ou 36 à 46 de buste. Prix: 45 sous.

2096.—Cette toilette avec jupe attachée en avant en lignes inégales est très attrayante: dos d'une seule pièce. Largeur du bas à plis tendus 2 verges. Taille 36 requiert 3⅞ verges de soie nouveauté en 39 pouces de largeur. On peut employer avec avantage les crêpes satin. Pour dames et jeunes filles, 32 à 35 (15 à 18 ans) ou 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

2002.—Robe deux-pièces à blouse ronde et jupe deux-pièces à plis en avant dans deux styles au choix et réunis à un sous-corsage fini camisole. Largeur du bas à plis tendus: 1¾ verge. Taille 36 requiert, pour la blouse 1⅝ verge en 54 pouces, plus 1½ verge, même largeur pour la jupe. 32 à 35 (15 à 18 ans) ou 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

2030.—Cette robe peut être passée par-dessus la tête. La jupe est attachée en avant, en deux styles au choix et le dos est d'une seule pièce. Largeur à plis tendus: 1¾ verge. Taille 36 quiert 2¾ verges en 39 pouces de crêpe de soie, plus 1 verge en 30 pouces également de contrastant pour le col et les manchettes. Pour dames et jeunes filles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.



Ce qu'on porte de neuf à trois

2088.—Robe deux-pièces, blouse genre surplis et jupe deux-pièces à plis en avant en deux styles au choix et réunie au corsage, à col fixe ou détachable. Largeur du bas à plis tendus 2⅝ verges. Taille 36 requiert 4 verges en 39 pouces de crêpe, plus ⅝ de verge en 35 pouces, pour le col. Pour dames et jeune filles, 32 à 35 de buste (15 à 18 ans) ou 36 à 48 de buste. Prix: 45 sous.

2170.—La jupe de cette robe est attachée en avant, le dos est d'une seule pièce et le col à transformation. Largeur du bas à plis tendus 1¾ verge. Taille 36 requiert 2¼ verges en 54 pouces de lainage rayé. Plus ⅜ de verge en 35 pouces de piqué pour le col et les manchettes. Pour dames et jeunes filles 32 à 35 (15 à 18 ans) ou 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

2154.—Robe d'une seule pièce à bord droit. S'adaptant à toutes les étoffes de fantaisie ou non. Largeur du bas 46½ pouces. Taille 36 requiert 3⅝ verges en 35 pouces de velours, plus 2 verges en 5 pouces de largeur de dentelle pour le col et les manchettes et ⅜ de verge en 16 pouces pour le jabot. Pour dames et jeunes filles 32 à 35 de buste (15 à 18 ans) ou 36 à 46 de buste. Prix: 45 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

1985.—Robe d'une seule pièce d'un joli plissé sur le droit. Les noeuds à l'épaule et sur la hanche ajoutent au charme. La taille 34 requiert 3½ verges en 39 pouces de soie imprimée. Taffetas et crêpes seront aussi élégants. Pour jeunes filles ou dames 32 à 37 (15 à 20 ans) ou 38 de buste. Prix: 45 sous.

1956.—Cette robe d'une suprême élégance a la jupe attachée en avant et le dos d'une seule pièce. Largeur du bas à plis tendus 2 verges. Taille 36 requiert 2⅛ verges en 54 pouces d'étoffe au choix. Pour dames et jeunes filles 32 à 35 (15 à 18 ans) ou 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

2000.—Robe ronde avec jupe attachée en avant. Largeur du bas à plis tendus 60 pouces. Taille 36 requiert 1¼ verge en 39 pouces de soie, plus 1⅝ verge en 54 pouces de tissu de laine (berger). Pour dames et jeunes filles 32 à 35 (15 à 18 ans) ou 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

2047.—Robe à plis ou à jupe droite froncée attachée au devant. Dos d'une seule pièce. Largeur du bas 1⅝ verge. Taille 36 requiert 2⅞ verges en 39 pouces de crêpe de soie plus ⅞ de verge en 35 pouces de contrastant. Rayons célanese, voiles de coton ou de soie, etc. Tailles 32 à 48 de buste. Prix: 45 sous.



Les "après-midi" charmants

1976.—Robe d'une seule pièce fermant genre surplis; à volant circulaire, en avant, et bouffante ou tombant droit. Largeur au bas 46 pouces. Taille 36 requiert 4⅛ en 39 pouces de crêpe de soie. Pour jeunes filles et jeunes femmes 32 à 37 (15 à 20 ans); 38 et 40 de buste. Prix: 45 sous.

2004.—Un deux-pièces à blouse ronde et jupe deux-pièces. Plis en avant, attachés à un empiècement. Largeur du bas à plis tendus 1¾ verge. Taille 36 requiert 2⅜ verges en 35 pouces de soie nouveauté. Plus 2½ verges en 35 pouces de soie unie. Tailles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

2023.—Robe à dos d'une seule pièce et à jupe attachée en avant. Largeur du bas à plis tendus 59½ pouces. Taille 36 requiert 2½ verges en 39 pouces de crêpe de soie; plus ⅝ de verge en 32 pouces de contrastant. Pour dames et jeunes filles 32 à 37 (15 à 20 ans) ou 38 de buste. Prix: 45 sous.

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à

Les petits cadeaux qui réchauffent l'affection du père, du frère ou du mari . . .

233.—Une série d'art moderne et décoratif, chaque modèle est une suggestion merveilleuse des cadeaux que l'on peut croire susceptibles de plaire à ces messieurs. Nous les trouvons dans ce modèle accompagnés de deux longues bandes dans les mêmes lignes décoratives. Grandeur des motifs 12½ par 16 pouces; utilisables pour oreillers, paniers à papier, abat-jour de lampe, etc. Les bandes qui sont de 4¾ pouces par 6 peuvent servir pour des paravant, ou peuvent être séparés en plusieurs motifs pour des objets plus petits en dimensions: écharpes, boîtes, etc. Tous ces motifs peuvent être brodés ou peints, toute explication d'ailleurs est fournie avec le diagramme. Sur des boîtes, la peinture à l'huile ordinaire peut être employée avec succès, mais sur des tissus, il est préférable de se servir des peintures spéciales aux diverses tissus qui de nos jours donnent tant de satisfaction. C'est si facile et si vite fait. Le choix de ces nouveaux produits est extrêmement varié. C'est un travail qui à cause de toutes ces facilités devient fort intéressant. Prix: 50 sous. Bleu ou jaune.

233

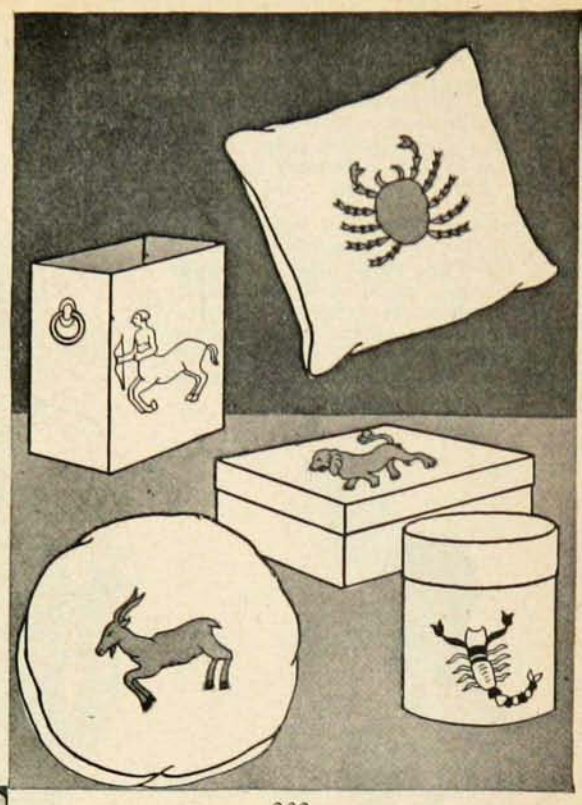


237

237.—Boîtes oreillers, calendriers, etc. une infinité d'articles peuvent être réalisés au choix en toute occasion. Le goût cependant donne la note personnelle à tous les objets choisis et se voit dans leur développement.

Avec ce modèle on peut ressusciter les silhouettes d'autrefois si pleines de charme et de grâce. Même celles d'aujourd'hui ne feront pas trop mauvaise figure. Un chien courant . . . un joueur de Polo . . . mais qui niera le charme de ce petit cabriolet d'antan? 2 de chacun des 16 différents modèles mesurant de 1 pouce à 7 pouces. Ils sont faciles d'application et on ajoute à leur réussite en les soulignant de la plume à encre de Chine, quand on les crée en noir et on les remplit avec de l'émail noir au pinceau. Bien que très jolis en noir on les peut reproduire aussi en couleur, et à l'huile, surtout sur les surfaces dures et polies. Délicieux sur parchemin et en noir.

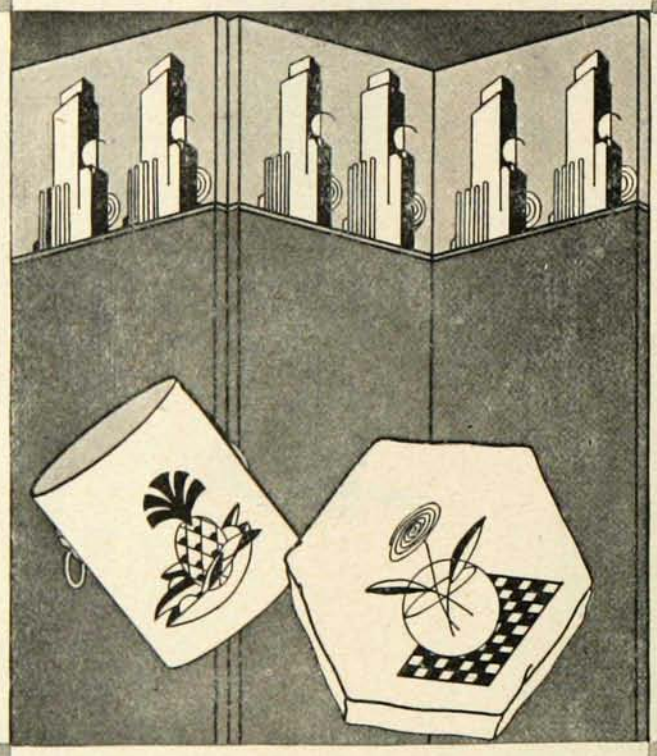
On en fait de beaux abat-jours et d'un colori brillant. On harmonise la bordure à la couleur dominante et c'est charmant. 35 sous. Bleu ou jaune.



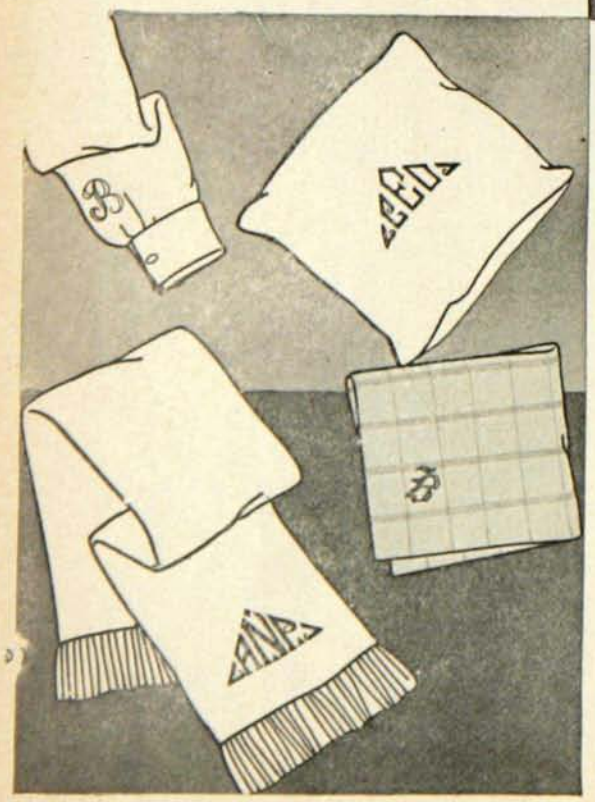
232

232.—Vous pouvez ajouter une note franchement personnelle à vos cadeaux, si vous êtes familière avec la date ou le mois d'anniversaire du destinataire. L'usage que vous ferez alors des signes du zodiac sera d'une belle originalité. Tous ces signes sont renfermés dans ce modèle que nous mettons sous vos yeux avec leur signification et les différentes vertues qu'on leur attribue. Grandeur: 2½ à 5½ pouces et servant à une infinité d'articles.

Boîtes de toutes sortes, mouchoirs, ceintures, etc. En appliqués, en broderie ou à la peinture, ces trois manières différentes de les traduire ne sont pas moins intéressantes les unes que les autres. L'astrologie a sa part de popularité de nos jours et elle n'est pas près de disparaître. Prix: 30 sous. Bleu ou jaune.



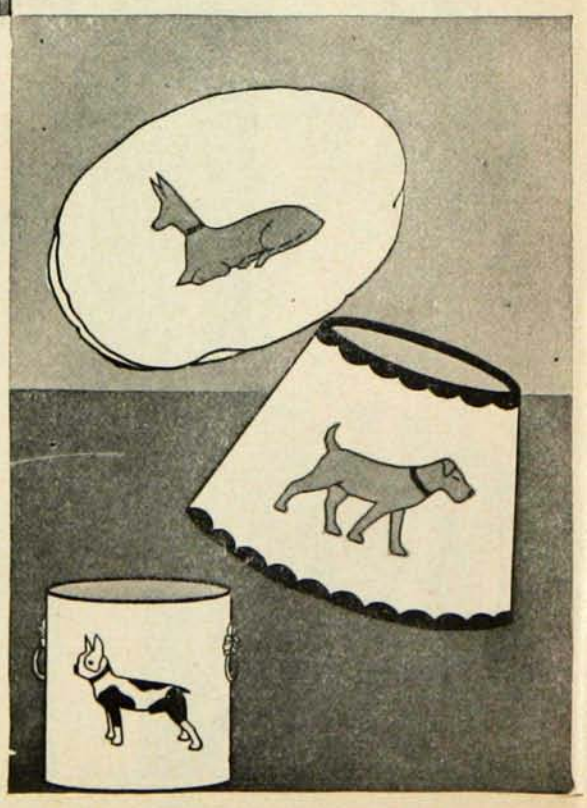
195 196 137



195.—On est appelé sûrement au succès si on fait choix du monogramme de l'ami pour notre décoration de présent. Et nombreux sont les cadeaux de Noël qui doivent leur vogue à ce genre de décoration. Une grande variété de grandeurs vous est offerte avec l'alphabet du "195" variant en grandeur de 1¾ pouce à 2½. Le "196" vous présente des initiales qui appareillent, lesquelles mesurent de ⅞ de pouces à 5¼. Le "137" complète avec ses modèles en vieil anglais de ¼, ⅜ et ½ pouce, en grandeur.

Les "195 et 196": 30 sous chacun; et le "137", 25 sous. Bleu.

226.—Pour ceux de vos amis qui adorent les animaux, toute la race canine est ici représentée et des meilleurs modèles. Aussi deux de race "fashionable" et même des chats. Variété de dimensions de 3¾ à 11 pouces, en longueur. On les exécute comme les modèles précédents. On peut même en appliqués, se servir de fourrure comme originalité. Prix: 25 sous. Bleu ou jaune.



226

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

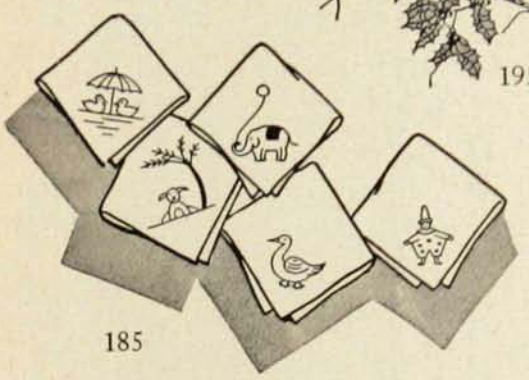
Une page où les idées ne demandent qu'à être moissonnées


195-196






195-196


185

195.—Une idée d'une parfaite originalité, c'est celle du monogramme sur le col; est-ce assez joli comme effet? Ces monogrames: initiales et Alphabet (196 et 195) peuvent être achetés en plusieurs grandeurs et avec toutes les indications qui permettent de les réussir. Prix: 30 sous. Bleu.

185.—Quand arrive la saison des présents, des témoignages d'amitié, tout de suite on pense aux jolis mouchoirs, fins et coquets. Rien n'égale, pour donner du piquant, la broderie et ses divers dessins. Un linon de couleur claire brodé de couleurs vives, et une jolie dentelle pour le fini, c'est le rêve. Prix: 25 sous. Bleu.

16005.—Pour les sous-vêtements et les robes mignonnes, rien ne vaut ces dessins de fleurs, à la fois si simples et si décoratifs. De jolis courants pour les ourlets et des motifs tout désignés pour les poches et les cols. Un diagramme et toutes les indications sont renfermés dans ce modèle. Prix: 30 sous. Bleu ou jaune.

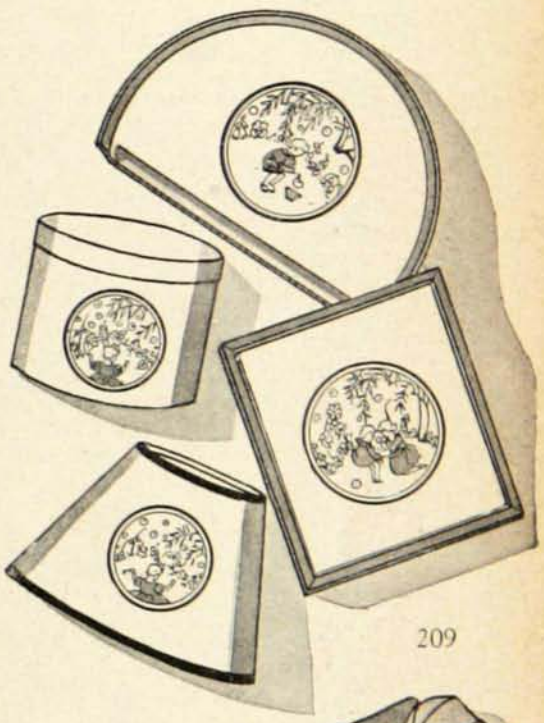
16008.—Les plus intéressants comme les plus amusants dessins ont été créés pour la *Nursery* et ils sont de la plus valable inspiration. Tels qu'illustrés, ils peuvent décorer une foule de choses utiles et agréables, et leur exécution est si facile. Prix: 35 sous. Bleu ou jaune.

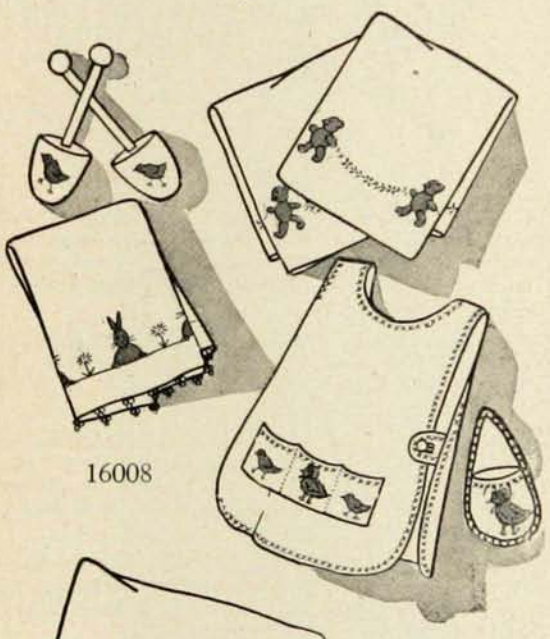
194.—Oreillers et sacs si utiles pour ne pas dire nécessaires, dans la *Nursery* seront d'un aspect unique par l'addition de ces dessins d'animaux qui les rendront pour ainsi dire vivants, 2 de chacun des 12 différents dessins, de 7 à 9 pouces de haut. Appliqués, voire même broderie, etc. Prix: 35 sous. Bleu ou jaune.

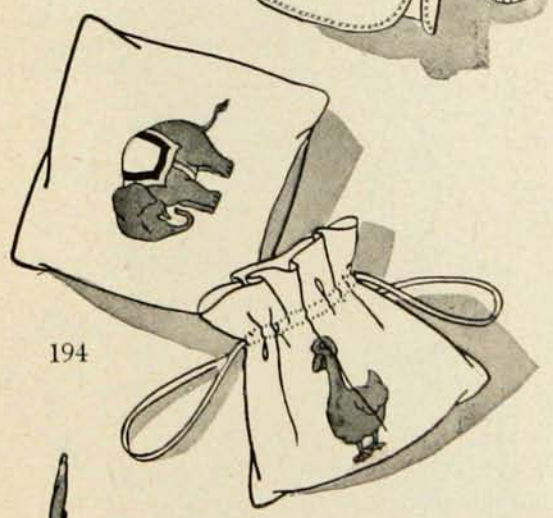
209.—Un des genres de décorations les plus simples consiste à coller un motif décoratif et à y poser une mince couche de vernis. Cela ne peut manquer d'attirer votre attention, surtout quand vous aurez pu juger de l'effet décoratif à en obtenir. Une variété de grandeur de 3 à 6⅛ pouces de diamètre. Ce qui les rend aptes à servir à tant de choses. Prix: 50 sous.

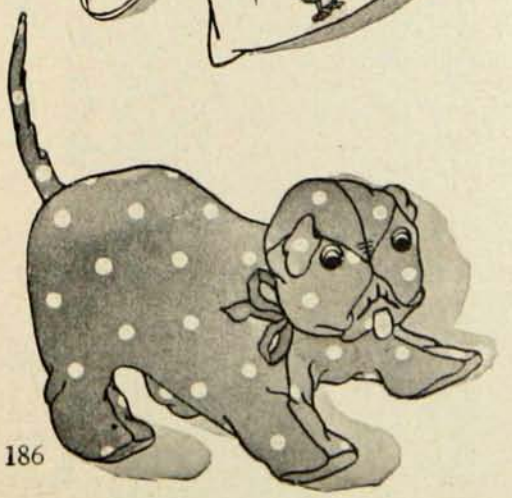
186.—Aimez-vous les animaux? . . . Alors, confectionnez vite ceux-ci à l'aide du modèle ci-contre. Un DELTOR va vous donner toutes les indications nécessaires et vous ne pouvez manquer de les réussir. Le petit chien a 8½ pouces de haut et son ami 18. On les fait en flanelle ou en velours avec une bourrure ouatée. Prix: 25 sous. Bleu ou jaune.

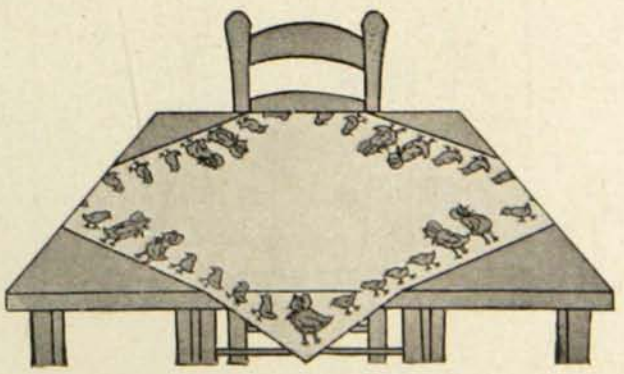

16005

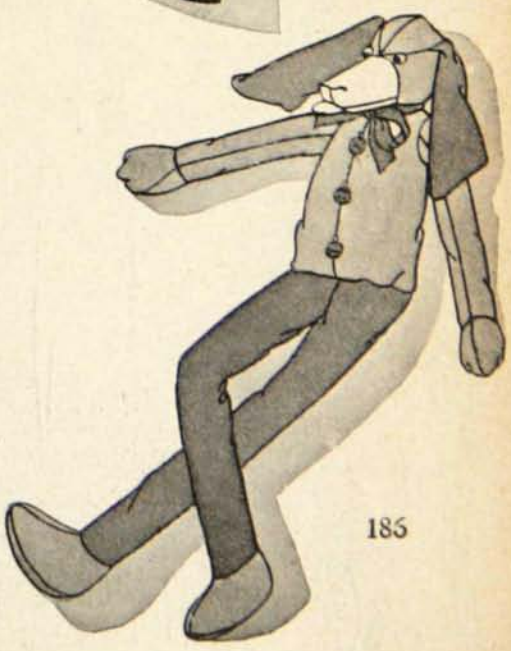

209


16008


194


186




185

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

Notre lingerie nouvelle



2101



1534



3221



1512



1500



2103

Trans. 234 234

2101.—Robe de Nuit. Largeur 1½ verge. Taille 36 requiert 2⅝ en 40 pouces de crêpe, plus ½ verge en 35 pouces de dentelle. Tailles 32, 34, (15 et 17 ans) et 36, 40, 44, 48 de buste. Prix: 35 sous.

1534.—Ensemble pour la danse. *Step-In* et bandeau brassière. Le 36 requiert 1¼ verge en 39 pouces de crêpe de Chine, plus 5⅛ verges en ¾ de pouce de dentelle, 32 à 44 de buste. Prix: 35 sous.

3221.—Pyjamas ou Robe pour la chaise longue. Le 36 requiert 5⅛ verges en 36 pouces de flanelle rayée. 32 à 44 de buste. Prix: 35 sous.

2143.—Pyjamas. Taille 36 requiert 1⅞ en 32 pouces, pour la blouse, plus 2⅝ verges en 32 également pour le pantalon, 32 à 35 (15 à 18 ans), 36 à 44 de buste. Prix: 35 sous.

6222.—Chemise de nuit ronde. Largeur 2 verges. Le 36 requiert 3⅝ verges en 36 pouces de rayé, plus ⅜ de verge en 32 pouces de tissu uni. 32 à 50 de buste. Prix: 35 sous.

3200.—Chemise de nuit (sac). Le 36 requiert 4⅜ en 36 pouces de mousseline plus 2⅜ verges de bordure, 32 à 52 de buste. Prix: 50 sous.

1179.—*Step-In* français avec empiècement boutonné. Largeur du bas de chaque jambe 26½ pouces 35 à 52 de hanches (26 à 42 de taille). Prix: 30 sous.

1518.—Bouffants, taille 38 de hanches requiert 1⅜ verge en 35 pouces de crêpe de Chine, 35 à 52 de hanches (26 à 42 de taille). Prix: 30 sous.

2103.—Pyjamas. Le 36 requiert 1⅞ verge en 35 pouces pour la blouse. Plus 2¼ verges en 39 pouces également pour le pantalon, 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Pyjamas et décalque. Prix: 35 sous chacun.

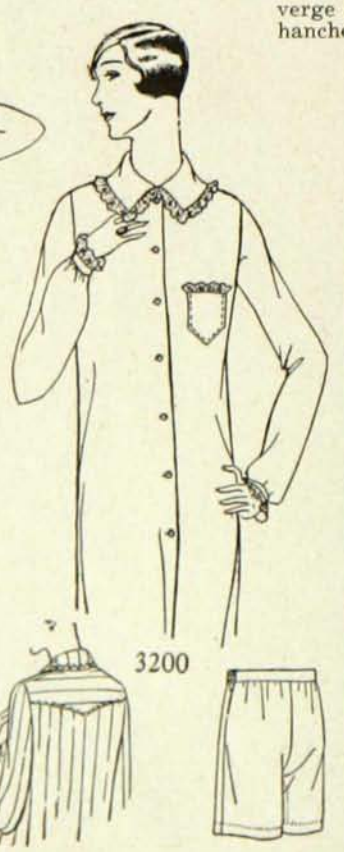
1500.—Camisole à bouffants avec ou sans la jupe attachée, le 36 requiert 1⅝ verge en 39 pouces de crêpe de Chine, 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 35 sous.

1512.—Sous-robe pour costume. A bas ombré ou un simple ourlet de 3 pouces. Largeur 1⅜ verge. Le 36 requiert 2¾ verges de crêpe de 32 à 39 pouces de largeur, 32 à 35 (15 à 18 ans), 36 à 52 de buste. Prix: 35 sous.

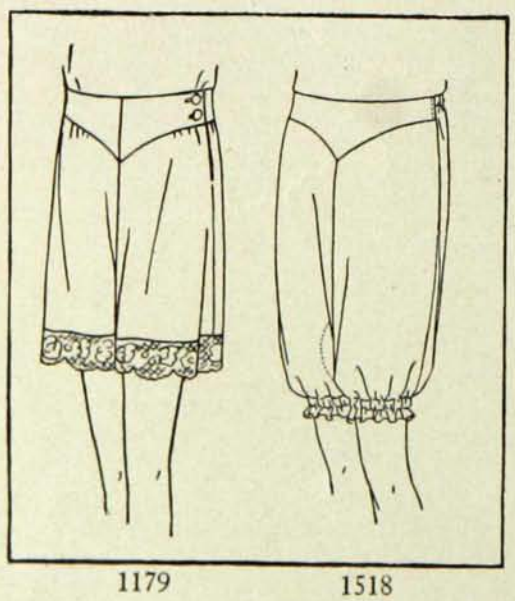
1373.—Sous-vêtements à *Step-In* attachés au bandeau brassière. Le 36 requiert 1¾ verge en 39 pouces de crêpe de Chine. Tailles 32 à 40 de buste. Prix: 35 sous.



2143



3200



1179 1518



6222



1373

"Ce sont des PATRONS BUTTERICK. Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons, demandez-les directement à The Butterick Publishing Company, 468 Wellington Street West, Toronto."

MES ENFANTS ET MOI

(*Suite de la page 26*)

reçoit le vendredi. Les gens viennent les autres jours, et nous trouvent au travail en vêtements sales et rapiécés. Le vendredi après-midi, nous nous asseyons dans le salon, vêtus de nos plus beaux atours. Mais personne ne vient; nous mangeons seuls les gâteaux. Mère en est fort contrariée. Vous tâcherez de ne pas oublier le vendredi, n'est-ce pas?

Tout en écoutant Jeannie, je prenais des notes.

— Je suis l'aînée. Père doit vous l'avoir dit. Après moi, il y avait Harry et Jack; mais Jack est au Canada et Harry est mort, de sorte qu'il y a un grand vide entre moi et les autres enfants. Bertie a douze ans, Teddy onze. Vous les verrez; ils sont en vacances. Sally a huit ans; puis viennent les jumeaux.

"Les gens ne croient pas toutes les histoires qu'on raconte sur les jumeaux. Mais moi, je sais par expérience qu'il est inutile d'exagérer. Les nôtres n'ont que six ans, mais ils sont déjà plus taquins que les grands. Il y a un garçon et une fille. Mais comme ils s'amusent à échanger leurs vêtements, on ne sait jamais à qui on a affaire. On envoie Wilfrid se coucher parce que Winnie ne sait pas sa table de multiplication; on purge Winnie quand c'est Wilfrid qui a mangé trop de groseilles. Au printemps dernier, Winnie avait la rougeole. Le docteur, le cinquième jour, déclara que c'était la guérison la plus rapide qu'il eût vue de sa vie, et qu'il ne voyait aucune raison pour que Winnie ne se levât pas le jour même. Heureusement, nous eûmes des soupçons, et ayant cherché Winnie partout, nous la trouvâmes couchée dans une armoire, enroulée dans une couverture.

"Ils ne semblent pas se douter de l'embarras où ils nous mettent. A moins qu'on ne les prenne en flagrant délit, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de diviser le châtiment, et de les laisser régler leur compte ensemble.

"Algy n'a que quatre ans; jusqu'à l'année dernière tout le monde l'appelait Bébé. Le nom ne convient plus, mais il l'est resté. Algy proteste autant qu'il peut. L'autre jour, père l'appelle d'en bas: "Bébé, apporte-moi mes guêtres!" J'étais sur le palier. Savez-vous ce qu'il a fait? Il a été près du berceau et a réveillé le tout petit: "Lève-toi, lui dit-il, et descends ses guêtres à ton père!"

— Que pensez-vous, dis-je, de votre changem ent d'existence?

— Vous allez me trouver égoïste, dit-elle, mais je crois que c'est moi surtout qui ai poussé père à changer. La besogne qu'il faisait à Londres me paraissait une mauvaise besogne, vu qu'elle ne faisait de bien à personne. Je n'aime pas les affaires, et, au contraire, la vie des champs me plaît.

"Naturellement, il faut se contenter ici d'une seule belle robe par an, et la faire soi-même. Mais les enfants se portent comme de petits sauvages. Les garçons n'iront pas au collège, mais, comme ils auront besoin de gagner leur vie de bonne heure, cela vaut peut-être mieux. Malheureusement, mère s'ennuie. Sa promenade favorite est pour l'asile. Elle se figure que c'est là qu'elle ira finir ses jours avec père. Je comprends leur souci de l'avenir; mais ils se trompent; la ferme laissera des bénéfices; elle en laisse déjà. Il n'y a qu'une chose . .

Elle se tut tout à coup; puis:

— Tant pis, dit-elle en riant, il faut bien que vous nous connaissiez! Père aime faire des expériences, et les femmes détestent les expériences. L'année dernière, il voulait que nous marchions pieds nus. Il ne comprenait pas pourquoi mère et moi ne voulions pas faire comme les autres. Cet été, il veut que tout le monde aille les cheveux courts et la tête nue. Sally avait de si beaux cheveux! L'année prochaine, ce sera autre chose, quelque invention qui nous donnera l'air d'échappés d'une baraque foraine.

"Le lundi et le mardi, nous parlons français avec notre nourrice. La pauvre femme ne comprend rien à ce qu'on lui dit. Ces jours-là, père parle français, lui aussi, et personne ne le comprend. Il note alors ce qu'il nous veut, pour nous le dire "un jour anglais", et, naturellement, il l'oublie. N'empêche que c'est le meilleur des hommes. Quelquefois, je me figure que c'est un grand garçon de mon âge, et je le trouve charmant; mais, s'il n'avait vraiment que mon âge, il y a des moments où cela me ferait du bien de le secouer un bon coup.

Elle rit. J'aurais voulu l'entendre parler encore, tant son rire me faisait de bien. Mais nous avions atteint la route; elle devait s'en retourner.

— Et les leçons de Dick? lui dis-je. Nous avons oublié d'en fixer le prix.

— Mère l'a trouvé charmant, dit-elle.

— Oui, dis-je, si Dick pouvait gagner sa vie en se rendant sympathique, je serais moins inquiet sur son sort. Il est très paresseux.

— Il a promis de travailler si vous lui permettez d'être fermier, dit Jeannie.

— Il vous a parlé de cela? dis-je.

Elle dit que oui.

— Il est certain, dis-je, qu'au début, tout ira bien. Mais je connais Dick. Dans un mois, il sera fatigué, et il voudra faire autre chose.

— S'il fait cela, dit-elle, ce sera pour moi une grande déception.

— Je le lui dirai, dis-je. Il n'est peut-être pas mauvais qu'il le sache. Certains hommes n'aiment pas décevoir leurs semblables.

— Je préférerais qu'il n'en sût rien, dit Jeannie. Vous pourriez lui dire, par exemple, que père serait fort déçu. Je sais que père a bonne opinion de lui.

— Je lui dirai, dis-je, que nous serons tous très déçus.

Elle accepta que la chose fût dite, et nous nous quittâmes. Quand elle se fut éloignée, je me rappelai que nous n'avions pas fixé les conditions.

Non loin de la maison, je trouvai Dick, qui venait à ma rencontre.

— J'ai réglé ton affaire, lui dis-je.

— Tant mieux, fit Dick.

— Prends note, poursuivis-je, que c'est à la condition que tu t'y mettras corps et âme, que tu travailleras d'arrache-pied. Sinon, tu me causeras une grande déception, je te le dis en toute franchise.

— C'est entendu, répondit gaiement Dick, Ne te fais pas de bile.

— M. Saint-Léonard, lui aussi, serait très déçu, ajoutai-je. Il a de toi une assez bonne opinion. Ne lui donne pas l'occasion d'en changer.

— Je m'entendrai très bien avec lui, fit Dick?. Tu ne trouves pas que c'est un drôle de bonhomme?

— Mlle Jeannie, dis-je, sera, elle aussi, très déçue.

— Elle te l'a dit? demanda Dick.

— Elle l'a laissé entendre, expliquai-je. Mais, maintenant que j'y réfléchis, je me rappelle qu'elle m'avait demandé de ne pas le répéter. Ce qu'elle voulait surtout que je te fasse entendre, c'est que son père serait très déçu.

Dick fit quelques pas sans rien dire.

— Je regrette, dit-il enfin, de t'avoir quelquefois causé du souci.

— Et moi, dis-je, je suis bien heureux de t'entendre parler de la sorte.

— Mais je vais recommencer une nouvelle vie et travailler sérieusement!

— Il est temps de t'y mettre, dis-je. Il est grand temps.

VI

L'AFFAIRE DU FOURNEAU

Ce jour-là, pour déjeuner, Robinne servit du lard, froid. Il n'y en avait guère. Je crus reconnaître que c'était celui-là même que nous avions laissé le matin. Mais sur un plat propre, et avec un peu de verdure, cela n'avait pas trop mauvaise apparence. Néanmoins, cela n'évoquait nullement l'idée qu'on se fait généralement d'un déjeuner pour quatre personnes, dont deux au moins s'étaient promenées au grand air toute la matinée; et Dick eut raison de parler comme il fit:

— Je n'ai jamais vu, dit-il, servir du lard froid comme hors-d'œuvre.

— Ce n'est pas le hors-d'œuvre, répliqua Robinne. C'est tout ce qu'il y a pour déjeuner.

Elle parlait de cette voix dépourvue d'accent de quelqu'un qui a touché le fond de la douleur humaine, ajoutant qu'elle-même ne mangerait point, vu qu'elle avait déjà déjeuné. Véronique, de l'air d'une martyre chrétienne, déclara qu'elle avait mangé, elle aussi.

(*Suite à la page 37*)

Une douzaine de plats délicieux

Rapidement et facilement préparés avec du

MACARONI ou SPAGHETTI HIRONDELLE CATELLI

Macaroni ou Spaghetti au gratin
Macaroni aux asperges
Macaroni ou coquilles au poisson
Macaroni ou Spaghetti à la crême
Macaroni ou Spaghetti à l'Italienne
Macaroni au poulet
Tomates farcies au macaroni
Spaghetti ou Macaroni aux oeufs
Spaghetti aux huitres
Spaghetti au Maïs (blé-d'Inde)
Coquilles à la sauce blanche
Croquettes au macaroni
Spaghetti ou macaroni à la sauce aux tomates

Pour avoir l'équivalent de la force de la viande, de l'énergie alimentaire du blé

Mangez du Macaroni Hirondelle

qui est considéré comme le beefsteak des champs de blé. Un heureux changement à faire avec les pommes de terre. Voici deux recettes: Essayez-en une aujourd'hui.

SPAGHETTI AUX HUITRES

½ paquet de "Spaghetti Catelli",
1 pinte d'huîtres, 1 chopine de lait bouilli,
Miettes de biscuits beurrées au préalable, 2 cuillerées à soupe de "Cornstarch", beurre, sel et poivre au goût.
Préparez le Spaghetti d'après la méthode ordinaire.

Egouttez les huîtes, beurrez une tourtière, mettez un rang de Spaghetti, ensuite un rang d'huîtres; pointez avec du beurre, assaisonnez avec du sel et du poivre au goût; répétez les rangs jusqu'à ce que les ingrédients soient épuisés, terminant le tout par un rang de spaghetti. Ajoutez le jus des huîtres au "Cornstarch" et au lait, agitez et faites chauffer jusqu'à ébullition. Lorsque le liquide sera épaissi, ajoutez une cuillerée à soupe de beurre. Versez ce mélange sur le tout, répandez les miettes de biscuits secs, et faites cuire dans un fourneau à feu vif durant 10 minutes, ou jusqu'à ce que les miettes soient brunies.

Nous publions une recette de saison, différente chaque mois. Voyez celle du mois prochain.

Un régal pour les enfants

½ paquet de Coquilles Hirondelle Catelli.
Sirop d'érable ou mélasse.

Faites bouillir les Coudes ou Coquilles de mer environ 15 minutes, jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Egouttez dans une passoire et servez avec un sirop quelconque.

Le Macaroni Hirondelle Catelli

est un aliment Canadien fabriqué dans une manufacture Canadienne avec du blé Canadien.

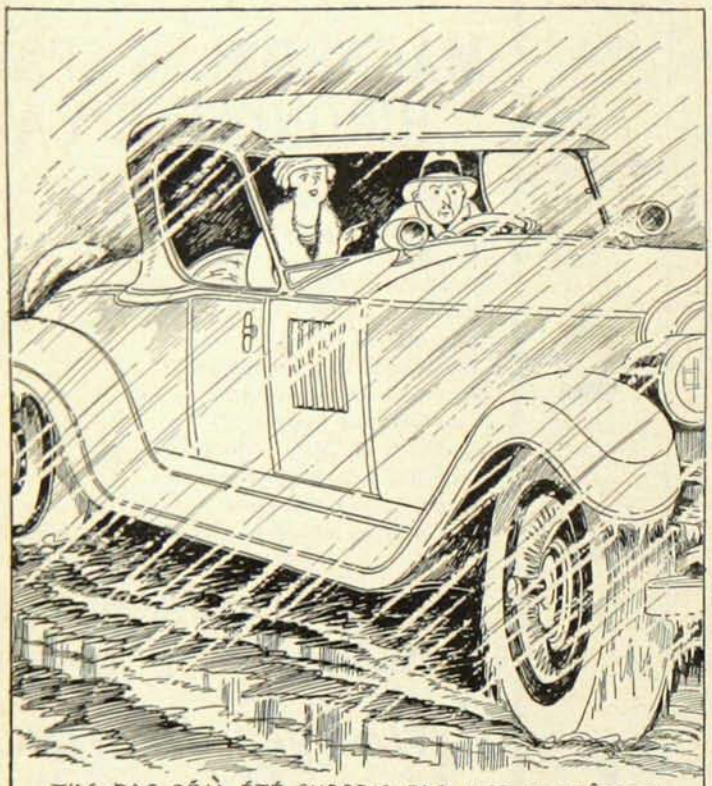
Macaroni-Spaghetti
Nouilles-Vermicelle
Hirondelle

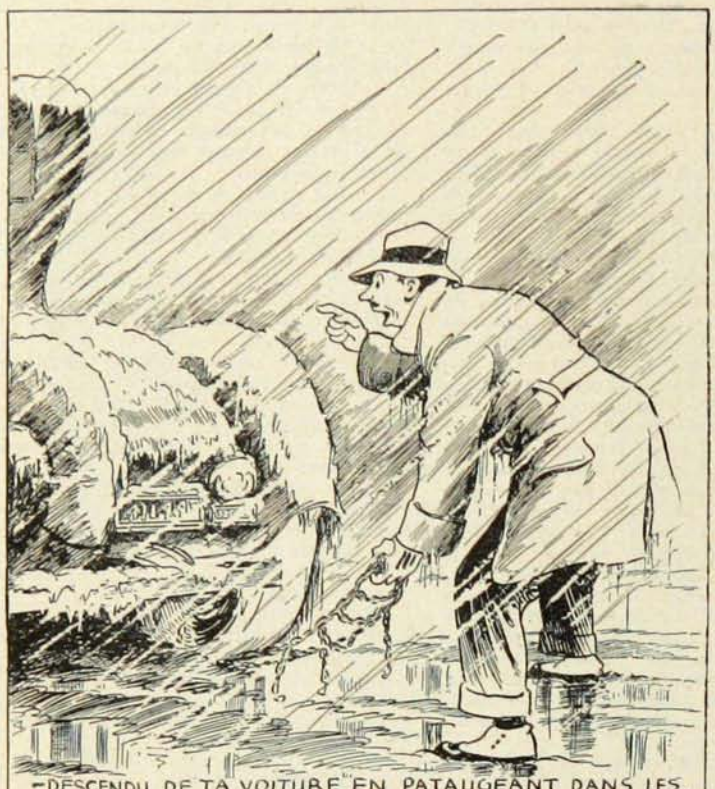
CATELLI

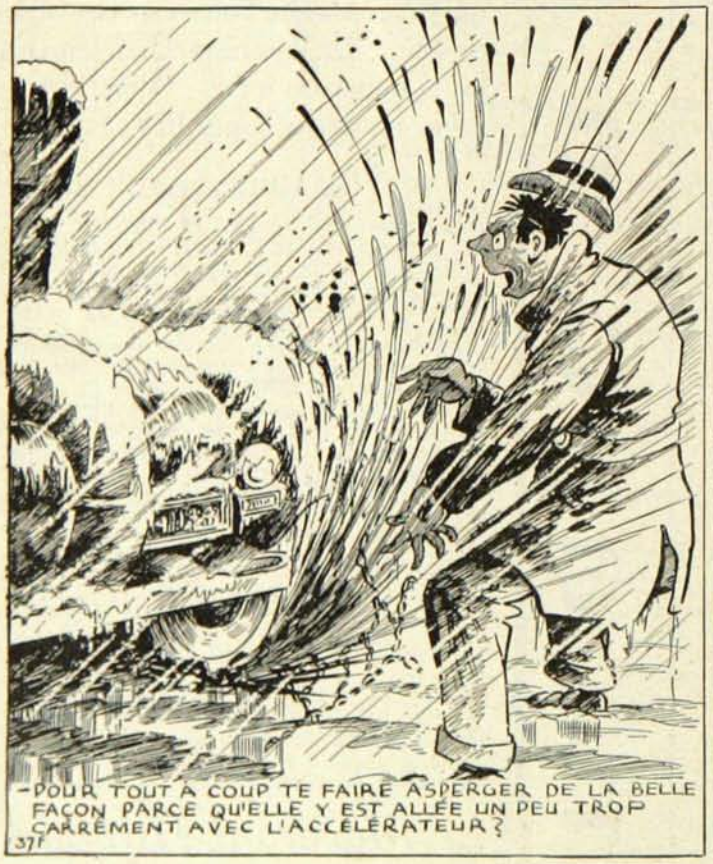
m a c a r o n i

T'a'pas ?

par —RACEY—









dites simplement—
"Bière Black Horse Dawes
s·v·p·"!

MES ENFANTS ET MOI

(*Suite de la page 35*)

— Vous avez de la chance! fit Dick.

D'un coup de pied sous la table, je donnai à Dick un premier avertissement. Je devinais qu'il allait s'attirer des ennuis. Comme je le lui expliquai plus tard, après la scène, une femme est d'autant plus dangereuse qu'elle paraît plus résignée. Au contraire, un homme qui sent monter en lui la colère s'empare avec empressement de toute occasion déjà laisser éclater. Dans ces moments-là, le moindre sujet de contrariété est le bienvenu. Un lacet qui se casse, un bouton qui manque, c'est comme une source qu'on découvre dans le désert. Un bouton de col qui échappe et qui, en tombant, demeure introuvable, est un bienfait que les dieux n'envoient dans ces moments-là qu'à ceux qu'ils protègent. Le temps de faire deux fois le tour de la chambre à quatre pattes, de casser le tire-bottes en râclant le plancher sous la garde-robe, de se cogner, de se déchirer, de se blesser à tous les angles des meubles, et de s'apercevoir, à la fin, qu'on a marché sur le bouton, et la colère s'est dissipée. Il ne reste qu'à se moquer de soi-même. C'est ce que l'homme ne manque pas de faire. Il rit, il attache son col avec une épingle et finit de s'habiller en chantant.

J'ai connu une dame, personne sage, qui, lorsqu'elle croyait remarquer que la colère allait jouer un mauvais tour à son mari, considérait comme un devoir de lui venir en aide. Elle s'y prenait de la manière suivante: elle cherchait dans toute la maison un journal du mois précédent, et l'ayant soigneusement plié et repassé, elle le posait sur la table du déjeuner.

Dix minutes plus tard, derrière son journal ouvert, monsieur disait, désagréable:

— Il y a une chose, en tous cas, dont nous pouvons bénir la Providence, c'est de ne pas demeurer à Ditchley-les-Marais.

— Oui, répondait la dame, il y doit faire bien humide.

— Humide? grognait monsieur. L'humidité est une excellente chose. N'est-ce pas elle qui nous fait ce que nous sommes? Sans l'humidité, que serions-nous, nous, les Anglais? Ce que je reproche à Ditchley, c'est qu'on y est assassiné dans son lit à peu près une fois par semaine.

— Voulez-vous dire que cela arrive plus souvent dans ce pays-là qu'ailleurs? demandait la bonne épouse.

— Plus souvent? répondait le mari. Vous voulez dire que c'est la principale industrie de l'endroit. Auriez-vous déjà oublié l'histoire de cette vieille qui fut assassinée par son jardinier et enterrée dans le poulailler de son propre jardin? C'est drôle comme les femmes prennent peu d'intérêt aux affaires publiques!

— Maintenant que vous attirez mon attention là-dessus, reprenait la bonne dame, je me rappelle, en effet. Un jardinier! Se figure-t-on rien de plus innocent qu'un jardinier?

— Ceux de Ditchley, disait monsieur, semblent appartenir à une espèce particulière. Voici de nouveau que, lundi dernier...

Et il continuait à lire avec un intérêt croissant.

— ...Presque les mêmes détails, que l'autre fois, disait-il, jusqu'au couteau à greffer! Mais oui... C'est trop fort! Enterrée dans le poulailler! Encore! C'est extraordinaire!

— Ce doit être l'instinct d'imitation, suggérait la douce femme. Comme vous le dites souvent, un crime en entraîne un autre.

— Oui, disait monsieur, je l'ai dit maintes fois. C'est là ma théorie et je n'en démords pas.

Il tournait la page, lisait et commentait:

— Quels tristes cocos que ces hommes politiques! Imaginez-vous que le duc de Devonshire, parlant hier à Hackney, a commencé par raconter une histoire de perroquer qu'il venait, a-t-il dit, d'entendre pour la première fois. Eh bien, c'est exactement la même histoire que je ne sais plus qui a racontée il y a un mois. Je me rappelle fort bien l'avoir lue. Oui, parbleu! mot pour mot j'en jurerais mes grands dieux! Et voilà les gens qui nous gouvernent!

Et la bonne dame de dire:

— Tout le monde ne peut pas en savoir autant que vous, mon ami!

Monsieur passait à une autre colonne:

— Est-ce que, par hasard, disait-il, je perdrais la tête?

Et s'adressant à l'aîné des garçons:

— Quand donc ont lieu les régates d'Oxford-Cambridge?

— Les régates d'Oxford-Cambridge? disait le jeune homme. Mais, c'est passé depuis longtemps! Vous nous y avez conduits le mois dernier. C'était le samedi avant le...

Pendant les dix minutes qui suivaient, monsieur parlait seul, sans qu'on eût besoin de lui donner la réplique. Quand enfin il se taisait, sa colère était tombée. S'il regrettait quelque chose, c'était de l'avoir épuisée toute. Il y en aurait eu davantage, qu'il s'en serait fort bien arrangé.

Il est rare, au contraire, qu'une femme qui sent la moutarde lui monter au nez laisse dériver sa colère. Il semble qu'elle trouve la procédé trop commode; un curieux instinct paraît la porter à adopter toujours les solutions les plus compliquées. Elle se figure qu'on peut avoir raison de la vapeur en boxant la chaudière ou en s'asseyant sur la soupape de sûreté. Elle commence par vous dire:

— Je ne sais ce que j'ai, mais je me sens d'humeur, ce matin, à tordre le cou à tout le monde. La seule chose qui pourrait me faire du bien serait de me traîner par la maison en priant ceux qui ont du temps à perdre de me marcher sur le corps sans ménagement.

Elle vous supplie ensuite de lui énumérer tous ses défauts. Vous lui obéissez. Quand vous avez fini, elle vous demande de lui dire encore. Elle vous en rappelle un ou deux que vous avez oubliés. Elle se demande pourquoi elle est si méchante et comment il se fait qu'elle ait toujours tort. Elle voudrait tant, dit-elle, savoir pourquoi. Elle s'étonne qu'on puisse vivre avec une femme comme elle. Elle est confondue de tant de bonté.

Soudain, sans qu'on puisse prévoir le coup, la crise éclate. Personne n'aurait pu dire quand la chose se produirait. Elle-même l'ignorait.

Un soir, au club, un homme me prit à part. Il était visible qu'il avait absolument besoin de parler à n'importe qui. Il me conta qu'avant, ce matin-là, trouvé sa femme disposée à l'écouter, il avait profité de l'occasion pour lui parler de quelques changements qu'il eût voulu qu'on apportât dans l'organisation intérieure du ménage, pour autant, bien entendu, qu'elle n'y vît aucune objection. Elle avait gentiment répondu que la maison était à lui, qu'il était le maître, que ses désirs étaient pour elle des lois.

C'était un mari jeune et sans expérience Prenant cette réponse pour un bon accueil, il parla d'une foule de choses, choisissant de préférence, le maladroit, les sujets où il avait raison et elle tort. Elle lui emprunta son crayon pour prendre note de ce qu'il avait dit. Puis il rentra dans son bureau, très content de lui-même.

Dans le courant de la journée, il retrouve, en triant des lettres, un chèque sur lequel il ne comptait plus. Il monte quatre à quatre chez sa femme et lui demande s'il ne lui serait pas agréable d'aller chez la modiste choisir un nouveau chapeau.

— J'aurais compris, me dit le pauvre homme, qu'elle me fût tombée dessus pendant que je la chapitrais. Mais non. Elle attend que je lui o$re un chapeau pr entrer dans une épouvantable uocolère. Jamais je n'ai vu âme qui vive dans un tel état.

Je ne pense pas qu'il existe dans la nature un phénomène plus soudain que l'explosion de colère d'une femme, si ce n'es la chute d'un promeneur dans un trou. Tout cela, je l'avais dit à Dick. Je le lui avais dit plus d'une fois. Il finira par le retenir.

— Tu as raison de m'en vouloir, répliqua doucement Robinne; je suis sans excuse.

Une si pathétique humilité aurait dû mettre Dick sur ses gardes. Dick est capable d'indulgence, pourvu qu'il n'ait pas faim. Mais, à ce moment-là, Dick avait faim. Il continua:

— Quand je suis parti, tu préparais un pâté, qui m'a paru de belle taille. En outre, il y avait sur la table un canard, un choux-fleur, des pommes de terre. Véronique écossait des pois. Rien que de traverser la cuisine, l'eau m'en venait à la bouche. Je n'ai rien mangé afin d'être en appétit. Où diable tout cela est-il passé? Tu n'as pas, je suppose, l'ambition de nous faire croire que vous avez mangé tout cela à vous deux.

Véronique écoutait en silence. Dick avait également oublié qu'il y a une chose qui met Véronique à bout de patience, c'est d'être injustement soupçonnée.

— Est-ce que j'ai l'air, dit-elle, d'une personne qui a mangé depuis ce matin?

Et elle passait ses deux poings dans sa ceinture.

— Ne disais-tu pas tout à l'heure que tu avais déjeuné? fit Dick.

— C'est vrai, dit Véronique. Un jour, on vous défend de mentir, et le lendemain... C'est à perdre la tête!

— Véronique! cria Robinne, menaçante.

— Tu en parles à ton aise, fit Véronique. Tu n'es plus "en pleine croissance" toi!

— Le moins que tu puisses faire, dit Robinne, c'est de te taire.

— A quoi bon? dit Véronique. Quand je serai couchée, tu leur diras tout. Il vaudrait mieux que je serais morte.

—"Que je fusse morte", dis-je. "Je serais" n'est pas une forme du subjonctif.

— Tu devrais remercier le Ciel, dit Robinne, d'être encore vivante.

— Au moins, dit Véronique, quand on est mort, on vous plaint.

— Il y a bien du pain et du fromage? yt Dick.

— Le boulanger n'est pas passé ce matin, répondit Robinne avec douceur. Et par une malheureuse coïncidence, l'épicier aussi nous a oubliés. Il n'y a rien d'autre chose à manger que ce qui est sur la table.

— Saint-Léonard, dis-je, conseille de sourire quand le malheur s'abat sur nous.

— C'est ce que je ferais, fit Dick, s'il s'agissait du déjeuner de Saint-Léonard; mais il s'agit du mien.

— Apprends, lui dis-je, à cultiver le sens de l'humour. En tant que déjeuner humoristique, avoue que ce déjeuner n'est pas mal.

— Tu as dû manger chez les Saint-Léonard? fit Dick, continuant de mâcher la couenne de son lard.

Je tentai en vain de le dérider. J'essayai de la religion:

— Mieux vaut, lui dis-je, dîner d'herbes avec une conscience pure, que de manger du bœuf gras, le cœur bourrelé de remords.

— Ne me parle pas de bœuf, fit Dick avec impatience. Je sens que j'en pourrais manger un tout entier.

Je connais un homme qui, je l'avoue, a le don de m'irriter. Il prétend qu'il faut toujours se lever de table ayant faim. Comme je le lui disais un jour, on ne peut pas se lever de table ayant faim, sans s'asseoir aussi à table ayant faim; ce qui revient à dire qu'il faudrait toujours avoir faim. C'était bien là ce qu'il entendait; il fallait, disait-il, être toujours prêt à manger, ne jamais cesser de porter un certain intérêt à la nourriture. Cet intérêt qu'on portait à la nourriture était favorable à la digestion. C'était le moyen de bien soigner son estomac.

— Vous raisonnez comme un têtard, lui dis-je, un jour qu'il m'échauffait les oreilles. Vous ne pensez donc qu'à cela dans la vie? Que faites-vous de la famille, du patriotisme, de Shakespeare et de tout le reste? Pourquoi ne pas donner à S. M. votre estomac un repas substantiel et ensuite le laisser tranquille pendant une heure ou deux, pour qu'il vous laisse penser à autre chose?

— Comment penser à quoi que ce soit, dit-il, quand l'estomac est malade?

— Comment penser à quoi que ce soit, répliquai-je, quand tout le temps se passe à s'occuper d'un estomac. Vous n'êtes plus un homme; vous êtes la nourrice de votre estomac!

Nous nous échauffions ainsi, au risque de quitter le terrain de la courtoisie.

— Je conviens, dis-je, que vous êtes en bonne santé. Mais les forçats aussi sont en bonne santé. Ils ne souffrent jamais d'indigestion. Un spécialiste des maladies de l'estomac, que j'ai connu naguère, conseillait à ses malades deux ans de travaux forcés. C'était, leur disait-il, le seul régime qui pût les guérir. Il y a des ménages où la femme porte les culottes; mais le mari le plus soumis préférerait fuir et se jeter à l'eau que de rester lié pour la vie à votre tyran d'estomac.

— Il est aisé de se moquer, dit-il.

— Je ne me moque pas, lui dis-je. Je vous plains.

Il répondit qu'il n'avait pas besoin qu'on le plaigne, et que si je renonçais à trop manger et à trop boire, je serais surpris de voir à quel point je deviendrais intelligent.

Pensant que cette histoire pourrait nous rendre service à tous en la circonstance, je me mis à parler de mon phénomène et de sa fameuse théorie.

Dick fit semblant d'être intéressé.

— Quel homme est-ce? dit-il. Elégant? Distingué?

— Un homme sérieux, dis-je, qui met ses théories en pratique, et qui, à cause de cela, ou peut-être malgré cela, reste l'un des meilleurs vivants qui soient, au Club et par toute la terre.

— Marié? demanda Dick.

— Célibataire. Et décidé à ne pas se marier avant d'avoir trouvé son idéal.

— Il ferait l'affaire de Robinne, fit Dick. Ils sont faits l'un pour l'autre.

Robinne sourit, d'un pâle sourire pathétique. Elle avait l'air de dire: "Même celui-là voudrait dîner à l'heure!"

Nous avions fini de manger le lard froid. Dick annonça qu'il allait jusqu'à la ville. Robinne lui conseilla d'emmener Véronique, à qui un gâteau et un verre de lait feraient le plus grand bien.

Chose remarquable. Véronique trouva sur le champ toutes ses affaires. Avant que Dick eût fini de bourrer sa pipe, elle était prête à partir. Véronique attendait! Robinne dressa une liste d'objets qu'elle chargea Dick de lui rapporter. Elle le pria aussi de faire venir un plombier, un menuisier, un maçon, un vitrier, et un architecte; tout ce monde devait se mettre à la besogne sans perdre un instant. Robinne croyait qu'en s'y mettant tous ensemble, ils pourraient parer au plus urgent.

(*Suite à la page 39*)



ARRETEZ

Ces Veines Varices

Aucune personne judicieuse continuera à souffrir de dangereuses veines varices, enflées et nouées près des chevilles ou des genoux lorsqu'elle peut se procurer dans toute bonne pharmacie cette huile curative pénétrante.

Ce simple traitement familial donne des résultats étonnants

Demandez à votre pharmacien une bouteille originale de deux onces d'Huile Emeraude de Moone (Moone's Emerald Oil) et appliquez-la soir et matin sur les veines enflées en frottant doucement en montant vers le coeur jusqu'à ce que le sang des veines puisse affluer dans ce sens.

Dans des centaines de cas l'Huile Emeraude de Moone a donné un soulageemnt béni. Achetez une bouteille aujourd'hui — elle est merveilleuse pour ulcères, blessures anciennes, veines brisées et les cas douloureux d'eczémas.

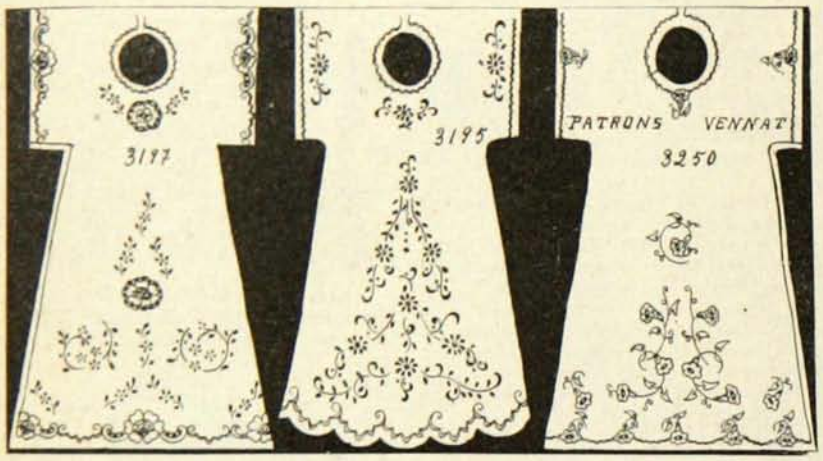
Il vous faut satisfaction complète, sinon votre argent vous sera remboursé avec plasir.

Huile Emeraude
de MOONE

LES OUVRAGES FEMININS

Par MADAME VENNAT

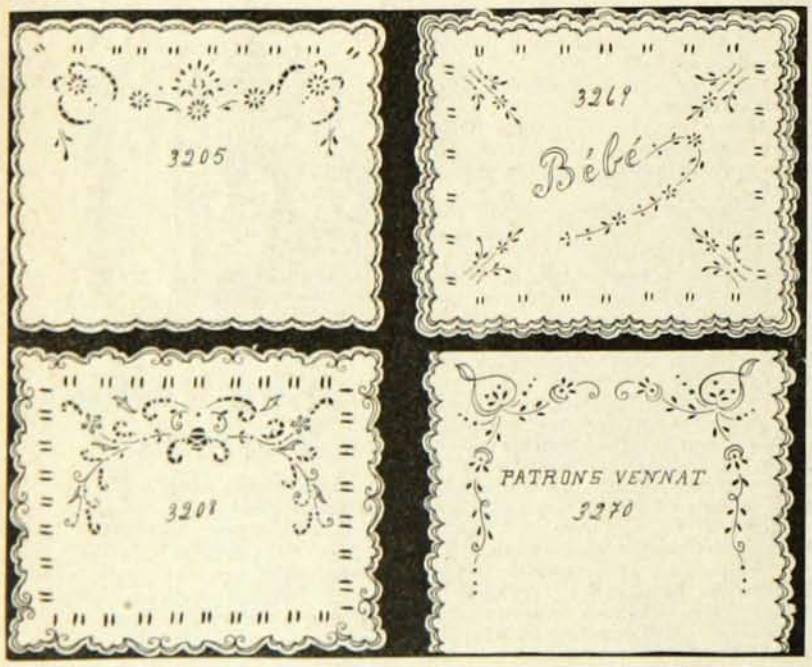
Voici plusieurs mois que nous ne vous avons présenté des objets pour enfants; nous savons avec quel empressement sont accueillies les suggestions que nous offrons pour la parure des petits; aussi, nous pensons être agréables à un grand nombre, en présentant aujourd'hui, des modèles variés à l'usage de nos bambins.



Voici d'abord, deux ravissantes robes courtes, dans une forme nouvelle, et très populaire, qui convient aussi bien au bébé de un an, qu'à la fillette de 6 ans.

C'est un morceau droit, que l'on taille en double, avec une couture sur les épaules, et les côtés; toute l'ampleur est ensuite ramenée à l'encolure, par un double rang de fronces, ou par un nid d'abeilles de fantaisie; on borde ensuite d'un biais.

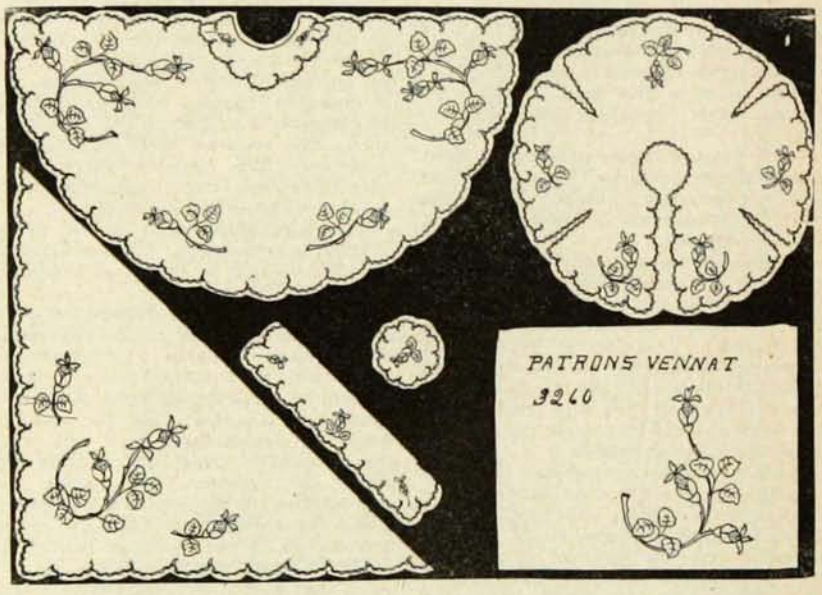
Une broderie extrêmement légère et délicate orne ces deux modèles; elle pourra se faire tout aussi bien sur de la toile, du voile, blanc ou de couleur, de la soie ou du lainage léger. Elle s'exécute au plumetis bien rembourré, avec un peu de cordonnet.



Pour les tout petits, voici maintenant trois robes longues, assez élégantes pour pouvoir servir de robes de baptêmes; chacune d'elle est d'ailleurs assortie à un trousseau complet, pour cette circonstance. Le No 3195 se fera facilement sur cachemire; les autres devant se travailler ajouré, nous conseillerons plutôt un tissu léger, crêpe, toile, ou voile. Le No 3197 est d'une grande délicatesse; les roses se découpent sur fond de jour; les brides seront faites roulées; les bords seront à volonté, roulés ou festonnés. Le coeur de la fleur est également à jour, le centre formé par une roue renaissance, ou araignée, qui allègera l'ensemble. Le No 3195 est tout à la broderie pleine; il n'y a rien de spécial à dire pour l'exécution, qui est des plus simples.

Enfin, le No 3250 se compose de fleurs de liseron; presque toute la broderie est au cordonnet, ou au point de tige; les petites feuilles sont pleines; le coeur des fleurs est ajouré, et le bord des pétales est soulevé au plumetis.

Ces robes peuvent être faites kimono; la plupart du temps, nous les faisons avec empiècement à même, droites en avant, et toute l'ampleur ramenée sur les côtés et en arrière, par des fronces; l'empiècement est coupé sur les côtés et dans le dos, et le corps de la robe est ensuite monté sur ce petit yoke; cette forme est à notre avis, la plus gracieuse, en même temps que la plus pratique, car elle habile mieux le bébé, et ne risque pas de se déplacer, comme il arrive très souvent, avec les robes kimono.



Voici maintenant un très simple modèle de trousseau de baptême, qui n'en est pas moins gracieux pour cela. Une branche de boutons de roses, forme toute la garniture; les tiges seront pleines, les feuilles simplement contournées, au point de tige, ou au cordonnet, avec les nervures de même; les boutons de fleurs eux-mêmes, sont au plumetis, avec le centre allégé par des points de sable, qui sont du plus heureux effet.

Nous ne reviendrons pas ici sur la manière de monter le trousseau, et sur les tissus à choisir de préférence, pour son exécution; nous en avons déjà parlé ici plusieurs fois. Nous restons cependant à la disposition de toutes celles qui voudraient obtenir des renseignements à ce sujet, et nous les donnerons avec plaisir à toutes les personnes qui nous les demanderont, en joignant un timbre pour la réponse.

Pour terminer, ces quatre modèles d'oreillers, trouveront certainement un bon accueil, car il y a bien longtemps, que nous n'en avions fait paraître sur cette page; dans le petit lit ou la voiture, quand il s'agit de montrer Bébé, ou de le promener, un oreiller brodé est de rigueur. Le No 3205, n'use de son passe-ruban qu'à titre d'ornementation; on pourra facilement le supprimer; la broderie légère se fera, à jour, pour les feuilles et les amandes, et les fleurs pleines; quelques motifs au richelieu allègent l'ensemble; un délicat feston, à dents de robes, borde les quatre côtés.

Le No 3269 a la forme classique, toujours en faveur; dessous dépassant, trou-trou permettant de faire courir un ruban tout au-

(*Suite à la page suivante*)

Pour être au courant de ce qui est nouveau et joli en

BRODERIE et MUSIQUE

Abonnez-vous au journal mensuel bilingue le plus intéressant qui paraisse

Par an, 25 cts

Nous envoyons un numéro specimen, si désiré, sur réception de 5 cents.

Raoul Vennat,

3770-3772 rue Saint-Denis (ancien 642) Montréal

Tél. Est 0822-3065.

Travaux féminins de La Revue Moderne

Veuillez trouver ci-inclus le montant de———pour le modèle No.———

Nom———

Adresse———

Veuillez présenter ce coupon avec chaque achat à la Maison **RAOUL VENNAT,** 3770, rue St-Denis Montréal

— Qu'est-ce qu'il y a donc d'arrivé? fit Dick. Tu as eu un accident?

C'est ici que Robinne éclata. Elle n'en pouvait plus. Je m'étais demandé quand la chose se produirait. Au grand étonnement de Dick, l'explosion eut lieu alors.

Oui, il y avait eu un accident. Est-ce qu'on croyait que sept petits morceaux de lard froid tout raccornis étaient l'idée que Robinne se faisait d'un déjeuner pour quatre affamés? Dick se figurait-il, jugeant les autres d'après lui, que la famille ne se composait que d'aliénés? Etait-ce respecter les cheveux gris d'un père, que la conduite de son fils conduirait bientôt dans la tombe, que de faire passer pour faible d'esprit l'aînée de ses enfants? (Mes cheveux, soit dit en passant, ne sont pas gris. Il se peut qu'il y ait ça et là un reflet d'argent, résultat de réflexions profondes. Mais les décrire globalement comme gris, c'est faire preuve de peu d'observation. En outre, à quarante-huit ans, à peine dépassés, on ne descend pas dans la tombe, du moins pas tout de suite. Robinne, quand elle se fâche, passe décidément la mesure. Mais je me garderai bien de l'interrompre. L'intention était louable; et puis, interrompre Robinne quand elle en a assez d'être une larve, comme elle dit, c'est à peu près comme si on voulait arrêter un cyclone en ouvrant son parapluie. Est-ce que Dick n'aurait pas pu le deviner tout seul qu'il y avait eu un accident? Il eût suffi qu'il pensât un peu moins à son ventre! Il n'y avait qu'à regarder la pauvre enfant qui mourait de faim près de lui (ceci pour Véronique), et sa pauvre sœur, épuisée de fatigue, et n'ayant pas mangé davantage! Et patati, et patata. C'est ce cynique étalage de l'égoïsme masculin qui avait fait déborder la coupe.

A la fin, Robinne se tut, à bout de souffle plutôt qu'à court d'arguments. Véronique, non sans à-propos, dit qu'il fallait espérer qu'on arriverait à la ville avant la fermeture des boutiques. La manœuvre était habile. Robinne prit peur, mais pas assez pour se retenir d'adresser à Dick quelques nouveaux reproches, notamment au sujet de sa lenteur, sans voir qu'elle-même l'empêchait de sortir en lui barrant la porte et en le forçant à écouter ce qu'elle disait.

MES ENFANTS ET MOI

(*Suite de la page 37*)

Dick, lui coupant son discours, réussit à se dégager. Il ouvrit la porte de la cuisine: par-dessus l'épaule de Robinne, le désastre apparut:

— Ce n'est pas possible, s'écria Dick, il y a eu un tremblement de terre?

— Un tremblement de terre? dis-je. Il aurait fait moins de dégâts!

Forcée de parler, Robinne se tourna vers moi:

— Tu vois, dit-elle, ce qui arrive lorsque ta fille cadette se mêle de vouloir se rendre utile.

Robinne parlait sévèrement: je me sentais aussi confus que si j'eusse été le coupable. J'ai eu autrefois un oncle qui me parlait sur ce ton-là. "Ta tante, avait-il coutume de me dire, ta tante peut être, quand elle veut, la femme la plus insupportable du monde." Il s'adressait à moi parce qu'il n'eût pas osé le lui dire à elle-même. J'en restais consterné pendant plusieurs jours. Robinne me rappela cet oncle-là.

— Mais enfin, dis-je timidement, comment a-t-elle fait son compte? Une enfant de son âge n'a pas, toute seule... Ah ça! où est-elle passée?

Véronique et Dick avaient disparu. Il n'y avait plus là que la seule Robinne. Je courus à la porte. Dick était déjà au milieu du champ. Quant à Véronique, elle était hors de vue.

— On se dépêche, me cria Dick de toutes ses forces, 'en cas que' les boutiques fermeraient de bonne heure.

— Dis à Véronique de venir me parler! criai-je, aussi fort que je pus.

— Quoi? hurla Dick.

— Véronique! hurlai-je à mon tour, les mains en porte-voix.

— Oui, cria Dick. Elle est en avant!

Il était inutile de s'époumonner davantage.

— Celui-là! soupira Robinne, il tient toujours avec elle!

— Oui, dis-je, et tu fais comme lui. Quand ce n'est pas Dick qui la défend, c'est toi. Et si c'est toi qu'on accuse, c'est eux qui prennent ton parti. En outre, tu défends Dick, qui vous défend toutes les deux. Si bien que moi, entre vous trois, je commence à être bien fatigué de m'occuper de votre éducation (ce qui était vrai). Me diras-tu, à la fin, ce qui est arrivé?

Robinne se décida. elle me conta toute l'histoire par le menu. Elle fit le tableau de la cuisine avant l'accident, l'odeur des choses, la chaleur. Elle avait dû sortir, après avoir fait à Véronique mille recommandations. En revenant du bois, où elle avait été cueillir des fleurs pour fleurir la table, elle avait entendu le bruit d'une détonation. Elle avait cru à un coup de fusil. En arrivant dans le jardin, elle avait trouvé Véronique en compagnie d'un jeune garçon dont les mains étaient noires et les vêtements en lambeaux, et discutant avec animation. Véronique, apercevant Robinne, lui avait débité, le plus sérieusement du monde, une histoire abracadabrante de voleurs qui, débouchant du bois, l'avaient sommée de lui ouvrir. Pourquoi lui avaient-ils demandé la permission au lieu de lever le loquet et d'entrer? Mystère. Véronique avait appelé à l'aide. Le petit garçon était accouru, et les voleurs, pour se venger de leur échec, avaient mis le feu à une mine souterraine, qui avait fait explosion sous la cuisine. L'histoire ne tenait pas debout, mais les deux enfants n'en avaient pas voulu démordre. Robinne n'avait pu faire parler sa sœur qu'en la menaçant de la faire comparaître devant un juge.

L'histoire, déjà longue dans la bouche de Véronique, n'en finissait plus dans la bouche de Robinne. J'y démêlai néanmoins qu'une voisine, qui venait chez nous pour aider au ménage, avait dit la veille, devant Véronique, que, pour empêcher les cheminées de fumer, rien ne valait la poudre de chasse. J'en savais assez. Avec cet élément-là, je reconstituai seul toute l'histoire, et ce fut moi qui poursuivis:

— J'y suis, dis-je, et je vais pouvoir t'aider à me raconter l'histoire. Au mot de poudre de chasse, Véronique a dressé l'oreille. La poudre de chasse est une chose qui, par sa nature même, est faite pour plaire à Véronique. Elle s'est endormie, le soir, en rêvant de révolution. Demeurée seule dans la cuisine, face à face avec le fourneau, toute autre jeune fille eût vu passer dans la flamme un cortège de princes, de carrosses et de fêtes dansantes. Véronique, non. "Qui sait, a-t-elle dû se dire, peut-être aurai-je un jour, comme l'enfant grec, de la poudre et des balles?" Or, tandis qu'elle lève les yeux, une fée lui apparaît sous le déguisement d'un petit garçon, un petit garçon évidemment né pour le mal, mais qui a dû apparaître à Véronique comme envoyé du ciel pour exaucer sa prière. Elle s'est dit qu'un garçon, ça doit savoir où on peut trouver de la poudre.

— Ils ont dû s'en procurer au moins une livre, dit Robinne, d'après les dégâts. Naturellement, le petit doit l'avoir volée. Il n'a été absent que dix minutes. Il savait où la prendre. Mais l'idée du vol même n'a pas paru troubler Véronique.

— Elle a pris cela pour une offrande des dieux. C'est la notion que j'avais de ces choses, à dix ans. S'informer plus avant lui eût paru impie. Comment n'ont-ils pas été tués tous les deux?

— La Providence veillait, dit Robinne. Je ne vois pas d'autre raison. Ils ont levé le couvercle et jeté le paquet dans le feu. Heureusement, la poudre était enveloppée. C'est ce qui leur a donné le temps de sortir. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce n'est pas Véronique, cette fois, qui a buté contre le paillasson.

"Cela aurait pu si mal finir! dit-elle encore. Elle mérite d'être punie.

Je prêtai mon mouchoir à Robinne, qui n'a jamais le sien.

— Elle le sera, lui dis-je. Je vais y réfléchir.

— Et moi aussi, dit Robinne, j'ai mérité d'être punie. La connaissant comme je la connais, je n'aurais pas dû la laisser seule. J'aurais pu être cause de sa mort! Et elle, pendant que nous sommes là, elle est en train de s'empiffrer de gâteaux!

— Elle mérite de ne pas les digérer, dis-je.

— Pourquoi n'as-tu pas eu de bons enfants? dit Robinne en pleurant. Nous ne sommes bons à rien.

— Il est vrai, dis-je, que vous n'êtes pas tels que je voulais.

— Singulière réflexion! dit Robinne, blessée.

— Oui, dis-je. Je voulais des enfants charmants, charmants à ma façon, pareils au portrait que je m'étais tracé d'avance. Vous m'avez déçu dès le berceau.

Robinne n'en revenait pas.

— La plus grande déception, dis-je, m'est venue de toi. Oui, de toi. Dick n'était qu'un garçon: on ne s'attend jamais à ce que les garçons soient des anges; et plus tard, quand Véronique naquit, j'étais déjà résigné. Mais toi, lorsque tu vins au monde, j'étais fou de joie. Il nous arrivait d'entrer furtivement, la nuit, Petite mère et moi, dans la chambre où tu dormais avec ta nourrice, rien que pour te regarder:

"— Je suis content que ce soit une fille, disais-je à Petite mère. Je pourrai la voir grandir, devenir une femme. Les jeunes filles qu'on voit dans les livres n'ont jamais l'air d'avoir vécu. Avoir une fille à soi, quel avantage! Je prendrai des notes, j'aurai un carnet à fermoir, pour y mettre les observations qu'elle me suggérera.

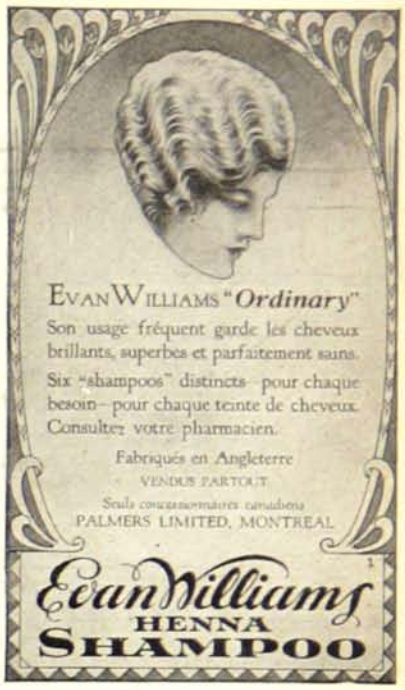
— As-tu tenu parole? demanda Robinne.

— J'ai abandonné le carnet de bonne heure, après n'avoir écrit que quelques pages. Je ne fus pas long, en effet, à m'apercevoir que tu ne serais pas l'héroïne rêvée. Je voulais voir en toi le bébé propre et béat, le bébé qu'on voit sur les images, avec son sourire extatique. J'écrivais des vers; et toi, pendant ce temps là, tu bavais, tu criais. Il fallait sans cesse t'essuyer le nez. Le poème, je ne sais pourquoi, n'avait jamais l'air d'être fait pour toi. C'est quand tu dormais que tu étais le plus joli. Mais tu ne dormais jamais quand on aurait voulu te voir dormir.

"Ceux qui dessinent, dans les journaux, un homme en chemise de nuit portant dans les bras un enfant qui pleure, sont sûrement des célibataires. Marié, l'homme ne voit plus rien que de triste dans ce dessin qui veut être drôle. Ce n'est pas qu'il soit bien ennuyeux de porter un enfant. Non. Ce qui fait de la peine, c'est de penser qu'avec de si bonnes intentions, on a donné la vie à un petit être pareil aux autres, qui a déjà un vilain petit caractère à soi: c'est cela qui est tragique, Robinne. Ensuite, tu as grandi; tu es devenue une petite fille. J'avais rêvé d'une petite fille aux yeux songeurs, dont le regard fixé sur moi m'interrogerait, au crépuscule, sur les problèmes de la vie.

— Mais, dit Robinne, je t'en posais, des questions. Tu me disais de me taire et de tâcher d'être moins bête.

— Tu ne me comprends pas, Robinne. Ce n'est pas toi que j'accuse, c'est moi-même. Les hommes sont comme ces enfants qui plantent des semences dans un jardin et puis se fâchent parce qu'il

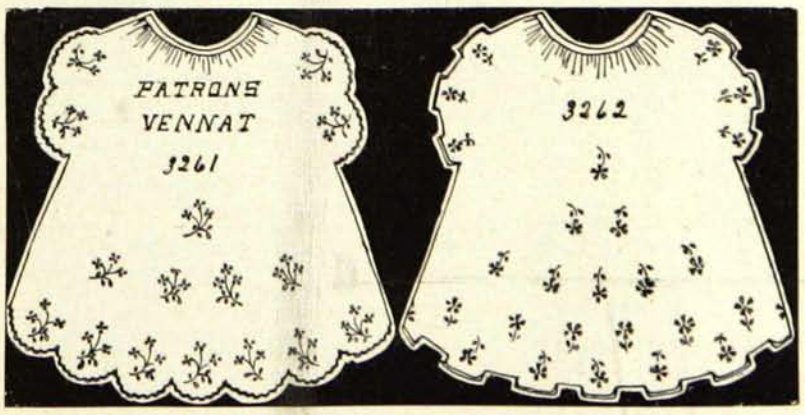


LES OUVRAGES FEMININS

(*Suite de la page précédente*)

tour, avec une large boucle dans un coin; la broderie sera tout ajourée, sauf le motif central, "Bébé", qui se détachera en plumetis très soulevé, et d'une impeccable régularité.

Très délicat, le No 3208 est en broderie italienne, anglaise à brides, petits oeillets, et fleurs de fantaisie, au plumetis. Au milieu, un petit motif s'inspire de la dentelle de venise; les personnes qui connaissent ce point, pourront risquer quelque fantaisie; les autres se contenteront de faire des brides entrecroisées, comme sur notre modèle.



Pour finir, un modèle très simple, qui servira pour l'usage courant; la forme en est très pratique; une seule couture, avec feston aux deux bouts, et un léger motif, à l'anglaise, plumetis, et cordonnet, gracieux et vite fait, ce qui ne gâte rien.

Ces oreillers se feront de préférence, sur toile fine, ou sur un coton fini toile de pesanteur moyenne.

Nous sommes, comme toujours, à la disposition de nos lectrices, pour tous les renseignements qu'elles pourraient désirer à cet égard. Le coupon de la *Revue*, leur assure, comme par le passé, le meilleur service, et les meilleurs prix.

Madame RAOUL VENNAT



BEAUTE

Une poudre douce parfumée qui protège la figure contre les taches et ajoute ce charmant ton délicat au teint.

Ecrivez pour échantillon gratuit

POUDRE A FIGURE DE

CHAMBERLAIN

COLD CREAM — CREME INVISIBLE

Chamberlain Laboratories

Dovercourt Road, TORONTO, Canada.



Disparue cette sensation de fatigue, cet énervement, cette toux saccadée!

Plus de lassitude, plus d'insomnie, plus d'inquiétude au sujet de ce mal tenace du poumon!

Le Tonique Pulmo m'a rendu la joie de vivre. La vigueur, l'énergie, le sommeil paisible et l'appétit me sont revenus, grâce au

Dr Hervay

Le Tonique Pulmo du Dr Hervay est un merveilleux reconstituant de l'organisme, chez les femmes anémiques. Réparateur des forces, régénérateur du sang et calmant des nerfs, il leur rend vigueur et vitalité.

Pour tous ceux qui requièrent un reconstituant effectif et sans danger, père, mère ou enfants, le Tonique Pulmo est sans égal.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO., of Canada, Limited

489, rue St-Paul Ouest

Tél. Main 3190. Montréal

Tonique Pulmo

POUR TOUTE PERSONNE FAIBLE

MES ENFANTS ET MOI

pousse des fleurs qu'ils n'attendaient pas. Tu étais une bonne petite fille, je m'en rends compte aujourd'hui. Mais tu n'étais pas la petite fille que j'avais rêvée. Et c'est par là que tu me manquais: je pensais à la petite fille que tu n'étais pas. Vois-tu, Robinne, l'homme fait cela toute sa vie. Toute la vie, il attend de voir éclore, il cherche des yeux des fleurs qui n'existent nulle part; et il passe sous voir, il écrase même parfois, en marchant, des fleurs qui poussent à sa portée.

"Avec Dick, même déception. Je rêvais d'un garçon indocile. Eh bien, Dick était indocile, personne ne peut le nier. Mais ce n'était pas cette sorte d'indiscipline-là que j'avais imaginée. J'étais préparé à ce qu'on vienne me dire qu'on l'avait pris à marauder. Que dis-je? Je l'espérais. Tous les enfants précoces qu'on voit dans les romans commencent par aller à la maraude, et puis deviennent de grands hommes. Mais il n'y avait pas de verger près de chez nous. A l'âge où Dick aurait dû marauder, nous demeurions à Chelsea. Ce fut ma faute, évidemment. Je n'avais pas réfléchi. Une fois Dick prit la bicyclette qu'une dame avait laissée à la porte d'un salon de thé de Battersea Park. Ils étaient deux pour faire ce joli coup: lui et un autre garçon de son âge, fils d'un barbier chez qui l'on se faisait raser pour trois sous. En principe, je suis républicain; mais je fus contrarié d'apprendre que mon fils se laissait aller à des fréquentations pareilles. Ils gardèrent la bicyclette pendant une semaine; au bout de ce temps, des agents, un soir, la découvrirent, adroitementt cachée derrière un buisson. En bonne logique, je ne vois pas en quoi il est moins crapuleux de voler des pommes que de prendre un vélo; n'empêche que les choses m'apparurent alors sous ce jour-là. Ce n'était pas le vol que j'avais rêvé que Dick commettrait.

"Je voulais que mon fils fut passionné. Dans les livres, le héros, quand il est au collège, est toujours un jeune homme passionné. Dick fut passionné, si l'on veut. Il m'en coûta même trois cents livres sterling pour que certaine rupture de promesse de mariage ne vînt pas devant la justice; je n'avais pas prévu ce genre de passion. Une autre fois, Dick s'enivra et défonça le bonnet d'un évêque qu'il avait pris pour le pion du collège. La chose était assez innocente en soi. Mais que mon fils eût pu s'enivrer!

— Il ne s'est plus jamais enivré depuis, dit Robinne. Il n'avait bu, rappelle-toi, que trois verres de champagne et un de liqueur. C'est la liqueur qui lui fit mal. Il n'avait pas l'habitude. Il était donc plus exposé que d'autres. Et il était du mauvais clan. Au collège, on ne peut pas être du mauvais clan sans être parfois pris de boisson.

— Peut-être, dis-je, mais, dans les romans, le jeune homme passionné boit et n'est jamais gris. Il doit y avoir une différence entre les livres et la vie. Dans les livres, on se passe ses fantaisies et on échappe au châtiment; dans la vie, au contraire, le châtiment est la seule chose qui arrive à coup sûr. Je rêvais au jeune homme des romans qui, quinze jours avant l'examen, se noue autour du front une serviette humide, boit du thé fort et passe, haut la main, avec les honneurs. Dick a essayé; la serviette n'a jamais voulu tenir: toujours, elle se dénouait. La serviette lui fit mal à la tête; et le thé, trop fort, lui cause des vomissements. J'avais imaginé que je jouerais les pères indulgents, qui font semblant d'être très en colère et se détournent pour rire sans être vus. Or, je n'eus jamais de sourire à cacher. Dick s'est conduit jusqu'ici de façon déplorable; il a perdu son temps et gaspillé mon argent.

— Il changera, dit Robinne. Je suis sûre qu'il fera un excellent fermier.

— Je n'avais pas rêvé d'en faire un fermier, dis-je. Je le voyais premier ministre. Ah! Robinne, les enfants sont bien décevants! Véronique n'a que le mal en tête. J'aime les enfants malfaisants qu'on rencontre dans les histoires. Mais l'enfant qui met une livre de poudre de chasse dans le feu pour faire tirer la cheminée, et qui n'échappe à la mort que par miracle, me déplaît.

— Et pourtant, dit Robinne, je suis sûre que si quelqu'un voulait se donner la peine de raconter l'affaire du fourneau, si tu voulais, par exemple, l'écrire et la mettre dans un livre, cela pourrait faire un chapitre gai.

— Possible, dis-je. Les ennuis des autres sont toujours drôles. Pour moi, après ce qui vient d'arriver, je sens qu'il ne se passera pas une heure que je ne me demande pendant si mois au moins, chaque fois que Véronique sera absente, quel nouveau méfait elle est encore en train de commettre. Et quant à Petite mère, elle est capable d'en mourir de peur, si nous ne réussissons pas à lui cacher toute l'histoire.

— Les enfants seront toujours des enfants, soupira Robinne, pensant me consoler.

— C'est de cela, justement, que je me plains, Robinne. Nous espérons toujours que nos enfants ne seront pas comme ceux des autres. Véronique est paresseuse. Elle eût pu avoir d'autres défauts qui eussent été les bienvenus et pour lesquels je n'aurais fait que l'aimer davantage. Mais vous êtes si obstinés! Vous voulez choisir vous-même vos défauts. En outre, Véronique n'est pas toujours digne de foi. Pour se tirer d'affaire — et pourvu qu'il y ait une chance d'être crue — elle est très capable de mentir.

— C'est un défaut, dit Robinne, qui est commun à tous les enfants. Dick a été comme cela, et moi avant lui.

— Je le sais, répondis-je. Mais justement je voulais des enfants à moi tout seul. Toi, Robinne, je voulais que tu fusses la fillette idéale, pareille à celle que j'avais dans la tête. Tu ne lui ressembles pas pour un sou. Elle avait ses faiblesses, mais c'était des faiblesses si drôles. Et elle avait son caractère. Une femme est insipide quand elle n'a pas de caractère. Mais je ne l'en aimais que davantage. Pour tout dire, tu t'es formée trop tôt; tu ne m'a pas laissé le temps de modeler ton caractère à ma façon. Tout le monde, ici aurait préféré celui que je t'aurais fait.

— Est-ce que tu n'aurais pas pu le faire servir pour toi? dit Robinne.

— Non, dis-je, c'était un caractère de femme.

(En outre, comme je le demandai à Robinne: "Qu'est-ce qu'il y a donc dans mon caractère qui n'est pas bien?")

— Rien du tout, répondit Robinne. (Sa voix, à ce moment, me parût mal assurée). Mais je trouve quelquefois qu'un caractère moins jeune t'irait mieux, voilà tout.

— On ne se change pas, dis-je. Certaines jeunes filles eussent été heureuses d'avoir un père assez jeune pour les plaindre et pour les comprendre, assez jeune pour être indulgent. Le vieux père noble, solennel, auquel tu songes, t'aurait élevée tout autrement. Permets-moi de te dire cela, mon enfant. Et tu ne l'aurais pas aimé, si tu l'avais eu pour père.

— Peut-être, dit Robinne. Il est vrai que tu es très bon pour nous, par certains côtés.

— Dans ce monde, Robinne, il faut prendre les gens comme ils sont, et s'en concenter. Nous ne pouvons pas espérer trouver les autres exactement semblables à ce que nous aurions voulu qu'ils fussent. Dis-toi que, peut-être, nous ne les aurions pas mieux aimés s'ils avaient été comme nous les voulions. Apprends à ne pas souffrir de ce qui leur manque. Ne pense qu'à ce qu'ils ont de bon.

Robinne promit d'essayer. J'espère faire d'elle, un jour, une femme raisonnable.

VII

EN MISSION

Dick et Véronique rentrèrent de la ville chargés de paquets. Ils précédaient le père Slee, le meilleur maçon de l'endroit, qui suivait en voiture, avec les matériaux les plus encombrants.

— Je lui ai dit de se mettre en route sans perdre une minute, fit Dick: mais pour lui "sans perdre une minute", doit s'entendre: "après un grand bain suivi d'un goûter". Il passe pour un vieux brave homme, lent, mais honnête; les autres, à ce qu'on m'a dit, sont encore moins dégourdis. Tu pourras, si tu veux, lui parler de notre maison.

Véronique se débarrassa de ses vêtements, les rangea avec des soins inusités, demanda poliment si personne n'avait besoin d'elle, et monta dans sa chambre pour y faire, dit-elle, une lecture morale. Robinne et moi goûtames d'un œuf. M. Slee arriva comme nous finissions de manger. C'était un gros homme au regard absent qui poussait sans cesse des soupirs. Quand il vit la cuisine, il soupira, et déclara qu'il y avait quatre jours d'ouvrage, à trois ouvriers, et qu'il faudrait un fourneau neuf.

— Comment faire la cuisine, pendant ce temps-la? dit Robinne.

— Je l'ignore, dit M. Slee, en poussant un soupir.

— Nous n'avons plus qu'à nous en retourner chez nous! fit Dick.

— Et c'est toi, dit Robinne indignée, qu'on chargera de dire la vérité à Petite mère, pour qu'elle en meure!

M. Slee s'en alla, promettant de commencer les travaux le lundi à la première heure. A peine la porte était-elle fermée, que Robinne avait déjà tout réglé:

— Père va manger quelque chose, dit-elle, et prendre le premier train. Il y en a un à six heures quinze.

— Nous aussi, fit Dick, nous pourrions peut-être manger quelque chose?

— Père dira qu'il a été rappelé à Londres pour affaires, dit Robinne. Petite mère le croira et ne se doutera de rien.

— Petite mère ne croira rien du tout, déclara Dick. Pour qui la prends-tu? Elle sait bien que les affaires ne rappellent pas les gens à Londres le samedi, et à neuf heures du soir. Elle devinera qu'il est arrivé quelque chose. Elle posera cent mille questions.

— Père aura tout le temps, dit Robinne de trouver une explication dans le train. Il inventera une histoire qui tienne debout. C'est son métier. Père parti, je m'arrangerai. Nous trois, nous pourrons vivre de rien; du lard froid suffira. Jeudi, tout sera en ordre et Père pourra revenir.

Je fis remarquer à Robinne toute l'absurdité de son idée. Pouvais-je laisser seuls trois enfants sans défense? Qu'est-ce que Petite mère dirait? Et Véronique, que ne ferait-elle pas, en mon absence? Sans compter bien d'autres choses: l'âne, par exemple; il pouvait arriver d'un moment à l'autre; il fallait une personne responsable pour le recevoir et pourvoir à ses besoins. Je devais revoir Saint-Léonard pour lui parler de Dick. Et qui s'occuperait de la vache, quand elle serait là-haut, dans l'étable? Qui accompagnerait M. Bute, qui allait revenir avec les plans de la maison? Qui lui expliquerait clairement ce que nous voulions? Et le petit domestique, le simple fils de la terre, que miss Jeannie avait promis de nous dénicher? Qui le recevrait? Il parlerait patois. Qui serait là pour l'entendre, pour lui répondre en patois? Tout condamnait l'idée de Robinne et la faisait paraître insensée.

Robinne continuait de couper mes tartines. Sans se laisser le moins du monde émouvoir, elle déclara, fort posément, qu'ils n'étaient nullement sans défense, ajoutant que si, à quarante-deux ans, elle et Dick n'avaient pas assez de bon sens pour conduire une boutique de six pièces, c'était à désespérer.

— Quarante-deux ans? Qui a quarante-deux ans?

— Nous, donc? fit Robinne. Dick et moi. N'aurons-nous pas ensemble quarante-deux ans à notre prochain anniversaire? Presque le même âge que toi!

Et quant à Véronique, elle serait comme une grande personne, pendant quelques jours. Je savais bien que Véronique poussait toujours tout à l'extrême. Après ce qui venait de se passer, elle ne pouvait manquer d'être une sainte, jusque vers la fin de la semaine.

— Pour ce qui est de l'âne, ajouta Robinne, on tâchera qu'il se sente chez lui, absolument comme si tu étais là. Dieu me garde, dit-elle encore, de te manquer de respect. Mais on dirait, à l'entendre, que tu es le seul être au monde qui soit capable d'intéresser ce baudet. Je suis sûre qu'il ne verra aucun inconvénient à partager l'étable avec la vache, pour une nuit ou deux. S'il se montrait offensé, Dick dresserait entre eux une cloison. Il serait préférable, d'ailleurs, que la vache restât où elle est, jusqu'à ton retour. Elle me réveillera le matin. Tu vois que tout est réglé, sauf en ce qui concerne Dick. Or, je te connais: si tu rencontres Saint-Léonard, ce sera pour parler du péril jaune, ou des probabilités de vie dans Jupiter. Aborder la question d'argent, ce serait compromettre tout le

MES ENFANTS ET MOI

projet. Si tu parles argent, Saint-Léonard se jugera offensé; s'il n'en veut pas parler, c'est toi qui prendras la mouche. Laisse-moi règler ça toute seule, avec Jeannie. Nous ferons cela très bien.

"Reste M. Bute et le domestique. Pour le premier, je sais ce que tu veux. Qu'il ne compte pas m'influencer par des arguments ridicules. Il a besoin, ce jeune homme, que quelqu'un lui parle avec autorité et lui dise ce qu'il faut qu'il fasse. Quant au domestique, plus tôt il viendra, mieux cela vaudra. Peu importe qu'il parle patois. Ce que je lui demande, c'est qu'il nettoie les couteaux qu'il aille chercher de l'eau, qu'il casse du bois. Tout cela peut se demander par gestes. Il sera temps à ton retour de lui faire perdre son temps en conversations.

Ainsi parla Robinne, à peu de chose près. Peut-être ne se servit-elle pas exactement des mots que je rapporte. A plusieurs reprises, je voulus l'interrompre. Mais ce fut comme si je chantais. Quand Robinne a une idée elle n'écoute rien, elle n'entend rien. Elle parle et parle sans arrêt; et, à la fin, elle croit qu'on s'est rangé à son avis et se figure qu'on ne serait pas capable de reprendre la discussion depuis le début.

Elle ajouta que je n'avais pas de temps à perdre et qu'elle m'écrirait. Dick, lui aussi, promit de m'écrire pour me raconter ce qui se passerait, et réclama des provisions comme pour nourrir six personnes, ajoutant que rien ne serait perdu. Je sentis que je serais impuissant à leur montrer qu'ils avaient tort et moi raison. Dans ces conditions, il ne me restait plus qu'une chose à faire: leur obéir et me mettre en route.

A ma prière, Véronique accepta de m'accompagner jusqu'au bout de l'avenue. J'entendais lui parler sérieusement. Il est évident qu'il eût été beaucoup plus facile de la convaincre qu'elle avait eu tort, si elle avait été projetée en l'air par l'explosion. Elle eût ainsi connu par elle-même qu'elle avait fait le mal. Or, les choses s'étaient passées de telle sorte que, bien que Véronique fût incontestablement coupable, il ne lui était rien arrivé. Dans les romans, le taureau furieux fonce tête baissée sur l'enfant qui a désobéi. Il arrive bien que l'enfant sage, qui s'en va, son panier sous le bras, rendre visite à sa grand'mère malade, se trouve, en même temps, en plein milieu du même pré. Tant pis pour le taureau. Il sera forcé de perdre un temps précieux à contourner l'enfant sage, pour ne pas renverser ce qu'il y a dans le panier. Et si l'enfant désobéissant avait pour deux sous de présence d'esprit (ce qui n'arrive pas dans les histoires), il profiterait de cette circonstance pour se garer. Mais l'enfant désobéissant ne voit rien. Il va droit son chemin, comme un aveugle. C'est drôle, mais c'est ainsi. Et quand le taureau le rejoint, l'enfant désobéissant se trouve dans la meilleure position qu'on puisse imaginer pour reçevoir la leçon de morale que l'auteur et le taureau sont chargés de lui donner.

L'enfant sage est toujours récompensé. Il pourrait peser cent livres, il traversera l'étang gelé sans qu'il lui arrive malheur. L'enfant méchant peut peser vingt livres de moins, la glace refuse de le porter. La glace a l'air de dire: "Laissez-moi donc tranquille avec votre pression maxima par centimètre carré! Il a battu, l'autre semaine, sa petite sœur encore au berceau: il faut qu'il se noie!

La défense de Véronique, exprimée, il faut en convenir, avec une remarquable modération et non sans courtoisie, se ramenait en somme à ceci:

— J'ai pu agir sans discernement. J'ignore si mon éducation fut faite avec toute la sagesse désirable. Il est certain qu'on m'a répété, avec une insistance souvent fatigante, des choses qui n'avaient à mes yeux (sic) aucun intérêt. Au contraire, on a négligé de m'apprendre les choses dont il était le plus dangereux que je fusse ignorante, par exemple: les effets de la poudre à canon. Je n'en veux à personne. Je suppose qu'on a fait de son mieux. Mais si l'on tient compte, comme on le doit pour être juste, de la pureté de l'intention, j'affirme que je suis sans reproche.

"La preuve de ce que j'avance est fournie par la Providence même, qui a clairement marqué son approbation en m'épargnant d'être projetée dans les airs. Si ma conduite avait été sujette à critique, comme on a voulu l'insinuer, est-ce que je serais là à me promener à ton côté sans une écorchure, sans un cheveu défrisé, sans rien? Evidemment non. Si les livres pour la jeunesse disent vrai, la Providence se serait arrnagée pour que je me sois trouvée parmi les débris. Au lieu de cela, que voit-on? Une cheminée complètement démolie, un fourneau mis hors d'usage, des carreaux brisés, une "pagaïe" sans nom d'ustensiles de ménage. Et, au milieu de toutes ces ruines, moi, miraculeusement préservée.

"Je ne voudrais pas insister d'une façon blessante, mais n'est-il pas vrai qu'il semble que c'est vous trois que la Providence a voulu punir: toi, qui devras payer les dégâts; Dick, trop exagérément porté à surestimer les plaisirs de la table, et qui sera réduit, pendant les jours qui vont suivre, à se nourrir de conserves; Robinne enfin, à qui sa nature chagrine fera passer plus d'un mauvais moment d'ici que les choses soient remises d'aplomb. Il y a là une indication dont il vaut mieux peut-être ne pas rechercher le sens caché. Mais il est évident que la leçon s'adressait surtout à vous trois et que je n'ai été, moi, dans tout cela, que l'innocent instrument de la Providence.

Il est évident que si l'on part du principe qu'être vertueux, c'est échapper au châtiment, le raisonnement de Véronique était irréfutable. Mais je considérai que cette théorie pourrait nous valoir d'autres ennuis si je la laissais sans réplique. Je répondis avec une solennité bien jouée:

— L'heure est venue, Véronique, de te révéler un grand secret; contrairement à ce qu'on raconte, les romans ne sont pas toujours un guide sûr pour se bien conduire dans la vie.

— Veux-tu dire . . ?

— Je veux dire, dis-je, que l'homme qui écrit est généralement doué d'une moralité exceptionnelle. C'est là justement qu'est le mal; l'écrivain égare le lecteur, parce qu'il est trop moral. Le monde où nous vivons n'est pas à la hauteur du monde imaginé par l'écrivain. Ce n'est pas le monde tel que lui-même l'aurait créé. Pour satisfaire son appétit de moralité, il s'est créé un monde à lui, qu'il nous dépeint comme étant le monde réel. Mais ce monde-là n'est pas le nôtre; il n'y ressemble pas, même de loin. Dans le monde tel qu'il devrait être, tu aurais sauté avec le fourneau, tout entière ou par fragments. Il te reste, Véronique, à remercier le Ciel de tout cœur de ce que le monde réel ne soit pas parfait. S'il l'était, tu ne serais pas ici, je le crains bien. Que tu sois là, bien portante, à me développer des arguments spécieux, cela n'est pas dans l'ordre. Dans la vie, le taureau, sentant qu'il a besoin de foncer sur quelqu'un, n'attend pas, assis sur son derrière, que l'enfant désobéissant vienne à passer. Il fonce sur le premier enfant venu, et bénit le Seigneur de le lui avoir envoyé. L'enfant qui passe à ce moment-là, il y a cent chances contre une que ce soit le meilleur enfant qu'on puisse trouver à plusieurs lieues à la ronde. Le bœuf se moque pas mal de cela: il abîme, sans pudeur, cet enfant modèle. Il mettrait un évêque en bouillie, dans l'état où il est. De ton petit ami en costume de velours, qui a sauté avec le fourneau (du moins, dont le costume de velours à sauté), ou de toi, qui a eu l'idée de la poudre?

Véronique, sans hésiter, revendiqua la paternité de l'inspiration.

— Je le crois volontiers, dis-je. Et ce jeune homme, est-ce de bon cœur qu'il est allé voler la poudre? Est-ce de bon cœur qu'il l'a jetée dans le feu? Ou bien a-t-il fallu le persuader?

Véronique admit que son complice manquait des qualités nécessaires à un héros de premier plan. Elle avait dû le traiter de lâche pour le décider à jouer son rôle.

— En somme, dis-je, c'est un jeune homme qui, laissé à lui-même, eût été capable de faire le bonheur de sa famille. Et l'histoire des bandits? De ton invention ou de la sienne?

Véronique dit que le jeune homme aurait pu l'inventer aussi bien qu'elle s'il n'avait pas été si occupé de retourner au plus tôt chez sa mère. Mais la vérité l'obligeait à dire que l'obligation de présenter comme romanesques des incidents dépourvus en eux-mêmes d'intérêt était retombée sur elle seule.

— Comme dans l'histoire de l'enfant sage, dis-je, ce petit n'a commis qu'une faute: il fut faible et il fut galant. Le comprends-tu, Véronique? Dans un livre, c'est toi, et non lui, qui te serais pris le pied dans le paillasson. Mais dans ce monde où tout n'est qu'injustice, c'est le méchant qui prospère. L'innocent, le vertueux, a son costume de velours tout déchiré. L'autre, qui a conçu le crime et guidé la main du coupable, échappe au châtiment.

Véronique approuvait de la tête, je crus l'avoir touchée.

— Alors, quand il ne vous arrive rien, dit-elle, c'est signe qu'on est une fripouille?

— Je ne vais pas jusqu'à dire cela, Véronique. Et, soit dit en passant, j'aimerais que tu laisses à Dick le soin de parler argot. Dick est un homme et, pour un homme, la chose a moins d'importance. J'ai voulu dire qu'il ne faut pas attendre la justice ici-bas. Quelquefois, les méchants ont ce qu'ils méritent. Mais le plus souvent, non. Il semble qu'il n'y ait point de loi. Ecoute l'inspiration de ta conscience, et zut pour le reste . . je veux dire: advienne que pourra. Il t'arrivera de t'en tirer; d'autres fois, non. Mais tu auras toujours la consolation de te dire: "Les choses ont mal tourné, mais il n'y a pas de ma faute. J'ai la conscience tranquille. Personne ne peut me blâmer."

— Mais les gens vous blâment bel et bien, dit Véronique. Ils vous blâment absolument comme si vous aviez eu l'intention de mal faire. J'en ai fait l'expérience, il n'y a pas longtemps.

— Qu'importe, Véronique, l'opinion du monde! L'honnête homme se moque de l'opinion.

— Mais les gens ne se gênent pas pour vous envoyer vous coucher, dit Véronique.

— Laissez-les faire, dis-je. Qu'importe qu'on doive se coucher tôt, si la grande voix intérieure est là pour nous consoler...

— Mais elle ne console pas du tout, dit Véronique, elle ne fait que nous faire sentir davantage l'injustice du malheur . . .

— Eh bien, dis-je, elle a tort.

— Alors, dit Véronique, pourquoi les choses vont-elles ainsi? Pourquoi la voix de la conscience ne console-t-elle pas?

(Ce qu'il y a de terrible quand on discute avec les enfants, c'est qu'ils veulent discuter aussi.)

— La vie, dis-je, est un problème difficile à résoudre. Il est vrai que les choses ne vont pas toujours comme elles devraient. Mais il ne faut pas désespérer. Il faut bien faire quelque chose.

— Il y a en pour qui la tâche est vraiment trop lourde, dit Véronique. Quoi qu'on fasse, on ne peut plaire à tout le monde. Et quelle affaire si on a le malheur de se disculper!

— Le devoir des grandes personnes, Véronique, est de montrer aux enfants la voie qu'ils doivent suivre. Ce n'est pas toujours facile. On est excusable de manifester parfois de l'humeur.

— Ils sont tant à se mêler de donner des conseils, aussi! dit Véronique. Il y a des jours où, entre tous les conseils, on ne sait lequel choisir. Il y a de quoi perdre la boule.

— Les conseils partent d'une bonne intention, dis-je. Quand j'étais petit, je pensais comme toi. Mais maintenant...

— As-tu déjà eu des ennuis? interrompit Véronique.

— Si je . . ? Mais je n'ai jamais eu que ça, Véronique, du plus loin que je me souvienne! Quand ce n'était pas une chose, c'était l'autre.

— Et est-ce que les embêtements ne te mettaient pas hors de toi? Que faisais-tu, par exemple, quand, après t'avoir demandé ce que tu avais à dire pour ta défense, on refusait de t'écouter?

— Ce qui me mettait le plus en colère, dis-je, c'est quand on m'empêchait de mettre les choses au point, en m'accusant de répliquer.

Riche verre taillé de toute description



Services à vin en verre taillé, en vogue pour cadeaux de mariages et d'anniversaires, faits en cristal avec incrustation d'or de 22K et dans toutes les couleurs de verre. Consultez votre bijoutier ou marchand local.

George Phillips & Co. Limited
2085, rue St-Timothé Tél. FRon. 3455
MONTREAL

Aux Fêtes de Noël et du Nouvel An

Faites un Cadeau Pratique et Durable

DONNEZ DES OBJETS EN

Verre Taillé

Consultez votre marchand local

Les services à vin de cette année sont en vogue.

MES ENFANTS ET MOI

— Si les grandes personnes voulaient nous entendre, dit Véronique, il y a bien des choses que nous pourrions leur expliquer! Mais non. Elles parlent comme des moulins, si bien qu'à la fin elles ne savent même plus elles-mêmes ce qu'elles voulaient dire. Alors, elles déclarent que c'est notre faute si elles n'en peuvent plus.

— C'est vrai, dis-je, les grandes personnes vous disent: "Je suis fatigué de répéter toujours la même chose!" comme si nous n'étions pas nous-mêmes fatigués de les entendre.

— Oui, dit Véronique. Et quand nous disons: "Je croyais", elles répondent qu'on a tort, qu'il ne fallait pas croire. Et si, par imprudence, on se laisse aller à dire qu'on ne savait pas, alors elles disent: "Tu as tort, tu devrais savoir." C'est désespérant.

— Sans compter, dis-je, que les grandes personnes elles-mêmes n'ont pas toujours raison. Font-elles tomber un verre, elles disent: "Qui a mis ce verre là?", comme si quelqu'un l'avait mis là tout exprès et rendu invisible. A les entendre, on croirait que la place d'un verre n'est pas sur une table. Moi, quand j'en cassais un ça ne ratait pas: on me disait, à chaque coup: "Quel maladroit! Pourquoi le laisse-t-on manger à la table des grands?"

"Quand les grandes personnes avaient égaré quelque chose, elles disaient: "Qui a touché à mes affaires? Qui est venu ici mettre tout en désordre?" Quand elles retrouvaient la chose qu'elles cherchaient, elles voulaient savoir qui l'avait mise là? Or, quand c'était moi qui ne retrouvais pas une chose, parce que quelqu'un l'avait rangée, on disait qu'on l'avait remise à sa place; j'étais un petit imbécile de ne pas l'avoir deviné.

— Et puis, renchérit Véronique, on n'a le droit de leur rien dire. Si on leur fait remarquer qu'elles font une bêtise, elles ont toujours une raison pour avoir fait ce qu'elles ont fait, une raison que l'on n'a pas le droit de comprendre. C'est couru. Mais si c'est nous qui faisons une bêtise, comme il est naturel à notre âge, nous sommes foncièrement méchants, nous ne changerons jamais, etc.

— Sais-tu, Véronique, ce que nous allons faire? Nous allons écrire un livre, tous les deux. Et dans ce livre-là, ce seront les enfants qui auront le monopole de la sagesse, et qui ne se tromperont jamais. Ce sont eux aussi qui auront l'autorité, et qui surveilleront les grandes personnes, et qui les élèveront convenablement. Et tout ce que les grandes personnes feront, ou ne feront pas, sera mal fait.

Véronique battit des mains:

— Non! dit-elle. Vraiment? Nous deux? Oh! oui, faisons cela, je t'en prie.

— Nous deux, parfaitement, dis-je. Nous appellerons cela: 'Histoire morale à l'usage des parents'. Et tous les enfants l'achèteront et en feront présent à leur père, à leur mère, à leur gouvernante, pour leur anniversaire, avec une dédicace: "De la part de Johnny, ou de Jennie, à son cher papa, ou à sa chère petite tante Irma, avec ses meilleurs vœux de bonne conduite".

— Est-ce que tu crois qu'ils le liront? dit Véronique, prise d'un doute.

— Pour en être sûrs, dis-je, nous y mettrons quelque histoire scandaleuse et nous ferons dire par un journal que c'est une honte pour la littérature nationale de publier des choses pareilles. Et si cela ne suffit pas, nous dirons que c'est traduit du russe. Les livres étrangers ont toujours du succès.

"Les enfants resteront à la maison et prépareront le dîner. Les grandes personnes iront en classe. On les y conduira chaque matin. On leur fera lire les contes de Grimm dans le texte allemand, avec les notes, et apprendre par cœur des morceaux difficiles, avec analyses grammaticales.

— Et elles iront se coucher de bonne heure, dit Véronique.

— A huit heures, dis-je, grands et petits, Et il faudra qu'elles y aillent avec le sourire, comme si elles aimaient ça, ou qu'elles disent pourquoi. Et elles devront faire leur prière. Entre nous, Véronique, je ne crois pas qu'elles la fassent toujours. Et défense de lire au lit, et pas de petit verre d'alcool "pour bien dormir", avant de monter. Tous leurs trucs, nous les connaîtrons.

— Et il faudra qu'elles prennent régulièrement leur médicament, qui a si mauvais goût. Dit Véronique.

— Au premier symptôme de malaise, dis-je, une cuiller à soupe d'huile de foie de morue.

— Et nous leur demanderons pourquoi elles sont si bêtes, fit Véronique.

— Oui, dis-je, mais c'est ici que la chose cessera d'être drôle pour nous. Car elles ne seront ni bonnes ni mauvaises. Elles n'auront pas raison, voilà tout. Du moins leur donnerons-nous toujours une raison pour justifier qu'elles doivent toujours faire ce qu'elles n'ont pas envie de faire, et rien de ce qui leur plaît. Bien entendu, elles ne comprendront pas; elles trouveront que notre raison à nous n'est pas une raison. Mais elles feront bien de garder cela pour elles.

— Et naturellement, dit Véronique, elles ne pourront pas répliquer.

— Si elles répliquent, dis-je, cela prouvera qu'elles ont cet esprit raisonneur qu'il faut déraciner à tout prix. Et si elles ne répliquent pas, cela prouvera qu'elles sont boudeuses et il faudra qu'elles se corrigent avant que leur défaut devienne vice.

— Quoi que nous fassions, pouffa Véronique, nous leur dirons que c'est pour leur bien!

— D'ailleurs, dis-je, ce sera vraiment pour leur bien. Car notre seul plaisir sera de les rendre heureuses. Ce ne sera pas nécessairement un plaisir pour elles, mais la faute en sera à leur ignorance.

— Elles nous en seront reconnaissantes plus tard, s'esclaffa Véronique, avec un rire effrayant.

— Nous leur répéterons cela de temps en temps, dis-je, pour les consoler. Et nous serons bons pour elles de toutes les manières. Nous les laisserons jouer à des jeux. Pas à des jeux stupides, bien entendu, comme le golf et le croquet, qui ne sont pas drôles du tout et finissent toujours par des querelles. Mais elles pourront jouer au loup, aux ours, à la baleine, à des jeux instructifs qui leur donneront quelques notions d'histoire naturelle. Nous leur apprendrons à jouer au pirate, à l'Indien, à l'Ogre — à tous les jeux susceptibles de développer leurs facultés d'imagination. Sais-tu pourquoi les grandes personnes sont si tristes? C'est qu'on n'exerce jamais leur imagination.

"Naturellement, de temps en temps, on les laissera jouer à ce qu'elles voudront, le mercredi et le samedi, par exemple. Nous inviterons d'autres grandes personnes; elles prendront le thé et on les laissera flirter dans le jardin, ou bien, s'il fait humide, dans la salle à manger, jusqu'à ce que leur nourrice vienne les chercher. C'est nous, bien entendu, qui choisirons leurs amis — des dames et des messieurs bien élevés, des parents d'enfants honorables; parce que, si on les laissait faire à leur guise, tu sais comment iraient les choses: elles s'éprendraient de gens impossibles, que nous ne pourrions recevoir chez nous. Nous leur choisirons les compagnons qui leur conviennent. Et si elles n'aiment pas ces compagnons-là — si l'oncle William, par exemple, dit qu'il ne peut pas supporter la jeune fille que nous avons invitée exprès pour qu'il s'éprenne d'elle, si vraiment il la déteste, nous lui dirons que c'est par esprit de contradiction et nous le sommerons de l'aimer, parce qu'elle est la femme qu'il lui faut. Et gare à lui s'il boude! Et si grand-maman fait la moue et dit qu'elle ne peut pas supporter le vieux Jones, sous prétexte qu'il a le nez rouge, ou un œil de verre, ou pour une autre raison tout aussi ridicule, nous lui dirons: "Fort bien, madame; ou bien vous jouerez avec M. Jones et vous serez aimable avec lui, ou bien vous passerez l'après-midi à ranger votre chambre; tenez-vous le pour dit."

"Nous les laisserons se marier le mercredi et le samedi après-midi, et jouer au ménage. S'ils se disputent, nous les corrigerons d'importance; nous leur reprendrons les enfants, que nous enfermerons dans un tiroir, et nous leur dirons qu'on ne les leur rendra que lorsqu'ils seront sages.

— Plus ils tâcheront d'être sages, dit Véronique, après avoir un peu réfléchi, plus ils s'apercevront qu'ils ne l'ont pas été.

— Leur sagesse et leur méchanceté dépendra de nous, dis-je. Quand la rente aura baissé, quand le vent d'est nous fera souffrir du foie, ils seront tout surpris de constater combien ils sont méchants.

— Et qu'ils ne s'avisent jamais d'oublier ce qu'on leur aura dit, cria Véronique. Il ne faut pas que nous ayons à leur répéter toujours la même chose, comme si nous parlions aux murs.

— Et si nous avons eu l'intention de leur faire une observation, et que nous avons oublié de la faire, ajoutai-je, nous dirons qu'on ne devrait pas avoir besoin de dire des choses aussi simples, comme on ferait à des bébés. Rappelons-nous bien tout cela.

— S'ils murmurent, dit encore Véronique, nous leur dirons que c'est parce qu'ils ne connaissent pas leur bonheur. Nous leur dirons aussi combien nous étions gentils quand nous avions leur âge. Dis donc, papa, ne manque pas ton train. C'est moi qui me ferais attraper.

— Grands dieux! dis-je, c'est vrai. J'avais complètement oublié le train.

— Tu feras bien de courir, dit Véronique.

Le conseil était sage.

— Pense à notre livre! cria de loin Véronique.

Je me retournai pour répondre à tue-tête:

— Note toutes les idées qui te viendront!

— Comment l'appellerons-nous? hurla Véronique de toutes ses forces.

—'Pourquoi l'homme qui est dans la lune a l'air si dégoûté', hurlai-je à mon tour.

Quand je me retournai une dernière fois, Véronique était assise sur la traverse supérieure de la barrière; elle avait enlevé un de ses souliers, dont elle se servait comme d'un bâton pour conduire un orchestre imaginaire.

Heureusement, le train de six heures quinze avait vingt minutes de retard.

***

Je décidai que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de dire la vérité à Petite mère. A peine avais-je ouvert la bouche:

— Dis-moi tout, dit-elle, même le pire. Ne me cache rien. Véronique est-elle blessée?

— Le pire, dis-je, c'est qu'il va falloir tout refaire à neuf. Voilà le pire. Pourquoi, lorsque quelque chose va de travers, croire tout de suite que Véronique soit de l'affaire?

— Tu es sûr qu'elle n'a rien? insista Petite mère.

— Veux-tu que je crache par terre? dis-je. (Au diable ces enfants avec leurs expressions ridicules!) Je voulais dire: "C'est absolument sûr".

Petite mère parut soulagée. Je lui contai tous les ennuis que nous avions eus avec la vache. Mais c'est la vache qu'elle plaignit. Je lui dis que j'espérais que Robinne finirait par devenir une femme raisonnable. Nous parlâmes beaucoup de Robinne et nous tombâmes d'accord là-dessus que nous avions réussi là quelque chose d'assez bien.

— Il faut que je retourne là-bas le plus tôt possible, dis-je. Je ne veux pas que le jeune Bute trace des plans sans me consulter.

— Le jeune Bute? demanda Petite mère.

— Oui, dis-je, l'architecte.

— Je croyais qu'il était vieux? dit-elle.

— C'est Spreight qui est vieux, dis-je. Bute n'est qu'un de ses collaborateurs. Mais il a l'air de bien connaître son affaire.

Petite mère en voulait savoir plus long.

— Il est bien? demanda-t-elle.

— C'est un jeune homme aimable, dis-je, plein de bon sens. Il me plaît. J'aime les jeunes gens qui savent écouter.

— Et . . . bien de sa personne?

— Pas assez beau pour être déplaisant, dis-je. Une figure agréable, surtout quand il sourit.

— Marié? demanda-t-elle encore.

— En vérité, dis-je, je l'ignore. Je n'ai pas songé à le lui demander. Que les femmes sont curieuses! Non, je ne crois pas. Je parierais qu'il est garçon.

— Pourquoi penses-tu qu'il est garçon?

— Je ne sais pas, dis-je. Il n'a pas l'air marié.

— Est-ce que nous le verrons souvent? dit-elle.

— Assez souvent, dis-je. Je suppose qu'il sera là lundi. Quant au fourneau . . .

— Que peut-il faire là-bas quand tu n'y es pas? dit Petite mère.

— Il bricolera, dis-je. Il prendra des mesures. Dick sera là pour lui expliquer tout. Et s'il n'y est pas, Robinne y sera. Mais, chose bizarre, on dirait que Robinne l'a pris en grippe.

— Pourquoi? dit Petite mère avec une nuance d'inquiétude.

— Oh! dis-je, c'est parce que, le jour de son arrivée, Bute est entré dans la maison par la cuisine. Je crois que c'est pour cela. Mais Robinne dit que c'est son sourire qui l'agace; elle avoue d'ailleurs qu'elle n'a pas de raison de lui en vouloir.

— Quand repars-tu? dit Petite mère.

— Jeudi prochain, dis-je. Fourneau ou non, j'irai jeudi.

Elle dit qu'elle m'accompagnerait. Il n'en avait pas été question avant que nous eussions parlé de Robinne.

Ensuite, je lui parlai de Dick et des leçons de culture, et de Saint-Léonard.

— Crois-tu que Dich s'y mettra sérieusement? dit-elle.

— Saint-Léonard, dis-je, a mis en Dick beaucoup d'espoir. J'ai su cela par sa fille et j'ai pris soin que Dick en soit informé. Sa mère . . .

— La mère de qui?

— La mère de Jeannie, dis-je, Mme Saint-Léonard.

Et aussi a bonne opinion de Dick. J'ai su cela par Jeannie.

— Cette demoiselle me paraît bien bavarde, dit Petite mère.

— Elle te plaira, dis-je. Elle est charmante, si raisonnable, si bonne, si modeste, si . . .

— Tu sais déjà tout cela?

— Il est aisé de s'en rendre compte, dis-je. La mère n'existe pas. Le père n'entend rien aux affaires. C'est Jeannie qui fait tout marcher.

Un Echantillon Gratuit de

PERTUSSIN

LE REMEDE SOUVERAIN CONTRE LA TOUX

est à votre disposition

Sur simple demande, vous pouvez obtenir une grosse bouteille échantillon de ce remède sûr et souverain contre la toux.

Vous n'avez pas besoin de dépenser un seul sou pour faire l'essai de PERTUSSIN. *Vous pouvez le faire à nos dépens.* Nous le savons excellent. Nous en connaissons l'efficacité dans les cas de toux et de bronchite — même de coqueluche. Le fait que depuis plus de 20 ans les médecins prescrivent libéralement PERTUSSIN aux personnes de tous âges ne doit-il pas être pour vous une assurance qu'il saura vous procurer un prompt soulagement.

Vous pouvez naturellement acheter PERTUSSIN chez votre pharmacien, mais nous désirons que vous en fassiez d'abord l'essai, que vous le mettiez à *l'épreuve.* La bouteille-échantillon vous démontrera que PERTUSSIN détache les humeurs et apaise l'irritation des muqueuses.

La bouteille vous sera expédiée immédiatement sur réception du coupon ci-dessous dûment rempli.

Pertussin Limited,
182 avenue Atlantique, Montréal.

Veuillez m'envoyer un échantillon gratuit de PERTUSSIN.

Nom .....

Adresse .....

.....

MES ENFANTS ET MOI

— Elle est bien ? dit Petite mère.

— Je viens de te le dire, dis-je. Pratique, et en même temps...

— Je veux dire... physiquement.

— Comme les femmes s'occupent des apparences! Les apparences ne comptent pas. Elle a une de ces figures qui retiennent. On ne remarque pas, d'abord, combien elle est jolie, mais ensuite...

— Et est-ce qu'elle a, elle aussi, bonne opinion de Dick ?

— Elle sera fort déçue, dis-je, s'il ne travaille pas, s'il manque de persévérance. Tout le monde sera déçu.

— Qu'est-ce que cela peut bien leur faire ?

— Il ne s'agit pas d'eux, dis-je. Il s'agit...

— Elle ne me plaît pas, cette jeune fille, dit Petite mère. Ils ne me plaisent ni l'un ni l'autre, tes Saint-Léonard. Je connais cette sorte de gens.

— Quand tu les connaîtras mieux, dis-je...

Elle déclara qu'elle ne désirait pas les connaître, et qu'elle voulait partir lundi par le premier train.

Je m'employai à lui représenter les inconvénients de ce projet. Sa présence là-bas ne ferait qu'ajouter aux ennuis de Robinne; un changement de programme ne pourrait que rendre Dick plus indécis. Cela prit quelque temps.

— Il a promis, dis-je, de m'écrire les impressions de sa première journée. Attendons. Voyons ce qu'il dira.

Elle dit qu'elle ne conprenait pas comment elle s'était laissé séparer de tous ces pauvres enfants. Et toutes ces choses manigancées sans elle! Elle espérait qu'au moins rien d'irrévocable n'avait été décidé pour Véronique.

— Véronique, dis-je, ne demande qu'à se corriger. Je lui ai acheté un âne.

— Un quoi ? s'écria Petite mère.

— Un âne, dis-je. Elle en avait envie, et nous avons pensé que cela pourrait servir à lui donner le sens des responsabilités...

— Je sentais bien, dit-elle, que tu n'avais pas épargné la pauvre petite!

Je jugeai prudent de changer de conversation.

VIII

TROIS LETTRES

La lettre de Robinne, datée du lundi soir, nous arriva le mardi matin.

"*J'espère que tu as eu ton train*, écrivait Robinne. *Véronique n'est rentrée qu'à six heures et demie. Elle m'a déclaré que vous aviez parlé d'un tas de choses; que d'une chose vous en étiez venus à l'autre; tout cela d'un air mystérieux. Mais, en somme, ton sermon paraît lui avoir fait du bien. Elle affiche maintenant à l'égard de toutes choses un détachement dédaigneux qui ne manque pas de dignité. Pas une fois elle n'a été insolente; à plusieurs reprises, elle s'est même rendue utile. Je lui ai permis de prendre un vieil agenda qu'elle avait "trouvé" dans ton pupitre; depuis lors, elle passe presque tout son temps enfermée à clef dans sa chambre. Elle prétend que vous allez écrire un livre en collaboration. Comme je lui demandais quel serait le sujet de ce livre, elle a refusé de répondre, déclarant que je saurais tout cela "en temps opportun"; tout ce qu'elle a bien voulu me dire, c'est que ce livre serait un bienfait pour l'humanité. Hier soir, l'agenda étant resté ouvert sur sa table de toilette, j'ai pu lire le titre du manuscrit. Cela s'appelle:* Pourquoi l'homme qui est dans la lune a l'air si dégoûté. *On dirait que le titre est de toi. Je n'ai pas été plus loin, quelque grande que fût mon envie. Sous le titre, elle avait fait un dessin qui n'est pas mal: cela représente un vieux monsieur qui, en effet, a l'air assez dégoûté.*

"*Théodore, le complice de Véronique, est le fils unique d'une veuve, madame Foy, qui est notre plus proche voisine, du côté sud. Nous avons rencontré cette dame dimanche matin, comme elle sortait de la messe. Elle pleurait encore. Dick a pressé le pas et entraîné Véronique, pour que je puisse lui parler. C'est une femme bizarre, son grand-père ayant été tué jadis, à ce qu'elle m'a conté, par l'explosion d'une chaudière, elle est hantée par cette idée que son fils est victime d'une fatalité héréditaire, et qu'il mourra de la même mort que son ancêtre. Je croyais qu'elle nous en voulait. Mais non. Pour elle, l'accident de dimanche est le signe de la fameuse fatalité. Je lui ai dit, pour la consoler, que la fatalité ayant joué cette fois sans faire trop de mal, le destin devait être satisfait. Mais elle persiste à croire qu'en démolissant notre cuisine, le sort ne se livrait qu'à une répétition générale. Tout cela était assez ridicule. N'empêche qu'un enfant ayant laissé tomber son broc de bière en sortant d'une maison, nous poussâmes toutes deux un grand cri et nous fûmes aussi étonnées l'une que l'autre de voir Théodore encore indemne à ses côtés.*

"*Madame Foy est venue chez nous cet après-midi (lundi). Je lui ai fait voir la cuisine, et le paillasson où Théodore s'est pris le pied. Elle a paru surprise que le mauvais sort eût laissé passer une occasion aussi favorable, et elle n'en est que plus inquiète. Il paraît qu'il n'y avait qu'une demi-livre de poudre dans le paquet. Le jardinier du médecin d'ici l'avait achetée pour faire sauter les racines d'un vieil orme, et abandonnée un instant sur la pelouse. Madame Foy trouve que le jardinier est bien bon de ne pas lui avoir réclamé le prix d'une livre entière. J'ai offert de lui rembourser notre part. Elle a refusé. Elle tient feu le grand-père pour responsable de tout. Je crois que, si je le lui avais proposé, elle aurait accepté de payer les dégâts.*

"*Des comptes-rendus exagérément grossis de l'accident commencent à circuler dans le pays. Ce que je crains le plus, c'est que Véronique vienne à s'apercevoir de la notoriété qu'elle a acquise. Ton départ inopiné a donné naissance à une légende. Un laboureur, qui t'a vu passer sur le chemin qui mène à la gare, prétend qu'il ne s'agissait que de ton ombre. Des chiffons ramassés à une lieue à la ronde passent, m'a-t-on dit, pour des débris de tes vêtements projetés au loin par l'explosion. A considérer le nombre et la nature de ces reliques, il semblerait que tu dusses faire un étrange abus de chaussures. On a déjà retrouvé sept paires de souliers dans les fossés d'alentour. Quelques exaltés disent qu'il y a là de quoi constituer le noyau d'un musée local.*

Ces trois premiers paragraphes occupaient exactement le premier feuillet de la lettre de Robinne. Je pus, grâce à cette circonstance, glisser la page dans ma poche, sans être vu de Petite mère.

"*Le petit domestique est arrivé dimanche matin*, continuait Robinne. *Si j'ai bien compris ce qu'il m'a dit, il s'appellerait William. En tous cas, c'est là le nom qui se rapproche le plus de ce que j'ai pu saisir. Quant à son autre nom, s'il en a un, je le laisse le soin de lui soutirer toi-même à ton retour. Il est possible que la langue que parle William soit le patois du comté de Berkshire, mais cela ressemble plutôt à l'aboiement du chien. Impossible d'imaginer un être plus rustique. Il est désireux de s'instruire; mais le champ à défricher est de dimensions respectables.*

"*Je l'ai surpris, dimanche, en train de jeter sur le fumier tous les restes du déjeuner. Je lui ai naturellement fait observer qu'il est criminel de gaspiller des aliments; j'ai tâché de lui faire entendre que l'endroit le plus convenable pour les restes d'un repas se trouve à l'intérieur du corps. J'ai cru qu'il avait compris. (On ne sait jamais s'il a compris, vu qu'il ne répond jamais. Il reste tout droit comme un soliveau, la bouche ouverte jusqu'à l'extrême limite de l'angle d'ouverture de ses mâchoires, ce qui n'est pas peu de chose. Il faut espérer que les mots qu'on lui dit ne se perdent pas en passant par une ouverture aussi large). Durant tout l'après-midi, j'ai remarqué qu'il luttait presque victorieusement contre une somnolence peu naturelle. Ce fut pis encore après le goûter; j'ai cru qu'il ne pourrait plus rien faire ce jour-là. Le soir, nous n'avions guère mangé; Dick l'avait aidé à desservir; je les ai entendus causer ensemble. On dirait que Dick le comprend. Puis Dick est venu me dire que William désirait savoir s'il pouvait laisser jusqu'au lendemain ce qui restait de* corned beef. *Il avait cru qu'il était obligé de manger le jour même ce qui restait et craignait de n'avoir pas la force de rentrer chez lui. Il s'était mépris à mon geste, se figurant que j'avais voulu dire que c'était dans son corps à lui qu'il fallait loger tous les restes.*

"*Véronique porte beaucoup d'intérêt à William. Le sentiment maternel est évidemment très développé chez Véronique; nous n'y avions pas pris garde. Elle prétend qu'il y a beaucoup de bon dans ce garçon. Elle s'assied près de lui pendant qu'il casse du bois et lui raconte des histoires, calculées, dit-elle, pour développer progressivement son intelligence. Elle veille même à ne pas le froisser par un étalage trop pédant de sa supériorité. Je l'entendais, ce matin, qui disait: "Celui qui mène une vie comme la tienne n'a évidemment pas le temps de lire; tandis que moi, je n'ai rien d'autre à faire, qu'à me cultiver.*

"*L'âne est arrivé cet après-midi pendant que j'étais absente. Il galopait, portant Hopkins sur son dos. (Qu'est-ce que Hopkins peut bien faire pour faire obéir cet animal de qui on n'obtient rien par la douceur?). Nous lui avons offert du foin, et ensuite des chardons; mais il a l'air de préférer le pain beurré. Je n'ai pas encore pu savoir exactement ce qu'il désire boire le matin, si c'est du thé ou du café; mais une chose est sûre, c'est que c'est un animal qui sait ce qu'il veut, et, heureusement, il y a des deux à la maison. Nous le logeons pour ce soir avec la vache, qui l'a d'abord accueilli avec enthousiasme et qui voulait littéralement l'adopter, mais qui est devenue plus froide à son égard depuis qu'elle a découvert que ce n'est pas un veau.*

"*J'allais oublier de te dire qu'il est arrivé une drôle d'histoire à l'église.*

"*Les Saint-Léonard y occupent le banc du côté opposé à la petite porte. Quand nous sommes entrés, ils étaient tous là, à l'exception du père, qui n'est arrivé que tout juste pour l'élévation, au moment où tout le monde se levait. Des rires contenus l'ont accompagné jusqu'au chœur; plusieurs personnes, ne pouvant se contenir, éclatèrent. Je ne comprenais pas pourquoi. Il avait l'air très respectable avec ses cheveux gris, et cette redingote boutonnée jusqu'au cou qui lui donne l'air d'un vieux militaire. Mais quand il arriva à hauteur de notre banc, je compris. Rentré en retard de sa ronde, et personne n'étant là pour le prévenir, le cher homme avait oublié d'enlever ses culottes courtes. De la tête aux genoux, il était vêtu comme un parfait chrétien; mais ses jambes étaient indiscutablement d'un mécréant irrespectueux.*

"*J'étais au bout du banc. En passant, il me dit:*

"*— Qu'y a-t-il? Suis-je tellement en retard?*

"*Après déjeuner, nous sommes allés chez eux. A peine avais-je ouvert la porte que Saint-Léonard s'empare de moi:*

"*— Voici, dit-il, une jeune fille sensée. Elle va nous donner son avis: Quelle différence cela peut-il faire aux yeux de Dieu que j'aille à l'église en culottes de sport ou en pantalon à sous-pieds?*

"*— Je ne vois pas, jeta madame Saint-Léonard avec froideur, en quoi mademoiselle Robinne est mieux placée que moi pour connaître le point de vue de Dieu (c'était vrai). Et si peu importe à Dieu, pourquoi ne pas mettre un pantalon?*

"*— Est-ce que l'humilité de cœur n'est pas la seule chose qui compte? dit Saint-Léonard.*

"*— L'humilité de cœur, répliqua sa femme, n'exclut pas la nécessité d'être mis correctement.*

"*Saint-Léonard commençait à s'échauffer. Il fit bien de sortir.*

***

"*Plus je vois Jeannie, plus je l'aime. J'espère qu'elle voudra bien que nous soyons de bonnes amies. Sa présence me fait tant de bien!* (Je lus ce passage deux fois, feignant d'avoir perdu la ligne). *Il faut croire que c'est d'avoir eu une mère aussi sotte et un père aussi peu pratique, qui l'a faite sérieuse si tôt. Si j'avais eu d'autres parents, j'aurais pu être, moi aussi, qui sait? une jeune fille très bien. Mais il est trop tard maintenant pour se lamenter.*

"*Pauvre madame Saint-Léonard! Je ne puis m'empêcher de la plaindre. Elle aurait été si heureuse de partager la vie d'un notable citadin qui fût sorti chaque matin, une fleur à la boutonnière, et eût porté, le dimanche, un beau gilet de piqué blanc. Je ne crois pas du tout ce qu'on raconte: que les maris et les femmes doivent être à l'opposé l'un de l'autre pour se convenir. M. Saint-Léonard eût dû épouser une femme intelligente, capable de causer avec lui, et à qui cela n'eût rien fait de boire de la bière dans une tasse. Si jamais je me marie, ce sera avec un homme qui aura la tête près du bonnet, qui aimera la musique et qui sera bon danseur, et si je m'apercevais trop tard qu'il est intelligent, je quitterais le toit conjugal.*



LA CIGARETTE
PAR EXCELLENCE
AU CANADA.

"Tout est dans la qualité du tabac"

"*Dick n'est pas encore rentré, et il est près de huit heures. Véronique est censée être au lit, mais j'entends des choses tomber sur le plancher de sa chambre. Dick rentrera bien fatigué. Il y avait aujourd'hui trois cents moutons à ramener d'Ilsley et à parquer avant le souper. J'ai fait en sorte qu'il trouve un bon dîner.*

"*Et maintenant, parlons d'affaires. Le jeune Bute a passé la journée ici. Il reviendra vendredi. A propos de vendredi, n'oublie pas que c'est le jour de madame Saint-Léonard. Elle espère avoir le plaisir de faire ta connaissance, et croit qu'il y aura chez elle une ou deux personnes que nous pourrions aimer rencontrer. D'où je conclus que la moitié des notables des environs ont été invités à faire ta connaissance. Apporte, par conséquent, ton habit; et si Petite mère peut mettre la main sur ma robe de mousseline rose avec des pois, mets-la dans ta valise. Si elle n'est ni dans ma garde-robe, ni dans le dernier tiroir de la chambre de Véronique, elle doit être dans le carton, sous le lit de maman. Ne la chiffonne pas, fais bien attention. Quant à la ceinture, Petite mère a dû la ranger quelque part. Si tu approuves ses projets,— je parle de ceux du jeune Bute,— il ne voit pas de raison pour que les travaux ne commencent pas immédiatement. Dois-je écrire au maître-maçon de venir te voir vendredi?*

"*Il propose — le jeune Bute — de ne faire qu'une pièce de la laiterie et du corridor, ce qui fera un hall assez grand pour y faire tout ce qu'on voudra. Il dit qu'on pourra même y danser. Il est évident qu'il s'est donné beaucoup de peine. Quelques-unes de ses idées sont raisonnables. Mais naturellement, il faut qu'il comprenne bien que ce qui importe, c'est notre volonté et non la sienne. Par exemple, je lui ai répété ce que tu m'as dit: que je pourrais avoir ma chambre exactement comme je la voudrais. Je lui ai exposé mes idées. Il a d'abord fait mine de croire que je ne savais pas bien ce dont je parlais; je lui ai clairement montré le contraire; pour finir, il a consenti à suivre mes indications, à la condition que je les lui mette sur le papier. Il me déplaît moins maintenant que la première fois. En général, il est capable d'être assez aimable, quand il veut. C'est quand il parle "d'élévation", de "plan", et de "coupe", qu'il m'agace le plus. Dis à Petite mère que je lui écrirai demain. Est-ce qu'elle ne pourrait pas venir avec toi vendredi? Tout sera remis en ordre...*

MES ENFANTS ET MOI

Le reste de la lettre était d'un caractère plus secret et je ne lus pas plus avant, du moins à haute voix.

Au moment où Robinne terminait sa lettre, on avait frappé à la porte. C'était le journaliste du pays. Il n'y avait pas de quoi s'alarmer; il était de beaucoup le plus troublé des deux.

*

"*Il s'est tellement confondu en excuses*, écrivait Robinne, *que si je n'étais pas venue à son secours, il serait parti en oubliant pourquoi il était venu.*

"*J'ai pensé que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de mettre ce jeune homme dans notre jeu. J'ai fait appel à ses sentiments chevaleresque pour que la feuille locale nous épargnât la triste notoriété qui, je le sentais bien, jetterait son ombre sur toute ma vie. Je sais être bentille, quand je veux. Nous nous sommes serré la main. Tu peux être tranquille. Je crois que* Le Courrier du Berkshire *ne parlera pas de l'explosion du fourneau.*

"*Dick vient de trerren. Il écrira, dit-il*, quand il aura fini de manger, *pas avant.*"

***

La lettre de Dick, que Petite mère semblait attendre avec la plus grande impatience, nous arriva le mercredi matin:

"*Si tu veux savoir ce que c'est que travailler dur, fais-toi cultivateur*, disait Dick. *Pourquoi nous sommes-nous jamais occupés d'autre chose? Pourquoi s'enferme-t-on dans les bureaux, à faire des travaux qui ne sont utiles à personne? Si je savais écrire, tu comprendrais ce que je veux dire. Pourquoi ne vivons-nous pas tous dans de modestes maisons, pourquoi ne tirons-nous pas de la terre tout ce dont nous avons besoin?*

"*Ce serait si simple. Voilà de pauvres diables qui menaient la charrue: on les fait descendre dans les mines; on les fait travailler presque nus devant des chaudières. Tout cela pourquoi? Pour construire une machine qui fera la culture à leur place. A quoi cela rime-t-il? Sans doute, il y a des machines utiles. Je voudrais avoir un auto; les chemins de fer et les bateaux sont à vapeur fort bons; mais nous nous passerions très bien de la moitié des bêtises dont nous avons envie. Et il nous resterait du temps et des forces pour produire des choses dont tout le monde a besoin. Les choses se passent dans la vie comme à l'école, où il faltait tellement bûcher les racines grecques qu'on n'avait pas le temps d'apprendre la syntaxe. Regarde Denis Yewbury. Il possède en Ecosse je ne sais combien d'arpents de terre. Il mènerait une vie heureuse à les cultiver. Au lieu de cela, il y élève quelques centaines d'oiseaux, qui ne suffiraient pas à nourrir une famille, pour aller chasser en automne. Le reste du temps, il s'occupe du matin au soir à duper ses clients dans un infâme taudis de la cité, ce qui lui permet de remplir sa maison de bibelots et de couvrir de bijoux sa femme et ses filles. Naturellement, il faudra toujours des types épatants comme toi pour écrire des livres. On ne pourrait pas non plus se passer complètement de médecins; mais, si on menait une existence raisonnable, la moitié de ceux qui existent suffirait. Pourvu qu'on ait une maison confortable de quoi manger à sa faim, de quoi boire à sa suffisance, et quelques chiffons pour que les femmes soient plus jolies, tout le reste est de la fichaise.*

"*Cela peut paraître ridicule, mais je voudrais que ce fût vrai. En tous cas, j'ai l'intention de faire en sorte que ce soit vrai pour moi. C'est dire que je te suis très reconnaissant, mon cher papa, de me donner l'occasion de me préparer une vie normale. La culture était ma vocation. J'aurais détesté d'être avocat, mettre exprès les gens mal ensemble pour gagner ma vie. Fermier, on sent qu'en se faisant du bien à soi, on fait aussi du bien tout autour de soi. Mademoiselle Jeannie est de mon avis. C'est la femme la plus raisonnable que j'aie connue et Robinne l'aime beaucoup. Le vieux aussi est un type. Je crois que je lui plais. Ila l'air de considérer les navets eux-mêmes comme des personnes. Il vous fait voir le fond des choses. Par exemple, je croyais jusqu'ici qu'un champ n'était qu'un champ; qu'on le grattait et qu'on y plantait des semences, et que tout le reste dépendait du temps. Eh bien, pas du tout. Un champ vit, c'est une chose vivante. Il y a de bons champs qui ont la volonté de s'améliorer, qui sont reconnaissants de tout ce qu'on fait pour eux, qui sont fiers d'eux-mêmes. Et il y a des champs stupides à qui on a envie de donner des coups de pied. Tu peux dépenser cent livres d'engrais sur ces champs-là, cela ne fait que les rendre plus bêtes. D'autres sont délicats comme des malades. Nous en avons un, une bande de terre à peau sèche qui borde la route de Fyfield, qui a l'air de sentir les choses plus profondément que les autres. De quelque point de la rose que souffle le vent, c'est lui qui souffre le plus; après un orage, on a envie d'aller voir si ce n'est pas lui tout seul qui a reçu l'averse.*

"*Saint-Léonard, qui a des théories à tous les usages, prétend que chaque coin de terre emprunte son caractère propre à l'esprit des morts enterrés dans son sein. Nous avons un terrain de sept arpents juste à mi-flanc du coteau. Il dit qu'il ne passe jamais devant sans lui tirer son chapeau. Quoi qu'on y mette, tout y pousse tout seul; tandis que, pour d'autres champs, c'est toujours la semence qu'on leur donne dont ils ne voulaient pas; ils sont comme ces enfants capricieux qui pleurent toujours pour avoir le gâteau des autres.*

"*Il n'y a aucune raison pour que ce champ-là soit bon, si ce n'est que c'est son caractère d'être ainsi. Il est exposé à l'est; pendant la moitié de la journée, la forêt lui cache le soleil; mais, du peu qu'il reçoit, il tire le meilleur parti. Saint-Léonard dit qu'il doit dormir là-dessous quelque vieille grand'mère au cœur pur, qui chantait des chansons d'amour en faisant son ouvrage. A propos du caractère des champs, quel joli champ Jeannie ferait!*

"*Que diable as-tu bien pu faire à Véronique? Elle se promène partout, un cahier de classe à la main; si on lui parle, au lieu de répondre, elle écrit. Elle écrit autant qu'elle peut. On ne sait pas quoi. Elle dit que c'est affaire entre elle et toi, et que, plus tard, tout cela fera quelque bruit. Ce matin, je prends sur moi de lui dire ce que je pensais d'elle pour avoir oublié de donner à manger à son âne. Je m'attendais à l'entendre débiter mille raisons plus spécieuses les unes que les autres: que premièrement, elle avait pensé à lui donner à manger; que deuxièmement, ce n'était pas à elle à le nourrir; et troisièmement, que l'âne aurait été soigné si des circonstances majeures ne l'avaient pas empêchée de le nourrir; et quatrièmement, que ce n'est pas le matin qu'on nourrit un âne, et ainsi de suite. Au lieu de cela, elle sort son cahier, et me prie de répéter ce que j'ai dit.*

"*J'oublie toujours de demander à Jeannie ce que cet âne doit manger. Nous avons essayé le foin et les chardons. Les chardons ne lui servent qu'à se gratter; il se frotte dessus; pour le foin, il a l'air dde ne savoir absolument quoi en faire. On dirait qu'il ne veut pas qu'on prépare un repas exprès pour lui, qu'il veut se contenter de ce que nous mangeons nous-mêmes. Du pain beurré, coupé pas trop mince, du gâteau avec une pomme, voilà l'idée qu'il se fait d'un petit déjeuner pour âne. Comme boisson, il préfère à toute autre chose le thé sucré, avec beaucoup de lait. Robinne dit que c'est perdre son temps que d'aller lui apprendre à entrer dans la salle à manger, quand la cloche sonne. Pour l'instant, ce qui nous sert de cloche, c'est le réveille-matin. Il n'est bon qu'à cela; on ne peut pas compter sur lui pour nous faire lever. Et je me demande comment je ferai quand la vache sera dans l'étable là-haut. Car c'est elle, maintenant, qui m'éveille. Elle fonctionne très régulièrement à quatre heures et demie précises; et j'ai une peur bleue qu'elle se rendorme, un jour ou l'autre. Notre réveille-matin resseffble à ces appareils dont on parle dans les contes. Tu as écrit là-dessus quelque chose qui n'était pas mal; mais j'avais cru jusqu'ici que tu l'avais inventé. Je l'avais acheté parce qu'il sonnait fort. Il sonne encore, mais ce qui est gênant, c'est que, quoi qu'on fasse, il n'y a pas moyen de le faire sonner avant six heures du matin. Dimanche soir, je l'avais réglé pour qu'il marche à quatre heures et demie. Eh bien, si notre bonne vache n'avait pas beuglé, Dieu sait quand je serais parti pour la ferme. Le réveil a bien sonné à quatre heures et demie, mais c'est seulement l'après-midi, pendant le goûter. Nous l'avons démonté. Il fait tout ce qu'on veut pendant le jour. Mais on dirait qu'il s'est fixé lui-même ses heures de travail; il refuse de se laisser déranger pendant le temps réservé à son repos. J'ai voulu le jeter par la fenêtre, mais Robinne a dit qu'il fallait le garder pour toi; que tu pourrais, peut-être, en faire quelque chose. Elle veut dire: écrire quelque chose sur le réveil.*

"*Je ne me rappelle plus du tout ce que tu avais dit à Robinne, à propos de sa chambre à coucher. Bute est venu me voir à ce sujet. Il paraissait contrarié. Dans la chambre comme la veut Robinne, il n'y aurait que des fenêtres. Bute dit qu'elle aurait l'air, une fois terminée, d'une mauvaise réplique du phare d'Eddystone;*(1) *qu'il n'y aurait pas de place pour mettre le lit; que, s'il y fallait faire une cheminée, on devrait la mettre dans le placard; bref, que le seul moyen qu'il voie d'y entrer et d'en sortir serait de faire percer une porte dans le mur de la salle de bains. Robinne, de son côté, prétend que tu l'as autorisée à faire absolument comme elle voulait, et que Bute n'a qu'à faire comme elle dit. Mais Bute fait très justement remarquer qu'il n'est pas possible d'aménager une chambre dans une maison comme si le reste de la maison n'existait pas. J'ai conseillé à Bute de retourner voir Robinne, de lui dire qu'elle avait parlé comme un étourneau (naturellement, il devrait lui dire cela poliment), et qu'il ne tiendrait aucun compte de ce qu'elle a dit. Ce fut comme si je lui avais proposé d'entrer dans une cage aux lions, et de tirer la queue des fauves. Je ne sais pas ce que Robinne lui a fait. J'ai dû lui promettre de parler moi-même à Robinne. Robinne est montée sur ses grands chevaux. Tu l'entends d'ici: "Et si ça me plaît, à moi, de vivre dans une chambre où je verrai clair pour me coiffer! Est-ce que cela le regarde? De quoi se mêle-t-il? S'il n'est pas capable de dessiner une chambre toute simple... etc." Pour finir, elle déclara qu'elle ne voulait pas de chambre du tout, et qu'elle mettrait une paillasse dans l'office.*

"*Il faudra que tu lui parles toi-même. Je ne veux plus m'en mêler.*

"*N'oublie pas que c'est vendredi le jour des Saint-Léonard. J'ai promis à Jeannie que tu y serais en grande tenue. (Entre parenthèses, ne lui dis pas que je l'appelle Jeannie. Elle pourrait s'en froisser). Tout le pays sera là. Tu feras ici la pluie et le beau temps, si tu le veux. Il n'y a pas d'autre homme célèbre avant d'arriver de l'autre côté des Fonds d'Ilsley. La semaine dernière, on disait que tu étais ici incognito, sous le costume d'un bonhomme qui loge à l'auberge du* Pêcheur retraité; *c'est un vagabond qui reste assis toute la journée dans une barque, à boire du whisky. Je l'ai vu. Il est effrayant. Voilà l'idée que les gens d'ici se font d'un homme de lettres. Ils se figurent que c'est une espèce de chemineau inspiré. Une dame que j'ai rencontrée ici dimanche, et qui viendra vendredi, m'a pris à part pour me demander de quoi tu parles quand tu causes* (sic). *Personnellement, elle se réjouit de l'entendre; mais elle voulait savoir si elle ne ferait pas mieux de ne pas amener ses enfants.*

"*A propos, il faut que tu parles sérieusement à Véronique. La campagne paraît lui réussir. Elle s'est prise de goût pour le braconnage, elle et les jumeaux. Le braconnage est le seul péché que les jumeaux n'avaient pas encore commis. Mais Véronique veillait. C'est moi, heureusement, qui, l'autre jour, les ai rencontrés tous les trois, rentrant à la maison avec dix cadavres de lapins suspendus à une perche que les jumeaux portaient entre eux sur leurs épaules. Véronique allait devant, en éclaireur, mettant tous les dix pas l'oreille en terre, pour repérer l'ennemi. Elle était consternée de ne pas m'avoir entendu venir, comme si les lois naturelles eussent été brusquement dérangées. Ils avaient trouvé ce chapelet de gibier pendu à un arbre; il leur avait paru tout naturel que la Providence l'eût mis là tout exprès pour eux. Heureusement, le garde n'était pas là; il y a des gens qui adorent compliquer les histoires.*

"*J'ai pris Véronique à part et je lui ai fait un peu de morale. Elle a répondu que tu lui avais dit qu'il importe peu que l'homme soit bon ou méchant, que cela ne change rien à ce qui doit arriver. Cela étant, elle trouve que ce qu'elle a de mieux à faire, c'est jouer à tout ce qui lui plaît sans restriction. "Pourquoi ne joues-tu jamais à faire le bien?" lui ai-je dit. (Il n'y a rien de meilleur pour soi-même que de donner des conseils aux autres. Je crois que si j'avais eu, depuis mon enfance, un enfant à élever, j'aurais fait un garçon modèle).*

"*Elle a répondu qu'elle supposait qu'elle était née mauvaise. Et comme je lui disais qu'il y avait là quelque chose de bien désobligeant pour ses parents, elle expliqua que son cas était le cas bien connu du retour aux origines. Le maître-maçon a un chien qui aurait dû être un fox-terrier, mais qui n'en est pas un; c'est lui qui a dû lui mettre cela dans la tête.*

"*Une chose qui te choquera, cher papa, c'est la cruauté des campagnards. Ils prennent de pauvres bêtes au pige, les laissant parfois souffrir mille agonies, pendant des jours entiers, sans parler de la peur et de la faim. On entend souvent, quand on passe, des bêtes qui poussent des plaintes; pas moyen, naturellement, de les découvrir; elles se taisent dès qu'on approche. Il y a de quoi rendre les paysans haïssables. Quand on leur parle de cela, ils se contentent de sourire. Jeannie dit qu'il est affreux de penser à cela. M. Saint-Léonard a essayé d'obtenir du curé qu'il en parle en chaire. Il a répondu qu'il croyait préférable que l'Eglise s'en tienne à sa grande mission. Quel âne!*

"*Emmène Petite mère avec toi; nous désirons qu'elle soit là vendredi. Et fais-lui mettre une belle robe. Demande-lui si elle a encore la mauve avec de la dentelle qu'elle portait aux régates de Cambridge, l'année avant l'année dernière. Dites-lui qu'elle ne dise pas de bêtises: cette robe n'était pas du tout trop jeune pour elle. Est-ce que tu pourrais m'avoir un fusil?...*"

Le reste de la lettre était sur le fusil. Je regrettai d'avoir lu le mot à haute voix. Petite mère en fut inquiète pour le restant de la journée.

***

La lettre de Véronique arriva le jeudi matin. Je la lus dans le train, en partant. J'ai pensé qu'il était préférable, en la transcrivant ici, d'adopter l'orthographe à laquelle le lecteur est habitué:

"*Tu seras content d'apprendre*, écrivait Véronique, *que nous allons tous très bien. Robinne travaille énormément, mais cela lui fait du bien. Naturellement, je l'aide autant que je peux. Je suis contente qu'elle ait un garçon pour l'aider. Pour faire le nettoyage. C'était trop pour elle seule. C'est pour cela qu'elle était toujours de si mauvaise humeur. On ne peut donc pas lui en garder rancune. La besogne est dure. On n'est jamais propre. C'est un brave garçon. Mais il a été très négligé.*

Tartes

pour les Fêtes

N'oubliez pas que les fêtes prochaines ne seront pas complètes sans un assortiment de délicieuses et appétissantes tartes.

Et surtout quelle aide précieuse les Garnitures de Tartes "Meadow Sweet" vous apportent pendant cette saison d'activité.

Et elles sont très faciles à préparer.

Ecrivez pour Livret de recettes éprouvées.

Refusez toutes imitations.

En vente chez les marchands généraux.



Garniture de Tartes
(PIE FILLING)
"Meadow-Sweet"

CITRON — FRAMBOISES
ANANAS — ORANGES
FRAISES — CERISES, ETC

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co., Limited
Montreal

MES ENFANTS ET MOI

Aussi sait-il fort peu de chose. Je lui apprends la grammaire. Il disait: "J'étions" et "alle est". Mais il fait déjà des progrès. Il dit qu'il a bien été à l'école. Mais qu'on ne s'est pas occupé de lui. Il n'y avait pas moyen, non plus. Je pense que c'est la méthode qui ne valait rien. Robinne dit que je ne dois pas trop le corriger. Parce que tu veux qu'il continue à parler patois. Je me bornerai donc aux règles élémentaires. Il n'avait jamais entendu parler de Robinson Crusoé. Quelle triste chose!

"Dimanche, nous sommes allés à l'église. Je ne pouvais pas retrouver mes gants. Et Robinne était à crans! Saint-Léonard est arrivé à l'église sans son pantalon. Ca, c'était bien plus grave. On l'a retrouvé le soir. Le petit garçon qui a fait sauter notre fourneau est venu avec sa mère. Je n'ai pas parlé à la dame. Il est ensorcelé. C'est cela qui est cause qu'il a fait sauter le fourneau. Il n'en peut rien. Donc, tu vois que ce n'était pas ma faute. Après tout. Son grand-père a sauté. Il sautera aussi. Plus tard. Mais il est très courageux, en attendant. Et il va faire son testament.

"J'aime beaucoup les Saint-Léonard. Nous sommes allés chez eux, dimanche, prendre le thé. Saint-Léonard a dit que j'avais l'esprit vif. Je trouve que mademoiselle Jeannie est très belle. Dick est de mon avis. Elle me fait penser à un ange. Dick est du même avis. Et il dit qu'elle est si bonne pour ses petits frères et ses petites sœurs. C'est bon signe. Je trouve qu'elle devrait se marier avec Dick. Cela lui donnerait de la persévérance. Il travaille dur. Mais cela lui fait du bien. Nous déjeunons à sept heures. C'est moi qui mets le couvert. Il fait très beau le matin. Une fois qu'on est levé.

"Madame Saint-Léonard a deux enfants jumeaux. Ils lui causent beaucoup d'ennuis. Mais elle ne voudrait pas s'en séparer. Quelquefois, elle est très triste. Elle a eu de gros soucis. Je préfère la fille au garçon. Elle s'appelle Winnie. On dirait un garçon. Le garçon s'appelle Wilfrid. Ils n'ont pas sept ans. Mais ils savent très bien des choses. Ils vont m'apprendre à nager. N'est-ce pas que c'est gentil de leur part?

"Les deux plus grands des garçons sont là en vacances. Mais ils se donnent de grands airs. L'un d'eux m'a appelée "gamine". Je lui ai dit qu'il le regretterait. Quand il serait un homme. Parce que peut-être je grandirais en beauté. Et qu'alors il serait amoureux de moi. Mais il a dit que non. Alors je lui ai dit ce que je pensais de lui.

"La petite fille est bien gentille. Elle a le même âge que moi, à peu près. Elle s'appelle Sally. Nous allons écrire une pièce ensemble. Mais nous ne donnerons pas de rôle à Bertie. A moins qu'il ne change du tout au tout. Je serai une princesse qui ne sait pas qu'elle est noble, mais qui le sent. Sally sera une méchante sorcière qui veut que je me marie avec son fils. Jolie perspective! Mais moi, je ne veux rien savoir. J'aimerais mieux mourir. Et d'abord, j'aime un berger qui garde les cochons. C'est un génie. Mais personne ne le sait. Au dernier acte, je porte une couronne. Et tout le monde rit. Excepté elle. Je crois que ça ne sera pas mal. Nous avons presque fini le premier acte. Elle écrit très bien. Elle a le sens de l'atmosphère. Je lui dis ce qu'elle doit mettre. Mademoiselle Jeannie va me faire une robe avec une traîne. Et ces pailletes d'or. Robinne me prêtera son collier bleu. Naturellement n'importe quoi sera bon pour la vieille sorcière.

"Tout le monde sera invité. M. Bute va nous peindre un décor. Il est très gentil. Robinne dit qu'il s'en croit. Long comme le bras. Mais elle est très portée à critiquer, surtout les hommes. Elle en convient. Elle dit qu'elle n'en peut rien. Je le trouve très aimable. Dick est de mon avis. Nous pensons que Robinne changera d'opinion. Il ne lui en veut pas. Parce que je lui ai dit qu'elle ne pense pas ce qu'elle dit. Que c'est sa façon d'être. Elle dit qu'elle sent qu'elle est injuste. Parce que, en somme, il est plutôt gentil. Je lui ai répété cela. Il a dit que j'étais une bonne petite fille. Il me procurera une vraie couronne. Robinne dit qu'il a de beaux yeux. Je lui ai répété cela aussi. Il a ri. Il y a un monsieur qui vient ici, je crois qu'il est amoureux de Robinne. Mais à ta place, je ne le lui dirais pas. Elle est trop susceptible quand on parle de cela. Il écrit dans les journaux. Mais je ne crois pas qu'il est (sic) *riche. Et Robinne est très gentille avec lui. Jusqu'à ce qu'il s'en aille. Cela a commencé à propos de l'explosion. Il n'en parlera pas dans les journaux. Autant que possible. Mais naturellement, il a des devoirs envers le public. J'ai refusé de le recevoir. Je crois que cela vaut mieux. M. Slee, le maçon, dit que tout sera d'équerre pour demain. Donc, tu peux venir. Nous mangerons du ragoût de mouton et un pudding. Cela nous changera. Il est très gentil. Il dit qu'il lui arrivait toujours des histoires, à lui aussi, quand il était enfant. C'est l'expérience.*

"Vendredi, nous irons tous ensemble à une réunion chez Saint-Léonard. Il faut que tu viennes aussi. Robinne dit que je pourrai mettre ma nouvelle robe. Mais nous ne retrouvons pas la ceinture. C'est très curieux. Car je me rappelle fort bien l'avoir vue. Tu ne l'en serais pas servi, par hasard, pour une chose ou l'autre? Je suppose qu'il faudra en acheter une nouvelle. C'est très ennuyeux. Mes nouvelles bottines n'ont rien valu. Elles auraient du être inusables. Parce que Robinne dit qu'elles ont coûté cher.

"L'âne est arrivé. Il est mignon. Il mange dans ma main. Il se laisse embrasser. Mais il ne veut pas avancer. Quand on crie fort. Moi et Robinne, nouss sommes sorties en voiture hier après le thé. Et Dick courait à côté de la voiture. Et il criait! Mais il a fini par être enroué. Et alors, il n'a plus voulu avancer. Robinne n'était pas contente. Parce que Dick a dit des gros mots. Il a même juré. Il dit que cela vient naturellement aux lèvres quand on crie fort. Robinne disait que c'était affreux. Et que les gens pourraient l'entendre. Ca fait que nous sommes descendues, et nous avons poussé la voiture par derrière jusqu'à la maison. Mais il est très fort, et nous étions tous très fatigués. Robinne dit qu'elle le déteste. Dick va donner quelque chose à M. Hopkins. Pour qu'il lui dise comment il le fait marcher. Car M. Hopkins sait le faire galoper. Robinne dit que ce doit être par l'hypnotisme. Mais Dick pense qu'il se pourrait que ça soit quelque chose de beaucoup moins compliqué. Je trouve M. Hopkins très gentil. Il dit que tu lui as promis de lui prêter un livre. Pour lui apprendre à parler comme un vrai paysan. De sorte que je lui ai prêté un livre à propos d'une fenêtre. De M. Barrie,(1) qui est venu nous voir l'an dernier. Il y a un tas de mots rigolo dedans. Il va les apprendre par cœur. Mais il ne sait pas ce qu'ils veulent dire. Moi non plus.

"J'ai écrit un grand morceau de notre livre. Il promet d'être très intéressant. Tout se passe dans un rêve. C'est l'histoire d'un père, le père ordinaire. Ni meilleur, ni pire. Et il monte. Il monte toujours. C'est une sensation agréable. Jusqu'à ce qu'il atteigne la lune. Et là, tout est charmant. Ce sont les enfants qui savent tout. Et qui ont toujours raison. Et les grandes personnes sont obligées de faire tout ce qu'on leur dit. Ils sont bons, mais ils sont fermes. C'est la leçon qu'il lui fallait. A la fin, quand il se réveille, il est devenu meilleur. Je mets par écrit tout ce qui me vient à l'esprit. Comme tu m'as dit. Il y en a déjà beaucoup. Et on y voit combien les enfants sont injustement traités. On disait que c'était à moi à donner à manger à l'âne. Parce que l'âne est à moi. Je l'ai fait. Il n'est rien resté pour le souper de Dick. Et Dick a dit que j'étais une petite sotte. Et Robinne a dit que je n'avais qu'à ne pas lui donner à manger. L'autre matin, il n'y avait rien à lui donner. Parce qu'il ne veut manger que du pain beurré, et que le boulanger n'était pas venu. Et puis, on l'avait perdu. Parce que l'homme qui vient pour traire la vache avait laissé la porte ouverte. Et que j'étais occupée. Dick a demandé si l'âne avait eu à manger. Et naturellement je ne l'avais pas fait. Alors, qu'est-ce que Dick m'a raconté! Remarque qu'il ne m'a pas laissé placer un mot. Je l'ai laissé parler. Mais c'est pour te dire. Somme toute, nous sommes très heureux. Nous serons tout de même bien contents de te revoir. Les bonbons à la menthe ne valent rien, ici. Et ils coûtent horriblement cher. En comparaison de Londres. Eh bien, t'ai-je écrit une bonne lettre? Tu as dit que je devais toujours écrire comme je pense. Et pas de longues phrases. C'est ce que j'ai fait. Je crois que c'est tout."

Je lus à haute voix quelques extraits de cette lettre à Petite mère. Elle déclara, quand j'eus fini, qu'elle était bien contente d'avoir décidé de partir avec moi.

IX

UNE ENTREE DANS LE MONDE

Si les choses s'étaient passées sans accident, notre entrée chez les Saint-Léonard, le vendredi après-midi, n'eût pas manqué d'allure. Nous faisions nos débuts sur la scène locale. Robinne avait déclaré que, dans ces occasions-là, il faut "renoncer aux économies de bouts de chandelles".

Glossop, le loueur de voitures, avait conseillé un coupé à un cheval. Mais l'un de nous eût dû faire la route à pied. Je tâchai de faire reconnaître à Robinne que la chose est courante à la campagne; mais Robinne répliqua, d'un air entendu, que trop de choses étaient liées, dans l'avenir, à la première impression qu'on aurait de nous. Elle dit que Dick voudrait que ce fût lui, et il fumerait la pipe après que nous l'aurions dépassé. Il fallait donc que la voiture fût assez grande pour nous contenir tous.

Robinne choisit donc chez Glossop un landau découvert, grand comme un chalutier et peint en jaune canari. Mon impression fut qu'il eût fait bonne figure dans le cortège du lord-maire, et qu'il convenait mal aux déplacements d'une famille bourgeoise; mais je n'insistai pas. Le vieux Glossop l'attela d'une belle paire de gris pommelés de haute croupe. Une seule chose clochait: le cocher. Je n'aurais pas pu dire pourquoi, mais je sentais que le mot de cocher était trop pompeux pour le charretier qu'on avait mis sur le siège.

On partit au petit trot. Véronique, qui avait encore fait des siennes pendant la plus grande partie de la matinée, était assise raide comme la justice, à l'extrême bord de sa banquette, dans l'attitude d'une femme qui est définitivement détachée du monde. Dick, en gants mauves, que Robinne avait achetés pour lui, se tenait à côté d'elle; Petite mère et moi, perchés sur le siège arrière. Nous ne pouvions songer à nous adosser: le siège était si profond qu'il eût fallu se coucher sur le dos pour toucher le dossier.

Petite mèrek qui s'était mis en tête que les Saint-Léonard lui seraient antipathiques, paraissait peu disposée à prendre part à une conversation générale. Quant à moi, j'avais oublié mon étui à cigares. Rien ne m'agace plus que d'être bousculé au moment de partir. Je prévoyais que je devrais me passer de fumer pendant trois heures. Robinne, qui avait, depuis peu, changé d'avis sur le charme des taches de rousseur, s'abritait sous l'ombrelle de sa mère. Elles la tenaient presque horizontalement devant elles, ce qui les empêchait de voir ce que Dick et Véronique faisaient. Et moi, qui regardais les promeneurs, je passais mon temps à me demander pourquoi chacun riait sur notre passage. N'était la voiture jaune, qu'ils devaient avoir déjà vue, nous

(1) Près du port de Plymouth.

(1) L'auteur de *Margaret Ogilvy* et d'un grand nombre de pièces de théâtre.

Pour introduire
le Nouveau flacon
de PARFUM
Le Dandy



aussi
POUDRE COMPRIMÉE

Prix du détail
Parfum. $2.00
Poudre Comprimée. $1.00

parfums d'orsay
9, Rue de la Paix Paris
SEULS DISTRIBUTEURS POUR LE CANADA
J.B. RENAUD & CIE, INC. — QUÉBEC

MES ENFANTS ET MOI

ne formions pas, me semblait-il, un tableau tellement ridicule.

Un groupe de cyclistes partit d'un grand éclat de rire. Ce qui fit dire à Robinne que, vivant désormais à la campagne, nous devions veiller à ce que le grand air et la solitude ne nous abrutissent pas. Elle avait constaté, dit-il, cette tendance des gens de la campagne à devenir idiots de bonne heure. Ces craintes me parurent d'autant plus vaines que j'avais deviné, dans l'intervalle, ce qui faisait rire les passants. Dick avait trouvé, derrière les coussins de la voiture, oublié là lors d'un récent mariage, un énorme livre de messe, richement relié. Lui et Véronique tenaient le livre ouvert entre eux deux. Et ils jouaient à faire semblant d'être à l'église, roulant des yeux blancs et remuant les lèvres de la plus grotesque façon.

Dick, en garçon prudent, tenait un œil fixé sur l'ombrelle; et quand l'ombrelle, au passage d'une zone d'ombre, se relevait pour découvrir Petite mère et Robinne, les yeux de Véronique et de Dick avaient eu le temps de feindre un intérêt prodigieux pour un vol d'hirondelles.

Robinne dit qu'elle se plaindrait à M. Glossop des insultes auxquelles des gens respectables étaient exposés en se promenant dans sa voiture. Elle proposa de grimper la côte à pied. Le charretier déguisé en cocher nous le déconseilla vivement, à cause de la chaleur, qui était torride, et de la longueur de la côte; il nous dit de rester tranquillement assis. Mais Robinne n'en fut que plus décidée à marcher. Elle accusa le conducteur de manquer de pitié pour les pauvres bêtes. Robinne pousse peut-être un peu loin la pitié pour les animaux. Quand elle était enfant, il lui arrivait de frapper son frère sur la tête avec le soufflet, parce que Dick refusait de parler bas près du chat qui dormait.

Tout le monde descendit, à l'exception de Véronique, qui, s'étant blessée au genou, fut autorisée à rester dans la voiture. Le mal dont souffre Véronique est un mal parfois étrange. Il survient à l'improviste. Le médecin n'y verrait rien, et cependant le visage de l'enfant attendrirait le cœur le plus dur. Elle dit qu'elle souffrait depuis le matin et que, si elle n'en avait rien dit, c'était pour ne pas nous alarmer. Petite mère, qui craint que le mal soit héréditaire — une de ses parentes éloignées ayant souffert d'une ankylose — installa Véronique aussi confortablement que le permettait la douleur; et la caravane reprit sa marche, le landau devant, et nous par derrière.

Je ne voudrais pas affirmer que les chevaux ont le sens de l'humour; la chose aurait besoin d'être prouvée; mais j'ai souvent pensé que si. J'ai eu jadis un cheval qui prenait un malin plaisir à taquiner les demoiselles; pas moyen d'expliquer la chose autrement. A quatre cents mètres, il voyait venir une jeune fille. Il choisissait de préférence une personne fière, bien mise, contente de soi. A mesure que nous approchions, il regardait l'inconnue d'un œil dilaté par l'effroi. Il y mettait une telle insistance que la promeneuse ne pouvait pas ne pas le remarquer.

A cent mètres, il commencait à prendre le bas côté de la route, comme pour éviter un obstacle. Sa crinière se hérissait; ses naseaux soufflaient la peur. Je voyais la figure de la pauvre fille se couvrir de honte. Et au moment où nous passions à côté d'elle, le cheval, faisant un brusque saut, franchissait la route dans toute sa largeur, fixait effrontément l'inconnue et faisait mine de ruer. En me retournant sur ma selle, je voyais la pauvre femme, les bras levés, en appeler à la justice de la nature et chercher dans le paysage un miroir absent. "Qu'est-ce que j'ai donc sur moi de si ridicule, devait-elle se dire à travers ses larmes, que les bêtes des champs elles-mêmes ont peur de moi ?"

* * *

Arrivé à mi-côte, le gris pommelé de droite se retourna et se mit à nous regarder. Nous étions à deux cents mètres à peu près en arrière. Il murmura quelque chose au gris pommelé de gauche et le gris pommelé de gauche se retourna et nous regarda aussi. Je devinai dès lors ce qui allait se produire. C'est un tour que des chevaux m'ont déjà joué.

Je hélai le cocher. Trop tard. Les deux gris pommelés prenaient le galop et, pressant l'allure et filant comme le vent, franchissaient le reste de la côte et disparaissaient sur l'autre versant.

Dick cria à Petite mère de pas avoir peur et partit à toutes jambes, c'est-à-dire six lieues à l'heure à peu près. Pour moi, je crois que j'en devais bien faire quatre, ce qui n'est pas négligeable pour un homme ayant dépassé la première jeunesse et vêtu d'un habit mal conçu pour faire du sport. Robinne, indécise sur le point de savoir si elle devait suivre Dick ou rester pour rassurer sa mère, courait de l'un à l'autre comme une perdue. Quant à Petite mère, il était visible qu'elle n'espérait plus qu'une seule chose au monde: arriver assez tôt sur le lieu de la catastrophe pour recevoir les dernières volontés de Véronique.

C'est dans cet ordre-là que nous arrivâmes chez les Saint-Léonard. Véronique, assise sous une tente, sirotait une limonade, et faisait le récit de son aventure avec une modestie qui avait déjà conquis tous les cœurs. Les autres, avait-elle expliqué, arriveraient un peu plûs tard.

J'envoyai Dick porter la bonne nouvelle à Petite mère. Le jeune Bute voulut l'accompagner, prétextant qu'il arriverait le premier.

Il arriva le premier, en effet. Mais, dans la vie, l'intention ne suffit pas. Il faut que ce monde soit décidément bien mal fait. Si le monde était bien fait, pourquoi serait-ce justement nos bonnes actions qui nous attireraient des ennuis? L'insistance de Robinne à nous faire descendre de voiture partait d'un tendre sentiment. Qu'en avait-elle tiré? Rien, que des reproches. Il est rare que Petite mère s'abandonne à la colère; mais, quand elle se fâche, elle profite de l'occasion pour se livrer à ce qu'on serait tenté d'appeler un grand nettoyage mental. Tous les vieux bouts de colères qui traînent dans les coins de sa mémoire, toutes les râclures d'indignation qui dorment là, presque oubliées, elle va les chercher, les déniche, les groupe, les balaie, en fait un gros tas. La méthode peut avoir ses avantages. Quand le nettoyage est terminé, Petite mère demeure extraordinairement bienveillante, même à l'égard de ses parents les plus proches. Après une de ces explosions, il est impossible pendant longtemps de tirer d'elle une parole désagréable. Il faut attendre parfois des mois entiers. Mais quand le nettoyage est en train, rien ne peut l'arrêter. Il faut que tout sorte. Avant d'avoir atteint le haut de la côte, Robinne avait entendu le relevé le plus complet de tout ce qu'elle avait commis de méfaits depuis l'avant-dernière fête de Noel.

Non, l'intention ne suffit pas. Tandis qu'il courait, le jeune Bute n'avait qu'une seule pensée: abréger les angoisses d'une mère et d'une sœur. Or, il advint que le nouveau chapeau de Robinne, mal conçu pour la course à pied, s'était envolé. Il avait, en tombant, entraîné le savant édifice, de la coiffure des grands jours. Pour soutenir cet édifice les femmes se servent d'un accessoire inoffensif qu'on nomme, à ce qu'on m'assure, un crépé. Bute rejoignit Robinne à l'instant précis où, retournant sur ses pas, elle cherchait le crépé qu'elle avait perdu. Mais cela n'est rien encore. Bute, qui est assez veinard, trouva le crépé. Petite mère le remercia et prit le bras de Dick, pressée de se convaincre par elle-même. Robinne resta donc derrière avec Bute.

Si Bute m'en avait laissé le temps, s'il avait pris mon avis avant de partir étourdiment "porter la bonne nouvelle", je lui aurais conseillé de laisser faire Dick, qui, d'ailleurs, ne suivait pas de bien loin. Lui-même eût été faire un petit tour dans la direction opposée; il serait revenu une demi-heure plus tard, feignant d'arriver à l'instant même; à ce moment-là, Robinne, grâce au peigne et à la brosse de Jeannie, et peut-être à sa propre houppette, eût repris quelque assurance. Pour-u qu'on lui en laisse le temps. Robinne n'est pas dépourvue d'humour. Elle aurait fait, de l'accident, un récit brillant et spirituel. Sans le dire explicitement, elle aurait laissé entendre à demi-mot qu'elle seule, au cours de l'aventure, était restée de sang-froid. Nous aurions fourni, Dick et moi, l'élément comique. Cela eût fait une histoire charmante. Cela eût fait une histoire charmante. Robinne eût adoré la raconter: elle eût été reconnaissante à ceux qui l'auraient écoutée avec bienveillance. Eh bien, Bute avait compromis tout cela. Son intention louable ne lui valut, en fin de compte, que quelques remarques aussi désobligeantes qu'injustes.

Nous confrontâmes nos deux expériences, ce soir-là, en fumant la pipe. Et Bute me conta l'histoire d'un de ses amis, un étudiant en droit dont il avait partagé le logement quand il était à Edimbourg. Jamais meilleur cœur n'avait battu; jamais homme n'avait eu pour les femmes regard plus tendre et plus chevaleresque. Or, les misères dont la vie abreuva ce digne jeune homme pouvaient difficilement, m'assura le jeune Bute, être imaginées par ceux qui n'avaient pas vu cela de leurs yeux.

Il se prenait toujours de la plus chaude sympathie pour la jeune fille désagréable et simple d'esprit, ou pour la moins attrayante des vieilles filles. Cela tenait à ce qu'il ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce qui avait manqué à l'une et à l'autre et qui continuerait à leur manquer toute leur vie: le bonheur de se sentir aimée, ne fût-ce qu'une fois, ce qui est le droit de toute femme, et la joie de voir le regard de celui qui l'aime s'animer à son approche. Le bon jeune homme eût été mormon qu'il les eût toutes épousées. Ainsi les disgraciées eussent connu, elles aussi, les joies du foyer, senti la douceur de s'appuyer au bras d'un époux. Mais il était chrétien, ce qui bornait le pouvoir qu'il avait de faire le bien. Tout de même, il finissait généralement par les guérir de cette obsession qu'elles vivraient toute leur vie sans connaître jamais une affection masculine. Dans la mesure où il le pouvait, il faisait si bien qu'il ne restait pas une de ces disgraciées qui n'eût un jour le droit de dire:

— Même moi, j'ai eu un jour un amoureux. Non, cela n'a pas fini par un mariage. Ce fut un des amours platoniques auxquels un engagement définitif, un anneau passé au doigt, eût enlevé toute poésie. Ce ne fut qu'un bel amour qui entra dans ma vie, et puis passa, laissant derrière soi un parfum dont tous mes jours sont restés embaumés...

C'est ainsi, du moins, qu'il imaginait qu'elles parleraient de cet amour, après bien des années, à la petite nièce ou au petit neveu qui leur poserait d'innocentes questions. C'est ainsi qu'il se figurait qu'elles en parleraient avec elles-mêmes. Les cercles où fréquentent les futurs avocats sont-ils particulièrement féconds en vieilles demoiselles dénuées de charme, ou bien n'y eut-il là qu'une coïncidence exceptionnelle? Bute n'aurait pu le dire. Mais ce qui est sûr, c'est que le nombre des femmes aux visages acides et des vieilles filles en surnombre semblait plus considérable que d'habitude, cet hiver-là, à Edimbourg; de sorte que le jeune Hapgood avait été fort occupé. Il leur faisait la cour, non pas d'une manière importune qui les eût exposées au ridicule — plusieurs d'entre elles étant d'âge à être sa mère — mais plutôt par des allusions, par des insinuations subtiles.

Ses sentiments, c'est du moins ce qu'elles se figuraient, étaient trop profonds pour que des mots pussent les peindre; mais le regard adorateur dont il suivait chacun de leurs mouvements, l'extase indicible avec laquelle il semblait boire leur dernière remarque sur la température, le ton de révérencieuse angoisse qu'il prenait pour s'intéresser à leur moindre bobo, tout conspirait à les amener à croire qu'une déclaration qu'il n'osait pas formuler lui brûlait les lèvres. Il ne marquait de préférence à aucune. Il suffisait qu'une femme fût déplaisante à voir pour qu'il mît à ses pieds le simulacre d'une passion qui paraissait devoir durer autant que la vie. Il leur faisait porter des cadeaux — rien de très coûteux — enveloppés d'une manière plaisante et qui devaient évoquer l'anonymat à s'y méprendre; ou des surprises de Sainte-Catherine soigneusement sélectionnés parmi les plus hardies. Il poussa l'abnégation jusqu'à embrasser une fois sur le

(*Suite à la page 48*)



UN VRAI REGAL!

Le spaghetti Clark savoureusement apprêté avec du fromage succulent et une délicieuse sauce aux tomates est un mets favori des plus nourrissants et de digestion facile. L'équivalent en valeur nutritive de viande et pommes de terre en robe de chambre. Il ne coûte qu'environ 3 sous l'assiettée et fait un plat principal satisfaisant. Prêt à réchauffer et servir.

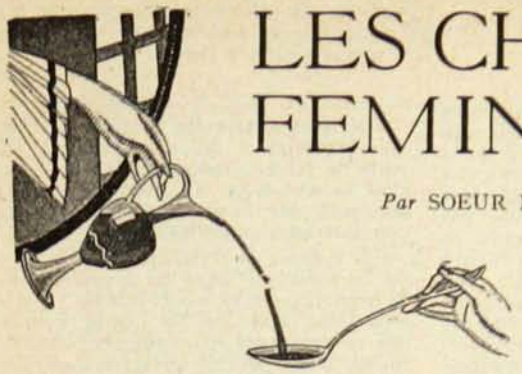
"Les Cuisines Clark vous Aideront"

Evitez la monotonie dans la composition de vos menus. Si petite que soit votre famille, les Mets préparés Clark vous permettent de servir une variété appétissante de plats sans gaspillage, en vous épargnant temps, travail et argent. Les délicieuses Soupes Clark, les nombreux plats de viande, les spécialités pour sandwiches, les célèbres Fèves au Lard, etc., sont si commodes aux jours de lavage, de grand ménage, les parties de bridge et à d'autres jours surchargés quand vous tenez à simplifier l'ouvrage de l'ordinaire.

Truc de cuisine

Coupez en morceaux les restes d'une viande froide de quelconque et faites réchauffer avec le contenu d'une demi-boîte de spaghetti cuit Clark avec fromage et sauce aux tomates. Servez entouré de pommes de terre rôties—c'est simplement exquis!

CLARK'S
SPAGHETTI



LES CHOSES FEMININES

Par SOEUR MARTHE



Les Menus de la Revue Moderne

(Les dîners d'une semaine entière)

La dinde aux marrons.— La dinde aux marrons se prépare ainsi: l'animal est plumé, flambé, vidé par le cou, après y avoir pratiqué une incision qui vous permettra d'arracher le 'bréchet', os en forme de V qui se trouve au sommet de l'estomac.

Les cuisses de dinde sont armées de nerfs très résistants, que l'on arrache un par un, après avoir, au moyen d'un couteau pointu, incisé chaque patte en dessous, à partir des arpions jusqu'au sommet. L'intérieur de la dinde est assaisonné de sel, poivre, soupçon d'épices.

Après avoir saisi au four très vif des marrons que vous aurez légèrement entaillés, épluchez-les et cuisez-les dans un peu de bouillon, que vous aromatiserez avec l'adjonction d'une branche de céleri. Lorsque les marrons sont aux trois-quarts cuits, ils ont absorbé le bouillon.

Procurez-vous chez le charcutier de fines saucisses, dites "chipolata", 400 grammes environ; piquez-les et, au four, faites-les raidir dans une casserole et dans un peu de saindoux très chaud. Ajoutez les saucisses aux marrons. Coupez en gros dés 300 grammes de foie d'oie frais; sautez-le vivement à la poêle dans un soupçon de saindoux; égouttez-le et ajoutez-le aux marrons ainsi qu'aux chipolata. Arrosez le tout d'un verre à porto de cognac puis bourrez-en l'intérieur de la dinde, que vous bridez et cousez.

Placez la dinde dans une casserole plate, dont le fond, légèrement beurré, est tapissé de lames de carottes, d'oignons, d'une branche de céleri et d'une feuille de laurier. Arrosez la bête d'un peu de beurre fondu; posez la casserole sur le feu; activez le départ de la cuisson pour permettre aux légumes de pincer, c'est-à-dire se colorer. Versez autour de la dinde une demi-bouteille de bin blanc sec. Glissez la casserole au four de chaleur moyenne et laissez cuire l'oiseau de Noel, en l'arrosant constamment de sa propre cuisson.

Une fois cuite, la dinde doit être d'une teinte brillante et dorée; on la retire de la casserole où elle a cuit; on la débride; son jus est tamisé au travers d'une fine passoire, et, pour la servir, on procède comme nous l'indiquons plus haut.

Tarte à la religieuse.— Après avoir rempli un cercle de pâte à tarte, couvrez-le d'une couche de riz cuit au lait sucré et vanillé, puis une seconde couche de marmelade d'abricots; mettez au four: lorsque vous jugez la pâte cuite, enlevez le cercle et vivement versez sur votre tarte des blancs d'œufs battus en neige sucrés, saupoudrez d'amandes fraîches partagées en deux, remettez quelques minutes au four. Servez chaud de préférence.

REVEILLON (NOEL)

Bisque d'écrevisses
Vol-au-Vent
Ragoût de porc aux capres
Oie rôtie, purée de marrons
Salade russe
Bombe à l'orange
Saint-Honoré

DINER (NOEL)

Potage au tapioca
Huîtres en coquilles
Dinde aux marrons
Gigot de chevreuil rôti
Rissoles d'épinards
Tarte à la religieuse
Dragées de chocolat
Crème glacée

DINER EN MAIGRE
(Veille de Noel)

Potage au lait et à l'oignon
Brochette de filets de merlans
Oeufs au gratin
Morrue au kari
Pommes de terre nature
Bavaroise au chocolat

Dragées de chocolat.— Faites dissoudre un peu de gomme adragante dans de l'eau tiède. Lorsqu'elle sera fondue, passez-la à travers un linge blanc bien propre; recueillez-en le sirop que vous mettrez dans un mortier avec une certaine qualité de chocolat en poudre; pilez le tout ensemble, en y incorporant le sucre nécessaire pour arriver à former une pâte qui puisse se travailler facilement. Etendez-la sur un marbre que vous aurez saupoudré de sucre blanc, puis formez-en des dragées rondes, ovales ou de la forme qui vous plaira.

Purée de marrons.— La façon la plus usitée de préparer la purée de marrons est celle-ci:

Les marrons, préalablement incisés, sont plongés dans une friture brûlante, ce qui les fait éclater presque immédiatement. On les égoutte sur un linge et, encore chauds, on les libère de leurs deux enveloppes, pour les mettre à cuire dans de l'eau légèrement salée et garnie d'une branche de céleri.

La cuisson des marrons terminée, on les égoutte et on les tamise par pression au travers d'un fin tamis.

La purée est alors recueillie dans une casserole, et on lui incorpore un morceau de beurre frais et de la crème double sans exagération, car la purée, assaisonnée à point, doit demeurer moelleuse et légèrement consistante.

Ragoût de porc aux capres.— Procurez-vous un kilo d'épaule de porc désossée, coupez-la en morceaux comme pour un ragoût, puis, sur la table de cuisine, assaisonnez-les de sel et de poivre. Dans une cocotte de fonte, faites chauffer du saindoux, jetez-y la viande, que vous laissez revenir et se colorer, en même temps qu'un gros oignon haché. Quand le tout est de belle couleur, saupoudrez la viande de deux cuillerées à bouche de farine; mélangez bien, puis mouillez, juste à hauteur de la viande, avec deux-tiers de vin blanc et un-tiers d'eau. Salez pour le volume du liquide, ajoutez un bouquet garni, composé de thym, sauge, laurier, céleri et racines de persil. Couvrez la casserole et laissez cuire pendant trois-quarts d'heure. Pour servir: jetez le bouquet, versez le ragoût dans un plat creux, parsemez au-dessus des câpres, du persil haché et envoyez sur table, en même temps qu'un légumier de pommes de terre nature, cuites spécialement au dernier moment.

Potage aux marrons.— Procédez exactement comme pour la purée, mais allongez-la en suffisance avec du lait; amenez-la à nouveau à l'ébullition; fixez-en l'assaisonnement et versez le potage bouillant. En le fouettant vivement, dans une soupière contenant deux ou trois jaunes d'œufs, quelques dés de beurre frais et trois cuillerées à bouche de crème. Servez en même temps que des croûtons de pain de mie mousseux, qui viennent d'être dorés à la poêle et dans du beurre.

Dinde en daube.— On peut prendre une vieille dinde. Bardez de gros lardons assaisonnés de sel et poivre, persil, thym, ciboules hachés, farcissez comme pour la broche, ficelez et mettez dans une daubière sur des tranches de lard avec une moitié de pied de veau, des couronnes de lard, sel, poivre, oignons, carottes, bouquet garni, clous de girofle, thym, laurier, ail. Mouillez de trois verres de bouillon parfumé, deux cuillerées d'eau-de-vie et un verre de vin blanc. Couvrez, faites cuire à petit feu, retournez à moitié de la cuisson. Quand elle est cuite, dégraissez la sauce, passez-la. Dressez la dinde; servez la garniture autour. Il faut cinq heures environ pour cuire. Une dinde en daube est excellente froide.

Bouchées de marrons en godets.— Prenez une livre ou deux de marrons, suivant le nombre de bouchées que vous désirez. Faites-les cuire à l'eau, épluchez-les et réduisez en purée.

Remettez sur feu doux avec même poids de sucre et faites dessécher en tournant avec une cuillère de bois, de manière à obtenir une pâte très épaisse. Laissez refroidir jusqu'au lendemain même.

Prenez ensuite la pâte par petites cuillerées, roulez-la dans le sucre glacé en forme allongée ou ronde et mettez dans de petits godets de papier plissé que vous trouverez chez les confiseurs. Cette délicieuse gourmandise peut se garder dans une boîte de fer blanc.

REVEILLON (1er DE L'AN)

Hors-d'œuvre variés
Potage aux marrons
Sole meunière
Dinde farcie, rôtie (tradition)
Sorbet aux fraises
Salade de poulet
Croque-en-Bouche
Gateau gourmets
Ananas au kirsch
Bonbons, amandes salées, etc.

DINER (1er DE L'AN)

Céleri, radis. betteraves, olives
(En hors-d'œuvre)
Potage consommé princesse
Saumon (sauce béchamel)
Filet de bœuf aux champignons
Dinde en daube
Sorbet à l'ananas
Pièce montée
Bouchées de marrons en godets
Friandises assorties

Pour les gourmandes et les gourmands du Courrier, une recette de gâteau.

Mettez, dans une terrine 4 onces de sucre en poudre, deux œufs entiers, 4 onces de farine, travaillez le tout cinq minutes, ajoutez 4 onces de beurre fondu, opérez le mélange, versez dans un plat bas bien beurré, mettez au four; trente minutes de cuisson, démoulez. Laissez refroidir.

Potage consommé princesse.—Pour une pinte de bouillon bouillant, versez cinq cuillerées de crème de riz délayée dans une chopine de crème ou de bon lait, tournez sur petit feu, cuire dix minutes; retirer du feu, lier avec des jaunes d'œufs.

Une demi-heure bien employée!



QUAND vous faites quelque chose de bon, de beau ou d'utile, vous avez le droit d'être fière de vous. C'est pourquoi vous aurez du plaisir à faire une fournée de petits gâteaux avec un seul oeuf; ce n'est pas du temps perdu, c'est une demi-heure bien employée. Voir des figures réjouies et des yeux qui vous remercient tout le tour de la table, quand vous apportez ces appétissants gâteaux, exquis et bruns—ça procure un contentement et un orgueil bien mérités.

PETITS GATEAUX A UN SEUL OEUF

1¾ tasses de farine
3 cuillers à thé de poudre à pâte Magique
½ cuiller à thé de sel
1½ cuillers à thé de sucre
1 petit oeuf
¾ tasse de lait
1½ cuillers à table de beurre fondu

Sasser la farine, la poudre à pâte et le sel, mettre le sucre. Battre l'oeuf comme il faut et, avec le lait, l'ajouter graduellement aux ingrédients secs et battre vigoureusement Au dernier moment, ajouter le beurre. Placer dans des petits moules à gâteaux en fer chauds et beurrés et cuire dans un four chaud pendant 25 minutes.

Faites vos pâtisseries vous-même avec la
POUDRE A PATE MAGIQUE
pour plus de satisfaction et d'économie

front une vieille fille aux cheveux carotte, dont la figure était déshonorée par des verrues.

C'est la grande pitié qu'il éprouvait pour elles qui lui faisait faire tout cela. Noble idée, mais qui ne rendait pas. Les élues n'y comprenaient rien; pas une qui devinât la raison profonde de cette sympathie. Toutes le croyaient positivement épris. Pendant un certain temps, elles attribuaient à la crainte de l'avenir sa réserve à en venir au point; mais, à mesure que les mois passaient, elles commençaient à trouver qu'il poussait trop loin le sentiment de sa propre indignité. Elles l'encourageaient, lui fournissaient des occasions de se déclarer; elles allaient parfois si loin dans cet ordre d'idées qu'elles se demandaient avec épouvante comment une femme avait jamais pu faire ce qu'il faut pour arriver au mariage. A bout de ressources, elles consultaient des amies sûres. En mainte circonstance, il arrivait que l'amie sûre consultée était en même temps l'amie sûre d'une autre des disgraciées à qui Hapgood prodiguait ses soins. Les amies sûres commencèrent par intervenir. Quelques-unes osèrent lui présenter une liste de noms et le presser — d'abord sur le ton du badinage — de prendre parti entre ce qu'il entendait prendre et ce qu'il entendait laisser, offrant, en récompense d'une prompte décision, d'arranger les choses avec les évincées de la liste.

Il s'aperçut alors que ses bonnes intentions risquaient de le conduire à une catastrophe. Il ne voulait pas dire la vérité: que tout le plan avait été conçu par charité; que, personnellement, il n'avait de goût pour aucune d'entre elles; qu'il ne les avait entreprises, pour parler vulgairement, que pour leur rendre hommage et parce que personne n'y songeait. Il ne voulait qu'éclairer d'un souvenir leur existence par ailleurs vouée à la mélancolie. Il expliqua que, ce qu'il éprouvait, ce qu'il éprouverait toujours pour elles, ce n'était pas cette sorte d'amour qui seul excuse un homme de demander à une femme d'être à lui pour toujours, mais simplement une vive admiration, une profonde estime. Dix-sept d'entre elles pensèrent que c'était suffisant pour commencer et offrirent de courir le risque.

Il était temps que la vérité se fit jour. Les amis de Hapgood, qui connaissaient la noblesse de son caractère, ne pouvaient supporter de l'entendre traiter de dissolu, de sans cœur et de dépravé. De leur côté, les dames, dont la beauté n'était pas discutable, trouvaient touchant qu'il eût agi comme il avait fait. Mais celles à qui il adressait des hommages n'avaient qu'une envie: celle de lui tordre le cou.

Hapgood fit donc ce qui lui parut le plus raisonnable; il fit transférer son adresse à Aberdeen, où il avait une tante. Hélas! L'histoire le suivit là-bas. Aucune femme d'Aberdeen ne voulut se montrer en sa compagnie. Le plus modeste hommage d'admiration de la part du pauvre Hapgood envoyait les plus jolies s'épancher dans le giron de leurs mamans. S'étant épris d'une jeune fille, il ne tarda pas à devenir éperdument amoureux d'elle. Mais il n'osa pas lui parler; il n'osa se confier à âme qui vive. C'était le seul moyen qui lui restât de manifester son attachement. En ce bas monde, il ne suffit pas de vouloir bien faire. Il y a la manière.

***

Etant un jour en tournée de conférences dans le Colorado, j'y fis la connaissance d'un mari qui désirait envoyer des vœux de Noël à sa femme, laquelle demeurait à New-York. Il était marié depuis dix-neuf ans, et c'était la première fois qu'il passait la Noël hors de chez lui. Il me décrivit tout son monde assemblé autour de la table du salon, femme, belle-sœur, l'oncle Silas, la cousine Jeanne, et Jack, et Willy, et la petite Hélène aux cheveux d'or. Ils devaient être en train de parler de lui, et de souhaiter sa présence. Quelle joie ce serait pour eux d'apprendre de sa bouche qu'il pensait à eux, d'entendre les accents mêmes de sa voix. Or, la science et le progrès venaient de rendre possible ce miracle. Certes, un coup de téléphone lui coûterait cinq bons dollars; mais que pèsent cinq dollars en regard du privilège de donner du bonheur à toute une famille, le jour de Noël? Mon homme riait tout haut à la pensée de la bonne surprise qu'il allait leur faire.

A New-York, l'appel du téléphone se fit entendre au moment précis où sa femme, tenant d'une main son couteau et de l'autre sa fourchette, se mettait en devoir de découper la dinde. C'était une femme nerveuse. Deux fois depuis huit jours elle avait rêvé qu'elle voyait son mari sans pouvoir réussir à s'approcher de lui. La première fois, il entrait dans un magasin de Broadway. Elle l'y avait suivi. Il était à dix mètres d'elle, mais avant qu'elle eût pu le rejoindre, toutes les vendeuses accourues, formant le cercle autour d'elle, lui avaient barré la route. La deuxième fois, il montait dans un tramway de Brooklyn qu'elle avait pris pour rentrer chez elle. Elle avait tenté d'attirer son attention en faisant des signes avec son parapluie; mais il ne la voyait pas; et chaque fois qu'elle se levait pour se rapprocher de lui, une secousse de la voiture la faisait retomber sur son siège. Enfin, ayant pu s'approcher de lui, elle s'était aperçue qu'elle s'était trompée. L'homme qu'elle avait pris pour son mari, c'était le personnage qu'on voit sur l'affiche de la farine d'orge des Quakers. Comme elle le raconta plus tard, tout cela peut s'expliquer pourquoi elle tremblait de tout son corps en décrochant le récepteur.

Qu'on pût parler du Colorado à New-York, elle eût refusé de le croire si on le lui avait dit. La chose, alors, était nouvelle, et la voix de son mari lui arrivait comme brisée. Je me tenais près du mari, tandis qu'il parlait. Il était cinq heures du soir, ce qui devait faire à peu près sept heures à New-York. Il dit qu'il était en bonne santé, qu'elle ne devait avoir aucune inquiétude, qu'il avait fait une promenade dans les Jardins de Dieu, qui était le nom du parc local; qu'il avait bu l'eau des sources salines, qui abondent dans le pays, et qu'elles lui avaient fait du bien. Il adressa des compliments particuliers à une vieille cousine à héritage, personne sensible, et qui tenait aux égards. Il s'informa de la santé de chacun, envoya à tous sa bénédiction, et souhaita qu'ils fussent tous là près de lui, au pays du soleil éternel. Il en eût dit davantage encore; mais la durée normale de la communication ayant été atteinte et même dépassée, on lui coupa le contact. Il me proposa une partie de billard. Il était visiblement content de lui.

Il eût été moins satisfait s'il avait pu être témoin de ce qui se passait à l'autre bout du fil. Longtemps avant la fin de sa première phrase, sa femme avait acquis la certitude que le message venait d'outre-tombe. Ce jardin de Dieu, ces sources salines (elle avait compris: célestes; il prononçait si mal!) étaient nettement rassurants. De même le soleil éternel (elle avait compris: le sommeil éternel). Mais qu'il eût besoin de s'informer de la santé des siens l'avait fort intriguée. Il ne connaissait donc pas toutes choses? Peut-être était-ce parce qu'il était nouveau venu. Elle avait d'abord répondu avec autant de cohérence que sa surprise le lui permettait; après quoi, elle s'était écroulée sur le plancher sans connaissance. Le bruit qu'elle avait fait en tombant contre le porte-parapluies avait fait sortir tout le monde de la salle à manger. L'oncle Silas avait perdu la tête.

L'aîné des garçons, jeune homme pratique, ayant remarqué, avec beaucoup de bon sens, qu'il n'y avait rien à gagner à interrompre le repas, on l'abreuva de sottises. Comment pouvait-il penser à manger quand son pauvre père était au ciel? Bref, à neuf heures, toute la famille montait se coucher sans dîner. Le lendemain matin, l'aîné des garçons eut le bon esprit de se lever de bonne heure et de télégraphier à son père, qui répondit par retour. On sut ainsi qu'il n'était pas encore au ciel, mais toujours dans le Colorado. Mon pauvre ami en fut quitte pour promettre qu'il ne recommencerait plus jamais.

J'aurais pu citer d'autres cas analogues, montrant quelle triste récompense est presque toujours réservée à la vertu. Mais, comme je l'expliquai à Bute, il eût été pénible de s'attarder sur ce sujet

***

Il y avait nombreuse société chez les Saint-Léonard, en comptant ou ou deux fonctionnaires de l'administration du comté. Tandis que je souhaitais du fond du cœur avoir fait une entrée plus modeste, une dame corpulente, de qui sortait un vibrato de petite flûte, fit courir le bruit que toute cette affaire avait été arrangée tout exprès.

Jeannie, toujours attentive, veilla à ce que Petite mère et Robinne entrassent dans la maison par la laiterie, c'est-à-dire sans être vues; si bien que lorsqu'elles rejoignirent les autres invités, elles purent faire preuve d'un flegme tout à fait impressionnant.

Tout le monde fut très aimable. Des gens illettrés parlèrent littérature et théâtre pour me faire honneur; je leur donnai la réplique en m'étendant longuement sur l'agriculture et sur la chasse au renard, à quoi je n'entends rien du tout.

***

Je ne me rappelle plus le nom de l'imbécile qui a dit que l'homme qui parle de lui est insupportable. En fait, c'est le seul sujet, au contraire, que la moyenne des hommes connaisse assez pour intéresser un auditoire.

Je connais un type qui est en train de faire fortune dans le commerce des "aliments spéciaux pour enfants". Nul n'est plus drôle que lui quand il parle des cocasseries qui accompagnent la constitution d'une société anonyme, ou des ruses auxquelles recourent les agents de publicité. Je l'ai entendu parler de cela pendant des heures, quand il était encore garçon. Il a commis la faute d'épouser une femme cultivée. Ce mariage lui a fait le plus grand tort. Il y a perdu ce qui faisait l'agrément de sa conversation. Aujourd'hui, informé de toutes choses, il parle de tout, mais il a cessé d'être drôle.

Si les acteurs et les actrices sont souvent des convives charmants, c'est qu'ils parlent d'eux-mêmes sans aucune retenue. Je me rappelle avoir assisté à un dîner chez l'un des avocats les plus réputés de Londres. Une romancière célèbre était assise à la droite du maître; un savant universellement respecté occupait la place d'honneur auprès de l'hôtesse, laquelle a écrit, sur le conflit des nationalités dans l'Amérique méridionale, un livre qui fait autorité dans tous les ministères européens des Affaires étrangères. Parmi les autres invités, il y avait un évêque, le rédacteur en chef d'un grand quotidien de la Cité, un homme qui connaissait comme sa poche le centre de la Chine, un révolutionnaire russe évadé de Sibérie, un auteur dramatique à la mode, un ministre, et enfin un poète célèbre dans tous les lieux de la terre où l'on parle l'anglais. Eh bien, tout ce monde-là resta pendant deux pleines heures suspendu aux lèvres d'une petite femme a tête de vipère, étoile d'opérette, qui avait débuté sur les planches mal jointes et dans les coulisses immondes du dernier des cafés-concerts. Elle conta, d'ailleurs sans amertume, que l'instruction n'était pas obligatoire, de son temps, dans le district côtier de Chicago. Obligée, à treize ans, de gagner sa vie, les occasions de corriger son ignorance originelle lui avaient toujours fait défaut. Mais sa parole avait le charme de qui connaît son sujet; elle avait gardé de la mémoire de toutes ses aventures, et elle avait assez d'esprit pour ne parler que de cela. Jusqu'au moment où elle avait pris la parole, la somme des bêtises débitées avait été considérable. L'évêque avait répété ce qu'il avait appris sur la Chine au cours d'un voyage à San-Francisco, pendant que l'homme qui avait passé en Chine vingt années de sa vie exposait son point de vue sur l'avenir du théâtre anglais; l'hôtesse avait cru mettre le savant à l'aise en lui parlant du radium, dont elle savait peu de chose; l'auteur dramatique avait exposé de bout en bout son opinion sur la crise russe; le poète avait négligé de faire honneur au menu pour essayer, d'ailleurs sans le convaincre, de signaler au ministre des sources nouvelles d'impôts; le révolutionnaire russe avait conté une histoire, qu'il voulait spirituelle, où il était question d'un canard; la romancière et le ministre avaient longuement discuté de science chrétienne, chacun s'imaginant à tort que l'autre était d'un avis contraire au sien; le journaliste avait tenté d'exposer l'attitude de l'Eglise à l'égard de la théologie nouvelle; notre hôte, enfin, l'avocat le plus spirituel du barreau, n'avait ouvert la bouche que pour parler au sommelier.

Il est probable que j'eusse pu intéresser ces bons fermiers et gentilshommes en leur parlant théâtre et littérature. Ils eussent pu, de leur côté, me fournir d'utiles renseignements sur l'interprétation qu'il convient de donner à la nouvelle loi sur la petite propriété. Au lieu de cela, ils se crurent obligés de me dire des fadaises. L'un d'eux me déclara, par exemple, que je lui avais sauvé la vie. Il voulait dire la raison. Un grand malheur l'avait tellement accablé qu'il en avait failli perdre la tête. Un de mes livres lui était tombé dans les mains. Et maintenant, chaque fois qu'il se sentait la tête malade, il ouvrait un de mes bouquins, et lisait. N'importe lequel. Il faut toujours se



OIGNONS disparus en 15 jours

Je supprime les oignons avec mon nouveau traitement dissolvant Pedodyne. La douleur s'arrête presqu'instantanément. La réduction rapide de la croissance élargie commence si vite que votre prochaine paire de souliers pourra être d'une pointure plus petite—souvent même deux points. Il est vraiment merveilleux et vous pouvez le prouver par un essai immédiat.

ESSAYEZ-LE A MES RISQUES

Envoyez simplement vos nom et adresse et nous vous enverrons Pedodyne pour que vous puissiez l'essayer sur vos oignons et constater ses résultats rapides, sûrs et merveilleux. Pas d'obligation. Adressez à

HAY LABORATORIES, Dept. A 699
36 Wellington Street, East Toronto, Ont.

$25 A Gagner PAR SEMAINE DANS VOS MOMENTS DE LOISIR
Si vous jouez LA GUITARE HAWAÏENNE

La première journée que vous recevrez votre Guitare, vous pourrez jouer un morceau. Il n'est pas nécessaire de connaître la musique. Aussi facile à apprendre que l'A.B.C.



Maintenant vous pouvez apprendre à jouer cette musique entrainante CHEZ VOUS, dans votre maison, sans vous déranger. Avec notre méthode simplifiée sous la direction de Professeurs diplômés.

Nos élèves sont largement payés pour jouer au Radio, Théâtre, Soirées, etc.

Passez agréablement vos soirées, avec votre guitare, tout en gagnant de l'argent.

Commencez Maintenant.

Le seul Studio enseignant par la malle, avec cours complet de 52 leçons en FRANCAIS.
Nous garantissons d'enseigner à jouer la Guitare Hawaienne dans 3 mois.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI

pour recevoir de plus amples détails sur cette nouvelle méthode, ainsi que nos conditions de paiements faciles, quelques sous par jour, c'est tout ce qu'il faut pour devenir populaire et recherché.

Conservatoire de Musique Hawaienne
STUDIO: 74 C RUE ST-JOSEPH
QUEBEC

MES ENFANTS ET MOI

réjouir d'avoir sauvé la vie à son prochain; tout de même, on aimerait pouvoir choisir.

***

Je ne suis pas sûr que Petite mère aime jamais beaucoup madame Saint-Léonard, et je ne pense pas que madame Saint-Léonard aime jamais Petite mère. J'ai cru remarquer, d'ailleurs, que madame Saint-Léonard n'aime beaucoup personne, sauf bien entendu, quand le devoir l'ordonne. Pour aimer les autres, il faut avoir des loisirs. Madame Saint-Léonard n'a pas une minute à elle. Tout son temps se passe à s'occuper de ses ennuis. Il n'est pas mauvais de s'habituer aux ennuis; ils sont le pain quotidien de la vie; il faut savoir en prendre son parti quand ils se présentent. Mais madame Saint-Léonard se consacre entièrement à la culture des ennuis, à l'exclusion de tout autre objet. On dirait qu'elle considère cette occupation comme la seule qui soit digne d'une bonne chrétienne.

Un après-midi je la trouve seule. Son attitude dénotait les plus graves préoccupations. Je lui demande si je puis lui être utile:

— Non, me dit-elle. Je suis en train de chercher à me rappeler ce qui m'a tant contrariée ce matin. Cela m'est complètement sorti de la tête.

Un peu plus tard, elle se rappela ce que c'était, et elle poussa un soupir de soulagement.

A six heures et demie, nous prîmes congé, emmenant Bute souper chez nous.

X

PAROLES AU CLAIR DE LUNE

J'étais assis sur le perron avec Robinne, attendant que Dick rentrât de la ferme, par le sentier, à travers les champs.

— N'empêche que c'est une brave femme, dit Robinne.

— Qui est une brave femme? demandai-je.

— Et c'est peut-être un vieux brave homme. N'empêche qu'il doit être bien agaçant, quelquefois. Je veux dire, quand on doit vivre constamment avec lui, poursuivit Robinne, s'adressant apparemment à la lune.

— Tu parles des Saint-Léonard? dis-je.

— Il semble, dit Robinne, qu'il n'y ait aucun moyen de lui faire plaisir.

"Jeudi, je suis allée aider Jeannie à préparer les provisions pour le pique-nique. Note que c'est madame Saint-Léonard elle-même qui avait eu l'idée de ce pique-nique...

— A porpos de pique-niques, dis-je...

— On eût dit, à la voir, qu'elle se préparait pour ses propres funérailles, continua Robinne. Elle savait qu'elle allait prendre mal à s'asseoir dans l'herbe. Elle en avait le pressentiment. Il n'avait pas plu depuis trois semaines; tout était sec comme le désert; mais elle affirma qu'il y a toujours de l'humidité dans l'herbe, que les coussins ne font que l'attirer, que la pomper hors de la terre. Non pas qu'elle craignît de mourir; il fallait mourir un jour, et pourvu que les autres soient heureux. Tu l'entends d'ici. Personne ne s'était jamais soucié d'elle. On la transportait avec soi d'un lieu à l'autre, etc. Elle finit par me donner si bien sur les nerfs, que j'offris à Jeannie de rester à la maison pour lui tenir compagnie.

— La Rochefoucauld a raison, dis-je. Quand nos vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.

— Je lui dis donc que j'aimerais autant ne pas sortir et que, puisque les autres s'en tireraient très bien sans elle, nous pourrions rester toutes les deux. Mais elle se mit à fondre en larmes.

— Oui, dis-je, elle aura dit qu'il était dur d'avoir des enfants qui puissent désirer faire seuls une partie de campagne, quand leur mère est à la maison; qu'elle n'avait guère de joies dans la vie; qu'elle s'était réjouie d'avance de faire cette promenade, mais que, si tout le monde devait être plus heureux sans elle...

— Oui, dit Robinne, c'est à peu près cela qu'elle a dit, sauf que ce fut beaucoup plus long. Il fallut lui faire mille tendresses et lui jurer que, sans elle, rien ne marcherait. Et ce n'est qu'au retour qu'elle se dérida un peu.

La chouette, sur le cyprès, poussa un long hululement. Elle se pose là, chaque soir, à l'extrémité de la plus haute branche. Confusément silhouettée sur le ciel nocturne, elle a l'air d'un lutin familier. Malgré tout, j'aimerais mieux qu'elle ne se prît pas pour une forte chanteuse. Elle devrait comprendre que c'est contraire à ses intérêts. Ce cri de ralliement peau-rouge qu'elle pousse a sûrement pour effet de faire rentrer dans leur trou tous les animaux qui nichent à deux lieues à la ronde. Je pense que le cri de la chouette doit être un stratagème de la nature prévoyante pour favoriser la destruction des souris âgées et sourdes qui ont fini par être à charge à leur famille. Les autres rongeurs, à l'exception de ceux qui ont décidé d'en finir avec la vie, me paraissent peu exposés. Petite mère dit que le cri de la chouette est un signe de mort. Mais comme il n'y a pas une lieue de pays qui n'ait sa chouette ou son chat-huant par ici, quelle compagnie d'assurances assurerait sur la vie un habitant de ce comté, si le cri de la chouette était un signe de mort?

Véronique, au contraire, adore ce cri-là. Je l'ai trouvée, l'autre soir, plantée sous le cyprès, drapée dans un grand châle noir et apprenant à imiter le cri de la chouette. Comme si ce n'était pas assez d'une seule! Pour la dissuader de poursuivre ses études, je déclarai que l'imitation ne ressemblait pas du tout à l'original. Véronique répondit qu'en tous cas, c'était mieux que ce que j'eusse pu faire moi-même. Je fut assez sot pour accepter le défi. Quand j'y pense, aujourd'hui, je sens que j'ai dû me rendre simplement ridicule. Voit-on un homme de lettres, jusque-là respectable, un homme d'âge mûr, planté sous un cyprès, et tâchant de crier comme un hibou? De quoi devais-je avoir l'air?

***

— Madame Saint-Léonard, dis-je, était il y a vingt-sept ans, une jeune fille charmante. Il paraît que sa bouche était tout bonnement ensorcelante quand elle faisait la moue, ce qui devait lui arriver souvent. Mais la moue d'une femme de quarante-six ans n'ensorcelle plus personne. Le jeune Hubert Saint-Léonard la trouva adorable telle qu'elle était. Il le lui dit à genoux, et, s'il la pria de changer, ce fut pour la prier de se montrer plus capricieuse encore, tant il trouvait cela charmant. Cela pouvait être adorable, en effet, au temps où elle avait dix-neuf ans.

— Saint-Léonard t'a confié tout cela? dit Robinne.

— Pas un traître mot, dis-je. Je reconstituais la scène du drame.

— Mais peut-être rien de tout cela n'est-il vrai, murmura Robinne.

— Pourquoi? dis-je. Est-ce que l'hypothèse en paraît invraisemblable?

— Non, dit-elle, au contraire. Je voudrais qu'elle fût moins vraisemblable.

— Il est aussi aisé, dis-je, de reconstituer un drame à rebours que d'en imaginer le dénouement. Nous assistons au dernier acte du drame Saint-Léonard. Acte presque toujours faible, car à ce moment-là, la pièce est déjà finie! Les actes intermédiaires furent probablement plus drôles, surtout pour les domestiques. Le premier dut être charmant. Il était enfin venu, l'amoureux dévot, dont la jeune fille avait souvent rêvé. Il est si doux d'être tenue pour presque parfaite! Puisque Saint-Léonard était content, l'amour même commandait à la jeune fille de ne pas se corriger.

— C'est donc l'homme qui eut tort, dit Robinne.

— Eût-il vu ses défauts, dis-je, est-ce qu'il eût pu y changer quelque chose? Un amoureux peut-il exposer à celle qu'il aime les défauts qu'elle a?

— Pourquoi pas? dit Robinne. Si elle tient à lui, elle pourra s'efforcer d'être meilleure.

— Cela te plairait-il, Robinne, s'il s'agissait de toi? Te représentes-tu M. Bute...

— Pourquoi M. Bute? dit vivement Robinne.

— Pour rien, dis-je, sinon qu'il est la première créature mâle avec qui tu ne te sois pas montrée coquette depuis que tu as six ans.

(Suite à 51)



Goodrich ZIPPERS

PROTECTION AND STYLE FOR DAINTY FEET

Pour être bien à la mode
Portez les Goodrich

Avec la beauté sans rivale des nouvelles couleurs fashionables . . . les nouveaux dessins et les lignes nettes tailleur, les Zippers Goodrich parent de nouveau les pieds des pimpantes demoiselles et des élégantes dames.

Cette nouvelle Zipper de la saison . . . la plus belle expression artistique de couvre-chaussures du Canada . . . est assez étanche pour une protection parfaite, quoique légère, charmante et brillamment fashionable, donnant un fini parfait à l'ensemble des personnes les plus difficiles à contenter.

Rappelez-vous qu'il n'y a qu'une seule Bottine Zipper. Elle est fabriquée par la Canadian Goodrich Company, Limited, de Kitchener, Ontario.

Si ce n'est une Goodrich ce n'est pas une Zipper.



La Confiance

Par sa définition, la confiance est "le sentiment de l'honnêteté des autres."

C'est en se montrant digne de confiance — honnête toujours — que la maison LANGELIER a pu s'édifier, grandir et prospérer au point de devenir le plus grand magasin du genre au Canada.

Cette confiance partagée par une clientèle satisfaite et sans cesse croissante est votre garantie. Au reste, LANGELIER ne vend que le meilleur. Qu'on en juge:

LES PIANOS

PRATTE et LANGELIER

Le favori des artistes. Le charme du foyer.

L'ORTHOPHONIC —Le véritable.

LES RADIOS

VICTOR — Jumeau de l'Orthophonic

MAJESTIC — La sensation du jour

ROGERS — Le pionnier des radios sans batteries

ATWATER-KENT — Le radio réputé

TOUJOURS LES MEILLEURES CONDITIONS DE PAIEMENT A MONTREAL

J. Donat Langelier LIMITEE

Le plus grand magasin du genre au Canada

510 est, rue Ste-Catherine

MONTREAL

DU CINEMA

(*Suite de la page 7*)

le rhume, ils toussent au milieu de la tirade de résistance. Celui-ci regarde, des créneaux de sa tour, vers "l'horizon lointain", et il touche du front l'aîle de la coulisse! Un metteur en scène passe-t-il d'une coulisse à l'autre, derrière la toile du fond; son coude fait une bosse qui se déplace d'un bout à l'autre du donjon à l'aspect inébranlable...

Des boutades? Non. Et je ne parlerai pas de l'infinie supériorité dans la mise en scène, apanage indiscuté du cinéma, ni de cette magie par laquelle on est transporté d'un lieu à un autre, plus rapidement que ne l'était Faust sur le manteau voyageur. Au cinéma je retrouve le rythme de la vie. Je suis en face de personnages plus vrais dans leur simple image, que dans leur chair et leurs os les êtres qui évoluent sur une scène. Et que dire de l'appareil lui-même du *camera* qui décompose l'âme, qui d'un geste, d'un regard, fait dire mieux que la thèse la plus poussée? du *camera* qui rend possible la dualité, montrant simultanément l'action et la pensée contradictoires d'un homme? du *camera* qui déroule une narration comme "La Ruée vers l'or", ramasse un drame comme "Le Patriote", si bien qu'on se demande du cinéma s'il est un art objectif ou subjectif? (Le film de Chaplin, en effet, se déroule sur la surface plane de la narration; le spectateur regarde à vol d'oiseau. Dans "The Patriot", au contraire, le *camera*, grace à certains *angles*, nous amène jusqu'au noyau du drame, nous fait participer au drame, nous nous tenons, pour ainsi dire, derrière l'épaule des personnages.) Et quelle puissance pour exprimer le symbole! et quel triomphe du détail, de la nuance! quelle féerie, quel épanouissement du rêve!

***

Tout cela m'amène à protester contre le *film parlé*.

Ce n'est pas au perfectionnement médiocre dont ce genre de film peut se vanter que je m'attaque. Il serait d'un homme grognon, fermé à toute idée de progrès, de ne pas deviner qu'on améliorera le vitaphone. (Je reproche toutefois aux compagnies américaines leur hâte. Pressées de s'assurer la priorité, elles ont lancé sur le marché un fruit trop vert, qui demandait à mûrir dans les laboratoires pendant deux, trois, cinq années encore.) Ce que je reproche à cette innovation récente, c'est non seulement de greffer au cinéma plusieurs défauts propres au théâtre, mais de détériorer le cinéma dans son principe même, qui est le silence. Ce que je reproche encore au film parlé, c'est d'arriver à une heure où certains maîtres directeurs faisaient comprendre, enfin, que le cinéma est un art indépendant du théâtre, indépendant de la littérature, qu'il a son rythme, ses lois intimes, particulières

Car si le cinéma, né dans un siècle où les plus étonnants progrès de la science n'étonnent plus, a vite fait d'acquérir des moyens d'expression remarquables, d'atteindre à un extraordinaire degré de développement mécanique, la conception qu'on a de cet art est par contre bien puérile encore, bien maladroite. Le cinéma est encore trop proche parent du théâtre, comme du livre d'ailleurs.

On s'inspire d'une pièce dont l'attrait tient à un dialogue serré, pressant. Que peut-il rester de tout cela dans un film? On traduit à l'écran des sujets qui ont été conçus pour être *lus*, et non *vus*. On fait un film d'un chef-d'œuvre de style, dont le charme par conséquent, où la puissance réside ni dans l'intrigue ni dans la peinture des caractères, mais dans la phrase écrite. Il en résulte? Une image pâlie, effacée, un parfum éventé, cela se conçoit.

Et que dire des titres (*subtitles*), qui rompent à tout moment la ligne du récit? Imagine-t-on ce qui adviendrait de la ligne mélodique, si un cornettiste, par exemple, faisait une pause à chaque mesure pour dire un mot à ses auditeurs? Dans un cinéma idéal les titres n'auraient pas droit de cité; à la rigueur, trouveraient grâce seuls les titres strictement nécessaires. Mais les longues phrases descriptives, les réponses qu'on a devinées à l'expression des visages, autant de butin non seulement inutile, dirai-je, mais tout à fait étranger au langage de l'écran. C'est l'image qui doit parler, et tout, jusqu'aux transitions, jusqu'aux changements d'époque, devrait se faire par l'image seule. Sinon, le film devient un manteau qui laisse voir ses coutures.

Voilà justement, quand survint l'intervention menaçante du vitaphone, ce que les certains directeurs Murnan, Lubitsch, Dupont, nommés tantôt s'évertuaient à prêcher. Ils offraient enfin la vraie formule, ils faisaient comprendre que le cinéma est un art indépendant du théâtre, indépendant de la littérature, qu'il a son rythme, ses lois intimes, particulières.

La maîtrise du *camera* est déjà remarquable. Elle est loin d'être parfaite, cependant. Nous n'avons pas encore trouvé, par exemple, le *relief;* nous en sommes encore aux images plates — qui font qu'aux yeux d'une demoiselle assise dans les premières rangées de côté, le héros de ses rêves présente un visage long comme une belette.

Quant aux "*camera angles*", nous en avons employé déjà des plus effectifs, mais le développement dans ce sens peut aller à l'infini. La perfection du cinéma n'est pas encore à portée de la vue, assurément. Entre les mains d'une gente souvent plus industrielle qu'artiste, le cinéma, comme art, souffre peut-être d'une croissance trop rapide. Sa propre richesse est sa ruine. Mais la crise passera. La grande industrie, aujourd'hui instable, mal assise, trouvera l'équilibre. A-t-on jamais appris que

la musique fût devenue ce qu'elle est en l'espace de quelques années? Il est dans l'ordre des choses que le cinéma doive prendre à la longue le chemin que sa nature, les moyens particuliers dont il dispose, le destinent à suivre. Un jour viendra où, servi par un instrument aux ressources infinies, le cerveau humain projettera sur l'écran ses fantaisies les plus irréelles, ses plus subtils frissons, tous les rouages du cœur.

ROBERT CHOQUETTE

Nous donnerons bientôt une chronique sur le cinéma "agent d'éducation dans nos collèges."

— Je ne suis coquette avec personne, dit Robinne. Je tâche d'être aimable, voilà tout.

— Sauf avec M. Bute, dis-je.

— Il m'agace, dit Robinne.

— Je lisais l'autre jour, dis-je, comment se font les mariages parmi les habitants du Caucase inférieur. L'amoureux se place sous les fenêtres de sa belle. Ayant attiré son attention, il commence à chanter. Si la chanson semble plaire, si la belle écoute sans se fâcher, c'est qu'elle ne veut pas du chanteur. Au contraire, si la chanson excède la dame, si elle ferme brutalement sa fenêtre et s'éloigne, c'est que tout va bien. Je ne crois pas me tromper. Oui, c'est bien chez les Caucasiens inférieurs que les choses se passent de la sorte.

— Ce sont de bien sottes gens, dit Robinne, que ceux pour qui un seau d'eau jeté par la fenêtre est la meilleure preuve d'amour qu'un galant puisse espérer.

— L'homme est un être complexe, dis-je. Exemple: (Pour plus de commodité, appelons-le M. X.). Peux-tu te représenter M. X. venant à toi, et te disant: "Ma chère Robinne, vous avez beaucoup d'excellentes qualités. Vous êtes capable d'être aimable — pourvu que vous puissiez toujours faire comme il vous plaît; contrariée dans vos désirs, vous pouvez être, au contraire, parfaitement désagréable. Vous êtes intelligente, mais, comme la plupart des gens intelligents, autoritaire et impatiente; capable d'énergie, quand vous n'êtes pas paresseuse; indulgente, quand votre rancune est passée. Vous êtes tenace et forte, et l'on pourrait vous emmener avec soi chasser le tigre; mais vous êtes orgueilleuse, intolérante et têtue. En somme, vous avez en vous toutes les vertus d'une épouse modèle, combinées avec assez de défauts pour que Socrate lui-même eût regretté de vous avoir prise pour femme." Pourrais-tu supporter que le jeune X. te parle ainsi?

— Certes, dit Robinne, se levant avec exaltation.

L'obscurité m'empêchait de voir son visage, mais elle devait avoir cet air qui faisait dire à mon ami le peintre Primgate qu'il eût voulu peindre Robinne en Jeanne d'Arc. Mais Robinne ne gardait pas cet air-là autant de temps qu'il eût fallu pour la peindre.

J'en doute, dis-je.

— N'importe quelle femme dirait comme moi, dit Robinne.

— La chose, dis-je, serait nouvelle! L'amour cessant d'être aveugle; refusant d'être le pauvre fou aux yeux bandés qui se joue des hommes et des dieux!

Mais il ne faut pas trop demander à l'homme. Il y a seulement quelques milliers d'années, allongé dans l'herbe, au bord du fleuve, rusant avec les autres bêtes, il guettait sa proie, la déchirant des ongles et des dents, quand il la tenait, et la dévorant en grondant de rage. Il a vécu et il est mort ainsi pendant des âges sans histoire, transmettant à ses petits ses instincts bestiaux, tandis que les rocs entassaient leurs couches et que les océans modelaient leur lit.

"Tout cela n'est pas si loin! Moïse? L'arrière-grand-père de lord Rotchild, répété quelques douzaines de fois en arrière, doit avoir connu Moïse, parlé avec lui. Babylone? Ville presque moderne, tombée momentanément en discrédit, parce que les grands itinéraires se sont un peu modifiés. L'histoire? Un conte qui dure encore aujourd'hui. L'homme a couru le monde à quatre pattes pendant des millions d'années avant que le secret de sa naissance lui fût révélé. Ce n'est que durant les quelques derniers siècles qu'il a tâché d'être un homme. La moralité des hommes d'aujourd'hui, comparée aux longs enseignements de la nature, ne date que de quelques jours. Et tu voudrais qu'il oublie en quelques heures la leçon des âges? Puisque tu n'es plus une enfant, Robinne, puisque tu peux éprouver aujourd'hui autre chose qu'une confiance aveugle ou qu'une terreur aveugle, tu dois pouvoir comprendre que le soleil n'est pas éteint parce qu'un nuage passe, que l'odeur des roses monte du rosier dont les chenilles dévorent les feuilles. La moyenne de la morale masculine continue d'ailleurs à s'élever; beaucoup d'entre nous font des efforts, quelques-uns même réussissent. Mais l'homme primitif dort au fond de tous ceux qui ne sont ni anémiques, ni tuberculeux. Et il n'est pas du out raisonnable de nous brouiller pourt cela avec nous-mêmes. Nous n'y pouvons rien. Nous faisns de notre mieuxo. Dans une autre ceine de milliers d'an-eanées, pourvu que tout aille bien, nous serons un peu plus parfaits. Quand on songe à ce que furent nos origines, nous avons remarquablement bien marché.

— De là à être content de soi-même, il y a loin, dit Robinne.

— Contentons-nous d'espérer, Robinne. Il faut à l'homme quelqu'un qui, de temps à autre, lui dise: "Bravo! Pense à ce que tu as été. Regarde-toi maintenant, coiffé d'un chapeau de soie, habillé par le bon faiseur, allant le dimanche à l'église, avec ta femme au bras! Continue. Quelques siècles encore et ta propre mère, la nature, ne te reconnaîtra plus."

"Quant à vous autres femmes, il y a seulement quelques années que vous nous achetions et vendions, que nous vous tenions encagées, et des coups de bâton quand vous n'étiez pas assez promptes à nous obéir.

— L'idée de ce qu'il a été, dit Robinne, devrait rendre l'homme impatient d'être meilleur, et honteux d'être ce qu'il est.

***

La chouette, dans le cyprès, se remit à crier. Se moquait-elle? Etait-elle indignée? On n'aurait pu le dire.

— La femme, dis-je, a été complice de trop de nos crimes pour réclamer le droit d'être juge. La barrière qui sépare les sexes les divise physiquement, non moralement.

— Je suppose, dit Robinne, que Dick représente le type de l'homme moyen?

— Nous sommes tous des hommes moyens, Robinne, quand nous sommes chez nous. Cromwell, dans son palais, les portes closes, était un homme moyen. Madame Cromwell devait le trouver stupide quand il disposait des sucreries poisseuses sur les sièges pour que les invités s'asseoient dessus. Et elle a dû le lui dire. Ce n'est pas aussi aisé qu'il semble de vivre toujours comme un homme moyen. Des hommes, par ailleurs fort intelligents, ont trouvé la chose difficile.

J'eus la chance de retrouver une allumette et j'allumai un nouveau cigare.

— Ah! dit Robinne, j'espère bien ne jamais me marier!

— Tu espères?

— Oui, j'espère n'être jamais assez sotte. J'y vois trop clair. Je vois trop, maintenant, ce que c'est que l'amour: une vilaine chose sous un joli nom. Ce n'est pas de moi qu'Il tombera amoureux. C'est de mon apparence, de ma peau blanche, de quelque geste de moi qui L'aura séduit. Je sens cela, parfois, quand on me regarde, et cela me fait mal. Et, d'autres fois, l'admiration que je lis dans un regard me cause du plaisir. Et cela me fait plus mal encore...

***

La lune tomba derrière le bois. Robinne s'était levée et se tenait debout, les mains jointes, adossées au perron. Elle semblait avoir oublié ma présence. Elle avait l'air de parler à la nuit qui envahissait la campagne.

— L'amour? dit-elle. Ce n'est qu'un stratagème de la nature pour se jouer de nous. Il me dira que je suis tout pour Lui. Cela durera six mois, un an peut-être, pourvu que j'aide la chance, pourvu que j'évite de rentrer le nez rouge pour avoir marché la face au vent, pourvu qu'il ne me surprenne pas en papillottes. Ce n'est pas de moi qu'Il a besoin, mais de ce que je représente pour Lui de jeunesse, de nouveauté, et de mystère. Et quand ce temps-là sera passé...

Elle se tourna vers moi. Et ce fut un étrange visage que celui que je vis alors, à la pâle clarté qui tombait du ciel nocturne.

— Qu'arrive-t-il, dit-elle, quand ce temps est passé? Dis-le-moi, toi qui le sais. J'ai besoin de savoir, moi aussi.

La petite fille qui avait grandi tout près de moi pendant vingt années avait cessé d'exister. Cela s'était fait tout d'un coup, sans qu'on y eût pris garde. A ma stupeur profonde, c'était une femme, tout à coup, qui m'interrogeait. Je la fis asseoir près de moi, et je lui dis, avec la même gravité que je lisais sur son visage:

— Quand la merveille du désir est éteinte, quand, par une aube grise, un jour, tu te retrouveras, arpentant avec égarement les lieux qui te furent familiers, et cherchant des choses évanouies, ce qui te restera, c'est ce qui existait déjà avant le désir. Si la passion seule vous liait, que Dieu vous vienne en aide! Si vous n'avez cherché que le bonheur, pauvres de vous! Car on ne se rend pas mutuellement heureux. Ce qui reste après le désir ne dépend pas de ce que vous aurez voulu, mais de ce que vous êtes. Si, derrière l'amoureux, il y avait un homme; si, derrière l'illusoire déesse malade d'amour, il y avait une femme droite et sensible, alors la vie est devant vous, non derrière.
vous, non derrière.

"Vivre, c'est donner, non recevoir. L'erreur dans laquelle tombent la plupart d'entre nous, c'est d'ignorer que c'est le travail qui est la joie, non le salaire; le jeu, non le point marqué; la partie, non le gain. C'est pour atteindre le faîte que le grimpeur s'efforce, non pour le posséder. Les fous se marient en calculant les avantages qu'ils retireront du mariage: gages qui se résolvent en néant. Mais les récompenses du mariage s'appellent travail, devoir, responsabilité.

"Il est des noms plus beaux que celui de déesse, d'ange, d'étoile et de reine du cœur; ce sont ceux d'épouse et de mère. Le mariage est un sacrifice. Si c'est un piège de la nature, c'est un piège qui nous oblige à nous soumettre aux desseins de Dieu...

***

Il y eut un silence qui dura quelque temps, car la lune, ayant dépassé le bois, inondait de nouveau les champs de sa lumière quand Robinne reprit:

— L'amour est donc inutile. On ferait mieux sans lui: on choisirait plus sagement. Si c'est une chose qui passe, quelle est la raison d'être de l'amour?

— Autant demander la raison de la vie, dis-je. La vie aussi est une chose qui nous tourmente un moment, et puis qui passe. Mais peut-être le tourment lui-même a-t-il son utilité. Les éruptions volcaniques sont nécessaires: sans elles, le sol demeurerait captif du rocher, et impropre à sa fonction. Sous la fleur qui se fane, le fruit se noue et prospère. Et l'amoureux tremblant devient l'auxiliaire, le consolateur et l'appui.

— Mais il y a ceux qui échouent, dit Robinne, tous ceux qui se sont mis en route, illuminés de bonne foi, et qui finissent par se haïr.

Alors je lui contai l'histoire d'un homme et d'une femme qui s'étaient aimés et n'avaient pas osé de le dire. La vie les avait longtemps séparés. Un jour,

(*Suite à la page 53*)

MES ENFANTS ET MOI

(*Suite de 49*)





Joyeux Messager

POUR LA NOËL

Pour bien recevoir vos amis,
la bière Dow Old Stock Ale
est la meilleure.

Son arôme riche et parfait
satisfait tout le monde.

Demandez-en une caisse à votre épicier aujourd'hui.

Dow

Old Stock Ale
Mûrie à Point



PRIME par la FORCE et par la QUALITÉ

(*Suite de la page 51*)

ils s'étaient retrouvés, libres tous deux, tous deux indépendants. L'homme, alors, avait voulu unir enfin leurs destinées. La femme aimait encore, mais, ayant appris à craindre les inévitables désillusions de la vie commune, elle refusa, pour sauvegarder jusqu'au bout le vieil amour.

Il y eut encore un silence.

— Tu crois qu'elle fit bien ? dit Robinne.

— Je l'ignore, dis-je. Il n'y a pas de lois générales immuables; il n'y a que des règles qui varient pour chacun de nous. Tout l'art du mariage, à ce qu'il me semble, c'est de marcher au pas avec le compagnon de route. Cela suppose de la patience, de l'indulgence aussi, et la maîtrise de soi. Il faut laisser tout sot orgueil, et admettre que des yeux moins partiaux que nos propres yeux puissent voir en nous des défauts. Cela exige, enfin, du bon sens, de la bonne humeur et du courage.

— Oui, dit Robinne. Il faut aimer le compagnon, même injuste et méchant...

***

Dick arrivait par le sentier. Robinne se leva et rentra dans la maison.

— Te voilà bien solennel, père? fit Dick.

— Je pensais à la vie, dis-je.

— Oui, fit Dick, c'est un fameux problème!

Pendant un moment, nos fumées se mêlèrent, dans le silence inouï qui montait de la campagne muette. Puis Dick reprit:

— Aimer une honnête fille, cela doit être un terrible secours pour un homme!

Il avait l'air très brave, et son visage aux traits puérils lançait à la destinée des éclairs de défi.

— Oui, Dick, un terrible secours.

Robinne appela pour le souper. Dick vida sa pipe et entra dans la maison.

Leurs voix joyeuses m'arrivaient assourdies, à travers les portes. Autour de moi, dans la nuit troublée, montait un étrange et grave murmure. C'était comme si, plus haut que le silence, j'entendais la musique lointaine que font en tournant les moulins de Dieu.

FIN

La Revue Moderne

est éditée par Noël E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 198 Est, rue Notre-Dame, Montréal.

OISEAUX CHANTEURS

Suggestions pour CADEAUX de FETE



Donner un canari c'est un cadeau hautement apprécié et un souvenir constant du donateur.

Nous avons aussi d'autres cadeaux très désirables tels que Cages de Fantaisie, Aquariums, Poissons Dorés, etc.,

Catalogue illustré envoyé gratuitement sur demande

La Maison Laurencelle

1421, rue Bleury, Montréal, Qué.

La seule maison du genre au Canada.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Par PIERRE LUMEN

ETUDES GRAPHOLOGIQUES:—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, pas de copie, la lettre, tout simplement. Cinquante sous par "mandat-poste", plus une enveloppe adressée et affranchie, si on désire conserver le manuscrit. Etudes particulières adressées directement, $1.00, plus l'enveloppe adressée et affranchie. Le Courrier Graphologique est fermé le 12 du mois courant pour l'édition du mois suivant. Adresser: "Pierre Lumen", Courrier Graphologique La Revue Moderne, 320, Notre-Dame Est, Montréal.

RENEE.— Les Etudes Graphologiques ne sont pas gratuites, il faudrait se conformer aux règles énoncées dans toutes les éditions de la revue (malheureusement oubliées le mois dernier) 50c pour une étude résumant les grandes lignes du caractère, ou $1.00 pour une étude particulière et sérieuse. Toute Etude particulière doit renfermer en plus une envelopp adressée et affranchie pour le retour; de même pour les autres, si on désire le retour du manuscrit. Nous garderons jusqu'au mois prochain le manuscrit de Renée, après quoi, nous le détruirons.

NOEL.— Très impressionnable et non moins nerveuse. Imagination excessive qui porte à tout exagérer: tout, même les choses de la moindre importance. On se fait facilement de la bile. Aucun moyen de résistance contre elle-même et contre les autres, qu'une certaine force d'inertie, qui la rend plus persistante que persévérante. Sensible à l'extrême, sentimentale et tendre, fort émotive. Ne manque ni d'entrain, ni d'activité, mais cette dernière est la merci de la nervosité; donc joliment inégale. Sincère, ouverte, mais plus ou moins expansive, plutôt moins que plus. Culte du souvenir, vanité naïve. La bonté manque d'égalité, et les nerfs ne la font pas commode tous les jours, et ce sont eux qui nuisent à l'équilibre, on peut donc rejeter sur l'état pathologique tous les ennuis du caractère. On fait cependant de louables efforts souvent pour se ressaisir. Culture . . dans la bonne moyenne. Un peu de sensualité et de matérialisme. La générosité est souvent arrêtée par une pointe d'égoïsme. On n'est pas maladroite, mais le goût demanderait à être cultivé. On agit souvent sous le coup d'une impression quitte à le regretter ensuite. Le devoir aide le dévouement, qui alors peut se faire protecteur. Patience, esprit de justice; peu d'ambitions et peu d'orgueil, mais en certaines circonstances, un peu hautaine. Versatilité. La scriptrice devait être au moment de la lettre sous le coup d'une bien vive émotion, car plusieurs signes graphiques présentent de véritables contradictions. Surveiller les nerfs.

JOSANNE ou JOSETTE?— Tempéramment absolument dépourvu de besoins matériels; portant toutes ses aspirations vers des régions supérieures et idéales. Sensibilité et activité faibles, peu d'impressionnabilité. Constance, fidélité, droiture, douceur, générosité, courage. Respect des traditions, amour de la justice et du devoir; mais par-dessus tout cela, beaucoup d'adresse et de goût, aidés par une imagination gracieuse et créatrice. Du bon sens, raisonne assez juste hélas les idées et les vues quoique claires ne sont pas assez larges. Elle a de la finesse Josanne, mais une certaine myopie intellectuelle, qui la rend un peu trop minutieuse, ordonnée et méthodique presqu'à l'excès. Sa conscience est bien délicate, mais avouons qu'elle est plus sévère pour elle-même que pour les autres. Un peu coquette, et je la crois fort capable de s'attarder devant son miroir; mais c'est une de ses nombreuses manières d'être aimable. Elle veut plaire, et elle y parvient, car elle ne manque pas de volonté. Cependant, elle est rarement agressive et ne brouille pas volontairement les cartes. Sa volonté se soutient, et comme elle n'est pas sans douceur, il ne lui est pas trop pénible de céder. Elle est d'ailleurs plus faite pour la résistance que pour l'initiative. Petit esprit synoptique qui saisit tout de suite les détails. Capable aussi d'analyse et de critique, toujours avec bienveillance, car elle est bien aimable cette Josanne... Josette.

RAMONA.— Ce qu'on est impressionnable, imaginative et versatile. C'est surement cette versatilité exagérée qui fait la faiblesse de la volonté, car ce graphisme est plutôt énergique et dénote du courage. On a donc plus de bonne volonté que de volonté proprement dite . . . et il faut peu pour que cette Ramona reste désemparée en face de circonstances quelque peu difficiles. Ne manque ni d'entrain, ni d'une certaine gaieté, elle est aussi adroite de ses mains, mais le goût demanderait à être plus cultivé, si l'on veut que les actes et les créations acquièrent quelque valeur. Vraiment généreuse et capable d'un beau dévouement. Le sentiment du devoir est très marqué, le cœur est aussi fort aimant, susceptible d'un fort attachement, une petite sensitive mais légèrement craintive; n'aime pas à se laisser deviner, et souvent, au moment de se livrer un peu, se redresse tout à coup . . crainte ou timidité? Peut-être un peu des deux, je crois. Assez réfléchie, mais le fruit de ses réflexions se perd souvent, parce que l'imagination trop vive, l'empêche souvent de comparer et de bien juger. Elle a de la verve et une jolie dose d'optimisme . . mais qu'elle est jeune, quelques années ne seront pas de trop pour modifier l'ordre et la méthode qui font totalement défaut. Il y a même ici pour une petite fille assez matérialiste qui pourrait un jour devenir tout a fait pratique.

MON ADOREE.— Une jeune fille charmante et une vraie, fine spontanée, naturelle, pleine de fraîcheur de gaieté et d'entrain. Remuante, se multipliant pour le bonheur des autres. Généreuse jusqu'à l'abnégation; presque stoïque, capable de sourire quand son cœur est plein de larmes. Foncièrement bonne et pas veule, mais une volonté toujours égale et disciplinée, susceptible de commander avec une sage raison et capable d'obéir par douceur et humilité. De l'esprit? beaucoup et du plus fin, facilité d'élocution aidée d'une bonne mémoire. Dispositions naturelles pour l'étude, amour du travail, énergie, courage, jugement sain et droit, conscience idem. Actes toujours en accord avec les idées. Aucune sorte de mesquinerie, distinction parfaite de goût et de manières. En tant de douceur . . quel puissant levier pour affronter la vie.

PHILOSOPHE.— Vous avez toutes les qualités qui font les chefs. Une volonté aussi forte que précise, un peu vive, mais si bien disciplinée. Capable de devenir les hommes de les comprendre sans jamais se laisser pénétrer, quelle qualité plus enviable pour un chef d'état. Intelligent et écoutant davantage la raison que les sentiments. Réserve naturelle, droiture et sincérité. Aimant la clarté, les situations nettes. Autant de forces qui font tes "Chefs". Comprend d'un seul coup, lout ce qui est administration et détail. Juge de l'ensemble et se donne de tout cœur à toutes les entreprises qui l'intéressent et qu'il juge dignes d'intérêt. Juste et loyal, ne trompant jamais, il attend des autres ce qu'il leur offre et ne pardonnerait jamais la tromperie. Vigueur et vitalité extrêmes, grande activité cérébrale et physique. Un être fait pour exercer une grande influence dans tous les milieux. Un homme de bien.

N. B.— A l'avenir, il ne sera tenu aucun compte des demandes de retour de manuscrits si on ne joint à l'envoi une enveloppe adressée et affranchie.

PIERRE LUMEN

Courrier de Mélisandre

IL FUME TROP.— S'il fume trop et que la fumée vous incommode, offrez-lui pour ses étrennes cette nouveauté qu'on annonce à la page 60 de notre édition de novembre: la Lampe hygiénique Berger. C'est une nouveauté dont on dit le plus grand bien, et le prix en est modique, $2.00 et plus . . que ce plus ne vous fasse pas trop rêver.

PETITE MAMAN.— Beaucoup de bébés n'ont pas eu d'autre nourriture que le lait Eagle Brand, de Borden, et ce ne sont pas les moins bien portants. Je puis vous l'affirmer en connaissance de cause, j'ai des petits cousins qui sont des amours d'enfants, gras et potelés, et ils le doivent à ce lait.

PIEDS FROIDS.— Si vous êtes si sensible que ça au froid, vous devriez vous chausser avec beaucoup de soins; il importe quelquefois de sacrifier la coquetterie au confort. Cependant avec la nouvelle bottine "Zipper", on réalise le confort et l'élégance. Elles sont fabriquées par la Canadian Goodrich Co. Lted, de Kitchener, Ont. Dans tous les styles et dans toutes les couleurs.

"COMME À PARIS"



Souper Dansant tous les soirs

(*dimanche excepté*)

DE 9.30 HEURES DU SOIR À LA FERMETURE

(Prière de commander les vins avant 10 heures)

Kerhulu & Cadieux LIMITÉE

1284, RUE SAINT-DENIS - - HArbour 7104

Intermèdes de danses antiques et modernes et chant.

LE COURRIER DU MOIS

Par ROSEMONDE

A TOUS ET A TOUTES...

L'édition de novembre de la *Revue Moderne* a été accueillie avec tant de plaisir par nos nombreux abonnés et le public en général, que nous ne saurions trop nous en réjouir. Il n'est pas de meilleur stimulant que ces félicitations et ces marques d'encouragement sympathiques. Nous ne doutons donc pas que cette sympathie va tout de suite s'affirmer d'une façon... palpable; et que nombreux seront les abonnements donnés en Etrennes. Car, par ce moyen d'un abonnement, ce n'est pas seulement à l'époque du nouvel an que notre délicate pensée sera devant les yeux de l'ami, mais tout le long de l'année... Douze fois, notre pensée réjoindra l'ami à qui l'on aura destiné ce cadeau charmant, et douze fois aussi notre ami sera en communion de pensée avec nous. N'est-ce pas délicieux?...

Nous attendons donc avec confiance ces abonnements "cadeaux" que nous nous chargeons de faire parvenir avec votre carte de souhaits, à l'adresse que vous nous indiquerez, en écrivant le plus lisiblement possible.

"Petit Noel avec mystère
Ce soir des cieux descend vers nous".

NOEL! c'est la fête des enfants... (grands ou petits). Si nous parions ensemble l'Arbre de Noel?...

Cet Arbre est toujours un sapin scié dont la base est mise soit dans de la terre meuble humide ou un sceau de gros sel. On l'y enfonce solidement en tassant tout autour.

La question éclairage est presque la plus importante. A la campagne où manque l'électricité, cette question est plus délicate. Il faut être si prudent. Un sapin est si vite enflammé. Si on doit employer des bougies de tous tons, il faudra d'abord se munir de grandes bobèches en fer-blanc, et couper les bouts de branches qui frôleraient de trop près la flamme, puis supprimer le tapis dessous pour ne le point gâter avec la cire fondante. On peut le remplacer avantageusement par un gros papier d'emballage, bis, peint de larges traînées vertes. Tout cela est naturellement simplifié quand on possède l'électricité. De nombreuses et mignonnes lampes de couleur placées sur un fil souple entrelaçant les longs bras du sapin, vous donnent un éclairage merveilleux. On en vend de délicieuses aujourd'hui de toutes les couleurs et de toutes les formes. Il ne faut pas les mettre parcimonieusement, car l'éclairage est un des luxes de l'arrangement. On multiplie les effets par des boules de verre brillantes dans les couleurs vives: rouges, vertes, turquoises, jaunes, cendre de roses, flamme, etc. Neige artificielle, cheveux d'anges, glaçons et autres ornements de métal complètent cet ensemble charmant.

Les poupées: fantoches de perles ou de cacahuètes, fétiches de laine et soie, bébé porte-aiguilles fait d'une tête de mignonnette et de ses petits bras, et prolongé d'un long maillot recouvert de deux larges rubans: toutes les poupées gagneront à être faites de teintes vives, où le satin, les soies, les paillettes, les dentelles d'or et d'argent se mêleront.

Si les faveurs sont jugées trop coûteuses on les remplacera par du bolduc de teinte vive: jaune, praline ou rouge.

Les objets seront disséminés selon un désordre savant; ceux qui devront être attribués en corrigeant le hasard seront placés hors d'atteinte et le numéro habilement dissimulé. Pour éviter les mécomptes, il y a mille manières: 1o faire deux séries différentes, garçons et filles; ou plus simplement réserver aux uns les numéros pairs, aux autres les numéros impairs; on peut aussi mettre deux objets avec deux numéros identiques, mais de couleur différente. Si la fillette tire le 2 elle obtiendra une poupée et le 2 sera sur une étiquette rose; si le garçon sort le même numéro, il obtiendra le fusil que marque le 2 bleu. Mais il faut avoir autant de sacs de numéros qu'il y a d'objets par personne; et il est bien entendu que chaque sac ne comportera qu'un seul numéro à attribuer soit au bleu soit au rose; le numéro restant s'adaptera automatiquement à une des séries suivantes.

Ce point épineux d'une distribution pleine d'un à-propos soigneusement préparé nécessite un seul préposé au décrochage, tandis qu'il n'y aura également qu'un autre préposé au tirage.

Loin de ralentir la loterie, cet arrangement y mettra un peu d'ordre, ce qui manque bien souvent en la matière.

Les bonbons fabriqués à la maison sont fort appréciés des bambins et des parents, puis les animaux en sucre clair, qui promettent aux tout-pétits un barbouillage délicieux.

Enfin on placera dans un désordre artistique les gros jouets, et il ne faut pas omettre les jouets bruyants: trompettes, sifflets, sirènes, castagnettes et tambours. NOEL est le jour des PETITS, tant pis si les grandes personnes ont un peu mal à la tête... Il leur reste 364 jours pour se remettre de tout ce tintamarre, et pour se rappeler avec une émotion douce, ce rayonnement des yeux purs des mignonnes créatures dont c'est la fête le 25 décembre.

Et pour finir, Rosemonde dépose au bout de chaque aiguille verte du sapin de Noel les souhaits qu'elle forme pour chacune et chacun de ses lecteurs.

La joie de tous fera ma joie.

ROSEMONDE

FABIENNE.— Je viens à vous tout de suite, et la toute première, n'ayant rien de mieux à vous offrir que cette primeur de mon Courrier, pour vous prouver la joie que m'apportât votre grâcieux billet. Il fleurait l'espérance et la joie, et en vous lisant, j'évoquais la douce image de cette Fabienne dont je vois à l'instant, courir avec l'agilité que donne l'amour (le plus grand et le meilleur) les doigts fuselés à travers rubans et broderies, tricots et dentelles. Et maintenant que la chère santé s'améliore, et que dame Nature accomplit le miracle des forces nouvelles, il ne nous reste plus que de nous abandonner à l'espoir ravissant et aux joies pures. Lors de ma dernière sortie, j'ai eu une joie que vous allez m'envier, je suis allée dire un bonjour affectueux à Rachel; nous avons surtout causé de vous et de la maman, de sa santé à elle, et de vos chères espérances à vous. Je passais "chez-vous" et cette visite par un jour maussade, plein de grisaille, mais le rayon de soleil de notre amitié l'a tout de suite réchauffé: Qu'importe l'absence du soleil au dehors quand celui qu'on porte en son âme embrase et illumine. Tiens, petite collectionneuse de pensées, je viens d'en créer une pour vous... Si c'est cela créer... c'est facile vraiment, il suffit de se traduire toute avec sincérité. Ma "Petite" va mieux et nous recommencons à vivre, car son sourire est le phare de notre vie, et avec vous j'admets que la promesse de l'arc-en-ciel vaut bien un peu de pluie. Je vous aime de tout mon cœur et ne trouve pas de mots pour vous le dire autrement. A très bientôt.

UNE FEMME.— N'avez-vous jamais lu "Steeple Chase" de Bourget?... Certes toute femme a le droit à l'amour, si tant est qu'il peut être question d'un droit quand on parle d'amour?... Et la femme de trente ans est en plein épanouissement, c'est peut-être même l'âge dangereux... un peu comme pour l'homme le démon de midi. On n'est jamais sure s'aimer, quand on raisonne son amour, du moins il me le semble, d'aimer d'amour, bien entendu, car l'amour est une ivresse, et les gens ivres ne raisonnent guère. Seulement dans votre cas, si vous aimez vraiment vous serez forte pour la lutte, surtout si vous êtes persuadée que vous pouvez mieux que l'autre faire le bonheur de l'élu. Quant à la différence d'âge, elle peut constituer un certain danger, mais dans votre cas, moins puisque toutes les apparences sont pour vous, et que vous paraissez si jeune qu'on ne veut même pas en certains milieux vous prendre au sérieux. Il ne faut pas songer à l'amour autrement qu'en le considérant gravement, car le bonheur de deux vies en dépend, et quand à devenir ce que vous me dites, croyez-moi, vous n'aurez jamais assez de larmes pour acheter ce faux bonheur. D'ailleurs vous me paraissez trop sensée pour en arriver là. En effet, son amour pour vous n'avait rien de bien épuré, et c'est maintenant que son estime le relève. Suivez ses conseils, ils sont marqués au coin du plus simple bon sens. Il faut toujours arrêter les gestes qu'on est sure de regretter plus tard. L'amour souvent se guérit par l'amour; oubliez hier de tout l'effort de votre volonté et de votre raison, tournez vos regards vers demain. Je vous devine trop fine, trop subtile et trop cultivée pour que vous n'ayez pas en vous des forces inconnues à tant d'autres. Sortir de soi-même s'extérioriser, regarder vivre et par conséquent souffrir voilà un remède salutaire. Ce que j'aurais fait à votre place? Hélas je ne suis comme vous qu'une pauvre femme, et on voit beaucoup mieux la paille dans l'œil du voisin que la poutre du sien, mais il me semble, en jugeant de sang-froid, que j'aurais tranché dans le vif... Un bon coup de scalpel, c'est dur à faire crier, mais c'est radical et dans ce cas-ci, il faut toute la violence d'une opération d'urgence. Ou est la sagesse? Dans votre cas... elle est de ne pas regarder en arrière, et de ne pas vous dépenser, vous user en de stériles regrets. Ah si on pouvait, suivant la sublime doctrine du christianisme, vivre comme si on devait mourir demain? Il faut vouloir guérir, promettez-moi de vous y essayer en toute sincérité. Croyez-moi beaucoup d'autres femmes ont passé par ce chemin difficile avant vous et beaucoup d'autres y passeront encore; faites qu'on vous range parmi les victorieuses. Dieu vous a beaucoup donné, donnez à votre tour, donnez de votre âme, de votre cœur, j'y ai déjà cueilli une sympathie qui m'est entrée tout droit dans l'âme; mon merci reconnaissant voudrait se traduire en vous faisant beaucoup de bien. Me reviendrez-vous? j'ose l'espérer.

MIE JANIK.— Vous sourire?..... doucement, affectueusement... voilà qui m'est facile, car pour trouver le chemin de mon cœur, vous n'aviez pas pris la route des écoliers, vous avez tout de suite trouver la tangente, et ce point de contact de nos deux âmes fait de notre amitié nouvelle, une chose délicieuse. Quel beau nom vous donnez à ma tâche, je ne lui aurais jamais rêvé tant d'honneur. La charité... c'est vraiment la plus belle forme de l'amour, puisque c'est de l'amour épuré. Il suffit il me semble de se rappeler que la vie n'est pas un jeu, pour la vivre bellement et chrétiennement comme vous dites, et d'aimer son prochain comme soi-même, c'est-à-dire de ne lui faire aucun tort. Oh! si j'étais sure au soir de ma vie de pouvoir en toute sincérité laisser tomber de mes lèvres cette belle parole d'Evangile que vous me citez, c'est avec confiance que je fermerais mes yeux à la lumière, moi qui subis toutes les terreurs de la nuit. Merci, mon amie, de votre affectueux intérêt. Elle est guérie, par un miracle d'amour, sans doute... et le soleil brille et la vie chante. Il fait vraiment bon vivre. Encore, merci. Je veux être pour vous l'amie incomparable que vous voulez que je sois, vous m'y aiderez, en m'aimant un peu, et je vous le rendrai en vous aimant beaucoup. Puisse la vie combler vos désirs.

SUZANNE.— Que voulez-vous que je vous dise, petite amie qui m'êtes devenue tout de suite bien chère, et qui devinez pourquoi? Enfin guérie, toute souffrance est disparue et si vite, si vite que si j'avais une adresse, je vous ferais savoir comment. S'il ne vous déplaît pas de n'être plus l'inconnue, envoyez-moi une enveloppe adressée ou un numéro de téléphone, et je vous dirai ce gros et bienfaisant secret. Si j'aime les douceurs du "Home"? mais Rosemonde est une sédentaire... et rien ne lui plait tant que l'intimité. La vie est bonne, et il faut à tout prix le croire. On force le bonheur en y croyant, c'est la plus belle des Invites à cet Hôte si enviable et si envié: "Le bonheur. Peuplez quelques-unes de vos heures, en venant causer avec moi. Ne craignez pas de m'importuner, Rien ne fait mieux apprécier la vie que de se sentir utile. Bonsoir, petite Suzanne, que la nuit vous soit douce.

RACHEL.— Oh, la belle et longue missive dans laquelle à chaque ligne chante l'âme de ma Rachel, et maintenant que la surprise que je vous ai donnée me permet de mettre de doux yeux à cette écriture, comme nos causeries vont prendre un délicieux cachet d'intimité. Car pour une surprise, c'en fut une, et je crois que vous n'en êtes pas encore revenue... Pour vous y habituer, il fuadra que je recommence. J'avais déjà traversé votre petite ville, mais je ne m'y étais jamais arrêtée; cette fois j'en rapporte le souvenir d'un quart d'heure charmant dont les secondes ont passé avec une rapidité effrayante. Que nous importait la grisaille qui enveloppait votre ville, nous portions en nous tous les soleils. Mais à ma prochaine visite, je



Réveillons de Noël et du Jour de l'An

SOUPER $5.00 DU COUVERT (VIN COMPRIS)

Menu recherché

ORCHESTRE — DANSE — SOUVENIRS

Intermèdes de danses antiques et modernes et chant

Kerhulu & Celicay Limitée

1284, rue Saint-Denis, HArbour 7014*

et

720, rue Sainte-Catherine Ouest, LAncaster 1809

Comme à Paris

COURRIER DU MOIS

egarderai mieux ce coin que vous me dites avoir été le "Home", tout près de la porte de la ville, me dites-vous. Oh, cette porte m'a fait rêver. J'aime ces gardiennes de pierre, j'en voudrais voir partout, il me semble qu'elles ont deux visages: le premier, accueillant, pour les hôtes, et l'autre rébarbatif, pour les importuns. Aimable, moi? avec vous, ce n'est pas difficile; bonne?... je m'y emploie, mais ne trouvez-vous pas qu'infiniment est un bien long adverbe? si on le supprimait d'un commun accord. De plus en plus nombreuses se font mes Correspondances, il faut brusquer les bonjours, mais je ne couperai jamais d'un iota l'affection que je vous porte à toutes trois.

BRUYERE.— La délicieuse brise que celle qui m'apporte un parfum de bruyère, quand je vous le disais que l'automne est une saison délicieuse. J'aurais aimé voir dans sa splendeur de pourpre et d'or ce gros arbre, vôtre, dont vous me faites le portrait. Vous m'avez remis en mémoire cette belle poésie de Sully Prud'homme: "Le vase brisé". C'est bien délicat une félure... Bruyère, mais je souhaite que vous trouviez dans votre cœur de femme, le beaume qui le réparera. Bonjour, fleur-papillon, gardez et vos ailes et vos parfums, toujours pour le bonheur de Rosemonde.

FLEUR-DES-NEIGES.— Quelle petite enjôleuse vous faites, et comme votre diplomatie de petite femme en herbe vous sert bien... de vos lèvres roses coulent des promesses de doux sentiments, comment pourrait-on y rester insensible? Dès maintenant vous evenez ma petite fille chère et ce que vous me direz à l'oreille ne tombera pas en terre stérile. Mon cœur sera l'oasis ou se reposera le vôtre. Vous avez bien fait d'avoir confiance, petite fleur qui ne demande qu'un peu d'amitié pour être un peu moins frissonnante. Rosemonde vous sourit.

CHAPERON-ROUGE.— Comme votre billet fleur bon la sympathie, et apporte avec soi l'intelligence du cœur. Merci des vœux pour ma petite, le cauchemar est parti, il ne reste plus qu'à espérer les forces. Une autre celle de guérison dont vous vous réjouissez fort, c'est celui de Casse-Cou. Il file le parfait bonheur... ce qu'il va se réjouir de vos félicitations. Ah*f* ces maris, et on dit que la curiosité est du genre féminin uniquement? allons donc? Je n'ai pas ce plaisir de connaître Ginevra, mais nul doute que ce cousinage que m'accorde votre mari, ne peut être que flatteur et pas fait pour me déplaire. Je n'ai pas de cousines dans le journalisme, un frère, un cousin par alliance et c'est tout. Mère-Grand garde à son Chaperon une large part de son affection et se permet d'adorer ses petits. Si jamais la vie les met sur mon chemin, je les étreindrai tous à la fois. A bientôt, petite maman tendre et fine.

GRILLON.— Ah non, vous ne me ferez jamais dire ce qui n'est pas; je sens très bien que vous n'êtes pas égoïste. Je crois qu'on peut aimer son moi, sans refuser d'en sortir au besoin pour aider autrui. Savez-vous à quoi je pense, en vous lisant?... Il me semble toujours entendre une musique de Schuman, un nocturne de Chopin, et je serais marrie si vous me disiez que vous n'êtes pas musicienne. Vous avez de la poésie dans l'âme et on sent votre être si vibrant. Mon Grillon, jetez tout cela sur le papier, puisque ça vous soulage, mais ne lisez plus. Je me rejouis de réentendre la chanson de mon Grillon, et je ne la trouve pas monotone, sa persistence attire et finit par retenir l'attention des cœurs. Un conseil fuyez la solitude et la mélancolie, mettez-y de la bonne volonté, forcez-vous à sourire, ce n'est qu'une habitude à prendre. Il y a beaucoup de tendresse ici pour ce Grillon.

COLIBRI.— Si vous le voulez bien nou bénirons à deux cette intuition qui vous a guidée vers moi, petite chose délicate que la vie méchante a tenté de briser. Je savais bien, moi, que le Dieu des Colibris vous avait donné bec et pattes pour organiser votre défense. Mais l'oiseleur est si cruel. Tous les cœurs de maman se ressemblent un peu, mais la vraie m*d*man ne se remplace guère, et même si on ne l'a pas connue, il y a toujours au cœur de l'enfant une image délicieuse quoique confuse, et dont la douceur se revêle à ce seul nom "maman". Petit Colibri j'ai hâte que vous veniez m'apprendre que le changement est opéré et que vous avez quitté le péril. Ma pensée et mon cœur vous restent tous deux fidèles.

CLAIRE DES OMBRES.— Si vous me le permettez, je vais tout de suite ici, transmettre à notre Directeur littéraire les félicitations que vous lui offrez, et lui dire votre joie de constater ses nombreux succès. Voilà qui est fait et m'est avis que ce n'est pas pour lui déplaire et que cette tiède brise d'automne qu'apporte votre feuillet va lui paraître sœur d'une brise printannière. Votre billet est court, mais je le lui pardonne, pour sa grande éloquence, et la jolie clarté dont il enveloppe les ombres d'automne. Le cadre de votre bonne amitié ne devient de plus en plus nécessaire.

CRIQUET LAURENTIEN.— A demain les lectures sérieuses... et mon petit porte-bonheur les quitte pour venir vers moi. C'est charmant. Comme c'est grave tout ça: Le gouvernement de soi-même... ça prend un Criquet joliment philosophe pour se vautrer là-dedans. Comment une si petite bestiole peut-elle dévorer de si gros problèmes?... Il est vrai que si on y acquiert du bon, du bien et de l'utile... ça vaut bien la peine de se donner (j'ai failli écrire "flanquer") une indigestion. Je vous admire petit Criquet, mais je pense que la vie est encore le meilleur livre à lire, et c'est elle qui se charge et parfois durement, de nous apprendre à nous gouverner. "Ne plaignons pas les morts" disait Lozeau, "c'est nous les misérables", et le délicieux poète avait rudement raison, car sous chaque pierre tombale, il est des parcelles de cœur... Pour ceux qui sont partis, c'est l'immense, la grande paix... et leur souvenir nous reste à la fois amer et doux. Vivez petit Criquet, ornement du foyer, vivez longtemps, longtemps, pour le plaisir de notre Courrier et celui de sa Directrice.

FRAGILE.— Bonjour petite amie qui portez si bien votre nom; depuis que vous êtes passée chez moi, j'y retrouve votre image, vous savez n'est-ce pas dans ces jolies étampes du dix-huitième siècle que vous admiriez aux murs de mon "Home". Vous avez leur grâce tendre, leurs yeux doux, l'ovale très fin de leur visage. Votre présence me rajeunissait, et de vous entendre vous raconter comme ça, entre quatre yeux m'était une joie très pure. C'est si beau et si bon d'être jeune, de croire en la vie, de ne la pas craindre, de se sentir toutes les audaces pour la braver. Etes-vous vraiment restée deux heures près de moi? Oh, ne vous en excusez pas et allez en paix avec le ferme propos de recommencer chaque fois que vous passerez par M... J'anticipe ce plaisir, je l'espère et je l'appelle. Et voyez comme je suis gourmande, car dans ce petit sexe que vous êtes je voudrais aussi voir la goutte d'eau dont vous me parliez avec tout votre enthousiasme fraternel. Dites-lui un bonjour affectueux pour moi, et souvenez-vous que votre présence me fut douce infiniment, et que vos billets sont des chameurs.

CASCADE FLEURIE.— J'aime le chant de votre Cascade et son onde pure ne craignez pas de m'ennuyer comme vous dites, quel vilain, vilain mot. Je réponds tout de suite à vos questions. En l'occurence il me semble qu'une décoration de 'gui' est toute indiquée, et naturellement sur vos chandelles de mignons abat-jours rouges, et dans vos bonbonnières, beaucoup de rouge aussi et du vert pistache. Et votre fiancé veut que vous choisissiez vous-même l'anneau des fiançailles?... alors conduisez-le chez Scott & Bousquet, j'y ai, moi-même, vu ces bagues d'un travail délicieux et un choix de diamants de tout premier ordre. Je vous souhaite petite Fiancée de Noel, un bonheur sans mélange... Un Réveillon de Noel qui est en même temps un dîner de fiançailles, mais... c'est le rêve.

RUISSELET JASEUR.— J'attendrai toujours avec une véritable impatience la chanson douce du tout petit ruisseau. Vous aurez donc, petit ruisselet, votre coin bien à vous, où l'amitié se fera gaie Ici, c'est un peu comme au ciel, pour les ouvriers de la dernière heure, les Courrieristes de la dernière minute reçoivent les mêmes sourires, et la même sympathie.

RAOUL.— Mon amitié vous reste fidèle, et ces quelques lignes sont ici pour ne pas vous permettre d'en douter. Il me semble que notre ville n'a pas beaucoup d'attrait pour vous, car vos nombreux voyages vous portent partout ailleurs qu'ici. Veuillez au moins vous rappeler que la lecture de vos chers billets m'est devenue quasi nécessaire, je n'admets qu'une excuse, la santé de mon ami, car j'aime trop mes amis pour leur demander la moindre fatigue pour moi, puis je n'oublie pas que vous travaillez en ce moment, et que je l'espère, je connaîtrai le fruit de ce travail. Vous m'êtes un ami bien précieux et si prise que je sois par le travzil je trouve toujours de bons moments pour penser à mes amis de choix, dont vous êtes et des tout premiers. Rappelez-moi au bon souvenir de la vieille maman que j'aime par vous et avec vous.

? ? ? — Je réponds à vos trois points d'interrogation. 1o C'est encore, et je l'espère ce sera toujours une bonne amie, elle m'est infiniment précieuse. Il m'a été donné de l'apprécier pendant plus de vingt ans. 2o C'est sans doute qu'il n'y avait pas de place pour moi dans cette affaire. 3o J'aurais pu le devenir, l'offre m'en a été faite, je l'ai déclinée, parce que d'abord j'ai une sainte peur des responsabilités, puis ensuite qu'un surcroît de travail intellectuel aurait eu raison de mes faibles forces physiques. Comme vous le voyez, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Sur ce je vous dis un bonjour amical comme celui que vous m'avez dit, mais soyez assurée que partout ou je suis je fais mon devoir et avec un grand 'D' encore...

PAPILLON ROSE.— En effet vous avez failli m'arriver en retard, mais vous voilà, et il ne nous reste qu'à nous en réjouir. Vous m'attendrez pas à un autre mois pour votre billet, et vous l'aurez dès que l'édition de décembre pour combler vos désirs. Un papillon rose ne doit pas souffrir la contrariété, et il ne faut pas que sa revue de choix soit muette pour lui. D'ailleurs il plaît infiniment à Rosemonde de garder captif dans un filet de soie et d'affection, ce papillon plein de grâce, de jeunesse et de vie. On devine sur ses ailes les couleurs les plus châtoyantes et la douce transparence de son âme. Une âme de papillon quelle délicate et jolie chose... et un papillon qui jase beaucoup et bien comme c'est attirant. Notre jeune Directeur a déjà je pense reçu les félicitations d'un bon nombre pour sa causerie impeccable au radio. Les vôtres qui s'y ajoutent, flatteront à la fois le Directeur littéraire, et le poète, puisqu'elles lu iviennent sur des ailes dei Papillon. Je vous remercie et pour lu et pour moi des compliments que vous nous faites.

RACHEL.— Juste au moment de livrer ce Courrier à l'impression, voilà que m'arrive ce joli Album de chez-vous, quelle manière gentille et délicate de me venir visiter encore, et je vous le répète: Ma doué... que vous êtes gentille. Je vous en dis un merci... gros comme ça... et je vous jure que l'accolade sera sérieuse si je vous revois. Qui sait? Bonjour, petite fille biblique, aux yeux si fins et au sourire si doux.

CENDRILLON.— Mais il est charmant ce pseudo et a en plus ce mérite de toujours être d'actualité, et les Cendrillons modernes ne le cèdent en rien à celles des jolis contes qui ont bercé notre enfance, et je soupçonne que de nos jours il se trouverait encore beaucoup de Princes charmants désireux de les épouser. Ma chère petite les amitiés d'homme à femme seraient une bien belle chose, si vraiment elles étaient pures de tout alliage... Je ne les crois susceptibles d'exister, qu'à l'âge des grands apaisements... et les amitiés entre femmes quan elles ne suscitent pas l'envie sont des trésors, mais comme tout trésor, il faut aller à la découverte, c'est un filon précieux que l'amitié et qui suffit à remplir la vie de qui la découvre. Bonjour petite Cendrillon de toutes les saisons, rappelez-vous que je vous garde toujours mon meilleur sourire.

Le Diamant

PROVENANCE — TAILLE — SYMBOLISME

Sous ce titre, nous avons édité une jolie plaquette de 36 pages, imprimée sur papier de luxe. Ce modeste volume renferme de précieux renseignements dont peuvent tirer bon parti les amateurs de la noble gemme.

La première partie est consacrée à la provenance et à l'extraction du diamant.

Dans une seconde partie, le clivage et la taille sont expliqués par de nombreuses illustrations. L'amateur peut ainsi se rendre compte du mérite des diverses tailles et des qualités que doit avoir un diamant recommandable.

La troisième partie traite du symbolisme du diamant et la brochure se termine par l'historique des diamants les plus célèbres, avec reproduction.

Nous avons confiance que le public fera bon accueil à cet ouvrage indispensable à quiconque désire se renseigner sur la matière.

Nous le tenons à la disposition de notre clientèle ou de tout acheteur de diamants.

FORMULE A REMPLIR

MM. SCOTT & BOUSQUET FRERES,
479 Est, rue Ste-Catherine, Montréal.

S'il vous plaît me faire tenir, sans obligation de ma part, la Plaquette sur le Diamant, telle qu'annoncée.

M. .....

Adresse .....

ROMAN A SUIVRE

BOULLE ET SA FILLE

Par Marguerite Baulu

(Suite du mois de novembre)

Résumé des chapitres parus. — Le Larousse Pour Tous dit: Boulle. (André Charles). Sculpteur Ebéniste. (1642 à 1732) . . . BOULLE a une fille charmante et si gracieuse, qu'il l'a nommée: "LEGERE".

C'est bien le chef-d'oeuvre de toutes les créations de l'artiste... et son unique joie avec son art. Boulle est un Collectionneur enragé, que sa passion menace de conduire à la ruine; mais qui n'en fait qu'à sa tête, sous l'oeil complaisant de sa Fille qui l'adore et l'admire . . . (en dépit des protestations de ses amis) et surtout de Girardon et Coysevox. une trinité enthousiaste et géniale, ne connaissant que le ROI et leur Art.

Bien que sa toilette lui coûtât peu, elle était disait Girardon, la femme la mieux habillée de Paris. C'est qu'elle avait le génie de la parure. Sur le taffetas, la gaze ou la toile, elle savait peindre des fleurs, des oiseaux, des thyrses, des guirlandes, et toutes sortes de ramures, d'une grâce infiniment plus déliée et de tons plus délicats que ces grands ramages pompeux qui étaient à la mode.

Exempte de tous fards, elle n'avait même pas eu le temps d'épingler un boute-sein à son 'corps', que déjà Girardon était là, exact et beau comme un roi.

Profitant d'un relâchement des lois somptuaires, qui permettait, cette année-là, l'emploi des riches tissus, il portait, sur une veste de taffetas brodée, un habit de velours couleur noisette, et une cravate à la Steinkerque. Etait-ce le plaisir de trouver la jeune fille plus jolie que jamais dans sa robe de gaze peinte et son manteau de soie bleue rayée d'argent, mais il semblait qu'il eût un peu desserré, ce soir de fête, son âme froide et hermétique; à en juger du moins par la flamme caressante de ses yeux bruns, à l'ordinaire dlus intelligents qu'attendris.

— Comment! ils ne sont pas encore là, s'étonna Boulle qui remontait de la cave, son bel habit noir tout étoilé de fils d'araignée.

— Nous voici! nous voici!. . . cria du couloir une grosse voix.

Et Coysevox parut, tendant ses deux mains puissantes, où il serra, à gauche, celle de Girardon, à droite, celles réunies de Boulle et de sa fille. L'étreinte, chaude, sans réserve, était celle qu'on attendait de cet homme dont tout l'être rayonnait d'une bonté ardente. A ne considérer que la large face rieuse, le menton coussiné et gras, le nez sensuel dont les narines frémissaient à tous les fumets, on eût été tenté de ne voir en lui qu'un bon vivant au caractère excellent, s'il n'y avait eu les yeux! Paternels au repos, séparés par un épi de fines petites rides de scrutation, ils étaient ceux d'un penseur qui est habitué à descendre, pour pénétrer son modèle, à travers les misères de la guenille et les forces troubles de l'instinct, jusqu'à l'âme, leur prisonnière; et qui au passage a tout béni, tout aimé, tout excusé, parce qu'il a tout compris.

"Cet homme-là, disait Baboline, un pauvre honteux oserait lui demander la charité!"

— Mais où donc est marraine? s'inquiéta Légère.

— Présente! fit la sérieuse et charmante Anne Bourdict, qui sortit symboliquement de l'ombre où la tenait, sur le seuil, la vigoureuse carrure de son mari.

— A présent, à table! cria Coysevox, après avoir donné aux petits Boulle des nouvelles de la lignée Coysevox, sagement mise au lit.

— Ce soir, mes amis, dit Légère en prenant place entre les deux sculpteurs, il ne me manque, pour être tout à fait heureuse, que la présence de notre cher Bragelonne.

Après s'être assurée, d'un regard en coin, que le front de Girardon se rembrunissait à ce nom, elle versa allégrement le potage, qu'on avala en silence; la fraîcheur des truites roses commença à susciter l'enthousiasme de Coysevox, mais ce ne fut vraiment qu'au rôt, arrosé de vin de Bourgogne, que le ton des conversations se haussa.

Très répandu dans tous les mondes, Girardon se mit à conter des anecdotes sur les salons de Paris, sur la cour, et même à mots couverts, quelques-uns des scandales qui illustraient les mystérieuses petites maisons, où des prévaricateurs opulents jetaient l'or à pleines mains à des créatures éhontées et charmantes. Oubliant de manger, Légère écoutait; l'élan de sa rêverie l'emportait bien au-delà des récits de l'imprudent sculpteur.

Causeur plus terne, Coysevox était tout à ce qu'on lui servait.

Le rôt enlevé, reposant son verre sur la table, il dit en frottant l'une contre l'autre des mains un peu poissées de sauce:

— Et maintenant, mes amis, au faisan!

Justement Baboline apportait à bras tendus un plat d'étain qui ne dépassait que de ses "filets" un extraordinaire et roide faisan, en carton découpé et colorié, dont la queue rigide frôlant les verres à son passage, leur arracha un petit soupir cristallin.

— Qu'est-ce que c'est que cela? cria Coysevox, vaguement inquiet.

En même temps il se soulevait de sa chaise, enlevait cette représentation de gibier, et découvrait au milieu du lit de cailles . . . un grand vide.

— Et le faisan? gémit-il.

— Le faisan s'est envolé, maître, répondit Légère, faussement contrite.

— Envolé?

— Envolé en guérissant un paralytique.

A cette déclaration saugrenue, les quatre garçons, contenus jusqu'alors, éclatèrent en rires, en battements de mains, et en coups de pieds sur l'entre-jambe des chaises. La désolation de Coysevox était si comique que Boulle eût fait chorus, n'eussent été ses devoirs d'amphitryon.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, Légère?

— Ce n'est pas une plaisanterie, papa; c'est une histoire vraie. Et la voici. Tout à l'heure, à votre intention, maître Coysevox, j'étais allée faire mes achats aux Halles, et je revenais avec un panier si chargé, qu'au sortir du pavillon aux fruits je me vis forcée de prendre une vinaigrette. Mon tireur était vigoureux, la pousseuse, par derrière, avait des jambes de zèbre; nous évoluions assez heureusement, à peine effleurés de-ci de là par la roue d'un tombereau ou par le poitrail d'un cheval, tout à coup, à hauteur de la Croix du Trahoir, patatras! nous tombons dans un tourbillon épouvantable: Alerte! Gare! gare! Sauvez-vous!. . .

Débouchant sur notre flanc gauche, de la rue de l'Arbre-Sec, un carrosse à six chevaux accourait ventre à terre, comme en rase campagne; derrière nous un autre équipage, à la même allure, se précipitait à sa rencontre. Ils devaient s'écraser, et nous entre eux. Pendant une seconde, on pousse des cris; les piéton, courent dans tous les sens, s'accrochen t s'empêchent de fuir; ma brouette, pousser, rejetée, va être prise entre les chevaux dont nous sentons déjà le souffle, quand tout à coup mon tireur, d'un effort vigoureux, nous tire de l'écrasement, et nous jette sur la Croix, du Trahoir où nous manquons d'aplatir un malheureux qéi dans la bagarre continuait à gémir pas habitude: "Ayez pitié d'un pauvre paralytique!"

Alors, maître Coysevox, pendant que la valetaille endommagée se chantait pouilles, et que mon tireur remettait d'aplomb la vinaigrette penchée, moi je découvris tout à coup les yeux de cet homme, comme vous découvrez, quand vous sculptez, ceux de vos modèles. Ils étaient pleins d'une désolation si profonde qu'ils me donnèrent une idée. Vous ne devinez pas laquelle, Girardon?

— Pardieu! vous avez juré que cet homme deviendrait amoureux de vous.

— Quel devin vous faites, maître!. . . Entrebaillant la portière de la vinaigrette, j'y passai mon panier ouvert, et je dis à l'homme: "Choisissez, mon brave!" Hélas! maître Coysevox, sa décision fut prompte. Entre les oranges et les truites, un bout de queue pointu passait. L'homme tira, le faisan vint. Ah! si vous aviez vu sa face! D'un geste de fou il jeta ses béquilles sous son bras gauche et, le faisan bien serré contre sa poitrine, s'envola comme un sylphe entre carrosses et cavaliers. . . De temps en temps il se retournait pour m'envoyer du bout des doigts . . . un baiser d'amoureux, Girardon. La joie de ce pauvre diable, c'est le cadeau de fête que je me suis fait à moi-même.

— Dieu sait comme ce truand va saccager la pièce! soupira Coysevox, au milieu des rires. Je ne connais que Baboline au monde pour vous dorer à point une bête juteuse et gorgée de fumets.

Heureusement la couronne de cailles sur laquelle eût reposé le gibier qu'on dégustait en ce moment dans quelque galetas pouilleux, était faite de petites pièces si dodues et si savoureuses, que le gourmand retrouva toute sa sérénité. Après le fromage, la bonne, qui prenait part au bonheur général, apporta un petit édicule de nougat, de massepain et de crème fouettée, qui était, comme par hasard, l'entremets préféré du sculpteur. Enfin, tout à fait ragaillardi par la mousse du vin d'Anjou, Coysevox porta à Légère un toast de fête si rempli de caresses les plus tendres du cœur, que les yeux de Boulle se remplirent de larmes.

Au café, vint la minute excitante des cadeaux.

Girardon, dont les doigts tremblaient, sans doute parce que le feu de bois ne réchauffait qu'imparfaitement la pièce refroidie par sa large bordure d'eau, Girardon accrocha au 'corps' de Légère, tout contre la peau transparente, une branche de fleurs et de fruits en pierres de couleurs, dont il avait lui-même fourni le dessin au sculpteur en pierreries. A la vue de ce don princier, nul n'aurait pu dire qui resplendissait davantage, des rubis, des émeraudes, ou des yeux noirs de la blonde.

Madame Coysevox mit ensuite entre les mains de la jeune fille un éventai dont les montants d'ivoire avaient été sculptés par son mari et les feuillets peints par Coypel.

Puis Boulle offrit à son enfant un coffret à bijoux où des arabesques d'or couraient sur un champ de nacre de perle et d'écaille couleur de lapis.

Légère se sentait toute grisée par la tendresse de ces trois grands artistes, au milieu desquels elle avait l'insigne privilège de vivre.

"COMME A PARIS"



Kerhulu & Odiau LIMITÉE

Un service supérieur de traiteur

. . . pour ceux qui reçoivent

Peu importe que vous vouliez recevoir chez vous ou dans des lieux plus commodes, nous sommes supérieurement outillés pour vous bien servir. Nos Chefs, qui ont étudié leur art culinaire dans les capitales de l'Europe, apporteront à toute réception sociale cette touche délicate de bon aloi qui en fait un succès. Notre service peut fournir, à votre choix, tous les servants, aides et service de table, soit chez vous ou en toute salle située soit en ville, soit en dehors de la ville. Notre "Salle des Châteaux, exquisement décorée, peut-être retenue à l'avance. Il en est de même pour les "Caveaux, qu'on loue pour les réceptions de moindre envergure.

Pour MARIAGES, BANQUETS, RECEPTIONS, DINERS et DANSES, importants ou de moindre importance, appelez chez KERHULU & ODIAU.

Une attention toute spéciale sera apportée aux commandes de REVEILLONS et DINERS DE NOEL et du JOUR DE L'AN.

1284 Saint-Denis - - - - - - 5718 Avenue du Parc
720 Sainte-Catherine Ouest - - 4901 Sherbrooke Ouest

BOULLE ET SA FILLE

Comment ensuite n'aurait-elle pas ri des remontrances de la raisonnable Mme Coysevox, qui voulait lui faire comprendre le danger qu'il y avait à vivre au jour le jour:

— Petite marraine chérie, ne t'inquiète pas plus que nous ne faisons. Papa triomphera toujours de tous ses ennuis, parce que c'est un grand homme.

III

Le soir même où l'on fêtait si allégrement au quinzième logement les dix-neuf ans de Légère, il y avait fête aussi dans les pauvres galetas où les ouvriers de Boulle avaient rapporté à leur épouse la paie de deux semaines consécutives.

Comme en dépit de leurs griefs ils étaient très fiers de travailler chez un des Illustres de la Galerie du Louvre, cette aubaine suffit à retourner leur humeur.

Le lundi suivant ils revenaient à l'atelier, souples comme gant, consentant à toutes les heures supplémentaires que voulut bien leur demander le patron.

Celui-ci déployait alors une furieuse activité. Le temps pressait. Dans dxi jours il fallait payer à Tricotel & Huchet les intérêts échus pour les traites de Bragelonne: deux semestres.

A la fin d'une semaine de labeur acharné, les meubles du duc de Rohan et ceux de M. de Scudéry étaient livrés; deux jours après l'ébéniste touchait leurs reliquats.

Après son déjeuner, il fit de cette somme deux parts: l'une pour la paie des ouvriers, l'autre destinée à Tricotel & Huchet; cette dernière fut mise dans la bourse verte dont maintenant, par superstition, il ne se séparait plus.

Il descendit ensuite à l'atelier, paya ees ouvriers se promena languissamment entre eux, taquina Cressent, affûta sa petite scie, la remit en place sans l'employer, puis jugeant qu'il en avait assez fait dans sa journée, il prit son chapeau... et s'en alla à la vente.

La vacation était presque -terminé seuand il arriva. Cependant Mathéa qvait gardé "pour la bonne bouche" un ain-folio célèbre, contenant deux cen soixante-quinze figures de théâtre, dessit nées et coloriées par Etienne de la Bellas "Une fière chance, sourit Boulle en se moquant de lui-même, que ces dessins ne me soient d'aucune utilité."

Il chuchotait avec son voisin, quand tout à coup il entendit derrière lui une voix mordante lancer une enchère si élevée qu'elle indiquait une résolution nette de rester maître du folio.

Ce coup si dédaigneux des ruses d'amateur fut néfaste à Boulle. Il n'y avait pas une minute, il se désintéressait complètement de cet album, mais de savoir que Cressent le voulait, il se mit à le désirer avec fureur. A cette aberration, assez fréquente chez les collectionneurs, s'ajoutait l'envie de faire la nique à ce rossard de Cressent qui lui avait enlevé, à la dernière vente, le plus étonnant petit Bruyghel de Velours qui fût jamais sorti des brumes du Nord. Les deux enchères rivales commencèrent donc à grimper l'une sur l'autre, jusqu'au moment où Boulle resta possesseur d'un album qui lui était parfaitement inutile, et qu'il avait payé trois fois sa valeur. Mais Cressent était furieux!...

Seulement, voilà, c'est très joli d'oublier le monde entier à la vente, mais le bougre est tenace; il ressuscite. Tricotel & Huchet, cette petite partie d'univers, avaient entre autres la vie dure.

Quand l'ébéniste, à deux jours de là, annonça au marchand de bois des îles qu'il n'avait pas le sou pour le payer, il pensa voir son créancier étouffer d'indignation sous ses yeux. Cependant, en dépit de la couleur violacée de sa peau, et autres signes de suffocation, il faut croire que le don de calcul rapide était demeuré intact dans le cerveau du grigou, car ses petits yeux étincelèrent d'acuité lorsqu'il concéda:

— Passe encore pour cette fois, monsieur Boulle, mais que ce soit la dernière. D'ailleurs, voyez vous-même où vous allez: ces ajournements réitérés vont nous obliger — n'est-il pas vrai, Tricotel!— à hausser notre taux jusqu'à 12 pour 100. Dans six mois vous aurez à nous payer dix-sept cents livres, pour les seuls intérêts de votre dette.

— Tudieu! ces pendards-là poussent plus vite que mes meubles! Il faudra que je songe à leur rabattre du chef.

— Quelle excellente idée vous avez là, monsieur le premier ébéniste! fit cordialement Tricotel, qui, à la vérité, n'était pas un méchant homme. Payer ses dettes, c'est le commencement de la richesse.

— Payer!... payer!... Ils ont tous ce mot à la bouche, mais où veulent-ils que je trouve de l'argent?... se lamentait Boulle, le dimanche suivant, avec la candeur d'un pauvre hère qui n'aurait jamais eu un louis d'or dans sa poche.

— Où en trouver?... Je vais te le dire, moi! répondit la tante Marie, qui déjeunait chez son neveu avec les trois petits-enfants qu'elle avait à sa charge, depuis la mort de son fils et de sa belle-fille.

Cette Marie Bahuche, issue comme Boulle d'une famille d'artisans de mérite, était la sœur de la défunte Marguerite Bahuche, peintre ordinaire du Vert-Galant. Brodeuse fort habile malgré son grand âge, elle était employée chez une mercière de la rue Tirechappe, qui gagnait gros comme elle à faire broder et passementer, par des ouvrières en chambre, les habits des gens de qualité.

— Il faut te dire, mon petit fieu, commença la brodeuse, que dame Taranne, ma patronne, est fort brave personne, mais un peu vaniteuse. Cela peut avoir du bon. A force de lui vanter les mérites de mon grand homme de neveu, elle s'est mis dans la caboche d'avoir un meuble construit — excusez du peu! — par le premier ébéniste de Sa Majesté. Bien entendu cet ouvrage ne doit pas lui coûter les yeux de la tête, mais il doit faire tourner celle de tous ses amis. Peux-tu lui exécuter cela dans les prix de quinze cents livres?

Evidemment une somme aussi minime ne pouvait comporter de la marqueterie de cuivre et d'écaille, ni encore moins des bronzes dorés. Mais l'affaire n'en était que plus avantageuse.

Sans débourser un liard, en puisant dons sa réserve d'objets sculptés, l'ébéniste construisit à la mercière, en quelques mais, un fort curieux petit meuble à hauteur d'appui, dont chacune des parois était revêtue de tableaux de mosaïque.

Le panneau de face représentait un financier et sa compagnie, forçant la bête avec une meute innombrable; sur les panneaux latéraux, des bourgeois de la Halle, dont la mercière, s'il vous plaît! étaient en train de déguster les produits de cette chasse, que le traitant était assez ladre pour faire vendre au dehors.

Lorsque le meuble fut mis en place, il déchaîna une telle admiration, non seulement parmi les fripiers de la rue Tirechappe, mais encore dans tout le pâté de maisons qui va des rues Montmartre et Montorgueil à la rue des Deux-Ecus, que l'exultante mercière tint à venir, de sa personne, en déposer le prix entre les mains de "l'illustre M. Boulle".

Un dimanche, après la messe, on la vit arriver au quinzième logement. Fière de passer, pour la première fois, le seuil du palais des rois, elle avait, pour cette occasion, revêtu sa toilette la plus cossue.

Un 'corps' baleiné laçait énergiquement son buste; sur une première jupe en moncayart à fleurs, une autre jupe se retoussait, dont les plis et les draperies, à chaque pas, sautillaient comme bergeronnette sur son volumineux derrière. Ses grasses épaules étaient drapées dans une écharpe à longs pans tout fanfrelucheux de nœufs, de rubans et de dentelles. Mais le chef-d'œuvre était la tête; ses boucles et ses tortillons étaient surmontés d'une véritable fortesse de tuyautages, dont les "rayons" grimpaient à la "palissade", tandis que les pattes, attachées "à la culbute", venaient se nouer par devant sur les bourrelets charnus de la gorge.

La bonne dame posait sur son ventre une main armée du paroissien; l'autre pendait, soutenant les cordons d'une bourse tirée vers le sol par le poids de quinze cents livres en ducats d'or.

Tout en faisant la révérence, elle promenait sur la chambre du bord de l'eau un regard de commissaire-priseur. Ouf! il n'y avait pas là un seul meuble qui valût le sien! Cependant, en bourgeoise soigneuse, elle hésita à verser ses ducats sur la marqueterie du guéridon.

(A suivre)

La Vie Artistique et Littéraire

(Suite de la page 14)

L'"Anthologie française universelle", ou "La France Universelle". Il est à souhaiter que chaque poète canadien se fasse un devoir de répondre sans délai à la pressante invitation que nous charge de faire en son nom M. J.-L.-L. d'Artrey, à qui est confié le soin de préparer une Anthologie Universelle de poètes écrivant en français. D'après le jugement d'un comité de lecture composé de huit personnalités françaises, dont plusieurs de l'Académie, cent poètes figureront dans ce gigantesque recueil, de plus de cinq cents pages.

M. d'Artrey alloue vingt-cinq places aux poètes de chez-nous. Que tous ceux qui ne se sont pas mis en communication avec M. d'Artrey se hâtent de lui faire parvenir quelques centaines de leurs meilleurs vers, avec biographie et bibliographie personnelles. Adresser:

M. J.-L.-L. d'ARTREY,
17, rue de la Rochefoucauld,
Paris (9e).

M. Yvan Jobin a tenu exposition de ses œuvres à la Bibliothèque St-Sulpice. Notre artiste peut être fier du nombre de visiteurs que ses travaux — peintures, gravures sur bois — ont attiré rue St-Denis. M. Jobin qui, il y a un mois a vu défiler six cents personnes devant une exposition qu'il tenait à Trois-Rivières, nous faisait part de son désir de présenter ainsi l'ensemble de ses œuvres au public des petites villes de province. Nous ne doutons pas que les amateurs d'art de ces divers milieux, privés comme ils sont des joies esthétiques, apprécieront chaleureusement le geste de M. Yvan Jobin. Bon succès à l'artiste.

"La Revue Moderne" reproduira sous peu quelques travaux de M. Jobin.

EXPOSITION DES "POSTERS" D'ART

Les "posters" ou affiches s'offrent à la vue de tout le monde. On ne fait pas cent pas dans la rue sans en voir. Pourquoi ne pas s'en servir comme agents de civilisation? Puisqu'ils sont partout, pourquoi ne pas les utiliser pour affiner le goût de la foule?... En voilà une belle idée! Idée européenne, il va sans dire.

On a entendu M. Jean Lahor réclamer l'art pour le peuple: "Donnons, rendons l'art au peuple. Distribuons-lui, distribuons à tous, le plus largement possible, l'assistance artistique et l'enseignement artistique." Il a raison, cet homme. Le public a bonne volonté: aidons-le. Or les "posters", à cause de leur universalité, peuvent et doivent avoir une heureuse action sur l'esprit de la foule. Ils seront donc artistiques.

C'est un fait accompli. Il y a maintenant des "posters" qui, en demeurant, avant tout, objets de réclame commerciale, présentent un aspect de beauté. Il n'y a qu'à visiter l'Exposition Internationale des "Posters" d'Art, à l'Art Gallery, pour s'en convaincre. Remarquons, en passant, que cette exposition n'est pas aussi internationale qu'on le désirerait: elle fait surtout comprendre l'effort anglais. Nous aurions voulu qu'elle nous fit mieux connaître l'affiche française ou allemande, celle d'un Roger de Valerio, par exemple. Ne soyons pas trop exigeants: il y a un commencement en toutes choses et l'exposition qui nous occupe est pleine de promesses.

Ici la couleur règne. Que l'on se promène avec l'"Empire Marketing Board" d'un bout à l'autre de l'empire britannique, ou que l'on se contente de parcourir la campagne anglaise sous l'égide de la "Great Western Railway", on trouve toujours d'heureuses alliances de couleurs. Tantôt l'artiste en réduit le nombre au minimum, en multipliant les nuances — comme ce "Rangoon Port": le port en diverses teintes de violet sur lequel tranchent les chairs bronzées des rameurs indous; ou encore le "Paddy Field in Burmah": étude de violet et de fauve. Tantôt l'artiste adopte franchement le coloris moderne: des tons vifs qui voisinent sans se heurter. Toujours les couleurs sont choisies en vue de l'effet à produire.

Car il faut bien que ces affiches parviennent à leur but qui est de mettre une idée dans l'esprit du public: acheter un objet, voyager, etc. Les "posters" qui nous intéressent dans le moment atteignent facilement ce but, outre le charme des couleurs, par la simplicité du dessin et la sobriété de la composition. Surtout ceux des compagnies de transport. On nous présente là des coins de paysages à faire rêver! Et savez-vous bien que j'ai maintenant la nostalgie du "Smiling Somerset"? Et n'avez-vous pas un vif désir de visiter Londres par cet "Underground" qui vous en promet tant: "Smelling the riches of London, by London's Underground"?

Cette exposition démontre bien ce qu'il y a moyen de faire avec les affiches, si l'on veut se préoccuper d'en confier l'exécution à des artistes, j'entends à des artistes qui savent "la technique de l'affiche et sa psychologie".

Henri GIRARD

Après le prix de 50,000 francs pour les romanciers voici un autre prix important pour les poètes: le 7 janvier prochain sera décerné le prix des Poètes d'une valeur de 10,000 francs destiné à couronner soit un livre paru, soit un manuscrit, soit un livre sur épreuves en cours d'impression d'un auteur sans limite d'âge. Le prix des Poètes est d'ores et déjà assuré pour une période de cinq années. Les candidatures sont reçues désormais chez M. Eugène Figuière, 17, rue Champagne-Première, à Paris.

Comme valeur calorique



Toujours 2000 lbs à la tonne

The ELIAS ROGERS Company Limited

ALFRED ROGERS, Limited

Edifice CANADA CEMENT LAncaster 4252

L'Enquête de "Marc Aubut"

"Quelle est votre heure préférée?"

"TROIS ANGES SONT VENUS CE SOIR..."

Si les trois Anges de la jolie chanson d'Holmès étaient là devant vous, les mains chargées de merveilles... que leur demanderiez-vous pour ceux que vous aimez?

"Noel, Noel... nous venons du ciel
T'apporter ce que tu désires
Car le bon Dieu, au fond du ciel bleu
Est chagrin lorsque tu soupires..."

Comme notre enquête de ces derniers mois est déclarée close, et que nous en publions les dernières réponses, aujourd'hui même, nous avons pensé que le sujet d'enquête ci-dessus serait un délicieux carillon de Noel aux oreilles de nos correspondants...

Hâtez-vous d'y répondre, car après janvier, il n'aurait plus guère sa raison d'être, et aurait perdu toute sa saveur d'actualité. Nous le remplacerons donc dès l'édition de janvier. Allons... que les trois Anges de Noel apportent du ciel tout ce que désire le vieux Marc à ses chères correspondantes et aussi à ses correspondants portant ou non moustaches. Hélas, les désirs masculins ont toujours une petite odeur de tabac blond. Un très ancien proverbe allemand nous dit: "Ne dessinez jamais l'ombre du Diable sur le mur..." Ce qui veut dire: N'exprimez jamais vos craintes, elles se réaliseraient... Alors, pour ses correspondantes, voilà que l'ami Marc dessine partout sur les murs de son "home" des séries d'anges... Il n'y a pas de raisons qui fassent que nous devons être moins puissants dans nos souhaits que dans nos appréhensions. N'existe-t-il pas un principe de philosophie qui veut qu'à force de désirer une chose on l'obtienne? S'il n'existe pas? Je veux le créer: un vieux garçon, c'est toujours une espèce de vieux philosophe. Donc, je désire ardemment le bonheur avec un grand 'B' de tous ceux que j'aime... et les lecteurs et lectrices de notre chère revue ne sont pas des derniers, je vous l'affirme. La générosité des mortels a des bornes, mais leurs désirs n'en ont pas, et la fortune de votre vieil ami est mince, car si le Ciel...

Au plus petit des oiseaux donne la pature...
Mais sa bonté s'arrête à la littérature...

Il vous souhaite donc, apportés sur des ailes d'anges, tous les dons de l'esprit et du cœur. Noel... Noel...

***

DERNIERES REPONSES A NOTRE ENQUETE

Monsieur Marc,

Mon heure préférée hélas! est passée, elle a été vécue un soir d'août alors qu'avec mon Prince je rêvassais la nuit venant. Les étoiles là-haut s'allumaient une à une, et se réfletaient telles de douces lumières dans le St-Laurent majestueux. Oh! Heure bénie, heure d'espoirs, de rêves fous, pourquoi as-tu fini? Et toi, ami! As-tu été insensible? N'as-tu pas comme moi senti vibrer ton âme en écoutant le bruissement des feuilles, et palpiter ton cœur au doux babil du vent? Il m'a semblé qu'il chuchotait une sérenade, hélas! Ce devait être un lamento. Oh! Si je le pouvais, je volerais de nouveau vers ce lieu, où j'entrevis un beau soir d'août les pures félicitées d'une vie éternelle et bien heureuse.

ANDREE

***

Monsieur Marc,

Mon heure préférée fut celle où je tins, enfin dans mes bras, mon premier-né. Heure indéfinissable, faite d'amour, de joie et d'orgueil. Heure où l'on comprend enfin et vraiment que la vie continue.

MAMAN

Ami Marc,

Aucune heure ne m'a jamais semblé digne de me retenir, et j'ai vraiment hâte e vivre la dernière de ma vie, puisqu'alors ce sera définitif... j'entrerai dans la paix et c'est là tout ce que je demande, tout ce que j'ambitionne: la sainte Paix!

AMEN

***

Au "défardement" de l'Enquête,
La Revue Moderne, Montréal.

Monsieur,

Je suis si piètre écrivain, j'ai la main si malhabile dans le maniement de la plume, que vraiment je n'aurais osé faire partie de l'enquête, n'était-ce la saveur qui m'est restée après le "régal" goûté en tête des réponses de novembre.

Eh bien, oui, jusque là mes idées étaient très embrouillées et comme dame Rosemonde, aimant toutes les heures, je n'aurais su dire laquelle était la préférée, mais voilà qu'un mot de monsieur le Directeur bouleversant mes pensées me dévoila "mon heure".

Bravo, monsieur le Directeur, l'heure préférée est bien l'heure de *la Revue Moderne* et comment n'ai-je pas plus tôt trouvé moyen de l'écrire?

Que ce soit le printemps, l'été ou l'hiver, que la nature se pare, se farde, chante, pleure ou meure, il n'est pas d'heure plus aimée que celle ou après un mois d'attente je la vois enfin paraître!

Que ne fut-elle pas pour moi? Avec elle (à son début) naquit l'amour, suivi de toutes ses désillusions, ses souffrances, etc., elle fut la confidente de toutes ces heures et la compagne de bien des heures sombres. Que dirais-je, enfin, mon heure préférée est celle où, solitaire je m'enferme pour festiner avec elle et revivre!

Aussi mon rêve le plus beau est que la revue me garde encore longtemps "ses heures" pour sa gloire, sa prospérité et pour la plus grande joie de...

ROULEAU

***

M. Marc A...,

Sur votre enquête, l'heure préférée. L'heure d'enchantement, à nulle autre pareille... Elle est là, dans le désor familier, au coin que j'aime... Un ciel pur, voilé à peine, de gaze neigeuse, qui se dore et rosit au couchant. Et l'onde... un ruban de moire argent que le soleil poudroie d'or! Grise ou agitée... elle est belle encore, et sa musique berceuse fait mes délices.

Heure calme et recueillie où le jour se ternit peu à peu... douce invite à la méditation; le soir s'approche furtivement mettant sa grisaille alentour. Oh l'heure mystérieuse, où l'âme contemplative se laisse envahir par le rêve et un apaisement sans nom! C'est l'heure éblouissante où la reine des nuits, sur son char favori s'endiamante... Au milieu de sa cour — toute la flore céleste — elle égrène un collier de perles étincelantes, sur le fleuve endormi.

Au spectacle féerique, je sens mon âme, planer, dans l'atmosphère paisible. Il me semble qu'elle a des ailes, légères et grâcieuses et que, pour un moment, elle fuit bien loin de nos misères et de nos fanges. A mon esprit, passent et repassent toute l'avalanche des souvenirs vécus. Vision bénie... mais aussi réminiscences douloureuses, qui étreignent le cœur en faisant surgir tout le passé! Heure sereine et douce du souvenir, peuplée de chères images d'absents, restés nôtres quand même, tant la pensée les garde vivants en nous toujours.

COEUR AIMANT

Nous accusons réception des volumes suivants: *La Flamme Ardente*, de Jean Charbonneau; *Ma Gaspédie*, de Blanche Lamontagne-Beauregard;
Ces deux volumes de vers seront étudiés et commentés dans nos livraisons prochaines par divers critiques de chez-nous.

LA PETITE POSTE

ATTENTION — A l'avenir, nous n'accepterons plus de formules fantaisistes pour les colonnes de la Petite Poste. La Direction espère ainsi enrayer des abus. Nous aurons donc un prix fixe pour chaque annonce. Il suffira de nous adresser la somme de 50 sous (Bon postal ou timbres), accompagnée d'un pseudonyme et du nom véritable, ou de ce dernier seulement, suivi de l'adresse en détail. C'est-à-dire Rue, Numéro, ou Casier postal, Ville et comté. La rédaction sera la même pour tous.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la REVUE.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours, sera détruit.

On devra adresser comme par le passé: La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320 Notre-Dame Est,
Montréal.

Désirent des Correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent —

Mesdemoiselles...

Mlle FLEURETTE.–Boîte postale 176, Marieville, Qué.

LOUISE HELLA.–Correspondants distingués. Boîte 203, Hull, Qué.

PAPILLON ROSE.— Carleton, Cté Bonture, Qué.

ANGE DES ROSES.— St-André, Lac-St-Jean, Qué.

JEANNINE DESJARDINS.— (21 ans, dist., inst.) casier 21, sation N, Montreal.

GISELE DE MONTIGNY.— (Garde-malade), poste restante, Ottawa, Ont.

IRENE DE SYLVIA.— (Correspondants et correspondantes, 18 à 25 ans), casier 73, Coaticook, Qué.

ROSE AIMEE DE LAVERTU.— (Brunette), 1974, rue Kent, Montréal.

CLAIRE DERBLAY.— (Dist. 25 à 30 ans), Charlesbourg, Qué.

MIREILLE.— (23 ans, inst. et garde-malade, sérieuse). Casier 568, Lennoxville, Qué.

PIERRETTE.— (Sérieux, 30 ans ou plus), 320, Notre-Dame-est, Montréal.

PAULINE DU CASTEL.— (Corr. dist. 24 à 26 ans), 22, rue Richard, Trois-Rivières, Qué.

JEANNE DE MONTREUIL.— (Dist. Inst.), poste restante, Sorel, Qué.

MARIELLE.— Valleyfield, casier 540, Qué.

HUGUETTE.— (20 à 35 ans). Carleton-sur-Mer, Cté Bonaventure, Qué.

GISELE BETOURNAY.— (20 à 30 ans), Carleton-sur-Mer, Cté Bonaventure, Qué.

RUTH DESLAURIERS.— (Dist.) Casier 455, Kénogami, Qué.

DORICE DE ANVILLE.— (Inst. dist.), 320, Notre-Dame-est, Montréal.

YOLANDE DU VAL.— 303, rue Main, Rochelle, Ill.

ALBERTE S.— Casier 134, St-Hyacinthe, Qué.

VIOLETTE DES CHAMPS.— Boîte 176, Marieville, Qué.

JEANNINE DES BUIS.— 121R, rue St-Olivier, Québec.

ALBERTE DE FRANCE.— (Grande, blonde, 20 ans). Casier 44, Grenville, Cté d'Argenteuil, Qué.

B. DE LARUE.— (Brunette, 22 ans), poste restante Grenville, Cté d'Argenteuil, Qué.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent —

Messieurs...

ERNEST RACINE, a-s Gordon Lumber Co., Mileage: 60-T-N. O. Camp No 2, North-Bay, Ont.

J.-ROSARIO TAILLEFER, a-s Gordon Lumber Co., Mileage: 60-T-N. O., Camp No 2, North-Bay, Ont.

RENE LACASSE, a-s Gordon Lumber Co. 60-T-N. O., Camp No 2, North-Bay, Ont.

FRANCIS DUCHESNEAU.— (Jeune veuf, 2 enfants. Corr. 25 à 30 ans), Long-Branch, casier 369, Toronto, Ont.

JEAN DUPUIS.— (19 ans, chatain), 6296, Châteaubriand, Montréal.

PAUL.— St-Bruno, Lac-St-Jean, Qué.

VICTOR HEBERT.— (35 ans et plus, Montréal seul ou alentours), 320, rue Notre-Dame-est, Montréal.

JEUNE HOMME.— (sage, 22 ans). Casier 103, station E, Montréal.

JEAN DESLAURIERS.— Casier postal 446, Thetford-Mines, Qué.

GUSTAVE DEMERS.— Ecole Vétérinaire d'Oka, La-Trappe, Oka, Qué.

HENRI COUVRETTE, a-s Gordon Lumber Co., Milleage: 60-T-N. O.-R., Camp No 2, North-Bay, Ont.

ALBERT BERNATCHEZ.— (18 à 25 ans). Même adresse, a-s Gordon Lumber Co., etc.

Courrier de Mélisandre

SPORTMAN.— On recommande la nouvelle marque Soto Six, pour les sportmen comme vous, et on vous échange votre vieil auto, ce qui vous facilite les transactions. Où le voir et où l'acheter ce Soto? Chez Jarry, 4386, rue St-Denis. Cette maison vous donnera satisfaction.

INQUIETE.— Qui a bien pu vous dire une chose pareille. Pour ma part un des cadeaux que j'apprécie le plus est surement un morceau de verre taillé et George Phillips & Co Lted fait des merveilles de beauté en ce sens, et les bijoutiers seront trop heureux de vous offrir cette marchandise de luxe. Qui peut nier le doux carillon du verre et son éclat sur une table bien dressée?

LUMIERE.— Les lampes Laco Mazda donnent une très bonne et très douce lumière, et leur prix est à la portée de toutes les bourses. On les trouve partout, aujourd'hui, ne soyez plus en peine et donnez-vous un bon éclairage.

EST-CE CHER? Mais non. Ça n'est pas cher, surtout s'il s'agit d'une réparation. On trouve chez Desjardins toutes sortes de fourrures à prix variés, de toutes les teintes et de bien jolies doublures qui vous retappent un manteau et lui donnent l'aspect et la durée d'un neuf. Vous ne courez aucun risque en essayant, puisque vous ne vouliez plus porter ce manteau.

UNE TACHE.— Je ne vois rien de mieux que de donner une autre teinte à votre robe pour réparer ce désastre. Ecrivez donc immédiatement à Mae Martin, dont vous trouverez l'annonce à la page 39 de notre dernière édition; ils vous enverront gratuitement leur brochure "Color Craft" où vous trouverez toutes les suggestions nécessaires. Je vous souhaite tous les succès.

SOUFFRANTE.— Dites donc à votre amie d'essayer le remède Orange Lily. On le trouve chez tous les pharmaciens et on en dit beaucoup de bien.

NERVEUSE.— Vous faites tout simplement de la dépression... Je pense qu'un séjour de quelques semaines au SANATORIUM PREVOST, à Cartierville, vous ferait grand bien. Il est parfois difficile quand on a des jeunes enfants de faire une cure de repos chez soi, et l'hôpital n'est pas l'endroit qu'il vous faut. Vous aurez les conseils et les attentions de médecins spécialistes, et vous en retirerez surement un grand bien.



Acheteurs des Fêtes

Les magasins United Cigar sont de véritables trésors remplis d'articles appropriés comme cadeaux des Fêtes, articles pour fumeurs, naturellement; quantité d'autres objets pour dames ou messieurs s'y offrent aussi à votre examen, dans une atmosphère de calme et de tranquillité. Les dames, particulièrement, apprécieront la courtoisie des vendeurs United. Choisissez vos cadeaux des Fêtes dans un magasin United.

UNITED CIGAR STORES LIMITED

En la possession et sous le contrôle de Canadiens

CHOCOLATS XXX

Moirs

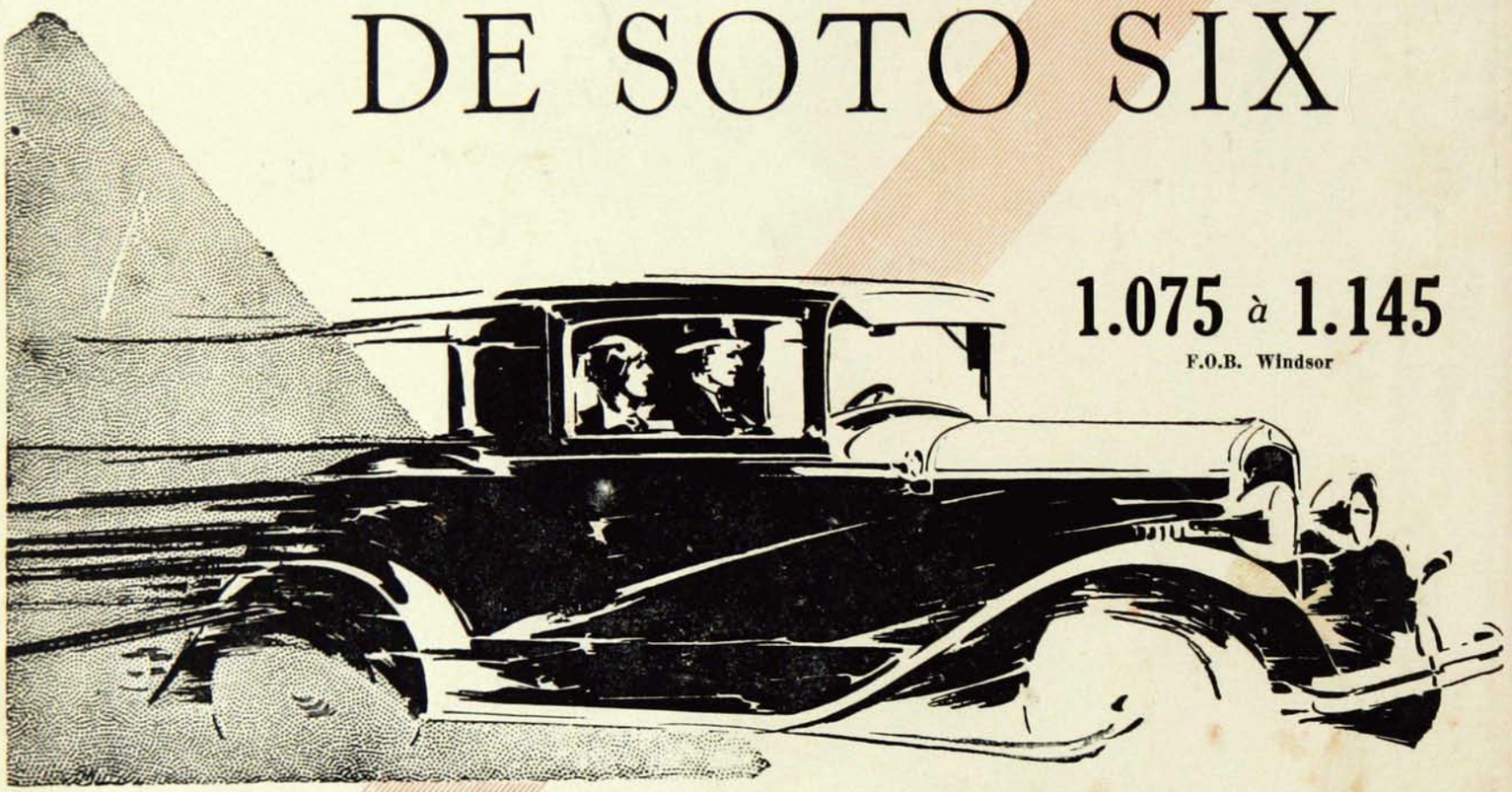
A TOUS LES MAGASINS UNITED CIGAR

UNITED CIGAR STORES LIMITED

EN LA POSSESSION ET SOUS LE CONTROLE DE CANADIENS

Le Plus Beau des Cadeaux

DE SOTO SIX



1.075 à 1.145

F.O.B. Windsor

MOTEUR MERVEILLEUX
VITESSE, DUREE, APPARENCE, CONFORT
COULEURS HARMONIEUSES

Tout sportsman désire un tel auto — c'est la meilleure valeur qu'il puisse obtenir pour une minime dépense.

Cet automobile plait à tous, homme ou femme, par sa performance parfaite, son élégante apparence, sa valeur réelle pour un prix si modique. C'est ce qu'il y a de mieux comme auto de plaisance ou pour affaires.

Quiconque connaissant ce qu'est un moteur donnera la préférence à ce merveilleux auto.

Le "De Soto" mérite certainement l'approbation de tout amateur automobiliste.

Où le voir? — Où avoir une démonstration? — Où l'acheter?

CHEZ

C. E. JARRY AUTOMOBILE

La maison de confiance

4386, RUE SAINT-DENIS — Téléphone BElair 8680 — MONTREAL
(Près de la rue Marie-Anne)

VENEZ VISITER NOTRE NOUVEAU LOCAL

Avant d'acheter—voyez-nous! Consultez nos experts Faites évaluer votre vieil auto et échangez-le pour un De SOTO.